PS LAB

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

31. JAHRGANG

1930

SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

31. JAHRGANG

1930

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS
ORD. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

UND

HUGO SUOLAHTI
ORD. PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE

SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/neuphilologische-mitteilungen_1930_31

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Becker, Ph. Aug., La Dame à la licorne 81
Långfors, Arthur, Notice sur deux manuscrits de Gautier de Coinci 62
— » —, Fragments de trois miracles de Gautier de Coinci (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 11.198) 129
— » —, La vicomtesse de Thouars et la dame d'Audenarde dans l'*Arbre d'Amors* (Neuphil. Mitteilungen, XXIX, 7) 231
— » —, Le français à Genève 236
— » —, Le deuxième congrès international de linguistique romane 238
Lozinski, G., Recherches sur les sources du *Credo* de Joinville .. 170
Öhmann, Emil, Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch, I: 1. Mhd. *neitûn*; 2. Frühnhd. *vulpiniren*; 3. Nhd. *spicken*; 4. Mhd. *pronieren*; 5. *Chronist* 233
Petersen Dyggve, Holger, Chansons françaises du XIII^e siècle, II 1
Rosenfeld, H.-F., Geschâchzabelt 85
Spanke, Hannes, Tanzmusik in der Kirche des Mittelalters 143

II. Besprechungen.

Appel, Carl, Provenzalische Chrestomathie, 6. Aufl. *(A. Långfors)* 253
Barbeau, A., & *Rodhe, E.*, Dictionnaire phonétique de la langue française *(A. Wallensköld)* 251
Bayot, A., s. Poème Moral.
Brøndahl, V., Ordklasserne — Partes orationis *(A. Wallensköld)* .. 94
Cauallero Zifar (El Libro del), ed. by *Ch. Ph. Wagner (A. Långfors)* 254
Champion, P., Les Cent nouvelles nouvelles *(A. Långfors)* 111
Collin, C. S. R., & *Fearenside, C. S.*, Praktisk hjälpreda vid engelsk stilskrivning *(A. Furuhjelm)* 256
Ekwall, E., English River-Names *(U. Lindelöf)* 109
Fearenside, C. S., s. *Collin.*
Förster, M., Altenglisches Lesebuch für Anfänger *(A. Furuhjelm)* 255
Gilbert, Mary-Enole, Das Gespräch in Fontanes Gesellschaftsromanen *(J. Öhquist)* 243
Hauvette, H., La France et la Provence dans l'œuvre de Dante *(A. Långfors)* 253

Seite
Heiss, H., Molière *(A. Långfors)* 108
Hofmann, J. B., s. *Walde.*
Lerch, E., Historische französische Syntax, II. Zum Vorwort *(A. Wallensköld)* 257
Lombard, A., Europas och den vita rasens språk *(A. Wallensköld)* 99
Mailly, A., Deutsche Rechtsaltertümer in Sage und Brauchtum *(R. Riegler)* 240
Maurer, Fr., Studien zur mitteldeutschen Bibelübersetzung vor Luther *(H. Suolahti)* 101
Merker, P., s. Reallexikon.
Meyer-Lübke, W., Romanisches Etymologisches Wörterbuch, 3. Auflage *(A. Långfors)* 245
Poème Moral (Le), p. p. *A. Bayot (A. Wallensköld)* 248
Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte, II—III, hrsg. von *P. Merker* u. *W. Stammler (J. Öhquist)* 242
Rodhe, E., s. *Barbeau.*
Sandfeld, Kr, Syntaxe du français contemporain, I *(A. Wallensköld)* 107
Schneider, H., Germanische Heldensage, I *(H. Suolahti)* 99
Stammler, W., s. Reallexikon.
Thomas, Ant., Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France *(A. Långfors)* 250
Wagner, Ch. Ph., s. Cauallero.
Wahlgren, E. G., Un problème de phonétique romane. Le développement *d* > *r (A. Wallensköld)* 245
Walberg, Em., Deux versions inédites de la légende de l'Antéchrist en vers français du XIII^e siècle *(A. Wallensköld)* 104
Walde, A., Lateinisches Etymologisches Wörterbuch, 3. neubearb. Aufl. von *J. B. Hofmann (A. Långfors)* 244
Waters, E. G. R., A fifteenth Century French Algorism from Liége *(A. Långfors)* 106
Ziesemer, W., Studien zur mittelalterlichen Bibelübersetzung *(H. Suolahti)* 104

III. Eingesandte Literatur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 113, 258
Schriftenaustausch 121, 266

IV. Mitteilungen 125, 271

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Långfors, Professor der romanischen Philologie
H. Suolahti, Professor der germanischen Philologie

XXXI. Jahrgang

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Långfors (Myntgatan 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. Åke Furuhjelm (Annegatan 2) einzusenden.

1930

Chansons françaises du XIII[e] siècle

(Colart le Boutellier, Gaidifer, Wasteblé, etc.).

Deuxième article.[1]

II. — GAIDIFER

XIII

(Raynaud 1656bis)

MANUSCRIT: *a*, fol. 56.

VERSIFICATION: 10 a b a b b a b b a. *Coblas doblas* (oi ir; ier on). Même schéma (2+2+1) R. 1872 = R. 1884, de Roger d'Andeli (?), éd. Brakelmann, *Les plus anciens chansonniers*, I, p. 134; Fath, *Chât. de Couci*, p. 83; A. Héron, *Roger d'Andeli*, p. 5.

AUTEUR: La table porte la rubrique: *Ce sont les chansons Gaidifer cler*; la chanson est incomplète du commencement.

. . . . . li ne revenriés a moi.

IV Se le laissiés, che seroit contre loi,
Car par raison on ne doit pas guerpir
Son droit signor, ains veut, si con je croi,

[1] Pour le premier article, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XXX (1929), p. 177.

A son pooir son voloir aconplir
Et bien et mal endurer et soufrir.
Por çou vous lo que creés mon castoi,
U se çou non, se ça volés vertir,
A mon ostel vous couvenra falir,
Sans cors serés et de ci vous renoi.

V Nus ne se doit en amour avancier,
Se il ne veut soufrir tout par raison.
Mais li felon desloial pautounier
Qui font samblant d'amer par traïson
N'asauront ja fort castel ne donjon,
Car n'ont pas cuer de nul liu gerroier
U ne puissent entrer a abandon;
Puis qu'il voient desfense u garison,
Tost ont torné le col de leur destrier.

VI Douce dame, de vous partir ne kier
Pour mal soufrir, ains atendrai vo don,
Car trop est fols cil qui on doit paiier
Qui ne suefre duques a sa saison:
Il resamble le mauvais campion
Qui se claime vaincu sans mehanier;
Mais cascuns doit esciever tel renon.
Pour çou veil mieus morir sans raençon,
Car nus vaincus ne doit avoir loiier.

Remarques

IV — Le poème commence, dans son état fragmentaire actuel, par un monologue du poète à son cœur qu'il châtie pour le cas où le cœur manifesterait le désir de renoncer au service de la dame du poète. Il faut se rappeler que, selon la conception de la poésie courtoise, l'amoureux donne son cœur à la dame, de sorte que celle-ci en possède deux, tandis que lui n'en a aucun (c'est cette idée qui explique le dernier vers du couplet IV). Le sens général du couplet est donc: «Si vous (*vous* est le cœur) abandonnez la dame, ce serait contraire à la loi (v. 28).... Je vous çonseille donc de vous conformer à mon avertissement, car autrement, si vous voulez retourner auprès de moi (*ça*), je vous défendrai l'accès de mon «hôtel» (c'est-à-dire de mon corps) et vous serez sans corps (v. 33—36).»

VI — 47. «Combien que vous me fassiez souffrir.»

V — 42 nului.

XIV

(Raynaud 1471)

MANUSCRIT: *a*, fol. 56 b; musique.

ÉDITIONS: Keller, *Romvart*, p. 269, et Mätzner, *Altfranzösische Lieder*, p. 25.

VERSIFICATION: 8 a b a b b a a b b. *Coblas unissonans* (ir ant). Même schéma R. 1810, de Maihieu de Gant (*coblas unissonans*; éd. Wolff, p. 53); R. 1392, d'Andrieu Contredit (*coblas unissonans*; éd. R. Schmidt, p. 58); R. 840, du Comte de Bretagne (*coblas singulars*; éd. *Rec. gén. des jeux-partis*, I, 1); R. 1588, du même auteur, imitée de R. 840 (*coblas singulars*; éd. Bédier, *Mélanges Jeanroy*, p. 491, et H. Spanke, *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, LII (1929), p. 59—60.

AUTEUR: *Gaidifer* (rubrique).

I Je me cuidoie bien tenir
D'estre envoisiés d'ore en avant,
Mais jou ne puis avoir loisir
De faire nul autre conmant
Fors d'Amour qui me fait present
De la mesllour que sai coisir,
S'ai en li mis cuer et desir
Pour li servir a son talent
Sans partir a tout mon vivant.

II Puis k'Amours ne veut consentir
K'a autre riens voise pensant
Fors k'a li, bien doi obeïr
A sa volenté maintenant,
Car de tous biens a en li tant
Que ne puis a joie falir,
Se jou sai a son gré servir.
Or me doinst Dieus eür si grant
Que mes servirs li voist plaisant.

III Amours, vous me faites sentir
Les biens de vous en desirant,
Mais c'est pour longement joïr,
Car bien qui vient en detriant
Dure plus, ce dïent auquant,
Que cil c'on voist tost abondir.

III — 24 voist *est pour* voit.

Mais grans paour me fait fremir
Pour merci que vois atendant
Que ne m'i voist trop demourant.

IV Merci, dame, pour qui souspir
Plus de .c. fois en .j. tenant,
Qant jou vostre gent cors remir
Et vo bele bouce riant
Et vos ieus qui si vont ferant
Les miens qu'i les estuet guencir.
Qant sont vaincu a l'escremir,
Si ne sevent autre garant
Fors que conforter en plorant.

V Amours, deigne vous souvenir
De moi si con de vo sergant,
Qant venra as biens departir
Que vous donrés a maint amant,
Que j'en aie .j. suel remanant,
Si porrai mieus mon mal soufrir;
Car on puet de pau soustenir
Celui qui a cuer desirant,
En loiauté merci criant.

Remarque

V — 39. «Quand le moment sera venu où les récompenses seront distribuées.»

XV

(Raynaud 809)

MANUSCRIT: *a*, fol. 56 v° b; musique.

VERSIFICATION: 10 a *b* a *b b a* a *b*. *Coblas unissonans* (er age). Le même schéma métrique se rencontre dans R. 372 (*coblas unissonans*; Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 283); R. 644, de Jehan Erart (*coblas unissonans*; éd. Brandin, *Inedita*, etc., p. 6); R. 663, d'Oudart de Laceni ou du Vidame de Chartres (éd. Brakelmann, II, 27); R. 711, de Thibaut de Navarre (*coblas doblas*; éd. Wallensköld, p. 27); R. 720 (*coblas unissonans*; éd. *Chansons satiriques et bachiques*, p. 6); R. 1072, jeu-parti: Joffroi Baré à sire Aimeri (*coblas doblas*; éd. *Rec. gén. des jeux-partis*, II, 207); R. 1305, de Jacques de Cysoing (*coblas unissonans*; éd. *Chansons satiriques et bachiques*, p. 1); R. 1389 (*coblas unissonans*; éd.

V — 39 bien.

Järnström, I, 65); R. 1659 (*coblas singulars*; éd. Bédier, *Chansons de croisade*, p. 289); R. 1784, de Gautier d'Espinal (*coblas unissonans*; éd. Lindelöf et Wallensköld, p. 290); R. 1959 (*coblas doblas; unicum* de *U*); R. 2053, de Lambert Ferri (*coblas unissonans*; éd. Järnström, I, 102); R. 2054, de Gaidifer, publiée ci-dessous sous le n° XIX).

AUTEUR: *Gaidifer* (rubrique).

I Par grant esfors m'estuet dire et canter:
Ne me muet pas de joie, mais de raje,
Si conme cil qi ne puet mais trouver
Confort en soi de garir son malage,
Ains qant aussi con dervés qant erraje,
Qui ne puet plus son corage cheler.
Pour çou m'estuet en haut plaindre et crïer
Que ma dolours de noient n'asouaje.

II Je ne puis pas longes einsi durer,
Car tout mi bien tournent a grant damaje
Que jou soloie avoir par esperer,
Mais faus fait bien tés fois quidier barnage
Ki puis li tourne a duel et a folage.
Par moi le puis bien veoir et moustrer,
Qant de celi ne veil mon cuer oster
Ki de garir n'a de moi nul corage.

III Varir me puet, mais jou ne puis trouver
Fors que ma mort, car calendre sauvage
Est ma dame, qui bien i veut penser:
C'est uns oisiaus c'on seut porter en cage
A un malade a le fois par usage,
Qant on i veut mort u santé trouver;
Mais qant ne veut son vis vers li tourner,
Lors le jugent a morir li plus sage.

IV Se ma dame me vausist resgarder
De ses vairs ieus doucement el visage,
Bien peüsse de mes maus respasser,
Mais ne me veut faire tant d'avantaje
— — — — — — — — — — —
Ains veut ma mort et jou ne l'os veer:
Nus ne m'en puet garir ne respiter
Fors seul pités, s'en li prendroit ostage.

III — 21 Au malade — 22 on ni.

V Douce dame, pour Dieu laissiés entrer
En vo douç cuer pité, car nul outrage
Ne truis en vous, jou n'i sai que blasmer
Fors que mercis de vous m'est tant ramage
Que ne la cuit avoir en mon eage.
Mais vos valours, qui tant fait a loer,
Et vo biautés, dont cascuns set parler,
Me sont adés de douçour tesmougnaje.

Remarques

I — 5. Le premier *quant* est *cant* («je chante»).

II — 12. *Tés* est *tels*. — 16. «Qui n'a aucun désir de me guérir» (*de moi* = en ce qui me regarde).

III — Dans ce couplet le poète compare à la calandre sa dame qui ne veut pas le guérir par un accueil aimable. On a, dit-il, la coutume d'apporter à celui qui est gravement malade une calandre dans une cage: si l'oiseau ne voulait pas tourner son regard vers lui, on était sûr qu'il devait mourir. Il faut sans doute rapprocher cette superstition de la vieille croyance populaire selon laquelle l'œil de certains oiseaux possédait une sorte de puissance thérapeutique: en regardant le malade, l'oiseau le guérit, mais attrape lui-même le mal et meurt (voir Paul Sébillot, *Le Folk-Lore de France*, t. III, Paris, 1906, p. 205). — 22. *I* = chez le malade.

V — 38. «Qui mérite tant d'éloges.»

XVI

(Raynaud 316)

Manuscrit: *a*, fol. 57 b; musique.

Versification: 8 a b a b b a a b. *Coblas unissonans* (ant on). Pour d'autres chansons avec le même schéma rythmique, voir ci-dessus, n° V.

Auteur: *Gaidifer* (rubrique).

I Las! pour koi ris ne jus ne cant,
Qant en moi ne truis oqoison
Par koi doie avoir cuer joiant
Ne renvoisier se dolans non?
Car grans espoir dont j'euç grant don
M'est si tous alés a noiant
Que de çou que vois desirant
N'atenç confort ne garison.

I — 5 grant dont.

II Las! pour koi vi son douç samblant,
Son cler vis, sa douce façon,
Ses vairs ieus, sa bouche riant
Qui m'ont mis en sï grief prison?
Et se pris fui par abandon,
Nus ne m'en puet faire garant,
Car tant sai sa cruauté grant,
N'i vaut parlers de raençon.

III Las! pour koi me sui fiiés tant
En fol espoir, que guerredon
M'aloit tout adés prometant?
Mais teus tent mains qui retrait don:
Ensi doune a loi d'enfançon
Amours ses biens en retraiant;
Et maus eürs au mescheant
Aïde a gaster garnison.

IV Las! ains ne fis mon ensïent
Nul jour vers Amour traïson,
Et si m'a mené si tendant
Adés conm'on fait .j. larron
C'on maine a sa destruction.
Ensi m'a mort en desperant,
Et mort me tieng tout en vivant
Si que de li n'atenç pardon.

V Las! pour koi euç cuer abaant
A son bien fait qui a tel non
K'adés va kascun otriant
Joie, soulas a grant fuison
Al coumencier, si que raison
Va cascuns en soi oubliant,
Et qant au besoing va falant
N'a mie cuer loial et bon.

Remarques

II — 14. «Personne ne peut m'en garder.»

V — 39. «Quand elle manque de secourir celui qui est dans la détresse.»

V — 35 kaucun *a été corrigé en* kascun.

XVII

(Raynaud 1806)

MANUSCRIT: *a*, fol. 57 v° b; musique.

VERSIFICATION: 8 a b a b b a a b. *Coblas unissonans* (oir ent). Même schéma que dans la chanson précédente. Voir ci-dessus, n° V.

AUTEUR: *Gaidifer* (rubrique).

I Amours, ki sur tous a pooir
Plus que nus princes sur sa gent,
Me maine si a son voloir
Qu'en moi nule raison ne sent,
Si m'esmerveil moult durement
De li qant si me fait doloir
Et maint autre gent joie avoir
Qui ne font pas si son talent.

II Adés l'ai servie en espoir
De li avoir bon paiement,
Car qui sert preudoume u riche oir
Tous jours a son bien fait s'atent,
Mais tels bee qui riens ne prent.
Par moi le puis bien percevoir
Qui l'ai servi pour mieus valoir,
Dont mauvais guerredon me rent.

III Trop ai mespris, ne di pas voir:
Amours ne m'a grevé noient;
Ains ne me mist en noncaloir
Ne ne fu en mon nuisement,
Mais durs eürs, et qant çou sent
Que cele cui plaisir voloir
Me couvient ne me veut veoir
En pité, s'en ai grant tourment.

IV A poi que ne me desespoir,
Mais loiautés m'a en couvent
K'ele fera Amours savoir
Par pitié si celeement
Les maus que m'a fait longuement,

I — 4 Que moi.
III — 21 qant consent.

Que ne porra mais remanoir
Que cele u tous biens sai manoir
N'ait de moi merci boinement.

V Plaine de biauté, de savoir,
Simple, de douç contenement,
Mon cuer avés, nel quier mouvoir,
Car vostre hom sui tout ligement,
Si vous proi pour Dieu humblement
Que teus hom vous puise seoir,
Car vrais sire doit recevoir
Lige home qant ses mains li tent.

Remarque

III — 20. «Amour n'a rien fait pour me nuire.»

XVIII

(Raynaud 1812)

MANUSCRIT: *a*, fol. 58 b. La musique n'a été transcrite que pour les six premiers vers et pour les quatre premiers mots du septième. Pour le reste du couplet les portées ont été laissées vides.

VERSIFICATION: 10 a b a b b c *d d c*. *Coblas unissonans* (oir ier ie ance). Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce schéma.

AUTEUR: *Gaidifer* (rubrique).

I Qant Dieus ne veut, tout li saint n'ont pooir
D'un home aidier, tant li sacent proiier.
Puis qu'il coumence aucun a meschaoir,
Nus ne li puet son mal eür cangier.
Ensi est il de moi, au droit jugier,
Qant de celi ne puis avoir aïe
Qui me porroit garir ma mesestance,
Et jou le truis adés en ma nuisance:
Con plus le serf et plus m'est anemie.

II Las! biau servirs ne m'i puet riens valoir
Ne loiautés n'i puet avoir mestier
Ne çou que j'aim de cuer sans remouvoir
Ne lons consirs pour se pais avanchier;
Tot cist travail ne m'i pueent aidier
K'ele pour çou vers moi riens s'umelie.

Ce fait Amours et dure mescheance
Ke d'autrui fait sera prise venjance
Sur moi caitis, que ne l'ai deservie.

III Ahi! Amours, bien devriés voloir
Que cascuns bons se peüst ensaucier
Pour vostre honnour faire plus haut paroir
Et li mauvais eüssent destourbier.
Kar pechiés est de son serf empirier
Puis c'on le tient du tout en sa baillie,
Et si ne puet tourner fors k'a vieutance
A nul seignour qui soit de grant poissance
De guerroier houme de sa maisnie.

IV Ahai! Amours, vous fesistes vostre oir
De mon fin cuer a l'estour coumencier,
Dont vo grant bien vinrent en moi manoir.
Mais aveuc vint tele ostesse muchier
Que jou ne poi counoistre au herbergier
— — — — — — — — — — — — — —
Puis le counuç: non a Fole Esperance.
Cele me fist faire tel couvenance
Dont me daurai tous les jours de ma vie.

V Ha! boine Amour, jou ne puis joie avoir,
Se par pité ne faites rapaiier
Le crüel cuer qui si me fait doloir
K'adés m'est vis q'a moi le voie irier.
Je ne le sai en nul point assaiier
K'ele ne soit adés vers moi irie,
Et çou me fait avoir trop grant doutance
Que n'afiert pas a si haute vaillance,
Si cuit moult bien que tele amours m'ocie.

Remarques

I — 8. «Je la trouve toujours occupée à me nuire.»

II — 13. «Ni mon long amour, ayant pour but d'obtenir sa paix», c'est-à-dire «la paix avec elle, son amitié, son amour.»

IV — 28–29. «Vous avez fait de mon cœur votre héritier, quand le combat a commencé»; — 36. *Daurai* est la 1re p. fut. de *doloir*.

IV — 32 puis.

XIX

(Raynaud 2054)

MANUSCRITS: *C*, fol. 231 (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 365); *O*, fol. 139 v°; *U*, fol. 135 (fac-similé p. p. la Société des anc. textes); *V*, fol. 113. La musique est notée dans *O* et *V*.

VERSIFICATION: 10 a *b* a *b b* a a *b*. Les rimes des différents couplets sont: I–III u (uz) endre; IV anz (ant) ie; V anz (ant) endre; VI ir ance. — Les couplets I–III se retrouvent dans tous les mss., le couplet IV est donné par *O* et *V*, le couplet V seulement par *O* et le couplet VI par *C* et par *U*, où il a été ajouté par une autre main. Nous ne saurions dire si les couplets IV–VI ont tous appartenu au texte primitif de notre chanson qui, dans son état actuel, semble remaniée. Le tableau suivant donne une idée plus claire de la répartition des strophes:

	O		*C*		*U*	*V*
I	I	Tant ai d'Amours...	I		I	I
II	II	Qui mal ne set...	II		III	II
III	III	En Amors a...	III		II	III
IV	IV	Douce dame...	—		—	IV
V	V	Chançon, va t'en...	—		—	—
VI	—		VI	He! deus d'amours...	VI	—

A vrai dire, le ms. *V* donne encore sept couplets, insérés entre les couplets III et IV, mais ces strophes forment une toute autre chanson que nous imprimerons à l'*Appendice* (n° XXXVI).

La même structure métrique se rencontre dans la chanson pieuse de Lambert Ferri, R. 2053 (*coblas unissonans*; éd. Järnström, I, p. 101), qui reproduit le premier vers et présente les mêmes rimes (u endre) que dans les trois premiers couplets de notre chanson. Pour d'autres chansons composées sur un schéma analogue, voir ci-dessus, Gaidifer, XV.

AUTEUR: *Guaidifer d'Avions*, selon la rubrique de *C*.[1]

Graphie de *O* dans les couplets I–V, celle de *U* dans la strophe VI. Nous reproduisons à part la leçon assez divergente des strophes II et III dans les mss. *V*, *C* et *U*.

I Tant ai d'Amours apris et entendu
Que nuls fors Deu ne m'en puet plus aprendre,
Et nonporquant j'ai si mon sen perdu

[1] Comme on sait, les mss. *O*, *U* et *V* ne portent pas de rubriques anciennes: celles de *O* et de *V* sont ajoutées par une main moderne.

I — 3 Et ne pour quant ioi si le senz p. *V*.

Qu'au grant besoing je ne me sai deffendre.
Si me mervoil de cés que voi enprendre
Si crüel fes et n'en sont esperdu,
Mes il n'ont pas le mestier coneü,
Si ne sevent de lor maux garde prendre.

II Qui mal ne set, ne ne l'a conneü,
Ja par lui seul ne s'en porra deffendre.
Uns avugles qui onques n'a veü
Fosse ne pois, tost i porroit descendre,
A .j. piler son chief quasser et fendre.
Ensi est il de cés qui n'ont sentu
Les tres griés fais qu'Amors ont portendu.
Trop est hardiz qui Amors ose atendre.

III En Amors a tel force et tel vertu
Que nuns vers li ne se porroit deffendre.
Dex! je m'en sui si bien aperceüz,
Sen et savoir m'a fait Amors aprendre,
Et qui plus set, mieuz se doit a li rendre.
Dex! je m'i sui si grant pieç'a renduz,
Si en merci bone Amor et salu,
Quant de tel cors a doignié le cuer prendre.

IV Douce dame, prouz et sage et vaillanz,
Qui de beauté, de sen, de cortoisie
Avez passé totes dames vivanz
Qui ore sunt ne qui furent en vie,
A jointes mains je vos requier et prie,
Por celui Deu qui nasqui dignement,
Qu'aiez pitié dou plus leal amant
Qui ainz amast a nul jor de sa vie.

V Chançon, va t'en, fai savoir toz amanz
Que ci porroit on tel example prendre

I — 4 b. que ne *V*; Ka *CU* — 5 Se *C*; man *U* — 6 Si tres griez f. *VCU*; f. ne nen *CU*; apersut *U* — 8 Se *C*, Ne ne *U*.

III — 18 fors li *O*. — *Pour les variantes des mss. V, C et U dans les couplets II et III, voir ci-dessous.*

IV — 27 t. celes u. *V* — 28 Qui onques fussent ne qui soient *V* — 29 Pour celui dieu qui nasqui de Marie *V* — 30 A iointes mainz uous requier en pleurant *V* — 31 Que a. merci *V* — 32 Conques amast *V*.

Par quoi jamés ne seroit mesdisanz
En nes .j. leu ou il sachent entendre:
En autres leux voisent lor consoil prendre,
Que non sachent la malparliere gent,
Que grant ennui en avroient sovent,
Que li mauvais vuelent les bons sorprendre.

VI He! deus d'amours, dont puet or seu venir
C'an si halt leu ai mise m'esperanse?
Mués l'ameroie antre mes bras tenir
A mon voloir ke estre rois de Franse.
Se nel me doit nus tenir ai anfanse,
Car s'est la riens dou mont ke plus desir,
Et Deus m'an dainst a si bon chief venir
Ke de mes mals puise avoir alejanse.

Remarques

V — Le sens de ce couplet semble être celui-ci: «Chanson, va-t'en faire savoir à tous les amants qu'ici on pourrait prendre un tel exemple par quoi il n'y aurait aucun médisant là où ils (les vrais amants?) aspirent: qu'ils (les amants sincères) se rendent ailleurs, de sorte que les médisants ne le sachent pas, car [autrement] ils (les vrais amants?) en auraient beaucoup d'ennui, car les mauvais cherchent à surprendre les bons.»

VI — 43—44. L'idée qu'on préfère l'amour de la dame à être roi de France est exprimée encore dans les chansons R. 237, 245, 247, 280, 358 (la variante du ms. *X*; éd. Spanke, p. 21, X, 24), 824, 867, 1106, 1583 et 2063.

Couplets remaniés des mss. V, C et U.

Ms. *V*:

II Qui bien ne sent, mal a desconneü,
Car il ne set l'un vers l'autre deffendre.
Uns avugles qui onques n'ot veü
Fosse ne puis, tost i porroit descendre,
A un piler son chief brisier et fendre.
Tout aussi est de ceus qui n'ont sentu
Les maus d'amer qu'Amors a portendu
Tout aus plus preus qui miex l'osent atendre.

VI — 41 deus amors *C* — 42 maperance *C* — 44 kestre li r. *C* — 47 dains *U*, doinst *C*.

III Mout a Amours grant force et grant vertu
Que nus vers lui n'a pooir de contendre.
Por moi le di qui souvent l'ai sentu
Qu'ele m'a fet senz et reson despendre.
Mes qui miex set, ainz se doit aler rendre.
Diex! je li ai grant pieç'a tout rendu,
Si l'en merci loiaument et salu,
Quant de tel cors daigna ainc le cuer prendre.

Ms. *C*:

II Ke mal ne seit, bien est deconeü
Li biens a mal, nuls hom ne s'i puet panre.
Uns aveugles c'onkes n'avroit veü
Foseit ne puix, bien i poroit descendre,
A un pileir son chief caisseir et fandre.
Ensi est il de ceauls ke n'ont sentu
Les tres griés fais c'Amors ont portandu.
Moult est hardis c'Amors oset enprandre.

III En Amors ait teil force et teil vertu
Ke nuls vers li ne se porroit deffandre.
Bien l'ai per moi apris et coneü,
Sens et raixons me fait trestout deffendre,
Et que muels valt, on se doit a li randre.
Lais! je m'i seux si grant piece ait rendus,
Si l'en merci bonement et salu,
Quant ains doignait de teil cors lou cuer prandre.

Ms. *U*:

II Que mal ne seit, bien ait desconeüt,
Par l'un poroit soi de l'atre desfandre.
Uns aveugles ki onkes n'ait veüt
Fosse ne pux, tost i poroit descendre
Ou a pileir son chief brisier et fandre.
Asi est il de ciaz ke n'ont seüt
Lou grant pooir c'Amors ont portandut.
Moult est hardis ki Amors ose atandre.

III An Amor ait teil force et teil vertut
C'ancontre li ne se puet nus defandre.
Piece ait k'elle ait par moi aperseüt,
Sans et raison m'ait fait trestout despandre,
Et ki miez valt, miez se doit a li randre.
Deus! je m'i ai grant piece ait randut,
Se l'an mersi bonemant et salu,
Cant de teil cors ait digniet lou cuer prandre.

III. — DIVERS AUTEURS DU MS. *a*

XX

(Raynaud 1461)

MANUSCRIT: **a**, fol. 63 v° **b**; musique.

VERSIFICATION: 8 a b a b c c B B. *Coblas unissonans* (ir er ie). Les deux derniers vers constituent un refrain, identique dans les trois premiers couplets, légèrement modifié dans les autres. La même structure métrique apparaît dans les jeux-partis R. 1437, Jehan d'Archis à Cardon (*coblas unissonans*; éd. *Rec. gén. des jeux-partis*, II, 184) et R. 1520, Andrieu Contredit à Guillaume le Vinier (*coblas unissonans*; éd. *Rec. gén.*, etc., II, 95).

AUTEUR: *Maistre Will' Veaus* (rubrique).

I S'amours loiaus m'a fait soufrir
Sans nule riens guerredouner,
Pour Dieu, ne me face morir
En li servir, ki sans fausser
L'ai servie tote ma vie
Sans barat et sans trecherie.
Amours ne doit pas oublïer
Cuer ki veut loiaument amer.

II Pour eslongier ne departir
Ne pour longement demourer
Ne doit dame dessouvenir
Son loial ami ne grever,
Car le cuer a en sa baillie
D'ami loial loiaus amie.
Amours ne doit pas oublïer
Cuer qui veut loialment amer.

III Pour moi le di ki sans traïr
Aim ma douce dame au vis cler
Servir tous jours de cuer entir,
Ne ja ne m'en kier desevrer:
Mon cuer a tout, je ne l'ai mie.
Pour Dieu li proi que ne m'oublie.
Amors ne doit pas oublïer
Cuer qui veut loialment amer.

I — 5 trestote.

III — 18–19 *Il faut peut-être corriger* Ai ... Servi — 23 doi — 24 *Ce vers a été omis par le copiste.*

IV Si me doint Dieus de vous joïr,
France riens tres bele sans per;
C'est la riens que je plus desir,
K'ains ne peuç a autre penser
Ne d'amer autre n'euç envie.
Bele et sage et bien enseignie,
Pour Dieu, ne veilliés oublïer
Moi ki voeil loiaument amer.

V Dame, ki me poés merir
Kank'Amours m'a fait endurer,
Vostre biauté, qant la remir,
Vo gent cors, ki Dieus veut douner
Tant de sens et de courtoisie,
Se mercis estoit en m'aïe,
Amours ne porroit oublïer
Moi ki veil loiaument amer.

Remarques

V. — Ce couplet, composé de lieux communs, ne présente pas une structure syntaxique bien claire. L'auteur semble apostropher la dame, sa beauté et son beau corps pour leur dire que, si «Merci» voulait le secourir, Amour ne pourrait l'oublier. — On se demande pourtant s'il ne faudrait pas plutôt faire une correction au vers 34 (p. ex. *Ke tous jours* ou *Kankes ja* pour *Kank'Amours*) et entendre: «Dame, qui pouvez me récompenser de ce que votre beauté et votre beau corps m'ont fait souffrir», etc. — 36. *Ki = cui.*

XXI

(Raynaud 789)

MANUSCRIT: a, fol. 64 b; musique.

VERSIFICATION: a b a b b a c c a. *Coblas unissonans*
10 10 10 10 4 8 8 8 8
(er i is). Nous ne connaissons pas d'autre spécimen de ce schéma.

AUTEUR: *Maistre Will' Veaus* (rubrique).

I Meudre ocoison n'euç onques de chanter,
Car fine Amors le me conmande ainsi
Et ma dame qui j'en voeil mercïer,
Car onqes mais n'euç nul conmant de li,
Si l'en merci

Et Amours ki si asener
Me vaut, dont chascuns esbahis
Seroit, s'il savoit que pensis
Fuisse d'en si haut lieu amer. 9

II Mais ne me doi pour ce desesperer,
Se jou del mont ai la meillour coisi,
K'il m'est avis, sans plus de desirier,
Que mi travail soient del tout meri.
Je sai de fi 14
K'a paines porroit nus penser
Les grans soulas k'a fins amis,
S'il est de cuer loial soupris,
A de sa grant joie esperer. 18

III En vo gent cors, france riens, esgarder
Sui si soupris que tout m'en entroubli,
Kar quant mieus cuide a vous merci trouver,
Teus sui menés que ne sai que je di.
Amours, ai mi! 23
Loiaus cuers se veut mout celer,
K'adés crient ne soit escondis,
Et li traïtres est hardis,
Car peu doute le refuser. 27

IV A! traïtour penieu de controuver
Ce dont li bon sont tristre et esbaubi,
Serés vous ja restans de ciaus grever
Ki loiaument sont en amour nouri?
Merci vous pri, 32
Dame, ne voeilliés escouter
Tieus gens dont li mons est peris,
Car ki les croit, il est hounis.
De paour muir nis du parler. 36

V Pour Dieu, dame, ne vous doit pas peser,
Se je vous serf et ai tous jours servi
De cuer loial entir et sans fausser,
N'ains nul seul jour, voir, ne m'en repenti.
Car pour traï 41

III — 21 Ka.
IV — 34 mons esperis.

Me tenroie, se dessevrer
M'en couvenoit, dame gentis.
Mieus vauroie estre mors que vis,
Se jou l'osoie nis penser. 45

Remarque

II — 12. *Sans plus de desirier* est obscur et la rime est fausse (il faudrait un mot en *er*).

XXII

(Raynaud 1992)

MANUSCRIT: *a*, fol. 100 v°; musique.

VERSIFICATION: a b a b c c d d. *Coblas unissonans* (our ent is oit). Nous ne connaissons pas d'autre spécimen de cette structure métrique.
10 10 10 10 3 10 10 10

AUTEUR: *Martin* (rubrique). Le nom de l'auteur est donné plus complètement par la rubrique générale au fol. 100 b: *Ce sont les cançons Martin le Begin de Cambrai.*

I Boine aventure ait ma dame et bon jour,
Ki me soustient en joie mon jouvent.
Je cant pour li et pour sa grant valour
Et pour Amour: a ches .ij. ligement 4
Sui saisis,
Tant que mes cuers sera en mon cors vis;
Et se ma dame avant li devioit,
Sers a Amours et or seus remanroit. 8

II Si voirement que jou l'aim sans folour,
Me veulle Amours eskiever de tourment,
Et k'ains vers li ne quis nul vilain tor
Pour avenir a son espirement, 12
Ains ai mis
Cuer et voloir en avancier toudis
Moi et s'ounour, con cil qui ne vauroit
Avoir nul bien, s'ele aussi n'i partoit. 16

I — 8 remanroie.

II — 11 *Il faut peut-être corriger* Ke (= *car*) ains.

III Ains pour servir ma dame n'oi irour,
Car jou le faiç tant amoureusement
Que li travail me sont de tel atour
Que cascuns m'a saveur d'alegement.
Ce m'est vis,
Que qant regart ma dame et son cler vis,
Nule grietés grever ne me porroit
Fors que savoir çou que li desplairoit.

IV Bele et plaisans, u j'ai mis a sejour
Trestout mon cuer et moi entirement,
Mout me faites de bonté et d'ounour
Ki consentés de moi tant seulement
Que jolis
Me tieng pour vous, dont tant sui enrichis
K'il m'est avis que nus ne rataindroit
Si grant honnour, se par vous ne l'avoit.

V Dame, s'Amour a bonté ne douçour
Dont vous aiiés volenté ne talent,
Souviegne vous de moi qui sans retour
Me met du tout a vo conmandement
Coum'amis
Li plus loiaus de fine Amour espris
Ki onques fust, et se jou n'i ai droit,
Ja n'ait ele voloir qui bien m'envoit.

Remarques

I — 8. «Il (= mon cœur) resterait l'esclave de l'Amour et demeurerait alors tout seul.»

II — 12. *Espirement* signifie «inspiration», d'où ici probablement «faveur», ou «respiration». Dans ce dernier cas on devrait traduire: «pour pouvoir respirer le même air qu'elle».

V — 40. «Qu'elle ne me fasse jamais de bien.»

XXIII

(Raynaud 1329)

MANUSCRIT: *a*, fol. 101 b; musique.

VERSIFICATION: 10 *a* b *a* b b *a a* b b. Les trois premiers couplets ont les rimes *iere*, *ir*, les couplets IV et V *aire*, *ier*. Le même

V — D. et samour.

schéma métrique est employé par Wasteblé dans la chanson R. 31, publiée ci-dessous sous le n° XXXIV.

AUTEUR: *Martin* (rubrique).

I Loiaus amour, bone et fine et entiere,
Et jolis cuers et amoureus desirs
Me font canter, sans raison mençouniere,
Liet et en grant de ma dame servir
Ki j'ai douné mon cuer sans repentir
Entierement et vueil en tel maniere
Moi obeïr et faire ma proiere
Que tout me face endurer son plaisir,
Car je sui pres de tout son bon sousfrir.

II Si soit Amours envers moi droituriere
Qu'ele m'aït selonc mon deservir,
C'onques ne fis samblant ne fausse chiere
Pour enginier ma dame ne traïr,
Ne ja ne kier par fausseté joïr,
Car j'aim ausi ma douce dame ciere
Que ja pour çou, s'ele m'est dure et fiere,
Mon bon voloir jou n'en kier amenrir,
Car douç espoir m'aïe a soustenir.

III Onques ne fui desloiaus ne trechiere
Ne n'ere ja pour angousse sentir.
Ensi doit on, k'Amours est coustumiere
Des vrais amans mener jusk'au morir.
Si douce mort ne veu jou ja cremir,
Ne pour paour laissier a avoir ciere
Celi ki mesce et clartés et lumiere
Est de tous biens, nus n'en i puet falir,
Fors que pités, dont ne m'os aatir.

IV Et se pités maint en li et repaire,
Dont n'i faut biens c'on peüst souhaidier,
Aveuc bonté i est de tel afaire
Fines biautés, ke nel sai esprisier.
Ja n'aie jou mon loial desirier,
Se jou n'aim mieus travail et paine traire

III — 25 mest clartes.
IV — 31 b. et nel.

En son dangier que de nulė autre faire
Trestout mon gré. Mais ja ne veill cuidier
Que loiautés ne me puist bien aidier.

V Tant croi jou bien courtoise et deboinaire
Celi qui j'ai douné trestout entier
Et cuer et cors ligement sans retraire,
Et se jamais kier nul'autre acointier,
Ja n'aie jou de joïr recouvrier,
Car jou le veil, mais se ja li puis plaire,
Dont ere jou plus riche que Cesaire.
Or veille Amours que j'en puisse avancier
Tout mon desir et ma joie essaucier.

Remarques

I — 6–7. «Et au service de laquelle je veux m'engager.»

III — 20. «Et je ne le serai jamais, combien que j'aie à souffrir de mal.» — 27. «A laquelle je n'ose prétendre.»

V — 43. *Cesaire* = César. La même comparaison se trouve dans une chanson (R. 262) d'Andrieu Contredit (Éd. Schmidt, p. 48, n° 4, str. V, 8):

Je sui plus riches cent tans
Ne fu Julïus Cesaire.

XXIV

(Raynaud 1004)

MANUSCRIT: **a**, fol. 87 a; musique.

VERSIFICATION: a b a b c b *d d* c. *Coblas unissonans* (uel ier és aigne). Nous n'avons pas retrouvé ailleurs la même construction rythmique.
7 5 7 5 7 7 7 7 7

AUTEUR: *Williammes d'Amiens* (rubrique).

I Amours me fait par men vueul
Vivre en un dangier
Si douç que je ne me duel
Ne n'os couvoitier
Merci, car jou sui tensés
D'une biauté qui flekier

I — 2 en nul d.

Ne me laist tant que me plaigne,
Se cante qu'en mi n'estaigne
Cis maus, nient pour estre amés.

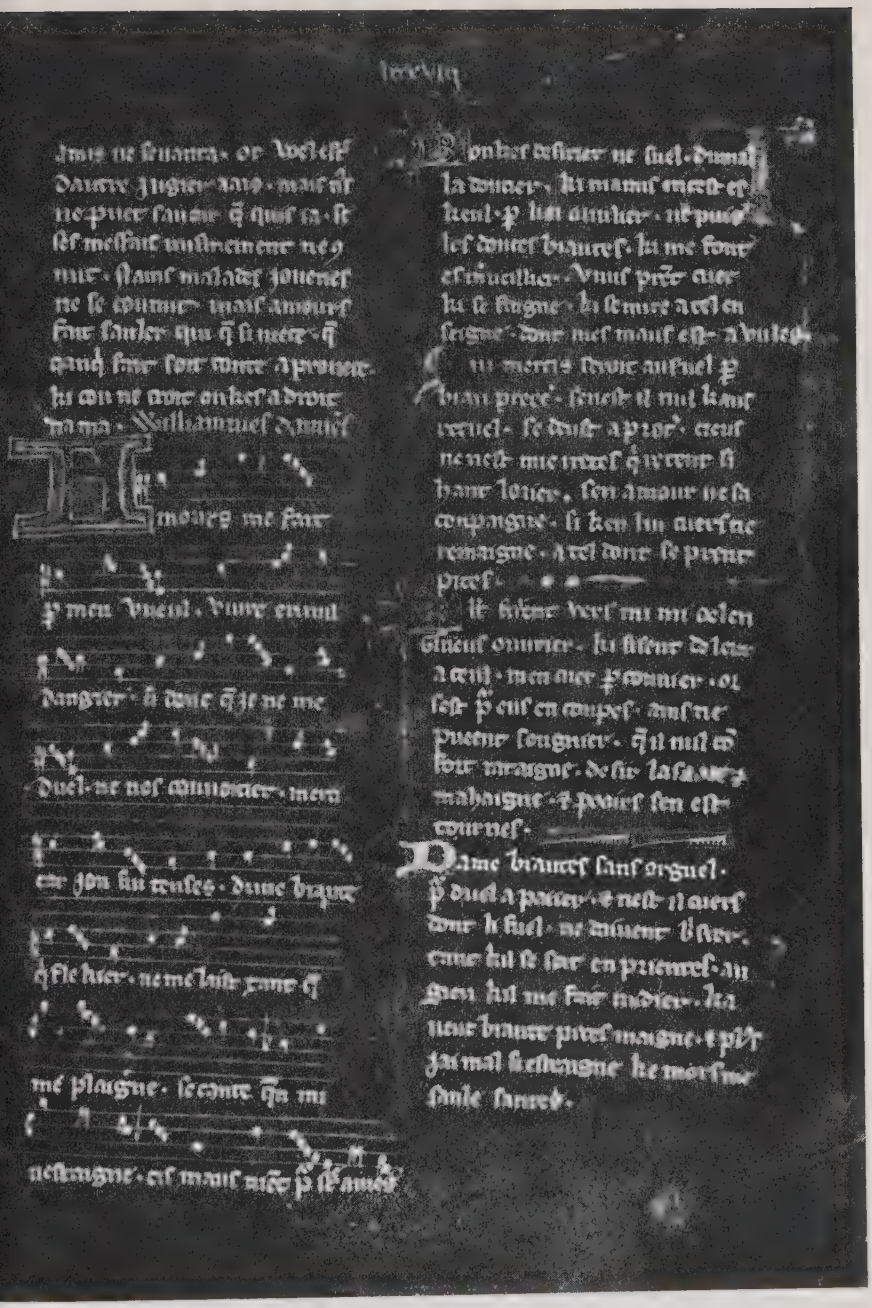
II N'onkes desirier ne suel
Du mal l'adoucier
Ki m'a mis en cest eskeul,
Par koi ouvlïer
Ne puis les douces biautés
Ki me font esmerveillier,
U nus prent cuer ki se faigne
Ki se mire a tel enseigne
Dont mes maus est avulés.

III Qui Mercis seroit au suel
Par biau preecier,
Se n'est il nul kaus recuel
Se deust aprocier
Cieus, ne n'est mie iretés
Qui receut si haut loiier,
S'en amour ne s'aconpaigne
Si k'en lui cuers ne remaigne
A tel dont se prent pités.

IV Mout furent vers mi mi oel
Engineus ouvrier
Ki fisent de leur aceul
Men cuer parçounier.
Or s'est pour eus encoupés,
Ains ne pooient sougnier
Que il nul confort rataigne:
Desir l'asaut et mahaigne
Et pooirs s'en est tournés.

V Dame, biautés sans orguel
Pour duel apaiier,
Et n'est il cuers dont li fuel
Ne doivent brisier
Tant k'il se soit enprientés
Au gieu, k'il me fait cuidier

I — 9 ste ames.
IV — 33 pueent.



Vatican, Reg. 1490, fol. 87.
Guillaume d'Amiens (Raynaud 1004).

K'aveuc biauté pités maigne,
Et plus j'ai mal si estraigne
Ke mors me sanle santés. 45

Remarques

L'obscurité de cette pièce peut difficilement être imputée au seul copiste, généralement soigneux. Elle ne saurait d'autre part provenir que partiellement de l'emploi de la rime relativement rare en *eul*. Il faut plutôt se demander si l'obscurité n'en est pas intentionnelle, d'autant plus que le *Dit sur l'Amours* du même auteur, même après la nouvelle collation du manuscrit *a* par M. F. Gennrich (*Zeitschrift für romanische Philologie*, 1923, p. 307, note) reste difficilement intelligible. Nous aurions alors affaire à un auteur qui, à peu près seul de son espèce dans la littérature du Nord, aurait pratiqué ce que les poètes du Midi appelaient le *trobar clus*. La tentative de traduction, accompagnée de quelques remarques, que nous imprimons ci-dessous, donnera les résultats des efforts que nous avons faits pour en saisir le sens.

I. — «Amour me fait vivre, ainsi que je le désire, sous une domination si douce que je ne m'en plains pas et que je n'ose désirer d'être exaucé, car je suis attaqué par une beauté qui ne me donne pas assez de répit(?) pour que j'aie le temps de me plaindre, et je chante (*cante* est probablement le présent de l'indicatif) afin que ce mal ne s'éteigne pas en moi, et non pour être aimé.»

II. — «Je n'ai jamais désiré un adoucissement de ce mal qui fait que je ne puis oublier la douce beauté de ma dame et qui m'a mis dans cette situation . . .» Mais les trois derniers vers nous sont à peu près inintelligibles. V. 16. *U nus prent cuer ki se faigne*. Ce vers semble corrompu, à cause de l'absence de la négation devant le verbe (*U mesprent?*). Que signifie *prendre cuer? Qui se faigne* est «celui qui est paresseux, qui n'aime pas». *U* renvoie sans doute à *douces biautés*. Faut-il mettre un point à la fin du v. 16? Nous ne le pensons pas. V. 17. *Se mire a tel enseigne* appartiennent probablement ensemble, c'est-à-dire que *a* est la préposition «à»; s'il s'agissait de l'auxiliaire *a* habet, il faudrait corriger *se mire* en *s'i mire*. Mais que signifie *enseigne* ici? Il peut difficilement s'agir de la locution moderne «à telles enseignes». V. 18. «Dont mon mal est adouci(?).»

III. — V. 19 Qui est évidemment *cui*, «à ceux qui . . .». — V. 22. Le *deust* monosyllabique est probablement pour *deüst*. — V. 23. *Iretés* doit être «*héritage*, richesse». — V. 26. *Si k'en lui cuers ne remaigne*. Ce vers doit faire allusion à cette conception conventionnelle chez les poètes courtois que le cœur de l'amoureux ne reste pas chez lui, mais se rend auprès de la femme aimée: «Ceux pour qui Merci serait sur

le seuil par suite de leurs belles paroles (qui désirent obtenir merci par leurs instantes prières) n'auront pas un chaleureux accueil, et ce n'est pas une richesse pour celui qui reçut une si haute récompense, si celle-ci n'est accompagnée d'amour, de sorte que celui qui a obtenu merci n'ait plus son cœur.»

IV. — Ce couplet fait allusion à l'idée que les yeux accueillent l'image de la femme aimée et la transmettent au cœur; c'est par là qu'ils sont traîtres. «Mes yeux ont agi bien traîtreusement en faisant mon cœur participer de l'image de ma dame qu'ils avaient accueillie. C'est à cause de mes yeux que mon cœur est devenu coupable: les yeux ne pouvaient jamais s'imaginer que le cœur obtînt aucun réconfort; il est assailli et blessé par Désir et toute sa force s'en est allée.»

V. — Couplet très obscur. «Dame, beauté sans orgueil pour apaiser la douleur»... V. 38. *Et n'est il* semble la formule interrogative bien connue, mais qui ne convient pas au contexte. — V. 41. *Emprientés* doit être «empreint». — V. 42. Qui est *il*? Est-ce le *gieu*? La suite est à peu près intelligible: «... qu'il me fait croire que la beauté ne peut être sans pitié, et cependant je souffre un mal si extraordinaire que la mort me semble santé».

XXV

(Raynaud 1736)

MANUSCRIT: *a*, fol. 87 v°. — Portées sans notes.

VERSIFICATION: 7 *a* b *a* b b *a* b *a* b. *Coblas unissonans* (oie é). Deux autres chansons présentent la même construction, savoir R. 516 = 518, de Moniot d'Arras (*coblas singulars*; éd. Jeanroy, *Chansons et jeux-partis*, p. 12); R. 1188, de Moniot (éd. Järnström, I, 140).

AUTEUR: Probablement Guillaume d'Amiens, voir ci-dessus, p. 184.

I Bien ai perdu le grant joie
Ki tant m'a resviguré,
Quant cele dont j'esperoie
Weredon m'a refusé.
Las! or me trui ge arivé
Au port qi nul bien n'envoie.
Povrement m'a delivré
Li espoir k'en li avoie,
Quant eürs m'a oublïé.

II Se douce samblance coie
M'avoit si enamouré
Que pour soufrir ne sentoie

Ne mal ni oscureté,
Ains m'avoit tous dis sanlé
Que de li merci aroie,
Se n'en i ai point trouvé,
Ne cuidier je ne pooie
Que ses cuers fust sans pité.

III Las! k'en pau ge se g'amoie
Tel dame pour se biauté?
Ki seüst que m'enganoie
Ne que m'eüst amusé?
Ele m'avoit rewardé
D'un sanblant que je cuidoie
Bien avoir tout conquesté,
Mais faus est qui se cointoie
De biau joiel enprunté.

IV Ha! cuers, qui je ja creoie
Que vous eüsse asasé,
Pour quoi, se je vous laskoie
Le frain, avés vous regné
Tant que vous m'avés wasté
Le cors dont vous gouvernoie?
Je vous ai trop soufrené,
Car cieus ki se mort erroie
Desert c'on l'ait tost plouré.

V Puis que merci ne s'apoie
En celi qui tel mené
M'a, je croi que saintiroie
Se prise l'avoie en hé
Autant con j'ai desiré
Me mort, quant d'avoir estoie
S'amour en grant aigreté,
Car, quant jou plus l'ouneroie,
Plus m'a en merci foulé.

Remarques

III — 19. «Était-ce ma faute que je fus amoureux de», etc. — *Pau* = *poi* (parf.).

IV — 28 ie ne cr. — 29 Que ia u.

IV — 35—36. «Car celui qui prépare sa propre mort, mérite qu'on cesse bientôt de le pleurer.»

V — 42—43. «Lorsque je désirais ardemment d'obtenir son amour.»

XXVI

(Raynaud 427)

MANUSCRIT: *a*, fol. 60; musique.

VERSIFICATION: 10 a b a b b a a b. *Coblas unissonans* (é ir). On retrouve le même schéma dans R. 654, du même auteur (*coblas unissonans*; éd. Järnström, I, 146); R. 307, d'Andrieu Contredit (*coblas unissonans*; éd. Schmidt, p. 49); R. 398 (*coblas doblas*; éd. *Archivum Romanicum*, II, 310); R. 472, du Vilain d'Arras (*coblas unissonans*; éd. Dinaux, III, 466); R. 473 (*coblas unissonans*; éd. Järnström, I, 117); R. 688, d'Audefroi le Bastart (*coblas unissonans*; éd. Cullmann, p. 85); R. 819, de Jehan de la Fontaine (*coblas unissonans*; éd. Mätzner, p. 48); R. 1260, d'Audefroi le Bastart (*coblas unissonans*; éd. Cullmann, p. 84); R. 1279, de Baude au Grenon (*coblas unissonans*; éd. Mätzner, p. 33); R. 1431 (*coblas unissonans*, mais l'ordre des rimes est interverti dans les strophes paires; éd. Järnström, I, 20); R. 1456 (éd. Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 262); R. 1913, du Chastelain de Couci (3 + 2; éd. Fath, p. 65); R. 324 = R. 329, de Thibaut de Champagne (*coblas unissonans*; éd. Wallensköld, p. 9); R. 407, du même auteur (*coblas doblas*; *ib.*, p. 16); R. 1880, du même auteur (*coblas doblas*; *ib.*, p. 97).

AUTEUR: *Maistre Jakemes* (rubrique).

I Fines Amours qui j'ai mon cuer douné,
Con fins amis loiaus sans repentir,
Et dous samblans qui m'a enprisouné
En la merci ma dame, a son plaisir,
Font tant en moi lor conmant abelir
Plus c'onques mais me truis enamouré
De son cler vis vraiement colouré
Ou jou ma joie et ma vie remir.

II Quant me recort de la grant volenté
Que mes cuers a de s'amour maintenir,
Et en aprés de sa tres grant biauté
Ou Dieus a mis tot son droit sans faillir,
Adont apren pour s'amour a languir
Ens u delit de men tres douç penser
Dont me sent si soupris et alumé
Que cuer et cors me defaut par desir.

III Mais fait li ai houmaje et fëauté
Du cuer ki set tel hachie soufrir,
Ja nel venra recreant ne maté
Tant con li cors le puisse aveuc jouuir.
En tel hounor vaurai vivre et morir
Coume de li amer en loiauté.
Cis tres dous maus m'a plaié et navré
Parfont el cuer dont je pour li souspir.

IV Coument k'Amours m'ait griement demené,
A ses coumans veil toudis obeïr
Et le voloir ma dame prendre en gré
De moi ocirre ou de moi retenir,
Mais ce ne doit par raison avenir
Que ses gens cors, plains de si grant bontés,
Soit sans franquise et deboinaireté,
Par quoi mercis ne m'en doive esjoïr.

V Mis ai en li ma mort et ma santé,
De li m'estuet l'un ou l'autre venir.
Tout a en li dedens soi assamblé,
A son voloir en atent le merir,
Se m'i veull bien boinement consentir,
K'ains de si bas a si grant richeté
Ne vint mais hom en trestout son aé
Con je ferai, s'ele m'i veut oïr.

Remarques

I — 6. *Que* est sous-entendu au commencement du vers.
IV — 32. «Par quoi je ne pourrais me réjouir de sa pitié!»

XXVII

(Raynaud 1166)

MANUSCRITS: *M*, fol. 167 v°; *T*, fol. 60 v°; *a*, fol. 60 v°. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

VERSIFICATION: a b *a* b b *a* *a* *a*. *Coblas unissonans* (ie ier).
7 7 7 7 7 7 3 7

L'envoi manque dans a. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce schéma.

III — 17 et feute — 19 venra *est pour* verra.

AUTEUR: Rubrique du ms. *M*: *Jakes li Viniers*, de *T*: *Jakemes li Viniers*, de *a*: *Maistres Jakemes li Viniers.*

DESTINATAIRE: *Bretel.*

Graphie de *a*, pour l'envoi celle de *T*.

I De loial amour jolie
Vaurai .j. chant coumencier.
Mon cuer a en sa baillie,
Jamais partir ne l'en kier,
Car en deduisant mestier
A toute joie aconplie
En sa vie,
Ki tant sert k'il a amie.

II Tant est de biauté garnie
Cele a qui doi souploiier
Et de tos biens enseignie,
Ki acroit mon desirier
Et fait d'amer esforcier,
Si que pour mort n'ert guerpie
Ne laissie
L'amour qui mon cuer maistrie.

III Mout ert m'ounour essaucie,
Se je ja puis esploitier
Que par servir sains boidie
Puisse s'amour gaanier.
Nus ne porroit esprisier
La parfaite signourie
Renvoisie
K'avroie en sa conpaignie.

IV Dame, chiés de courtoisie,
Kui j'aim de fin cuer entier,
Je m'atenç en vostre aïe,
Mais ne vous en os proiier,
Si le vous doi je noncier

II — 13 enforchier *T* — 16 Lamors *T*.

III — 17 monors *MT* — 18 essauchier *a* — 19 sanz *M*, sans *T*.

IV — 27 matent *MT* — 29 doins *ou* doinf *T*; *M d'abord* Si le uos doi noncier, *puis on a ajouté au début, en interligne,* Et.

K'en vostre pitié m'afie
K'alascie
Soit par vous ma grant hascie.

V Se ses secours me detrie,
Ne me doit pas anuier,
Ançois de cuer l'en mercie,
Se pour meschief asaiier
Puis sa merchi aprochier
Ki a droit m'est eslongie
Et faillie,
Se pitiés raison n'oublie.

VI Bretel, cui j'aim et tieg chier,
Soit ma cançon envoïe;
Conjoïe
Est Amors de sa partie.

XXVIII

(Raynaud 484)

MANUSCRIT: *a*, fol. 98 v°; musique.

VERSIFICATION: a b a b b c c d d *E*. Rimes des couplets I, II et III: ece i ant ir oie, des couplets IV et V: aje er oir on oie. L'envoi reproduit le schéma des quatre derniers vers. La chanson R. 1224, ms. *O* (*coblas doblas*; éd. *Archivum romanicum*, III, 13) présente le même schéma métrique, mais la rime *E* manque.
7 5 7 5 5 5 7 5 7 5

AUTEUR: *Cuveliers* (rubrique).

I Jolivetés et jouenece
Et Amours ausi
Me font canter sans perece
Con loial ami
Et rekier merchi
Ma dame en cantant,
Car mestier en ai si grant
Que jou criem morir;
Mais mieus aim ces maus sousfrir
Que d'amer recroie.

IV — 30 u. bonte *M* — 32 granz *M*.
V — 33 De *T* — 40 raisons *T*.
VI *L'envoi manque dans a* — 42 chancons *M*, cancons *T*.

II Dame de tres grant hauteche
Plus que jou ne di,
Se pités en vous n'adrece,
Dont m'ont bien traï
Mi oel dont je vi
Vo cors l'avenant.
Las! je vois çou desirant
Dont ne puis joïr,
N'Amours ne veut consentir
Que d'amer recroie.

III Bien sai que de ma tristrece
Sont bien esjoï
Felon plain de male teche,
D'envie garni.
Trop m'ont assailli
Felon mesdisant,
Mais ja ne m'i saront tant
Grever par mentir
N'envers ma dame nuisir
Que d'amer recroie.

IV Fole gent, plaine d'outraje,
Ja pour vo jengler
Ne lairai mon bon usaje
De ma dame amer.
Je l'aim sans ghiller
Et sans remouvoir.
Or li doint Dix percevoir
Çou q'en sa prison
L'aim mieus servir en pardon
Que d'amer recroie.

V Dame ki j'ai fait houmaje,
Voeilliés me douner
Joie sans vostre arieraje,
Car li maus d'amer
Ne m'i laist durer,
Tant me fait doloir,
Et s'aim trop mieus a veoir
Ma destruicion
Que faire tel desraison
Que d'amer recroie.

VI [ ] oir faiç de mon cant recevoir
Et par ma cançon
Di qu'il n'ait entencion
Que d'amer recroie. 54

Remarques

V — 43. *Arieraje* («retard, empêchement») semble ici avoir le même sens que *arierance*, c.-à-d. «refus».

VI — 1. L'initiale manque; il est probable que cette initiale et les lettres *oir* représentent un nom de personne; *de* est de trop et devrait être biffé. Il faudrait donc entendre: «J'envoie ma chanson à [?] et je lui dis qu'il ne doit pas avoir l'intention de renoncer à l'amour.»

XXIX

(Raynaud 214)

MANUSCRITS: *O*, fol. 50 v° b; *R*, fol. 60 v°; *V*, fol. 118 v° b; *Z*, fol. 22 (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, p. 327); *a*, fol. 99. La musique est notée dans tous les manuscrits.

VERSIFICATION: *a* b *a* b b c c. *Coblas unissonans* (ance er our).
7 7 7 7 5 7 10

— *O* ne donne que les couplets I et III. — Nous n'avons pas trouvé ailleurs ce schéma métrique.

AUTEUR: Rubrique du ms. *R*: *Cuveliers*, de *a*: *Cuvelier*.

Graphie de *a*.

I
Anuis et desesperance
M'ont fait targier de canter.
Or ai une ramenbrance
Ki me fait ratalenter 4
De cançon trover
Pour la bele qui j'aour,
Qi sur toutes a biauté et valour 7

II Si tost con vi sa samblance,
Son tres bel viaire cler

VI — 51 *Vers faux, voir aux Remarques.*

I — 1 Anui *V* — 2 Mi f. *V* — 4 mi f. *V* — 6 cui *OVZ*, que *R* — 7 toute *R*.

II — *Ce couplet manque dans O* — 8 com voi *R*; sa biaute *V*; tost ke *Z* — 9 Et s. biau *V*.

Et sa bele contenance,
Que tous li mons doit loer, 11
Couvint demourer
Mon cuer a li sans retour,
Dont jou merci souvent loial Amour. 14

III Certes richement m'avance
Boine Amour, au droit parler,
Que dame de tel vaillance
Me fait servir et amer. 18
Et li bel penser
Ki me vienent nuit et jour
Me font sentir mal de douce savour. 21

IV Ma dame aim en tel doutance
K'a li ne m'os dolouser
De l'amoureuse grevance
Ki souvent me fait plourer 25
Et joie mener.
De ma mesestance plour,
Et cant de çou que jou l'aim sans folour. 28

V Amours, ci con j'ai voellance
De ma dame foi porter,

II — 11 Si qua li men doi l. *V* — 12 C. au d. *R*, Et lors c. d. *V* — 13 *R omet* a li — 14 Et sa merci touz dis uoeil esperer *V*; Dont ien m. *Z*.

III — 15 C. chierement m. *R*, C. bonne amour auance *V* — 16 B. amors por mieuz chanter *O*, Bonne (amour *manque*) en dous p. *R*, Doucement a dr. p. *V*; amours *Z* — 17 Quant *OR* — 18 Mi *V* — 19 Et si b. p. *RV* — 20 Quil me uient et n. et i. *R*; Qui en u. *V*, Ki menuienent *Z* — 21 Me fet *V* — *Les vers* 19-21 *se lisent ainsi dans O*:

Si mox bien uenter
Que iaing dou mont la moillor
Dont ie merci et graci bone amor.

IV *Ce couplet manque dans O* — 22 *R omet* aim — *Après le v.* 24, *V répète les v.* 23 *et* 24 — 25 mi f. *R*; Si s. *Z* — 27 mestecance *Z* — 28 *a omet* de; que iaing s. f. *V*, ke aim s. f. *Z*. — *Les v.* 27 *et* 28 *se lisent ainsi dans R*:

De ma mesestance pour
Li chant de ce que ie laing sanz folour.

V *Ce couplet manque dans O* — 29 A. ce que *V*.

Voilliés vous par vo poissance
Que pour moi reconforter
Me voeille douner
Joie sans sa desounour,
Car ja nel kier avoir par autre tour.

XXX

(Raynaud 1455)

MANUSCRITS: *Z*, fol. 20 (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, p. 325); *a*, fol. 99 b. La musique est notée dans les deux manuscrits.

VERSIFICATION: a b a b b b a a (3+2; ir ent; és is). Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce schéma métrique.
7 5 7 5 7 3 7 10

AUTEUR: Rubrique de *a*: *Cuvelier.*

Graphie de *a*.

I
Mout me plaisent a sentir
Li joli tourment
Dont Amours me fait languir
Savereusement
Pour la bele a qui me rent
Ligement,
Sien sui sans ja departir:
Si con je l'aim m'en doint Amours joïr.

II
Trop mieus vauroie morir
Que le bon talent
D'Amours m'esteüst guerpir.
Je ne voi coument
Nus ait joie s'il n'enprent
Hardement
De loial Amour servir:
Pour che m'i tieng, que boin s'i fait tenir.

III
Kascuns se doit enhardir
D'amer loiaument
Et endurer et soufrir

V — 31 par uos p. *R*, par ma p. *Z* — 33 weilliez *R*, voeilliez *V* — 34 *R omet* sa; Ioie sanz ia deceuoir *V* — 35 Ia ne la quier *R*, Car ne la quier *V*.

I — 7 Se en sui *a*, Sui siens *Z*.

Debonairement
Quanques boine Amours consent,
Car plus rent
Que ne sacent deservir
Cil ki de cuer otroient son plaisir.

IV Dame, qui le cuer avés
Dont ja fui saisis,
Proi vous que ce soit vos grés
K'Amours l'ait assis
En vous; ja n'en ert vos pris
Amenris,
Et se g'i sui oubliés,
Bien vous en soit li mesfais pardounés.

V Coument que soie menés,
Dame de haut pris,
Ja n'ert de moi desevrés
Li pensers jolis
Que j'ai d'estre fins amis,
Car toudis
Ert amours et loiautés
En moi, coument que de vous soiie amés.

XXXI

(Raynaud 923)

MANUSCRIT: *a*, fol. 106; musique.

VERSIFICATION: 7 a b a b b a a b. *Coblas unissonans* (és ai). La même structure strophique est employée dans R. 393, de Jehan de Neuville (*coblas unissonans*; éd. Richter, p. 55); R. 665, de Simon d'Autie (*coblas unissonans*; il y a ici un refrain ajouté; éd. *Chansons satiriques et bachiques*, p. 43); R. 831, d'Audefroi le Bastart (*coblas unissonans*; éd. Cullmann, p. 94); R. 869 (*coblas unissonans*, mais l'ordre des rimes est interverti dans les strophes paires; éd. Järnström, I, 43).

AUTEUR: *Thumas Heriers* (rubrique).

III — 21 *Ce vers manque dans a.*
IV — 31 oublie *a.*
V — 40 soiies *a.*

I E las! je me sui dounés
A celui pour cui morrai.
Bien doi estre a mort livrés,
Qant en si haut lieu pensai.
Qant primes veoir l'alai,
Bien me fu jours deveés,
Quant remirai ses biautés,
Las! la ou ja n'avenrai.

II Bien fu ses cuers tost müés,
Quant jou merci li proiai,
En ire et en cruautés
— — — — — — — — —
Si que de verité sai
Que, se g'i muir, c'ert ses grés,
Mais tele est ma volentés
Que tous jours la servirai.

III Dame, gens cors hounerés,
Vermeille con rose en mai,
Chief blons, dens blancs esmerés,
Vostre sui sans nul delai.
Pour vous la mort aprendrai
Dont je sui bons eürés:
Qant sui pour vous servir nés,
Trop a meillour m'en tenrai.

IV Tost me fu mes cuers emblés,
Quant son dous vis regardai,
En biau lieu est assenés,
Mout tres bien emploié l'ai,
Ja ne m'en repentirai.
Mes maus li soit pardounés.
Or doint Dieus k'umilités
Soit en li, mestier en ai.

V Si soie jou confortés,
K'ains riens tant ne desirai
Con je faiç ses amistés.
Mais bien sai que g'i faurai.
Ja certes ne li dirai

II — 12 *Ce vers manque.*

Mon cuer, bien li ert celés,
Que j'avroie pis assés.
Ensi vivant langirai.

XXXII

(Raynaud 1554)

MANUSCRITS: *R*, fol. 60; *a*, fol. 106 b. — La musique est notée dans les deux manuscrits.

ÉDITIONS: Keller, *Romvart*, p. 304; Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles*, p. 51; Mätzner, *Altfranzösische Lieder*, p. 62.

VERSIFICATION: a b a b c c d d. *Coblas unissonans* (is age er oir). Le même schéma se retrouve dans la chanson R. 1997 (*coblas unissonans*; éd. Jeanroy et Långfors, *Romania*, XLIV, 484).

10 10 10 10 5 10 10 10

AUTEUR: Rubrique de *R*: *Gasteblé*, de *a*: *Waste Blé*.

Graphie de *a*.

I Pour mieus valoir, liés et baus et jolis
Voeil boine Amour servir et faire houmage
Tout mon vivant con fins loiaus amis,
Car Amours m'a douné cuer et corage
Et sens de canter
Et ma dame cui je doi hounerer
Liés et joians, car jou ne puis veoir
Que sans Amours puist nus hom joie avoir.

II Mout liement ai en li mon cuer mis
Ne ja ne kier guerpir si douç usaje
Ne de servir n'ert ja mes cuers faintis
Pour nul tourment en trestout mon eage.
Bien doi desirier
K'Amours me laist tant servir et pener
Ke ma dame me deignast recevoir
Pour li servir a mon loial pooir.

I — 1 *Dans R d'abord* Pour mieus ualoir et baus et jolis, *mais on a ajouté en interligne* gais *après* baus.

II — 10 nen k. *a* — 13 *Corr.* desirer — 14 Que amour *R*.

III S'ensi estoit, bien seroit aconplis
Mes desiriers sans mal et sans outraje,
Et nonpourqant me conforte toudis
Li grans bontés ma douce dame sage;
Et li douç penser
Me font hounour et grant bien esperer,
Ne jou ne puis nulement percevoir
Que boine Amour faice fin cuer doloir.

IV Ki bien aroit en Amour garde pris
Et ki saroit le tres grant avantaje
K'ele doune ciaus qui ele a saisis,
Il diroit bien que tous maus asouaje
Li deduis d'amer,
Ne nus n'aime qui n'en doive amender
En courtesie, en hounour, en savoir:
Si goie jou d'Amours que jou di voir.

V Bele, plaisans, sage cuers bien apris,
Gens cors vaillans et de grant signouraje,
Jou proi Amours, a qui sui obeïs,
Que par pité vous face .j. douç mesaje
Si q'entroubliier
Ne me voeilliés, dame, mais resgarder
De vos biaus iex, si me ferés manoir
Tout mon vivant en plus joli espoir.

VI Cançon, salüer
Va ma dame. Ne te sai assener
Plus hautement ne mieus a mon voloir.
Di li c'ains n'euç cuer de li dechevoir.

III — 17 acompli *R* — 18 M. d. sans outraie *a* — 19 Et nepourquant *R* — 20 La grant bonte *R* — 22 grans biens espere (*sic*) *R* — 24 amours *R*.

IV — 26 tres dous a *R* — 27 d. a ceulz que *R* — 28 Si d. *R* — 30 ne doiue *a*, nen doie *R* — 32 com ie di u. *R*.

V — 33 plaissant saiges *R* — 34 Gent c. uaillant *R* — 38 me *manque a*; Ne me weilliez daingniez moi r. *R* — 39 feriez *R* — 40 *R omet* mon vivant *et lit* jolis.

VI — 44 que ainz n'oi *R*.

XXXIII
(Raynaud 1742)

MANUSCRIT: a, fol. 106 v° b; musique.

ÉDITION: Tarbé, *Les chansonniers de Champagne*, p. 52.

VERSIFICATION: 10 *a b a b c c d d*. *Coblas unissonans* (oie ent on ie). Les quatre chansons suivantes présentent la même structure métrique: R. 189 = 904, de Jacques d'Amiens (*coblas unissonans*; éd. Simon, p. 61); R. 1175, de Jehan le Petit (*coblas unissonans*; éd. Keller, p. 273, et Mätzner, p. 30); R. 1176, de Guillaume de Béthune (*coblas unissonans*; imitée de R. 1175; éd. Järnström, I, 162); R. 1218 (2+1+1+1; éd. Jeanroy et Långfors, *Archivum romanicum*, III, 22).

AUTEUR: *Vaste Blé* (rubrique).

I Si grans deduis ne si souvraine joie
N'est en cest mont con d'amer loiaument.
Bien ait Amours ki m'en a mis en voie
Et la bele cui hom sui ligement,
Car je m'en lo, il i a bien raison:
Onques d'Amour ne me vint se bien non
En mon vivant, et de tant l'en mercie
K'ele me tient en si deduizant vie.

II Mout fist Amours pour moi, se Dieus me voie,
Qant en mon cuer entra premierement;
Boin gré en sai ma dame a cui m'otroie,
Car sa biautés me doune hardement
Et de l'amer plus loial acoison,
De coi jou sent des dous maus a foison
Que nuit et jour me tienent conpaignie,
Conment que soit de remüer amie.

III Et boins espoirs me dist que ne recroie
Pour la bonté de la bele au cors gent.
Ne puet falir que dame simple et coie,
Sage et vaillans et de boin ensïent
Doive soufrir que je serve en pardon,
Et si li plaist que je cant en son non,
Mieus en vaurai. Amours proi que l'en prie.
Douce dame, plus ne deman je mie.

II — 11 motrie.

IV Certes, Amour, se tel otroi avoie,
Vous m'avriés fait mout grant alegement,
Et par raison plus jolis en seroie
Et porroie canter plus liement,
Car j'ai tous jours servi sans guerredon
Et bien amé de cuer sans traïson,
Et amerai, jou ne m'en repent mie,
Et si ne sai se ma paine ert merie.

V Mes je cuit bien, se messervi n'avoie,
K'en aucun tans avrai confortement
De la plaisant ki destraint et maistroie
Le sien ami sans pité longuement,
Et si sui tous mis en son abandon.
Or en face son voloir et son boin
Li gentieus cuers qui tant a signourie,
Car mis me sui du tout en sa baillie.

Remarque

III — 19. *Falir* donne, semble-t-il, un contresens.

XXXIV
(Raynaud 31)

MANUSCRIT: *a*, fol. 107 v°; musique.

VERSIFICATION: 10 a b a b b a a b b. *Coblas unissonans* (age ant). Même structure que dans la chanson R. 1329, de Martin le Beguin de Cambrai (voir ci-dessus, n° XXIII).

AUTEUR: *Waste Blé* (rubrique).

I Pour plus haïr vilounie et outrage
Et mieus amer ounour tout mon vivant,
Ai fait de moi a Amour lige houmaje
Qui m'a douné ocoison que jou cant.
Ne puet nus hom savoir ne tant ne cant
Que joie espiaut, s'il n'en maintient l'usage.
De bien amer en trai a tesmougnaje
Ciaus qui de cuer sont fin loial amant,
Que tout bien sont de boine Amour naissant.

II Pour çou ai jou en trestout mon eage
En bien amer le cuer estudiant.
Ains n'en goï ne n'euç tant d'avantage
C'onques peüsse avoir .j. douç samblant
De la bele qui j'aim en desirant,
Si que j'en cuit languir a iretage;
S'est bien raison que g'i aie damaje:
Qui plus haut tent q'a li n'est aferant,
C'est a boin droit s'il l'en va meskaant.

III Douce dame ki jou doins en ostaje
Et cuer et cors pour faire son coumant,
Riens ne m'est grief por le haut signourage
Et la joie k'atenç en esperant,
Car qant avrai conpré en atendant
Çou k'ai fourfait en penser tel folage
Et loiaument maintenu vo servage,
Si me seront, s'il vous plaist, confortant
D'un douç resgart vo douç vair oeil riant.

IV Sourgons de bien, simple, courtoise et sage,
Se jou cuidoie avoir d'ore en avant
A vous falit, s'avés vous tel hausage
Sur moi que ja n'avrai cuer repentant
De bien servir vo gent cors avenant,
Et Dieus m'envoit du cors vilain hontage
Le jour q'avrai de vous fausser coraje.
J'aim mieus user ma vie en languissant
Que faussement joïr en decevant.

V Flours de biauté, de bonté, de parage,
Ne peüst mie hounour penser si grant
Mes cuers k'il fist, qant il prist herbegaje
En vo gent cors savereus et plaisant.
Et puis k'Amours me puet plus metre avant,
Je le merci hautement del malaje
Que pour li trai, k'alegement de rage
N'ert s'ensi est que faire voeilliés tant
Que me deigniés tenir a vo servant.

II — 10 en tout.
V — 41 Et plus k.

IV. — APPENDICE

XXXV

(Raynaud 313bis)

MANUSCRIT : *U*, fol. 21 (fac-similé p. p. la Société des anc. textes). Portées sans notes.

VERSIFICATION : 8 a b a b b a a b. *Coblas doblas* (2 + 2 + 2 + envoi : 8 b a a b ; ant on ; er ir ; ié oir). — Pour la forme strophique, voir ci-dessus, n° V.

AUTEUR : La chanson est anonyme. La rubrique qui l'attribue à Colart le Boutellier y est inscrite d'une écriture moderne et a été ensuite biffée. La disposition du manuscrit, où les pièces se suivent sans aucun ordre, ne donne aucun indice pour l'identification de l'auteur. G. Raynaud, qui s'est laissé tromper par l'identité du premier vers, a confondu cette chanson avec le n° 314, de Colart le Boutellier, publié ci-dessus sous le n° VII.

I Ne puis lassier que je ne chant
Encontre la douce saison,
Que sont bois et pré verdoiant
Et li vergier et li boisson.
Dame, bien doi faire chançon
Puis q'Amors m'a tant mis avant
Q'ele m'a doné fin talant
De vos amer et d'autrui non.

II Gent cors, cler vis simple et riant
A ma dame et clere façon.
El monde n'a rien si plaisant
Com ele est et a li me don.
En amors oi droite ocheison,
Quant je vi l'amerox samblant,
K'amer me covint maintenant
Celi dont j'atent guerredon.

III Avenu est que par jurer
Fals sairemenz et par mentir
Ont lor joie fait assembler
Cil qui sevent Amors traïr.
Meuz aim atendre mon desir

I — 2 Contre la.
III — 21 aim *manque*.

Que ce faire ne ce panser;
Ainz voil servir et honorer
Ma dame et a moi retenir.

IV Dame, nus ne puet trop amer,
Ce me semble, ne trop servir,
K'Amors seit bien guerredoner
Cels qui aiment a son plaisir.
Kank'Amors vuet covient soffrir,
Soit torz, soit droiz, et creanter.
Dame, je n'i voi que blasmer
A ceuz qui en vuelent joïr.

V Dame, mi oill ont envoié
Mon cuer a vos por remanoir.
Amors l'i at bien estachié
Qui tant me doint vivre et voloir
Que lo vostre aie en mon pooir.
Se li cuer estoient chaingié,
Bien m'avroit Amors avancié
D'onor et de grant joie avoir.

VI Bien sai k'Amors me fera lié,
Que j'aim et chant senz decevoir.
De tel oevre m'ont chastïé
Cil qui onques ne distrent voir.
Tel sont k'Amors nes vuet veoir,
Ainz sont de li si esloignié
K'ele lor a doné congié,
Si que li n'en dengne chaloir.

VII Chançons, fai ma dame savoir
K'Amors m'a tot a li sachié,
Ne cors ne cuer ne m'a lassié:
Por s'aim et chant en boen espoir.

Remarque

III — 21. «Je préfère attendre l'accomplissement de mon désir.»

III — 23 A. u. h. et s.
IV — 32 A ceuz *manque.*

XXXVI

(Raynaud 1970bis)

MANUSCRIT: *V*, fol. 113 b (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 365); pas de musique.

VERSIFICATION: 10 a a a a a a a a a. *Coblas singulars* (our; art; on; a; ier; anz; ai). Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce schéma.

AUTEUR: anonyme.

Cette chanson a été insérée entre la troisième et la quatrième strophe de la chanson R. 2054 que nous avons imprimée ci-dessus, sous le n° XIX. Elle n'est pas indiquée dans la *Bibliographie* de G. Raynaud.

I Je qui tant ai de poine et de dolour,
Je qui tant penz que j'en pert la coulour,
De cuer navré, plain de mout grant irour
Ferai chançon plaine de grant baudour,
Si la dirai por toute la meillour
Qui soit el mont environ et entour.
El m'a navré d'un dart de grant valour
Qu'el cuer m'a tret tout empené d'amour.

II A ma dame voeil deviser le dart
Dont m'a navré, se Diex ait en moi part:
La fleche en est son biau cors, que Diex gart,
Et la noce, qui bien i prent regart,
Ce est la greve qui ses cheveus depart;
Les enpanons, qui n'ont mestier de fart,
Sont ses cheveus, que de bon cuer esgart,
L'ueil est le fer qui si me point et art.

III Ains que dit ai trestoute la façon
Du dart d'amours, que ce est ne que non,
Dire m'esteut quiex fu li douz arçon
Dont me fu tret el cuer tout a bandon:
Son biau sorcil brunet deugié en son,
C'est l'arc dont fu tret le dart de randon
Qui m'est el cors jusques a l'enpanon,
Ja n'en istra se par ma dame non.

IV Bele dame qui au cuer navré m'a
En avison l'autrier me demanda
Conment le dart dedenz mon cuer entra,

Et je li dis que par l'ueil s'i ficha.
— Par l'euil conment, quant li oeil ne creva,
Quant par dehors plaie veüe n'a,
Et le premier cop il receü a?
— Douce dame, je le mousterrai ja.

V Douce dame, entendez de legier:
Tout autresi conme par .j. moustier
Puet le soleil son rai fere fichier,
Ce que meime treuve outre fet sechier
Et se retret sanz le voirre brisier,
Tout autresi, ce sachiez sanz cuidier,
Se puet le dart dedenz mon cuer fichier,
Le cuer navrer sanz le cors enpirier.

VI Li diex d'amors qui tant par est puissanz,
Par cui pooir s'entr'aiment li amant,
Pri qu'il me get par tanz des granz ahanz
Ou j'ai esté passé a ja .ij. anz,
Et qu'il me doint la bele aus oeus rianz:
Il n'a sa per jusques en Oriant.
Une chandelle ferai de mon grant,
Sus son autel li rendrai touz les ans.

VII Au definer de ma chançon dirai
Quel est l'autel au dieu d'amors verai:
C'est le rosier ou le roussignol gai
Lieve son chant et main et soir en mai.
Or pri le dieu d'amours et prïerai
Que il conseut les vrais amanz d'esmay
Et qu'il me doint la bele o le cuer gay
Por cui amour ma chanson fineray.

Remarques

II — 10. «Aussi vrai que j'espère que Dieu me comptera parmi les siens.» — 12. «Pour celui qui y fait bien attention.»

V — 33. «C'est facile à comprendre» — 36. «Et le rayon de soleil fait sécher même ce qu'il rencontre de l'autre côté de la verrière.»

IV — 29 me trouva — 31 c. ele r. a.

V — 40 ceuer.

VI — 47 ch. li f.

VI — 46. Une expression analogue se retrouve dans la chanson R. 190 (éd. Spanke, p. 81, n° XLI, 13):

Il m'est avis que plus bele
N'a pas jusqu'en Oriant,

et dans la chanson R. 177 (Brakelmann, *Archiv*, XLII, p. 386, CCXCVII, couplet III, 4):

N'ait si vaillant (*dame*) jusc'a en Oriant.

TABLEAU DES SCHÉMAS MÉTRIQUES

Le tableau suivant indique les différents rythmes employés dans les chansons de notre recueil.

1. 10 a a a a a a a a
Coblas singulars. Couplet I: our; II: art; III: on; IV: a; V: ier; VI: anz; VII: ai.
R. 1970[bis]; anonyme; n° XXXVI, p. 44.

2. 10 a b a b b a a
Couplet I—III: er our; IV—VI: is ieu.
R. 891; Colart le Boutellier; n° IX, p. 207.

3. *a* b *a* b b *a* *a* *a*
7 7 7 7 7 7 3 7
ie ier
Coblas unissonans.
R. 1166; Maistre Jakemes li Viniers; n° XXVII, p. 28.

4. 7 a b a b̥ b a a b
és ai
Coblas unissonans.
R. 923; Thomas Herier; n° XXXI, p. 35.

5. 8 a b a b b a a b
a) *Coblas unissonans* (ant on).
R. 316; Gaidifer; n° XVI, p. 6.
b) *Coblas unissonans* (oir ent).
R. 1806; Gaidifer; n° XVII, p. 8.
c) *Coblas doblas* (ant on; er ir; ié oir).
R. 313[bis]; anonyme; n° XXXV, p. 42.
d) *Coblas doblas* (is ai; er ir; ans uel).
R. 1610; Colart le Boutellier; n° V, p. 198.

6. 10 a b a b b a a b
é ir
Coblas unissonans.
R. 427; Maistre Jakemes li Viniers; n° XXVI, p. 27.

7. 10 a *b* a *b b* a a *b*
a) *Coblas unissonans* (er age).
R. 809; Gaidifer; n° XV, p. 5.
b) Couplet I—III: u (uz) endre; IV: anz (ant) ie; V: anz (ant) endre; VI: ir ance.
R. 2054; Gaidifer; n° XIX, p. 11.

8. 7 a b a b b a a b a
Couplet I—II: er ent; III—VI: ent ier.
R. 794; Colart le Boutellier; n° VI, p. 201.

9. 7 *a* b *a* b b *a a* b b
Couplet I—III: ance is; IV—VI: ie a.
R. 219; Colart le Boutellier; n° IV, p. 196. M. H. Spanke (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1929, p. 71) a indiqué que cette chanson est le modèle de la pastourelle R. 558 de Jehan Erart (éd. G. Raynaud, *Recueil de motets*, II, 126).

10. 8 a b a b b a a b b
ir ant
Coblas unissonans.
R. 1471; Gaidifer; n° XIV, p. 3.

11. 10 *a* b *a* b b *a a* b b
a) *Coblas unissonans* (age ant).
R. 31; Wasteblé; n° XXXIV, p. 40.
b) Couplet I—III: iere ir; IV—V: aire ier.
R. 1329; Martin le Beguin de Cambrai; n° XXIII, p. 20.

12. 8 a b a b b a a C + refrain.
Couplet I—III: er ir; IV—VII: ier é. C est déterminé par le refrain qui varie.
R. 839; Colart le Boutellier; n° X, p. 209.

13. a *b* a *b b* a a c c
7 7 7 7 7 7 7 7 4
Coblas doblas (on ie i; é ise ir; ir iere ent).
R. 1875; Colart le Boutellier; n° III, p. 193.

14. 7 *a* b *a* b b *a* b *a* b
oie é
Coblas unissonans.
R. 1736; Guillaume d'Amiens; n° XXV, p. 25.

15. 10 a b a b b a b b a
Coblas doblas (oi ir; ier on).
R. 1656[bis]; Gaidifer; n° XIII, p. 1.

16. a b a b b a c c a
10 10 10 10 4 8 8 8 8
er i is
Coblas unissonans.
R. 789; Maistre Willaume Veaus; n° XXI, p. 16.

17. a b a b b b a a
7 5 7 5 7 3 7 10
Couplet I—III: ir ent; IV—V: és is.
R. 1455; Jehan le Cuvelier d'Arras; n° XXX, p. 34.

18. a b a b b *c* b *c*
8 8 8 8 8 6 8 6
Coblas doblas (ant ont ie; ir ours ie; ant ier aie).
R. 314; Colart le Boutellier; n° VII, p. 203.

19. *a* b *a* b b c c
7 7 7 7 5 7 10
ance er our
Coblas unissonans.
R. 214; Jehan le Cuvelier d'Arras; n° XXIX, p. 32.

20. 10 *a* b *a* b b *c c* b
Coblas doblas (oie ir aie; ie ent ance; age ier ee).
R. 1730; Colart le Boutellier; n° I, p. 189.

21. *a* b *a* b b c c d d
7 7 7 7 7 7 7 10 10
anche er our ir
Coblas unissonans.
R. 220; Colart le Boutellier; n° II, p. 191.

22. a b a b b c c d d
8 8 8 8 8 4 7 7 7
Couplet I—III: er ant i ent; IV—VI: oir ir or é.
R. 822; Colart le Boutellier; n° XII, p. 213.

23. a b a b b c c d d *E*
7 5 7 5 5 5 7 5 7 5
Couplet I—III: ece i ant ir; IV—VI: aje er oir on; *E* = oie.
R. 484; Jehan le Cuvelier d'Arras; n° XXVIII, p. 30.

24. 10 a b a b b *c d d c*
oir ier ie ance
Coblas unissonans.
R. 1812; Gaidifer; n° XVIII, p. 9.

25. a b a b c b c D + refrain.
5 7 5 7 7 7 7 8
Coblas doblas (e is er; oir ir ent; D varie selon la rime du dernier vers du refrain).
R. 444; Colart le Boutellier; n° XI, p. 211.

26. a b a b c b *d d* c
7 5 7 5 7 7 7 7 7
uel ier és aigne
Coblas unissonans.
R. 1004; Guillaume d'Amiens; n° XXIV, p. 21.

27. 8 a b a b *c c* B B
ir er ie
Coblas unissonans.
R. 1461; Maistre Willaume Veaus; n° XX, p. 15.

28. a b a b *c c* d d
7 7 7 7 7 7 10 10
Coblas doblas (ant on ie er; é ent anche oir; ir er ee é).
R. 369; Colart le Boutellier; n° VIII, p. 205.

29. a b a b c c d d
10 10 10 10 3 10 10 10
our ent is oit
Coblas unissonans.
R. 1992; Martin le Beguin de Cambrai; n° XXII, p. 18.

30. a *b* a *b* c c d d
10 10 10 10 5 10 10 10
is age er oir
Coblas unissonans.
R. 1554; Wasteblé; n° XXXII, p. 37.

31. 10 *a b a b c c d d*
oie ent on ie
Coblas unissonans.
R. 1742; Wasteblé; n° XXXIII, p. 39.

LISTE DES REFRAINS

Parmi les chansons imprimées ci-dessus, il y en a quatre qui ont des refrains, savoir les deux chansons de Colart le Boutellier R. 839 et 444 (= X et XI, p. 209 et 211), la chanson R. 1461 de Maistre Willaume Veaus (= XX, p. 15) et la chanson R. 484 de Jehan le Cuvelier d'Arras (= XXVIII, p. 30). Nous donnerons ici l'énumération de ces refrains.

1:o R. 839.

1er couplet:

S'ele mi voloit amer,
Je n'avroie mal.

Enregistré par F. Gennrich,[1] d'après notre chanson, p. 267, et, p. 267—8, avec une petite variante (*daignoit* pour *voloit*), d'après la chanson R. 912 d'Adam de Givenchi,[2] couplet V.

2e couplet:

Ma dame me garira
De chest mal (*De mes maus* MT) *qant li plaira.*

Enregistré par Gennrich, d'après notre chanson, *o. c.*, p. 267.

3e couplet:

Adés desir a veoir
Cheli qi me fait doloir.

Enregistré par Gennrich, d'après notre chanson, p. 268.

4e couplet:

J'atendrai a bon gré merchi.

Cité par Gennrich, p. 101, d'après Raynaud, *Recueil de Motets français*, II, 32.

---

[1] *Rondeaux, Virelais und Balladen aus dem Ende des XII., dem XIII. und dem ersten Drittel des XIV. Jahrhunderts mit den überlieferten Melodien*, II (Gesellschaft für romanische Literatur, Band 47), Göttingen, 1927.

[2] Éd. par E. Ulrix, *Les chansons du trouvère Adam de Givenchi*, dans *Mélanges de Borman*, Liège, 1919, p. 502.

5e couplet:

En (De MT) *bone volenté*
La serf sans repentir.

Enregistré par Gennrich, d'après notre chanson, p. 268.

6e couplet:

Vilaines gens, vos ne les sentés mie,
Les dous maus que je sent.

Enregistré par Gennrich, d'après notre chanson, p. 4 et 268; d'après la chanson R. 1212 de Gautier de Coinci (A. Långfors, *Romania*, LIII, 516), p. 4—5; d'après Raynaud, *Recueil de Motets français*, I, p. 76, n° 125, p. 4; d'après le *Salut d'Amors*, v. 59 (Jubinal, *Nouv. Rec.*, II, 237), p. 4 et 196; d'après *Li Confrere d'Amours*, 2e couplet (*Romania*, XXXVI, 31), p. 5 et 199; ainsi que (p. 5 et 153), avec la variante *Vilains* pour *Vilaines gens*, d'après la *Prison d'Amours*, v. 3043, de Baudouin de Condé.

7e couplet:

Ne vos repentés mie
De loiaument amer.

Enregistré par Gennrich, p. 8 et 268, d'après notre chanson; p. 7, d'après un rondeau (n° 11) du *Roman de la Rose*; p. 7 et 279, d'après la chanson R. 1509, v. 53 (Bartsch, *Rom. u. Past.*, 94, et Meyer-Bédier-Aubry, *La chanson de la Belle Aëlis*); p. 8 et 289, d'après la chanson R. 2041 de Pierre de Corbie, couplet VI (Bartsch, *Rom. u. Past.*, 279); p. 8 et 222, d'après la *Cour de Paradis*, v. 270 (Méon, *Fabliaux et Contes*, III, 136 ss.); et enfin, p. 8 et 287, d'après la chanson R. 1963, avec la variante: *De ceste dame amer* (Bartsch, *Z. f. roman. Phil.*, VIII, 570, et Järnström et Långfors, *Chansons pieuses*, II, n° CXXV).

2:o R. 444.

1er couplet:

Sire Dieus, coument dure
Fins cuers qui n'aime par Amours?

Enregistré, d'après notre chanson, par Gennrich, p. 260. — R. 1382, chanson avec des refrains (Éd. Spanke, *Liedersammlung*, n° LXVI), présente cette variante:

Sire Dex, comment dure fin cuer
Qui aime par Amors?

Une pensée analogue à celle de notre refrain est exprimée dans le refrain du couplet X de *Li Confrere d'Amours* (Gennrich, p. 200):

Douz Diex, comment porra
Durer li cuers
Qui sanz Amors s'en va?

2e couplet:

La joie k'atenç de li
Mi tient mignot et joli.

Enregistré, d'après notre chanson, par Gennrich, p. 260.

3e couplet:

Toz li cuers me rit de joie,
Quant la voi.

Enregistré par Gennrich d'après notre chanson, p. 260, la *Traduction d'Ovide*, p. 216, la *Cour de Paradis*, p. 225, le *Roman de Fauvel*, p. 235, et la chanson R. 1240, couplet IV (éd. R. Schmidt, *Andrieu Contredit*, p. 78), p. 272.

4e couplet:

Ains la servirai,
Tant que merci trouverai.

Enregistré par Gennrich, p. 260, d'après notre chanson.

3:o R. 1461.

Dans cette chanson, les deux derniers vers constituent un refrain qui est le même pour les trois premiers couplets, mais qui a été légèrement modifié dans le quatrième et dans le cinquième couplet.

1er, 2e et 3e couplets:

Amours ne doit pas oublïer
Cuer ki veut loiaument amer.

4e couplet:

Pour Dieu, ne veilliés oublïer
Moi ki voeil loiaument amer.

5^e couplet:

Amours ne porroit oublïer
Moi ki veil loiaument amer.

Ce refrain n'a pas été enregistré par Gennrich.

4:o R. 484.

Ici le refrain, qui est le même dans tous les couplets, forme une proposition subordonnée qui s'ajoute d'une manière naturelle au dernier vers du couplet proprement dit:

Que d'amer recroie.

INDEX DES NOMS PROPRES

Bretel VII, 41; XXVII, 41, *Jehan Bretel, destinataire de ces deux chansons.*
Cesaire XXIII, 43, *César.*
Colart le Boutellier, *auteur des chansons* I—XII.
Franche (la plus bele de) IV, 15.
Franse (rois de) XXVI, 44.
Gaidifer d'Avion, *auteur des chansons* XIII—XIX.
Guillaume d'Amiens, *auteur des chansons* XXIV et XXV.
Jakemes li Viniers (Maistre), *auteur des chansons* XXVI et XXVII.
Jehan de Noevile X, 60, *destinataire de la chanson.*
Jehan le Cuvelier d'Arras, *auteur des chansons* XXVIII—XXX.
Marie, XIX, *variante du v.* 29, *la sainte Vierge.*
Martin le Beguin de Cambrai, *auteur des chansons* XXII et XXIII.
Oriant, XXXVI, 46.
Phelippot Verdiere III, 46, *destinataire de la chanson.*
Rogon IV, 48, *destinataire de la chanson.*
Sapegnies IV, 47, *patrie de* Rogon.
Thomas Herier, *auteur de la chanson* XXXI.
Wasteblé, *auteur des chansons* XXXII—XXXIV.
Willaumes (Maistre) V, 41, Williaume (Maistre) IX, 36, *Guillaume le Vinier d'Arras, destinataire de ces deux chansons.*
Willaume Veaus (Maistre), *auteur des chansons* XX et XXI.

GLOSSAIRE

abaer XVI, 33, *aspirer.*
abandon XXXIII, 37, *discrétion, merci*; a a. XIII, 43, par a. XVI, 13, *à l'aise, facilement.*
abelir XXVI, 5, *plaire, être agréable.*
abondir (:fremir) XIV, 24, *abonder.*
acointanche II, 12, *manière d'être, apparition.*
acointier XXIII, 40, *faire la connaissance de, entrer en relation avec, avoir un commerce de galanterie avec.*
acoison. *Voir* ocheison.
adés XVI, 28, *aussitôt, promptement*; IV, 11, 19; V, 11, 36; VI, 41; VIII, 14; X, 29; XV, 40; XVI, 35; XVII, 9; XVIII, 8, 40, 42; XXI, 25, tout a. VIII, 31; IX, 31; XVI, 19, *sans cesse, toujours.*
adrecier XXVIII, 13, *se montrer, apparaître.*
aé XXVI, 39, *vie.*
afaire (de tel) XXIII, 30, *à un tel degré, d'une telle manière.*
aferant XXXIV, 17, *convenable.*
aficier, *v. réfl.*, VII, 41, *affirmer.*
afier en, *v. réfl.*, XXVII, 30, *se confier à, mettre sa confiance dans.*
ahan XXXVI, 43, *peine, tourment.*
aïmant VII, 33, *aimant.*
alascier XXVII, 31, *adoucir, soulager.*
amender XXXII, 30, *s'améliorer, se perfectionner.*
amerox XXXV, 14, *digne d'être aimé.*
amuser XXV, 22, *tromper, berner, ridiculiser.*
anchisours, *s. pl.*, VII, 10, 18, *ancêtres.*
anfanse XIX, 45, *folie.*
apoier en, *v. réfl.*, XXV, 37, *entrer dans, se trouver.*
aprendre XXXI, 21, *prendre, accepter*; XXVI, 13, *commencer.*
apris (bien) III, 32, *sage, bien elevé.*
arçon XXXVI, 19, *petit arc.*
arrier (metre) (:aidier) X, 52, *détraquer, dénigrer.*
asaser XXV, 29, *rassasier, satisfaire.*
asouagier XV, 8, *être soulagé, se calmer*; XXXII, 28, *soulager, adoucir.*
as(s)aiier XVIII, 41, *essayer d'influencer, de toucher*; XXVII, 36, *essayer, endurer, souffrir.*
assembler XXXV, 19, *se combler.*
assener XXXI, 27, *placer, mettre*; XXI, 6, *mener, diriger*; XXXII, 42, *désigner, destiner.*
atendre XIX, 16, *tenir tête à*; a. en, *v. réfl.*, XXVII, 27, *aspirer à, chercher à obtenir.*
atour XXII, 19, *caractère, nature.*
ausi XXIII, 15, *ainsi, si*; aussi con XV, 5, *ainsi que.*
avanc(h)ier XXIX, 15; XXXV, 39, *avancer, favoriser*; XVIII, 13, *obtenir*; XXIII, 44, *obtenir l'accomplissement de.*
avant (metre) XXXIV, 41; XXXV, 6, *avancer, favoriser.*
aventure (boine) XXII, 1, *bonheur, bonne chance.*
aveuc XXVI, 20, *aussi, encore, en même temps.*
avison XXXVI, 26, *vision.*

baillie IV, 42; VIII, 6; XVIII, 24; XX, 13; XXVII, 3; XXXIII, 40, *pouvoir, domination.*
bandon (a) XXXVI, 20, *impétueusement, violemment.*
barat XX, 6, *ruse, tromperie.*
barnage XV, 12, *exploit, coup hardi.*
baudour XXXVI, 4, *joie, allégresse.*
baut XXXII, 1, *joyeux.*
beer XVII, 13, *avoir la bouche ouverte.*
besoing (au grant) XIX, 4, *en cas de nécessité, quand il le faut.*
blangier X, 50, *flatterie.*
boi(s)die IV, 51; XXVII, 19, *tromperie, trahison.*
boisson XXXV, 4, *buisson.*
bon XXIII, 9; boin XXXIII, 38, *bon plaisir, volonté.*

caitif XVIII, 18, *malheureux.*
chastïer XXXV, 43, *réprimander, blâmer, reprocher.*

chief XIX, 47, *fin*; chiés, *c. s.*, XXVII, 25, *maîtresse, reine.*
chiere XXIII, 12, *mine.*
cointoier, *v. réfl.*, XXV, 26, *se parer.*
conforter XIV, 36, *se consoler.*
conjoïr XXVII, 43, *bien accueillir.*
conment que XXXIII, 16, coument que XXXVI, 25, *quoique*; XXX, 33, 40, *de quelque manière que.*
conperer (chier) IX, 14, *payer cher, souffrir beaucoup.*
conprer XXXIV, 23, *expier.*
conseillier XXXVI, 54, *secourir, aider, délivrer.*
consentir XXX, 21; XXII, 28, *accorder, donner; permettre.*
consoil (prendre son) XIX, 37, *agir, déployer son activité, opérer.*
contenement XVII, 34, *contenance, manière d'être.*
controuver XXI, 28, *trouver, imaginer.*
corage XV, 16; XXXII, 4; XXXIV, 34, *désir*; XV, 6, *sentiments.*
cors I, 16, *force.*
coumencier XVI, 37, *commencement.*
couvenance XVIII, 35, *accord, engagement, promesse.*
couvent (avoir en) XVII, 26, *promettre.*
creanter XXXV, 30, *permettre, consentir à, subir.*
cremir XXIII, 23, *craindre*
cuidier (sanz) XXXVI, 38, *sans en douter, sûrement.*

dalés X, 28, *à côté de.*
dangier XXIII, 34; XXIV, 2, *pouvoir, domination.*
dart XXXVI, 7, 9, 18, 27, 39, *flèche.*
de XXXIV, 7, *quant à, pour ce qui est de.*
deduisant XXVII, 5; XXXIII, 8, *qui cause du plaisir, agréable.*
definer, *s.*, XXXVI, 49, *fin.*
delit XXVI, 14, *joie, délice.*
delivrer XXV, 7, *payer.*
demener XXVI, 25, *traiter.*
demourer XIV, 27, *tarder*; XX, 10, *demeurer absent*; estre demourans V, 39, *tarder à venir.*
departir I, 8; XXXVI, 13, *séparer*; XXX, 7, *se séparer*; XX, 9, *s'en aller, partir*; XIV, 39, *distribuer*; d. de, *v. réfl.*, XI, 38, *renoncer à, cesser de faire.*
dervé XV, 5, *fou.*
deservir XXIII, 11, *mérite.*
desir(r)ier I, 1; VII, 39; XII, 13; XXIII, 32, desierrier, I, 34, *désir, souhait.*
dessouvenir XX, 11, *oublier.*
destourbier XVIII, 22, *trouble, contrariété.*
destraindre XXXIII, 35, *tourmenter.*
destruicion XXVIII, 48, *souffrance qui détruit, perte, mort.*
detrier XIV, 22, *hésiter, tarder*; XXVII, 33, *tarder à venir.*
deugié XXXVI, 21, *fin, délicat, mince.*
deveé (jour) XXXI, 6, *jour néfaste.*
devier XXII, 7, *mourir.*
devise (par) III, 23, *d'une manière parfaite, merveilleusement.*
deviser XXXVI, 9, *décrire.*
dolouser, *v. réfl.*, XXIX, 23, *se plaindre.*
doutanc(h)e IV, 6; XVIII, 43; XXIX, 22, *crainte, peur.*
droit (tot son) XXVI, 12, *tout ce qu'il faut*; au dr. jugier XVIII, 5, *si l'on juge bien la chose*; au dr. parler XXIX, 16, *pour dire la vérité.*
droiturier XXIII, 10, *juste, équitable.*
duques a XIII, 49, *jusqu'à.*

eage XV, 37; XXXII, 12; XXXIV, 10, *vie.*
embler IX, 15; XI, 17; XXXI, 25, *dérober, voler.*
empener XXXVI, 8, *garnir.*
empirier VI, 41; XVIII, 23; XXXVI, 40, *nuire à*; X, 60, *empirer, déchoir.*
emploier XXXI, 28, *placer.*
enasprir XII, 25, *irriter, exciter.*
enforchier IV, 30, *renforcer, augmenter.*
enganer XXV, 21, *bafouer, railler.*
engineus XXIV, 29, *trompeur.*
enginier XXIII, 13, *tromper.*
enpanon XXXVI, 14, 23, *endroit de la flèche où sont fichées les plumes.*
enprendre VI, 14; XIX, 5; XXX, 13, *entreprendre, commencer, s'engager dans.*

ensaucier, *v. réfl.*, XVIII, 20, *s'élever, prospérer, se faire valoir.*
ensïent VII, 35; XXXIII, 20, *intelligence, raison*; mien e. VI, 36, mon e. XVI, 25, *à mon avis, à ce que je sache.*
entr'oubliier XXXII, 37, *oublier.*
entroublir, *v. réfl.*, XXI, 20, *se troubler.*
envis (a) IV, 2, *difficilement.*
envoisié IV, 46; XIV, 2, *gai.*
erragier XV, 5, *enrager.*
erreer (*synon. de* areer) XXV, 35, *préparer.*
esbahir V, 28, *s'effrayer, trembler*; faire e. III, 35, *attrister*; esbahi XXI, 7, *étonné.*
esciever XIII, 52, eskiver de, *v. réfl.*, IX, 26, *s'échapper à, éviter*; eskiever de XXII, 10, *faire éviter, faire échapper à.*
escondire XXI, 25, *refuser.*
escremir XIV, 34, *escrime, escarmouche.*
esforc(h)ier XXVII, 13; X, 40, *v. réfl., faire des efforts, s'appliquer.*
esfors XV, 1, *effort.*
eshardir, *v. réfl.*, III, 37, *s'enhardir.*
eskavi IX, 29, *achevé, parfait.*
eslongier XX, 9; XXVII, 38, *s'éloigner.*
esmai IV, 6, esmay XXXVI, 54, *trouble, inquiétude, désespoir.*
esmaier VII, 44, *inquiéter, effrayer*; *v. réfl.*, VI, 20; X, 37, *s'effrayer, s'inquiéter, s'étonner.*
esmeré VIII, 37; XXXI, 19, *fin, délicat, gracieux.*
espelre XXXIV, 6, *signifier.*
esploitier XXVII, 18, *réussir, obtenir.*
esprendre I, 13, *s'enflammer, brûler.*
esprisier XXIII, 31; XXVII, 21, *apprécier, estimer.*
essaucier XXIII, 45; XXVII, 17, *exalter.*
estachier XXXV, 35, *attacher.*
estraigne XXIV, 44, *étrange.*
estudiant XXXIV, 11, *studieux, appliqué.*
eür XIV, 17; XXV, 9, *bonne chance, bonheur*; mal eür XVI, 23; XVIII, 4, *mauvaise chance*; dur eür XVII, 21, *mauvais sort.*
eüré (bon) XXXI, 22, *heureux.*
fac(h)on VIII, 10, *face, visage*; XVI, 10, *manières*; XXXV, 10, *aspect, extérieur, mine*; XXXVI, 17, *construction, aspect.*
faidieu IX, 23, *ennemi, coupable.*
faillance (faire) VIII, 21, *faire défaut.*
faintement VI, 30, *d'une manière perfide.*
faintis de XXXII, 11, *qui hésite à, qui craint de.*
fais XIX, 15, *fardeau.*
faitis pour XI, 17, *propre à.*
falir XXXI, 36, *ne pas réussir*; XXIII, 26; XXXIII, 19, *manquer, faire défaut*; f. a XI, 32; XIV, 15, *manquer d'avoir*; XIII, 35, *manquer, ne pas atteindre*; II, 17, *échapper à*; V, 3; XXVII, 39; XXXIV, 30, *manquer à qn.*
fart XXXVI, 14, *fard, teinture.*
fausser XX, 4; XXI, 39; XXXIV, 34, *tromper.*
fëauté XXVI, 17, *foi et hommage.*
fi IV, 27; IX, 35, *certain, sûr*; de fi XXI, 14, *avec certitude.*
fichier XXXVI, 35; *v. réfl.*, ib., 28, 39, *pénétrer.*
fois (a le) XV, 21, *parfois*; tés fois XV, 12, *mainte fois.*
folage XV, 13; XXXIV, 24, *folie, action folle.*
folour II, 33; XXII, 9; XXIX, 28, *action, conduite folle*; IX, 19, *folie, sottise.*
forjurer XII, 2, *abjurer.*
fouler XXV, 45, *tromper.*
fourfaire XXXIV, 24, *faire du mal, du tort.*
fuison (a grant) XVI, 36, *en abondance, abondamment.*

gaitier VI, 44, *faire le guet.*
garant XIV, 35, *défense.*
garde (prendre — en) XXXII, 25, *faire attention à.*
garison XIII, 44, *défense, mesures de défense*; XVI, 8, *salut.*
garnison XVI, 24, *bien, richesse, don.*
gaut IX, 3, *bois, forêt.*
gerroier I, 11; X, 33, *tourmenter*; XIII, 42, *guerroyer, attaquer.*
ghiller XXVIII, 35, *tromper.*

grant XXXVI, 47, *taille, grandeur.*
grant (en) XXIII, 4, *désireux.*
grevanc(h)e IV, 12; VIII, 29; XXIX, 24, *préjudice, mal.*
greve XXXVI, 13, *la raie qui sépare les cheveux dans la coiffure.*
griement XXVI, 25, *rudement, terriblement.*
grieté XXII, 23, *peine, chagrin.*
guencir XIV, 33, *se détourner.*

hachie XXVI, 18, *souffrance, tourment.*
hardement XXX, 14; XXXIII, 12, *hardiesse, audace.*
hascie XXVII, 32, *souffrance, tourment.*
hausage XXXIV, 30, *domination, pouvoir.*
hauteche XXVIII, 11, *grandeur, dignité, rang.*
hé (prendre en) XXV, 40, *haïr.*
herbegaje XXXIV, 39, *logement, habitation, demeure.*
herbegement I, 26, *demeure, domicile*
herbergier XVIII, 32, *action de s'établir, de se fixer; arrivée.*
houneranche II, 30, *honneur.*

iretage (a) XXXIV, 15, *éternellement, toujours.*
irour XXII, 17; XXXVI, 3, *douleur, chagrin.*

ja XXXVI, 32, *aussitôt.*
jengler XXVIII, 32, *bavardage.*
joiel XXV, 27, *joyau.*
joliveté XXVIII, 1, *gaîté.*
jor XII, 4, *délai.*
jouvent VIII, 18; XXII, 2, *jeunesse.*
jus, *pr. ind. de* joer, XVI, 1, *jouer.*
justisier III, 29, *tourmenter.*

laskier XXV, 30, *laisser, abandonner.*
lige XVII, 40; XXXIV, 3, *libre, entier, fidèle.*
ligement I, 32; III, 44; XVII, 36; XXII, 4; XXIII, 39; XXX, 6; XXXIII, 4, *sans réserve.*
loi; a l. de XVI, 21, *à la manière de, comme.*
loisir (a) I, 12, *à mon plaisir.*
longes XV, 9, *longtemps.*
losengier VI, 23, 38, *flatteur, ami perfide, traître*; X, 46, *flatter, tromper.*

main XXXVI, 52, *matin.*
maintenant XIV, 13; XXXV, 15, *immédiatement, aussitôt, tout de suite.*
maintenir XXVI, 10, *conserver, garder*; XXXIV, 25, *persévérer dans.*
maistrier I, 27, *maîtriser, dominer.*
maistroier XXXIII, 35, *maîtriser, malmener, tourmenter.*
malage XV, 4; XXXIV, 42, *mal, souffrance.*
manant (estre) VII, 11, *persévérer, persister.*
maté XXVI, 19, *fatigué.*
mehanier XIII, 51, *être blessé.*
mençounier XXIII, 3, *faux, mensonger.*
mener XXI, 22; XXIII, 22; XXV, 38; XXX, 33, *traiter, traiter rudement, pousser à bout.*
merir XXVI, 36, *récompense*; I, 10; IV, 52; X, 4; XII, 16; XX, 33; XXI, 13; XXXIII, 32, *récompenser, payer de retour.*
merite VI, 21, *récompense.*
mesce XXIII, 25, *mèche.*
meschaoir XVIII, 3; meskaïr XXXIV, 18, *arriver du mal.*
mescheance XVIII, 16; meskeanche VIII, 22, *malheur.*
mescheant V, 41; XVI, 23, *malheureux.*
meschief XXVII, 36, *malheur.*
mesestance XVIII, 7; XXIX, 27, *peine.*
mesler, *v. réfl.*, X, 16, *s'incommoder, se donner de la peine.*
messervir XXXIII, 33, *mal servir.*
mestier XXVIII, 7; XXXI, 32; XXXVI, 14, *besoin*; VI, 40; XIX, 7; XXVII, 5, *service*; avoir m. XVIII, 11, *rendre service, être utile.*
monteplïer VI, 26, *réussir, prospérer.*
mo(u)voir XVII, 35, *retirer, reprendre*; *v. n.*, XV, 2, *procéder, provenir.*
muchier XVIII, 31, *se cacher.*
müer XXXI, 9, *changer.*

nes un XIX, 36, *aucun.*
nis II, 23; IX, 6; XXI, 36, 45, *même.*

noce XXXVI, 12, *entaille, incision à la tête d'une flèche.*
noiant (aler a) XVI, 6, *être détruit, disparaître.*
non XVI, 34, *renom.*
noncaloir (metre en) XVII, 19, *tenir peu de compte de.*
nour(r)ir XXI, 31, *élever*; *v. réfl.*, I, 17, *naître.*

obeï XXXII, 35, *obéissant, docile.*
ocheison XXXV, 13, ocoison III, 1; XXI, 1; XXXIV, 4, oqoison XVI, 2, acoison XXXIII, 13, *cause, raison.*
ocoisouner IX, 17, *accuser.*
oir XVII, 11, *héritier, seigneur.*
oscureté XXV, 13, *embarras, peine.*
ostage XV, 32, *domicile.*
ostaje XXXIV, 19, *gage.*
otroi XXXIII, 25, *don.*
otroier, *v. réfl.*, XXXIII, 11, *se donner.*
outrage XV, 34, *excès, défaut, vice.*
ouvrier XXIV, 29, *intermédiaire.*

paiement XVII, 10, *récompense.*
pai(i)er VII, 42; XIII, 48, *récompenser.*
pardon (en) XXVIII, 39; XXXIII, 21, *en vain.*
parmaintenir IX, 37, *garder constamment.*
partir, *v. a.*, IV, 13; V, 29; XXVII, 4, *séparer*; *v. n.*, XIII, 46; XIV, 9, *se séparer*; p. a XXII, 16, *participer à, avoir part à*; *v. réfl.*, X, 18, *se séparer.*
pautounier XIII, 39, *homme ignoble, méchant; coquin.*
penieu IX, 33; XXI, 28, *infatigable.*
pensis; estre p. de XXI, 8, *penser à, avoir l'intention de.*
perece XXVIII, 3, *paresse.*
perir XXI, 34, *perdre, dépraver, pervertir.*
pesanche II, 21, 39, *peine, chagrin.*
petif (un) X, 12, *un peu*; un seul p. II, 37, *un tant soit peu.*
pitanche II, 37, *pitié.*
plaier XXVI, 23, *blesser.*
plus (con) . . . et plus XVIII, 9, quant plus . . . plus VIII, 9–11, *plus . . . plus.*
poi II, 38; IV, 39, *peu*; a poi que XVII, 25, *peu s'en faut que.*
pois XIX, 12, *puits.*
pooir (a son) XIII, 31, *de son mieux*; a mon loial p. XXXII, 16, *loyalement et de mon mieux*; faire son p. de XI, 33–34, *faire de son mieux pour.*
portendre XIX, 15, *offrir.*
primes XXXI, 5, *premièrement.*
puis que XIII, 44; XVIII, 3, 24, *du moment que, dès que.*

quant XXXI, 23, *puisque.*
quant (ne tant ne) XII, 4; XXXIV, 5, *pas du tout.*
quasser XIX, 13, *casser.*

rage XXXIV, 43, raje XV, 2, *chagrin.*
rai XXXVI, 35, *rayon.*
ramage XV, 36, *sauvage, inaccessible.*
ramenbrance XXIX, 3, *souvenir*; avoir en r. IV, 19, *se souvenir de.*
randon (de) XXXVI, 22, *avec impétuosité, avec force.*
rapaiier XVIII, 38, *adoucir.*
rataindre XXII, 31; XXIV, 34, *atteindre à.*
ratalenter XXIX, 4, *exciter, pousser, donner l'envie.*
receullir en gré III, 13, *bien recevoir.*
recorder XII, 19, *raconter, décrire*; V, 31, *se ressouvenir*; r. de, *v. réfl.*, XXVI, 9, *se souvenir de.*
recouvrier XXIII, 41, *ressource, faculté.*
recreant XXVI, 19, *à bout de force, épuisé, lassé*; estre r. de IX, 34, *renoncer à.*
recroire de XXVIII, 10, *se lasser de, se décourager de, renoncer à*; r. pour XXXIII, 17, *se décourager au sujet de.*
remanant (un seul) XIV, 41, *un tout petit reste, lot.*
remanoir XXII, 8; XXXV, 34, *demeurer, rester*; XVII, 30, *tarder.*
remirer X, 27; XIV, 30; XX, 35; XXVI, 8; XXXI, 7, *regarder, voir.*
remouvoir (sans) XVIII, 12; XXVIII, 36, *sans retour, fidèlement.*
remuer XXXIII, 16, *changer.*

renoier XIII, 36, *refuser l'accès, chasser.*
renvoisié XXVII, 23, *gai, joyeux.*
renvoisier XVI, 4. *se réjouir.*
repairier XXIII, 28, *demeurer, séjourner, habiter.*
repondre, *v. réfl.*, VII, 13, *se cacher, être caché.*
respasser, *v. a.*, III, 30, *guérir*; *v. n.*, XV, 27, *être guéri.*
respiter XV, 31, *sauver.*
restanc XXI, 30, *fatigué.*
resvigurer XXV, 2, *réconforter.*
retraire XVI, 20, 22, *retirer, reprendre*; *v. réfl.*, VII, 40; XXXVI, 37, *se retirer*; sans r. XXIII, 39, *sans cesse, pour toujours.*
richeté (:aé) XXVI, 38, *richesse, puissance.*

sachier XXXV, 50, *tirer.*
saintir XXV, 39, *devenir sain, guérir, recouvrer la santé.*
sairement XXXV, 18, *serment.*
saison (dusques a sa) XIII, 49, *jusqu'au moment opportun.*
samblanc(h)e IV, 16; V, 31; XXV, 10; XXIX, 8, *apparence, extérieur.*
savereusement XXX, 4, *agréablement.*
savoir I, 39, *révéler.*
savoir XII, 48, *action de sagesse, chose sensée.*
sejour (metre a) XXII, 25, *déposer.*
servage XXXIV, 25, *service.*
servir XIV, 18; XVIII, 10, *service.*
si X, 47, *même si*; et si III, 16; IV, 10; VIII, 14; X, 17, 53; XXXIII, 32, *(et) pourtant, (et) cependant.*
son (en) XXXVI, 21, *au bout.*
soufrener XXV, 34, *lâcher la bride à, donner trop de liberté à; supporter, souffrir.*
souhaidie (*adj. fém.*) II, 11, *charmante, délicieuse, délectable.*
souhaidier XXIII, 29, *souhaiter, désirer.*
souploiier XXVII, 10, *s'incliner, se soumettre.*
soupris XXI, 17, 20; XXVI, 15, *épris.*
sourgon XXXIV, 28, *source.*
soustenir XXIII, 18, *tenir bon.*
soustieument IV, 23, *subtilement, habilement.*

taillanment XII, 26, *vivement, fortement.*
talentieu IX, 32, *désireux, empressé.*
tanz (par) XXXVI, 43, *bientôt.*
targier de XXIX, 2, *être en retard de, différer.*
teche, *qualité, bonne ou mauvaise*; male t. XXVIII, 23, *méchanceté.*
tel XXV, 38, *tellement.*
tenant (en un) XIV, 29, *consécutivement, sans interruption.*
tendant XVI, 27, *brutalement.*
tenir, *v. réfl.*, XIV, 1, *s'abstenir.*
tenser IX, 28, *protéger, défendre*; XXIV, 5, *attaquer.*
tesmougnaje; traire a t. XXXIV, 7, *prendre à témoin.*
traire I, 14; XXXVI, 8, 20, 22, *tirer, lancer*; VII, 38; XXIII, 33; XXXIV, 43, *endurer.*
traïtour, *c. s. pl.*, XXI, 28, *traîtres.*
trecherie XX, 6, *tromperie, ruse.*
trechiere, *c. s. de* trecheor, XXIII, 19, *trompeur.*

varir XV, 17, *guérir.*
veer XV, 30, *contredire.*
vergié XI, 3, *verger.*
viaire (*s. m.*) VI, 18; XXIX, 9, *visage.*
vieutance XVIII, 25, *action ou chose vile*; avoir en v. I, 30, *dédaigner.*
voellance XXIX, 29, *volonté.*
voirre XXXVI, 37, *verre, vitre, verrière.*
vraiement XXVI, 7, *naturellement.*

TABLE DE CONCORDANCE AVEC LA BIBLIOGRAPHIE DE G. RAYNAUD

Raynaud N:o		Page
31	Pour plus haïr vilounie et outrage	40
214	Anuis et desesperance	32
219	Che c'on aprent en enfance	196
220	Amours et bone esperanche	191
313bis	Ne puis lassier que je ne chant Encontre la douce saison	42
314	Ne puis laissier que jou ne chant, Puis que fine Amour me semont	203
316	Las! pour koi ris ne jus ne cant	6
369	Onques mais en mon vivant	205
427	Fines Amours qui j'ai mon cuer douné	27
444	Li biaus tans d'esté	211
484	Jolivetés et jouenece	30
789	Meudre ocoison n'euç onques de chanter	16
794	Merveille est que de chanter	201
809	Par grant esfors m'estuet dire et canter	5
822	J'avoie lessié le chanter	213
839	Je ne sai tant merchi crïer	209
891	Qant voi le tans du tout renouveler	207
923	E las! je me sui dounés	36
1004	Amours me fait par men vueul	21
1166	De loial amour jolie	29
1329	Loiaus amour, bone et fine et entiere	20
1455	Mout me plaisent a sentir	34
1461	S'amours loiaus m'a fait soufrir	15
1471	Je me cuidoie bien tenir	3
1554	Pour mieus valoir liés et baus et jolis	37
1610	Aucunes gens mout m'ont repris	199
1656bis	. . . li ne revenriés a moi	1
1730	Loiaus amours et desiriers de joie	189
1736	Bien ai perdu le grant joie	25
1742	Si grans deduis ne si souvraine joie	39
1806	Amours ki sur tous a pooir	8
1812	Qant Dieus ne veut, tout li saint n'ont pooir	9
1875	Je n'ai pas droite ocoison	193
1970bis	Je qui tant ai de poine et de dolour	44
1992	Boine aventure ait ma dame et bon jour	18
2054	Tant ai d'Amours apris et entendu	11

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. LES AUTEURS 177
TEXTES 188

I. — COLART LE BOUTELLIER 188

I Loiaus amours et desiriers de joie 189
II Amours et bone esperanche 191
III Je n'ai pas droite ocoison 193
IV Che c'on aprent en enfance 196
V Aucunes gens mout m'ont repris 199
VI Merveille est que de chanter 201
VII Ne puis laissier que jou ne chant,
Puis que fine Amour me semont 203
VIII Onques mais en mon vivant 205
IX Qant voi le tans du tout renouveler 207
X Je ne sai tant merchi crïer 209
XI Li biaus tans d'esté 211
XII J'avoie lessié le chanter 213

II. — GAIDIFER 1

XIII . . . . . li ne revenriés a moi 1
XIV Je me cuidoie bien tenir 3
XV Par grant esfors m'estuet dire et canter 5
XVI Las! pour koi ris ne jus ne cant 6
XVII Amours ki sur tous a pooir 8
XVIII Qant Dieus ne veut, tout li saint n'ont pooir 9
XIX Tant ai d'Amours apris et entendu 11

III. — DIVERS AUTEURS DU MS. A 15

XX S'amours loiaus m'a fait soufrir, *par Maistre Wilaume Veaus* 15
XXI Meudre ocoison n'euç onques de chanter, *par le même* 16
XXII Boine aventure ait ma dame et bon jour, *par Martin le Beguin de Cambrai* 18
XXIII Loiaus amour, bone et fine et entiere, *par le même* 20
XXIV Amours me fait par men vueul, *par Guillaume d'Amiens* 21
XXV Bien ai perdu le grant joie, *par le même* 25
XXVI Fines Amours qui j'ai mon cuer douné, *par Maistre Jakemes li Viniers* 27

Pages

XXVII De loial amour jolie, *par le même* 29
XXVIII Jolivetés et jouenece, *par Jehan le Cuvelier d'Arras* 30
XXIX Anuis et desesperance, *par le même* 32
XXX Mout me plaisent a sentir, *par le même* 34
XXXI E las! je me sui dounés, *par Thomas Herier* .. 36
XXXII Pour mieus valoir liés et baus et jolis, *par Wasteblé* 37
XXXIII Si grans deduis ne si souvraine joie, *par le même* 39
XXXIV Pour plus haïr vilounie et outrage, *par le même* 40

IV. — APPENDICE 42
XXXV Ne puis lassier que je ne chant
Encontre la douce saison..... 42
XXXVI Je qui tant ai de poine et de dolour 44

TABLEAU DES SCHÉMAS MÉTRIQUES 46
LISTE DES REFRAINS 50
INDEX DES NOMS PROPRES..... 53
GLOSSAIRE..... 54
TABLE DE CONCORDANCE AVEC LA BIBLIOGRAPHIE DE G. RAYNAUD 60

Holger Petersen Dyggve.

Notice sur deux manuscrits des Miracles de Gautier de Coinci.

Les deux notes que je publie ci-dessous, et qui ne font pas double emploi avec l'important travail que M^me^ Arlette P. Ducrot-Granderye publiera prochainement sur les manuscrits contenant l'œuvre de Gautier de Coinci, concernent, l'une un fragment qui n'avait pas encore été identifié et l'autre, le manuscrit de Blois, que j'ai été amené à voir de près en étudiant les compositions lyriques du prieur de Vic-sur-Aisne. J'ai profité de cette occasion pour en tirer quelques extraits et, notamment, *in extenso* un court miracle qui n'avait jamais été publié séparément; ces échantillons pourront servir de matériaux en vue d'une étude comparée du texte des nombreux manuscrits des *Miracles Nostre Dame.*

I

Paris, Bibl. nationale, nouvelles acquisitions françaises 20.001

Dans le recueil factice qui forme le n° 20.001 des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale, décrit par M. H. Omont[1], on trouve (fol. 3 et 4) des fragments d'un double feuillet d'un manuscrit du XIII^e^ siècle des *Miracles Nostre Dame*, portant en marge cette note au crayon: «Miracle de la Vierge. Transmission des impr. du 9 nov. 97.» Ce bout de parchemin a dû être trouvé dans une reliure ancienne. Les deux feuillets mesurent chacun 8 cm. de hauteur. Le premier, qui n'a que 4 cm. de largeur, a dû suivre, à une certaine distance, le second feuillet actuel. Nous nous occupons d'abord de celui-ci.

Sur le recto de ce deuxième feuillet, qui mesure 8 cm. sur 17, sont conservés, à la première colonne, dix-sept vers du prologue du premier livre des miracles, correspondant aux v. 13—29 de l'édition de l'abbé Poquet (col. 3 et suiv.), à la deuxième colonne les v. 55—71 du même prologue. Deux autres morceaux du prologue se lisent à la première colonne (v. 97—113) et à la deuxième (v. 137—155) du verso. Nous imprimons ces morceaux au bas de l'extrait du prologue que nous publions ci-dessous d'après le manuscrit de Blois.

Sur l'étroite bande qui constitue le premier feuillet, on lit les débuts de dix-sept vers dont nous n'avons pas pu trouver la provenance. C'est tout ce qui reste de la première colonne, la seconde ayant disparu en entier:

---

[1] H. Omont, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXIV (1903), p. 243; voir le même, *Notice sur quelques feuillets retrouvés du manuscrit français 525 de la Bibliothèque de Dijon* (dans *Romania*, XXXIV, 1905, p. 364), et A. Långfors, *Le Roman de Fauvel*, p. XXII—XXV. — Il existe un autre fragment qui n'a été signalé que dans le catalogue dressé par M. H. Omont: Paris, Bibl. nat., nouv. acq. françaises 11.198, fol. 13 (*Bibl. de l'École des Chartes*, LXXVI, 1915, p. 34). C'est un fragment du XIV^e^ siècle contenant deux miracles.

. . . . .
Quanqu'ot perd[u]
Lorsque son b . . .
Si sotilment
Qu'il recovra
Quanqu'il avoi . . .
Saige et pite . . .
Quant de ses sa
Li trez douz d . . .
Beneoit soie . . .
Qui sa douce do . . .
Et qui a lui se
Quar par sa grant
Maint descor . . .
Nus n'est de d . . .
Ne d'ort pech . . .
Qu'ele tantost
. . es . . . . a lui (?)

Au verso on lit quelques fins de vers de la deuxième colonne qui s'identifient comme la fin du conte intitulé généralement *D'un archevesque qui fu a Tholete* (cf. ms. B. N. fr. 22.928, fol. 74 v° b) et le début du *Petit Juitel* ou *De l'enfant a un Giu qui se crestiena* (cf. le ms. 22.928, fol. 75). Je reproduis les morceaux du fragment des nouvelles acquisitions en note au bas du texte de Blois imprimé ci-dessous.

II

Blois, Bibliothèque municipale 34

Ce manuscrit du XIII^e^ siècle, qui mesure approximativement 28 cm. sur 19,5, a été décrit dans le *Catalogue général des manuscrits*, t. XXIV, p. 389—92.

En tête du volume il y a une notice écrite, semble-t-il, vers la fin du XVIII^e^ siècle, dont voici quelques passages: «Ce manuscrit écrit sur velin est du XIII^e^ siècle. A l'exception des premiers et derniers feuillets noircis et lacérés, il est

en très bon état; encore est-il bon de remarquer que dans ce qui est déchiré, il n'y a rien de l'ouvrage qui soit enlevé[1]. Le volume est formé de 272 feuillets, il est écrit sur deux colonnes, les sommaires sont en rouge, et les lettres initiales sont peintes en rouge et en bleu.

Il paroit par la confrontation des titres et de la notice d'un manuscrit de M^r^ de la Valière indiqué sous le n° 2710 du catalogue [c'est actuellement le ms. fr. 22.928 de la Bibliothèque nationale, que l'on a désigné par le sigle *II*], que c'est le même ouvrage que possédait le duc bibliomane, quoique celui-ci soit beaucoup plus modeste que le sien.

L'auteur du catalogue de M^r^ de la Valière a raison de regarder le manuscrit que le feu duc possédait comme un des plus complets: celui-ci paroit l'être beaucoup moins.

On attribue les miracles et contes dévots que cet ouvrage contient à Gauthier de Coinsi... Ce Gautier, suivant D'Acheri, tom. 2 du *Spicilege*, ... le corps de S^te^ Lescade [lisez: Léocade] ayant été volé..., fit une complainte qui parût l'année même du vol en 1119. Cette complainte et le recueil de contes pieux que contient ce manuscrit ne sont pas les seules poësies qu'il composa; il fit beaucoup de chansons: l'immense recüeil de ses poësies françoises se conserve dans l'abbaye de N. D. de Soissons. Il y en a aussi à S^t^-Corneille de Compiegne[2] où l'abbé Le Bœuf a copié la complainte dont nous venons de parler, et qui est du 2^e^ mode: il y en avoit un exemplaire dans les bibliothèques de Charle V et de Charle VI. Cet exemplaire, à ce que dit l'abbé Le Bœuf, est passé parmi les livres du baron de Crassier... Dans plusieurs bibliothèques de Paris, entre autres dans celle du chapitre de la Cathédrale[3] M 20, cet auteur est connu sous le nom de Danz Gauthier...

[1] Il manque cependant, à la suite de cette mutilation, quelques débuts de vers du dernier feuillet.

[2] Ce manuscrit est identique au ms. Fr. F. v. XIV 9 de la Bibliothèque de l'Ermitage, à Léninegrad. La bibliothèque du baron de Crassier fut vendue à Liége en 1755.

[3] C'est actuellement le manuscrit français 25.532 de la Bibliothèque nationale.

Il n'y a dans ce manuscrit [de Blois] que 65 contes, tandis qu'il y a 73 articles dans celui de M[r] de la Valière. Les 7 premiers de M[r] de la Valière manquent, ainsi que les 4 derniers; les énoncés des sommaires ne sont pas les mêmes, quoiqu'ils indiquent les mêmes sujets. Par exemple, n° 18 du ms. de M[r] de la Valière on lit: *De l'abbesse que Nostre Dame delivra de grant angoisse*, et dans celui-cy on lit: *De l'abbesse qui fu grosse, que Nostre Dame delivra . . .*»

Ce volume ne contient pas de notation musicale. Les pièces lyriques[1] qui s'y trouvent apparaissent dans l'ordre que voici:

Fol. 4 (Raynaud 851) *Amors, qui set bien enchanter* (les deux premiers couplets seuls).
Fol. 122 b–123 (Raynaud 1644) *Las, las, las, las! par grant delit* (précédée de la rubrique: *Ci faut li premié livre. Le pleur de la perdicion del cors seinte Leochade, chançon en chant*).
Fol. 123 b (Raynaud 1831) *Sor cest rivage, a ceste crois* (précédée de la rubrique: *Le chant de la joie del cors seinte Leochade qui fu retrovez*).
Fol. 123 v° b (Raynaud 12) *Aeste* (sic, lisez *A sainte*) *Leochade*, (précédée de la rubrique: *Chançon de la seinte Leochade*, et suivie de cette autre rubrique: *Ci comence prologue del secont livre des Miracles Nostre Dame que l'en doit bien oïr*).
Fol. 127 v°–128 (Raynaud 1930 = 1600) *Por la pucele en chantant me deport* (précédée de la rubrique: *Chançon de Nostre Dame*).
Fol. 128 (Raynaud 556) *Mere Dieu, virge senee.*
Fol. 128 b (Raynaud 1546) *L'amor dont sui espris.*
Fol. 128 v° b (Raynaud 1212) *D'une amor quoie et serie* (précédée de la rubrique: *C'est une chançon de Nostre Dame*).
Fol. 129 (Raynaud 526 = 491 a) *Un matin a l'ajornee.*
Fol. 129 v°–130 b (Raynaud 520) *Ja pour noif ne pour gelee.*
Fol. 130 b (Raynaud 1899) *Ma vïele vïeler velt .j. biau son.*

Le manuscrit débute par un *A* orné (il n'y a pas de miniatures proprement dites). Je reproduits la partie du prologue qui correspond aux morceaux du fragment des nouvelles acquisitions et, en note, quelques leçons du texte de Poquet (col. 3 et suiv.).

[1] Voir A. Långfors, *Mélanges de poésie lyrique française*, II: Gautier de Coinci (dans *Romania*, LIII, 1927, p. 474).

Ci commencent les miracles Nostre Dame (fol. 1)

A la loenge et a la gloire,
En remembrance et en mimoire
De la reïne et de la dame,
Qui je comant mon cors et m'ame
A jointes meins, soir et matin,
Miracles que truis en latin
Translater veil, en romanz meitre,
Que cil et celes qui la leitre
N'entendent pas puissent entendre
Qu'a son servise fait bon rendre.
Tuit li sage doivent savoir
Qui bien la sert il fait savoir,
Qui ne la sert mout petit s'einme,
Quar de touz biens est ce la seinme.
La douce dame bien aprise
Por qu'ai ceste matire emprise
A traitier sï bien la m'apraigne
Que bon essample aucuns i praigne
Et que le gré m'en doint savoir;
Autre joie n'en quier avoir.
Montez seront en haut degré
Qui la porroit servir en gré.
Si miracle sont tant piteus,
Tant bon, tant douz, tant deliteus,
Tant savorels et tant eslit
Qu'au reciter ai grant delit.

---

7 *Poquet* vueil en rime et m. — 16 *Po* Pourquoi ceste materre ai prise — 19 *Po* daint — 20 *Po* Autre loier — 21 *Po* serait — 22 *Po* a gré. 26 *Po* Qu'el.

Nouv. acq. fr., deuxième feuillet, recto, première colonne:

Qui ne la sert mout petit s'aime,
Quar ele a son douz fil s'en claimme.
La douce dame bien aprise
Pour qu'ai ceste matere emprise
A traitier si bien le m'aprengne

Sovent m'i vois mout delitant.
Escriture dit de lui tant
Que chascuns se doit deliter
En quant qu'est de li reconter. *(fol. 1 b)*
Sade odor est quant qu'est de li.
Si douz miracle enseveli
Dedenz la leitre ont trop esté;
Més se vivre puis en esté,
Des plus biaux en vodrai forsmeitre
Tout mot a mot, si con la leitre
Et l'escriture le tesmoigne.
La mere Dieu tel sens me doigne
O j'aucun bien puisse puissier.
Ma povre scïence espuisier
Et essorber assez tost puis,
Se g'en son parfont puis ne puis.
Espuisier ne puet nus puisierres,
Tant soit espuisanz espuisierres;
C'es mers c'onques nus ne puisa.
Vez son non: .M. et puis .A.,
.R. et puis .I., puis .A., et puis
Mer troveroiz, ne mie puis:

Que chascuns bon exemple i prengne
Et que gré m'en doi savoir;
Autre loier n'en veil avoir.
Montez seroit en haut degré
Qui la porroit servir a gré.
Si miracle sont si pitous,
Si bon, si douz, si delitous,
Tant savorous et tant eslit
Qu'ou reciter ai grant delit.
Sovent m'i vois mout delitant.
Sainte Escripture dit itant
Que chascuns se doit delit[er]

30 *Poquet* reciter — 31 *Po* Sade et doux est — 34 *Po* un esté — 41—2 *Po* Quar e. a. tot puis Se j'en parfont puis[i]er ne puis — 43 *Po* Qu'e. — 45 *Po* C'est — 46 *Po* Veez.

Marie est mers que nus ne puise.
Plus i trueve qui plus i puise.
Ne m'estuet pas bordes ateindre
Ne mençonges trover ne feindre
Por defaillance de matere,
Car en tanz leux fait la Dieu mere
Tant miracle et tante merveille,
Touz li mondes s'en esmerveille.
Bien set chascuns, ce est la voire,
Que la glorïeuse de gloire
Puet assez plus qu'en ne puet dire.
Qui de ce me vodroit desdire
Ne seroit mie crestïens,
Ou albijois o bien paiens. *(fol. 1 v°)*
Li pooirs Dieu est tout sa mere;
Comme a seignor et comme a pere
Sovent li deprie et demande
Et a la foiz li reconmande
Conme a celui qu'ele a norri.
Sovent m'avient que ge sorri
De mautalent, d'ardeur et d'ire
Quant j'oi a aucun musart dire
Qu'i les miracles ne croit mie

---

49 *Po* n'espuise — 55 *Po omet* et — 57 *Po* c'en est — 62 *Po* Mes Aubigois ou Arriens — 70 *Po* buisnart — 71 *Po* Que les.

Nouv. acq., deuxième feuillet, recto, deuxième colonne:

Tant miracle, tante merveille,
Toz li mondes s'en esmerveille.
Bien set chascuns, ce est la voire,
Que la puissant dame de gloire
Puet assez plus qu'en ne puet dire.
Qui de ce me vodroit desdire
Ne seroit mie crestiens,
Mes aubigois ou arriens.
Li pooirs Dieu est toz sa mere;
Cum a seignor et comme a pere
Sovent li prie et li demande

De ma dame seinte Marie.
G'en empire mout quant ge l'oi.
Conment feroit por seint Heloi,
Por seint Joce ou por seint Romacle
Li rois del ciel nul haut miracle,
S'il nel faisoit por la pucele
Qui l'alaita de sa mamele?
Quant por les autres ne fine onques,
Qui me dira que fera donques
Por la puissant dame celestre
Qui jor et nuit siet a ssa destre?
Que fera donques por la dame
Qui l'esmeraude est et la janme,
Qui tant est pure et clere et fine
Que tout le monde renlumine?
Cil qui ce dit n'est pas creant,
Més erites et mescreant.
La mere Dieu puet assez plus
Que tuit li seint del ciel lassus.
Ele est la fleur, ele est la rose
En qui abite, en qui repose
Et jor et nuit seinz Esperiz.
Bien est dampnez, bien est periz *(fol. 1 v⁰ b)*
Et deables bien le deçoit
Qui ses miracles ne reçoit.
C'est la douceur, c'est la rosee
Dont toute riens est arosee,
C'est la dame, c'est la pucele

Et a la foiz li recommande
Comme a celui qu'ele norri.
Sovent m'avient que ge sorri
De mautalent, d'ardour et d'ire
Quant j'oi a aucun musart dire
Que les miracles ne croit mie

73 *Poquet* J'en desenis (de sen is?) touz (*traduit en note «sortir du bon sens»*) — 77 *Po* nes — 87—8 *Po* creanz: mescreanz.

En qui seinz flans fist chanbre bele
Cil qui por nos morut en croiz;
C'est la fonteine, c'est le doiz
Dont sort et meint misericorde,
Douçor, pitié, pais et concorde;
C'est li tuiaux, c'est li conduiz
Par ou touz biens est aconduiz;
C'est la reïne des arcangres,
C'est la pucele a qui les angres
Le haut salut dit et porta
Qui touz deporz nos aporta.
Onques ne fu fame formee
De touz biens fust si enformee,
Et por ce prist en ses flans forme
Cil qui tout fait et qui tout forme.
Mout est s'amor bone a aquerre:
Dame est en ciel, dame est en terre,
Dame est en air, dame est en mer,

---

100 *Po* chambre et cele — 102 *L'e de* le *est refait* — 103 *Po* et viens (*corr.* vient) — 108 *Po* li anges.

Nouv. acq., deuxième feuillet, verso, première colonne:

C'est la douçor, c'est la rosee
Dont toute rien est arousee,
C'est la dame, c'est la pucele
En qui sainz flans fist chambre et celle
Cil qui pour nous morut en croiz;
C'est la fonteinne, c'est la doiz
Dont sort et vient misericorde,
Douçor, pitiez, pez et concorde;
C'est li tuiaus, c'est li conduis
Par ou toz biens est aconduiz;
C'est la roïne des archanges,
C'est la pucele a cui li anges
Le haut salu dit et porta
Qui a droit port nous aporta.
Onques ne fu femme formee
De toz biens fust si enformee,
Et por ce prist en ses flans forme

Trestouz li monz la doit amer.
Conceüe fu de bone eure
Qui bien la sert et bien l'aneure:
Adés celi tient en sa mein
Qui bien la sert et soir et mein;
Et s'il chancele ne forvoie,
Tost le ra' mis en droite voie,
De touz periz l'eschive et garde.
Qui bien parfondement i garde, *(fol. 2)*
Deceüz est trop laidement
Qui ne la sert devotement.
Qui ne la sert ne s'einme preu,
Car de lui vienent tuit li preu.
Granz bien nous en vint, ce me semble,
Quant nos delivra toz ensemble
Del grant otrage et del forfait
Qu'Eve en la pome avoit forfait.
Petit devons Evein amer,
Quant ele mort le mors amer
Qu'achetons tant amerement.
Cil qui l'apele mere ment,
Quar marrastre fu mout amere.
Mais la pucele est nostre mere,
Qui en ses flans le roi porta
Qui en morant mort amorta
Qu'Eve a nos mordre avoit amorse
Par la pome qu'ele ot demorse.
Del mors Evein vint la morsure
Dont nos eüst toz morz mort sure,
Se Diex ne fust, qui par sa mort
De nos mordre la desamort.
Si nos resqueut, c'est verité,
Ce tesmoigne l'autorité.

---

119 *Poquet* Conceüz fu d'eüreuse eure — 121 *Po* celui — 131 *Po* Granz preu — 136 *Po* morst — 144 *Po* Quar — 149–150 *manquent à Poquet et au ms. 22.928.*

Eve est amere et enfielee,
Marie douce et enmielee.
Le non d'Evein vers le Marie
En la bouche mout me varie:
Moi semble bien qu'au non Evein
Que tout en aie le cuer vein.
Conment que die Evein ou Eve,
N'i truis doçor, saveur ne seve ... *(fol. 2 b)*

Voici maintenant la fin de *L'archevesque qui fu a Tholete* (Poquet, col. 106, v. 1337—50) et le début du *Juitel* (Poquet, col. 283, les quatre premiers vers) qui correspondent au fragment des nouvelles acquisitions:

Loons la tuit, la bien menbree, *(fol. 38 v⁰ b)*
Par tout doit estre ramenbree,
Ou ma langue desmenbrerai
Ou je bien la ramenberrai.[1]
Enfers celui desmenberra *(fol. 39)*

---

155 *Po* bien quant nom.
Nouv. acq., deuxième feuillet, v⁰, 2ᵉ colonne:

Qu'achatons tant amerement.
Cil qui l'apele mere ment,
Quar marrastre fu mout amere.
Mes la pucele est notre mere,
Qui en ses flans le roi porta
Qui en morant mort amorta
Qu'Eve a nous mordre avoit amorse
Por la pomme qu'ele avoit morse.
Dou mors Evain vint la morsure
Dont nous eüst coru mort sure,
Se Diex ne fust, qui par sa mort
De nous mordre le desamort.
Eve est amere et enfielee,
Marie est douce et enmielee.
Li nons Evain vers le Marie
En la bouche mout me varie:
. . . . quant nomme Evain

[1] *Poquet* Oie (*lisez* O je) bien la ramembrerai.

Qui bien ne la ramenberra.
Sovent nos doit de lui menbrer,
Quant Diex en lui se volt menbrer.[1]
Enfer toz tans nos desmenbrast
S'en li de nos Diex ne menbrast.
Qant sa doceur de nos menbra
Et ses sainz menbres se menbra,
Pour ce nos doivent tuit li menbre
Sozlever quant de li[2] nos menbre.

Del Juif qui gita son enfant en la forneise o l'en faisoit les voirres.

A Boorges, ce truis lisant,
D'un juif verrier mesdisant
Fist nostre Dame .ij. merveilles,[3]
Pieça n'oïstes ses pareilles.
.j. juif ot un juietel . . .[4]

---

[1] *Poquet* Quant Diex se vout en li membrer.
[2] *Poquet* de lui.
[3] *Poquet* (*col. 283*) tiex merveilles.
[4] *Poquet porte à tort* Un juif out en un juitel.
Nouvelles acquisitions, premier feuillet, recto, seconde colonne:

. . . . . ort
embr . . .
mbrance
membrer
membrer
membrat
mbrat
mbra
embra
li menbre
s menbre
(*Rubrique rouge:*) *iz* (?) *qui geta*
son enfant (?)
t
ant
eiles
es

Le court miracle dont on lira ci-après le texte intégral, d'après le manuscrit de Blois, figure dans l'édition de l'abbé Poquet aux col. 427–92. Les principales variantes de cette édition sont indiquées en note. A. Mussafia (*Über die von Gautier de Coinci benützten Quellen*, I, 18)[1] en a indiqué la source.

Del moine qui ne voloit seoir quant il disoit les ores Nostre Dame, et por ce fu il sauvez (fol. 70 v°)

En escrit truis qu'en l'abaïe
De seint Sauveor de Pavie
Ça en arriere ot un prior,
A poine trovast on poior.
Li livres dit qui en parole
Soz ert en fés et en paroles;
Mais bien sachiez certainnement,
Quiex foux qu'il fust, devotement
Servoit la mere au roi celestre.
Pour nule rien qui poïst estre
Ses ores ja ne trespassast
Ne nule riens tant nel lassast
Que nule foiz ja se seïst
Endementiers qu'il les deïst.
Morir l'estut quant son jor vint.
Enfoïz fu, qu'i le covint.
Au chief de l'an, si con Dieus plot,
.j. segretain en l'eglise ot,
De grant afeire et de grant non,
Frere Huberz avoit a non.
Devant matines se leva.
Que que ses lampes aluma,
Une voiz oï haute et clere

[1] Dans *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, tome XLIV, 1 (1896).

6 *Po* parole — 16 *Po* qu'il le.

Qui l'apela: «Huberz, biau frere!»
Li segretains ot tel freor
Recouchier s'ala de peor,
Lués s'endormi, ci con Dex volt.
Cil qui devant apelé l'ot *(fol. 70 v⁰ b)*
Erranment est a lui venuz.
«Conment, fait il, t'ies tu tenuz
Que ton prior n'as respondu?»
Lués que il l'a reconneü
Mout doucement li prist a dire:
«Conment le faites vos, biau sire?
— Je le faz bien, fait il, biau frere,
Dieus merci et sa douce mere.
Mais il n'est nus qui poïst dire
La grant doleur ne le martire,
L'anui, la painne ne l'ahan
Qu'ai enduré trestout cest an.
Je sui venuz d'une contree
Ou mainte poinne ai enduree.
Cele contree est mout diverse,
Quar maint deables i converse.
Li maistres d'els a non Mirna.
Or a un an qu'il m'i mena.
Soufraite i ai et passion.
Se n'en eüst conpassion
La mere Dieu, la debonaire,
Qui servise solaie feire
Mout volentiers, quiex que je fusse,
Jamés nul jour merci n'eüsse.
Par aventure vint par la,
Si me connut et m'apela
Et si me dist qu'il estoit droiz,

27 *Po* Lors — 32 *Po* Lors que cil l'out r. — 33 *Po* prent — 34 *Po* faites biau douz s. — 45 *Po* non Simyrna (*vers trop long*) — 46 *Po* qui m'en mena — 47 *Po* Souffert y ai grant p. — 55 *Po* Et si m'a dit.

Pour ce qu'adés estoie droiz
A ses ores quant les chantoie,
Que part eüsse en la grant joie
Ou cil partent et partiront
Qui la servent et serviront. (*fol. 71*)
En tel maniere, biaus douz frere,
Me delivra la douce mere
Le roi del ciel par sa douçor
Et jeta hors de la doulor
Et des tormenz que je soufroie.
Qui de bon cuer la sert et proie,
Il ne puet estre desconfiz,
De ce soiez certains et fis.»
Li segretains la matinee
S'avision a revelee
A dant abé et au covent,
Qui en mercïent mout sovent
Nostre Dame seinte Marie.
Frere Hubert ne vesqui mie;
Prochainnement a sa fin vint
Erraument con ce li avint.

Cist miracles nous certefie
De ma dame seinte Marie
La grant douceur et la pitié.
Sa grant douceur a respitié
Maint pecheor de mort d'enfer.
Le cuer a d'acier ou de fer
Qui ce miracle oit et entent
Se touz jors més n'i bee et tent
A son servise bien paier.

---

68 *Po* s. seurs — *Po lit les v. 75 et 76 ainsi*:

Gramment puis que ce li avint
Prochainement a sa fin vint.

80 *Po* Qu'ele a mainte ame r.

A Dieu se puet tost apaier
Qui sert sa mere de bon cuer.
Moine ne clerc qui dort en cuer
A ses matines n'a ses ores
N'ainme s'ame vaillant .ij. mores.
Li plusor trop i someillons:
A l'ueil nos pent li someillons (*fol. 71 b*)
Qant devons faire son servise.
Mout vient celui de grant franchise,
De grant sens et de grant proëce
Qui en l'onor de lui s'adrece
Qant ses servises encomence.
Més, par seint Giles de Provence,
Assez puet on trover de ceus
Qui fetarz sont et pareceus
El mostier plus qu'en autre leu.
A .j. bastiaus ou a .j. geu
Seroient bien demi jor droit,
Mais si fetart sont orendroit
Qu'a seinte Eglise et en cuer vienent
Qu'a grant passion se sostienent.
En seinte Eglise si se duelent
Que jour et nuit seoir se veulent.
Pereceus i sont et fetart
Tuit li plusor et tempre et tart.
Pour Dieu! ne nos afetardons:
De Dieu vient tart et fetardons;
Dieus touz ses biens deloie et tarde

Po lit les v. 91 *et* 92 *ainsi*:

Assez souvent y someillons
Dex doi[n]t que nous nous esveillons.

94 *Po* M. vient — 96 *Po* se dresce — 97 *Po* Lors que son service commence — 102 *Po* Au baastiaus — 104 *Po* Mais si tres fetars sont lors droit — 106 *Po* Qu'a trop gr. poine — 112 *Po* tart aus fetars dons.

Et a fetart et a fetarde,
Quar tant li despit fetardie
Qu'il n'entent riens que fetart die.
Esveillons nos au Dieu servise,
Quar deables celui justise
Et bien l'enchante et bien l'endort
Qui trop i siet et trop i dort.
Li deables qui nos engingne
Mout durement rit et eschine
Et mout grant joie a en son cuer
Qant endormir nos puet en cuer. (*fol. 71 v*^{0})
Mout fait grant feste et grant baudoire
Qant il nos puet feire recroire
Au servise la douce dame
Qui la ravist et tout mainte ame.
Ja, se Dieus plest, ne l'en querrons
Ne ja pour li ne requerrons.
Servons la tuit, car il est droiz,
Et qui servir ne la puet droiz,
Si la serve veus en seant;
Et nepourquant trop messeant
Est a celui qui trop i siet
Cui ses servises voir dessiet:
Au roi del ciel si desserra
Qu'en paradis ja ne serra.
Dieus le nos face si seoir
Qu'en paradis puissons seoir.

Suit (cf. Poquet, col. 493):

---

115 *Po* desplest — 122 *Po* eschingne — 128 *Po* Qui le — 129 *Po* ne recrerrons — 130 *Po* Ne por nului ne recrerrons — 131–2 *Po* droit: droit — 133 *Po* viaus — *Après le v.* 140, *Po ajoute ces deux vers (ils sont aussi dans le ms. 22.928):*

Ou se reposent cil et sïent
Qui font les choses qui li sïent.

D'un chevalier qui morut desconfés, dont li deables en portoient lames (sic), més Nostre Dame la resqueult

A cels qui ainment doucement...

Le manuscrit se termine par la pièce intitulée *De la chaitiveté de l'ome et de la doute de la mort* (cf. Poquet, col. 705—706, v. 780—809; il faut lire 781—810, car il y a chez Poquet une erreur de numérotation) dont voici la fin:

Ha! Jhesucriz, haut rois des cieus, (*fol. 273 b*)
Rois de touz rois, Dex de touz dex,
Com buer fu nee ceste dame!
Diex, Diex, Diex, Diex! con fait a s'ame
Riche chevez et riche lit
Qui l'aime et sert par grant delit!
La haute dame glorïeuse
En touz endroiz est tant piteuse
Et tant est seinte et tant benigne
Et tant est sainte et tant digne,
Tant deboneire, tant humaine
Qu'a bone fin conduit et maine
Et fait finer de bone fin
Tuit cil qui l'aiment de cuer fin.
A lui servir chascun s'afint
Ainçois qu'il muire ne qu'il fint.
Qui s'ame velt bien affiner
De lui servir ne doit finer.
Touz cels qui l'aiment finement
Affine si au finement
Com orz recuiz sont affiné.
Ainz que mi jor soient finé

Po lit les v. 789 *et* 790 *ainsi*:

Et tant [est] sainte et tant est digne
Et tant est douce et tant benigne

793 *Po* de sainte f. — 794 *Po* Touz ceuz.

Ne nostre vie soit finee,
La mere Deu qui afinee
Est plus n'est en fornaise or fins (*fol. 273 v°*)
Si finement affint nos fins
Qu'avoir puissons la joie fine
[Qui] ne defaut, qui ne define.
[A] cest vers ci mon livre fin.
Dieus nos maint touz a bone fin.
Amen.

On constate que les prières finales manquent dans le manuscrit de Blois. Le volume se termine par

Hoc opus expletur, deitati gloria detur
Et matri Domini que nostro sit pia fini.
Amen.

Cet explicit se trouve aussi dans l'édition de l'abbé Poquet (col. 763).

Arthur Långfors.

808 *Po* d. ne ne d. — 809 *Po* A ces vers. *Dans le ms. de Blois es débuts des v.* 808 *et* 809 *ont disparu à la suite d'une déchirure.*

La Dame à la Licorne.

Le hasard m'ayant fait prendre en main le roman de *la Dame à la Licorne*, publié par M. Fr. Gennrich[1], mon attention fut vite arrêtée par le problème des six blasons figurant au v° du fol. 14 de l'unique manuscrit connu. Le peintre a représenté un ange à gauche, un ange à droite, chacun tenant une couronne, et au-dessous les six blasons dans la disposition suivante:

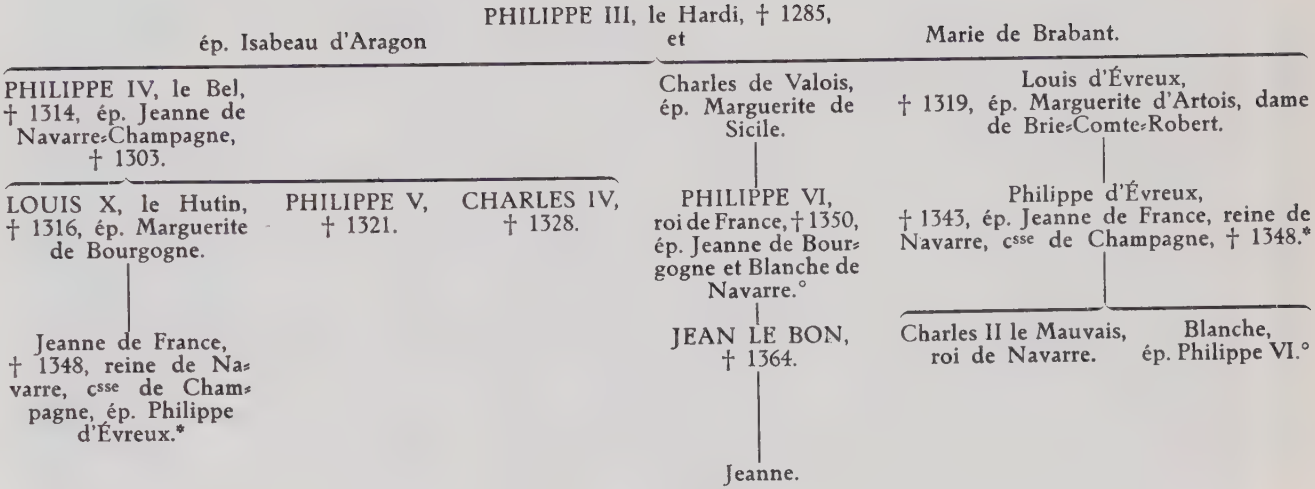
[1] Dresde, 1908 (Gesellschaft für romanische Literatur, 18).

France	Navarre
Évreux	Bourgogne
Valois	Champagne.

Il est évident qu'il faut prendre ces six blasons dans leur singulier assemblage, si l'on veut connaître l'ancien propriétaire du précieux manuscrit ou du moins la personne à laquelle il était destiné. M. W. von Zingerle, dans l'étude qu'il a consacrée à notre roman (*Philol. u. volkskundl. Arbeiten, K. Vollmöller zugeeignet*, Erlangen, 1908), n'a pas même abordé la question. M. Gennrich a proposé deux solutions, dont lui-même sentait l'insuffisance. En effet, l'hypothèse que les six blasons indiqueraient une époque où les fiefs en question se trouvaient réunis à la couronne, p. ex. sous Philippe III, le Hardi (1270—1285), ne saurait satisfaire; car jamais roi de France ne joint à son titre royal celui de fiefs subordonnés; il n'y a qu'un roi de France, il n'y a qu'un écu de France, le champ d'azur aux lys d'or. L'autre éventualité prise en considération par M. Gennrich est mieux fondée: il songeait à Philippe VI, le premier Valois sur le trône de France (1328—1350), marié en premières noces à Jeanne de Bourgogne († 1348), en secondes noces à Blanche de Navarre († 1398). Tout serait donc pour le mieux sans ce nom d'Évreux qui ne s'explique pas.

C'est là que gît la difficulté, et c'est de là qu'il faut partir, si l'on veut arriver à une solution plausible. Il s'agit, en tout cas, de la postérité de Philippe III, dit le Hardi, fils de saint Louis; et le tableau généalogique simplifié de sa descendance, que nous mettons ici sous les yeux du lecteur, lui permettra de suivre plus facilement notre exposé.

La couronne de Navarre avait passé en 1236 dans la maison des comtes de Champagne. Elle fut portée par Thibaut VI, le chansonnier, et par ses deux fils, Thibaut VII et Henri III. La fille unique de ce dernier, Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Champagne et de Brie, fut mariée en 1284 à Philippe de France, qui succéda en 1285 à son père


PHILIPPE III, le Hardi, † 1285,
ép. Isabeau d'Aragon
et
Marie de Brabant.
PHILIPPE IV, le Bel, † 1314, ép. Jeanne de Navarre-Champagne, † 1303.
Charles de Valois, ép. Marguerite de Sicile.
Louis d'Évreux, † 1319, ép. Marguerite d'Artois, dame de Brie-Comte-Robert.
LOUIS X, le Hutin, † 1316, ép. Marguerite de Bourgogne.
PHILIPPE V, † 1321.
CHARLES IV, † 1328.
PHILIPPE VI, roi de France, † 1350, ép. Jeanne de Bourgogne et Blanche de Navarre.°
Philippe d'Évreux, † 1343, ép. Jeanne de France, reine de Navarre, csse de Champagne, † 1348.*
Jeanne de France, † 1348, reine de Navarre, csse de Champagne, ép. Philippe d'Évreux.*
JEAN LE BON, † 1364.
Charles II le Mauvais, roi de Navarre.
Blanche, ép. Philippe VI.°
Jeanne.

et régna jusqu'en 1314 sous le nom de Philippe IV, dit le Bel. De cette façon, les deux sceptres de France et de Navarre se trouvèrent réunis dans la même main, et, sans la triste fatalité qui amena l'extinction de la ligne directe des Capétiens, ils n'auraient dès lors plus été séparés. Mais lorsque le fils aîné de Philippe, Louis X le Hutin, mourut en 1316, sans laisser d'enfant mâle, son frère Philippe V le Long se fit sacrer à Reims, au mépris des droits que la fille de Louis X pouvait faire valoir. C'est alors qu'on invoqua pour la première fois la lois salique, qui exclut les filles de la succession à la couronne. Mais si l'on pouvait écarter par cette voie la princesse Jeanne du trône de France, on ne pouvait contester ses droits à la royauté de Navarre et à l'héritage du comté de Champagne. Jeanne de France, fille de Louis X et de Marguerite de Bourgogne, fit donc entrer ces deux titres dans la maison d'Évreux par son mariage avec le comte Philippe, effectué en 1316.

De ce mariage naquit, d'une part, Charles II, dit le Mauvais, qui succéda en 1348 à sa mère sur le trône de Navarre et épousa en 1351 Jeanne de France, fille de Jean le Bon; et d'autre part Blanche de Navarre, qui devint en 1349 la seconde femme du roi Philippe VI. Ces deux personnages réunissent, l'un et l'autre, tous les titres requis pour l'attribution des six blasons de notre manuscrit; car ils sont tous deux *Évreux* par leur père, *France* par leurs ancêtres, *Navarre* et *Champagne* par leur mère, *Bourgogne* par leur grand-mère du côté maternel, et enfin *Valois*, l'un par son mariage avec Jeanne de France, l'autre par son mariage avec Philippe VI, avec cette différence, toutefois, que le titre de Valois ne revient pas à Charles II pour sa personne, mais à sa femme seulement, tandis qu'en épousant le roi Philippe, Blanche devenait reine de France et rentrait de droit dans la maison de Valois. En faut-il plus, s'il s'agit de se décider entre ces deux compétiteurs, pour donner la préférence à Blanche?

Le manuscrit 12562 du fonds français de la Bibliothèque nationale à Paris a donc appartenu, à notre avis, à Blanche

de Navarre, la seconde femme de Philippe VI de Valois. C'est pour elle qu'il fut écrit et enluminé; c'est elle que les six blasons désignent. Et rien ne nous empêche de croire que le roman même contenu dans le manuscrit a été également composé à son intention. Car des œuvres de ce genre, où un rêve secret du cœur ou une expérience fugitive de la vie se cachent sous le voile du récit romanesque ou de l'allégorie, ne naissent pas au hasard, au gré de l'imagination vagabonde d'un poète en quête de matière; ce sont des œuvres de commande, et le sujet a été dicté ou exposé au versificateur officieux qui se chargeait de la mise en œuvre. L'héroïne du roman ne serait donc autre que l'inspiratrice même du poème. C'est elle

La Dame Blanche qui la Licorne garde (v. 193).

Quant à la date de la composition, on peut hésiter si on doit la placer entre le 29 janvier 1349, date du mariage de la princesse, et le 22 août 1350, date de la mort du roi, on si on ne doit pas plutôt l'attribuer aux années du veuvage et du ressouvenir. Enfin, si des ballades, des ballettes, des rondeaux, des dits et complaintes ont été intercalés dans le récit, il semble naturel que ces vers ont été composés et présentés, à l'occasion, à l'héroïne vivante, et on n'aurait pas sujet de s'étonner qu'il y eût dans le nombre des vers de sa façon. N'était-elle pas issue du sang de Thibaut de Champagne, le chansonnier?

Ph. Aug. Becker.

Geschâchzabelt.

Die längst ersehnte Publikation von Suolahtis wertvoller Sammlung der französischen Fremdwörter in der mhd. Dichtung des 13. Jh. (Der französ. Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh., Helsingfors 1929, S. 43 ff.) gibt mir Anlass, eine kleine Beobachtung der Oeffentlichkeit zu überge-

ben, die ich vor geraumer Zeit anlässlich des Wortes *geschâch-zabelt* machte. Die mir bekannten Belege, soweit sie ins 13. Jh. gehören (der einzige aus späterer Zeit bei Lexer II 624 ist nicht zu identifizieren, da das Zitat falsch ist), finde ich sämtlich bei Suolahti wieder (S. 224): «*schâchzabeln* swv. ... «würfeln, schachbrettförmig machen», nur als Partiz. *geschâch-zabelt* belegt. Lanzelot, Garel[1], J. Titurel, Herzog Ernst D, Heidin Red. II. III.», wozu der in Suolahtis früherer Sammlung (Palander, D. Franz. Einfluss auf die deutsche Sprache im 12. Jh., Helsingfors 1901, S. 52 u. 112) gebuchte Beleg aus Herzog Ernst B hinzukommt. Man könnte aus dieser stattlichen Belegreihe entnehmen, dass es sich um ein in der höfischen Sprache geläufiges, ja beliebtes Wort handelt. Das wäre um so bemerkenswerter, als das Wort den Eindruck individueller Schöpfung kaum verleugnen kann: so alt rein formal die Bildung ist, so fehlt es im Hinblick auf die Bedeutung in der älteren deutschen Sprache an genauen Parallelen; *gewürfelt* «würfel*förmig*» ist erst beträchtlich viel später belegt (und wohl auch aufgekommen), und die ahd. Bildungen, die sich nach dieser Richtung bewegen[2], gehen doch von der Grundbedeutung «versehen mit..» aus. So scheint es mir deutlich, dass wir es hier mit der Nachbildung des mittellateinischen *scacatus* (allenfalls auch des franz. *eschequié*) zu tun haben.

Tatsächlich handelt es sich nun schwerlich um ein in der lebendigen Sprache geläufiges Wort: alle Belege gehen auf einen Ausgangspunkt zurück: Herzog Ernst A. Dass nämlich die Partie des Ernst B bereits in Ernst A stand, geht in Anbetracht des Verhältnisses der Herzog Ernst-Redaktionen (vgl. Vf., Herzog Ernst D und Ulrich von Eschenbach, Leipzig 1929, S. 4 ff.) einwandfrei aus der nahen Uebereinstimmung

[1] Da, soweit ich sehe, durchgängig »Gariel» gedruckt ist, sei nur im Hinblick auf das ähnlich klingende Gauriel (von Muntabel) angemerkt, dass Garel die variantenlose Form beim Pleier ist.

[2] Z. B. *gaangilôt*, *gahringôt*, *gachrapfôt*; auf sie verweist mich mein Freund W. Wissmann.

von B 2212 ff. mit Ernst D 2020 ff. hervor (vgl. bes. B 2215 *mit einer guoten miure, diu was harte tiure von edelem marmelsteine . . . geschâchzabelt und gefieret* = D 2025 *geworht von werke tiure, geschâchzabelt stuont daz gemiure . . . von liehtem mermelsteine*). Offenbar hat die Beschreibung dieser Wunderburg den Zeitgenossen einen starken Eindruck gemacht, und so hat sie z. T. direkt durch Ernst A, z. T. durch die Vermittlung von Ernst B (2213 ff. u. 2532 ff.) weitergewirkt.

Ich gebe nun zunächst die Verse von Ernst B, die in den folgenden Dichtungen wieder auftauchen, und versehe sie mit fortlaufenden Zahlen, um mich weiterhin darauf beziehen zu können:

2212 dô gesâhen sie an den stunden, (1)
eine hêrlîche burc stân, (2)
diu was al umbevân (3)
mit einer guoten miure. (4)
diu was harte tiure (5)
von edelem marmelsteine (6)
. . . . . .
swarz rôt unde wîze (gel grüene swarz r.u.w. *b*) (7)
dâmite was sie ze flîze (8)
geschâchzabelt und gefieret (9)
und ouch wol gezieret (*b*) (10)
von maniger hande bilde (11)
. . . . . .
lûter lieht als ein glas (12)
. . . . . .
ouch wâren die zinnen (13)
beide ûzen und innen (14)
meisterlîch gevieret (*b*) (15)
mit golde wol gezieret (*b*) (16)
und mit edelem gesteine, (17)
beide grôz und kleine (18)
. . . . . .
. . . berfrit brustwer (19)
gemâlt und meisterlîch ergraben (20)
. . . . . .
der schîn vil verre gleste. (21)
2547 beide ûzen und innen (22)
von meisterlîchen sinnen (23)
was sie gebûwen über al. (24)

2786 ez wart nie burc sô maere (25)
. . . . . .
erbûwen alsô schône. (26)
sist aller bürge ein krône (27)

Der erste, bei dem sich der Eindruck dieser Schilderung geltend macht, ist Ulrich von Zatzikhoven. Die z. T. schon von Jaenicke Zs. f. dt. Alt. 15,162 erkannte, aber falsch eingeschätzte Berührung wurde bereits von G. Voss, Die Sage von Herzog Ernst unter dem Einfluss Wolframs von Eschenbach, Colmar 1886, S. 10, richtig gedeutet, aber ohne Anführung des Materials. Es kann kein Zweifel sein, dass Ulrich, der auch sonst Einfluss des Herzog Ernst verrät[1] (am ehesten wohl der Redaktion A direkt), die Schilderung von Dôdône der der Burg Grippia nachgebildet hat[2]:

Lanzel. 4101 *erbûwen* wol *mit sinnen.* (23, 24)
beide ûzen (*W*) *und innen* (22)
schein sie betalle *hêrlich.* (2)
niden was der esterîch
von marmelsteine gemacht. (6)
diu mûre was der selben slaht. (4)
geschâchzabelt genôte (9)
wîz unde rôte (7)

---

[1] Vgl. R. Reitzenstein, Studien zu den Fassungen A und B des Herzog Ernst. Diss. Göttingen 1922 (maschinenschriftlich), S. 116 f. Doch lässt Reitzenstein infolge seiner irrtümlichen Auffassung vom Verhältnis der Redaktionen die Möglichkeit einer Priorität des Lanzelot offen. Zu den sonstigen nicht sehr beweiskräftigen Parallelen R.s tritt die deutliche Nachahmung:

Lanzel. 3889 dar unden *stêt* ein *brunne kalt*	B 2655 zwêne *brunnen*,
. . . . .	der eine was warm, der ander *kalt*
. . *mit waehen swibogen*	. . . . .
harte *wol überzogen.*	dâbî *stuont* ein schoene bat:
getriben ûf von grunde	daz was algemeine
. . . . .	von grüenem *marmel*steine
fliuzet der brunne in ein vaz,	*wol* gewelbet und *überzogen*,
ein edel *marmel* ist daz	gevest *mit starken swibogen.*

[2] Die genau mit Ernst B übereinstimmenden Worte sind jeweils kursiv gedruckt.

wârn die steine *gevieret*. (15)
diu mûre was *gezieret* (16)
harte *wol von golde* (16)[1]

Wenig später heisst es dann Lanzel. 5056, freilich von einer andern Burg:

Diu burc ist obenan wol (25)
erbûwen harte *schône*, (26)
siu ist aller veste *ein krône*. (27)

Dass der Pleier den Ernst B gekannt und sich streckenweise sehr stark von ihm hat beeinflussen lassen, habe ich Neophilologus XV, S. 34 ff. gezeigt. Ich wiederhole hier nur die wenigen für unsere Betrachtung wichtigen Verse Garel 2721 ff., die den Zaubergarten Escilabons im Anschluss an die Wunderburg des Ernst schildern:

2700 *ein mûre* harte *meisterlîch* (4, 23)
die linden *umbevangen* hât (3)
. . . . . .
sînen garten *wol gezieret* (10)
sinwel und nicht *gevieret*[2] (9)

von edelm marmelsteine (6)
lûter unde reine (12)
. . . . . .
diu mûre ist *marmelsteine* (4, 6)
geschâchzabelt kleine (2, 18)
rôt grüene wîz unde *gel* (7 *b*)
. . . . . .
(2781) *eine burc sâhen sie glesten*. (1 f., 21).

Kann bei der Belesenheit des Pleiers die Kenntnis des Ernst nicht weiter verwundern, so ist charakterischer für die Beliebtheit jener Schilderung, dass auch der sonst nicht gerade

[1] Auch die anschliessende Schilderung des *slâfgadem* mit dem *spanbette* weist Beziehungen zu Ernst B 2570 ff. auf.

[2] Offenbar hat der Pleier das *gevieret* = geschmückt des Ernst nicht mehr richtig verstanden und es als viereckig aufgefasst, daher seine Änderung.

zu den Ausschreibern zu rechnende, wohl in die 70er oder 80er Jahre des 13. Jh. gehörige Dichter der pikanten ritterlichen Novelle Heidin II ihrem Eindruck sichtlich erlegen ist:

198 dâ er *die* schoenen *burc* vant (1 f.)
. . . . . .
diu burcmûre ûzen was
von steinen *lieht als ein glas:* (12)
marmel rôt grüene unde wiz (6, 7 *b*)
(daran geleit was grôzer *flîz*)
von (*b*) *maniger hande bilden* (11)
. . . . . .
ergraben an den *zinnen* (13, 20)
beide ûzen und innen (14)
. . . . . .
die türme wâren *mermelîn,* (6)
geschâchzabelt gên der sunnen schîn.[1] (9)

Der Dichter der Heidin III, die in ihrem ersten Teil ja eine ganz geringfügig ändernde Redaktion von Heidin II ist, hat diese Verse mit wenigen Zusätzen wörtlich übernommen.

Nur der J. Titurel zeigt in den Partien, die dem *geschâchzabelt* benachbart sind, keine sicheren Wortanklänge an den Herzog Ernst. Aber auch hier handelt es sich um die Schilderung einer Wunderburg, die mit der im Ernst viel Verwandtschaft aufweist. Und tatsächlich steht es ausser allem Zweifel, dass auch der Dichter des J. Tit. den Herzog Ernst gekannt und verwertet hat: die unserer Stelle (Str. 6109) nur um eine kurze Strophenreihe vorausgehende Schilderung des Lebermeeres Str. 5448 und bes. 6005 ff. sowie des Aben-

[1] Auch die weitere Schilderung des Palastes Heidin II 531 ff. scheint von der entsprechenden Partie Ernst B 2562 ff. beeinflusst zu sein: der mit Smaragd und Gold ausgestattete Saal (Heid. 534 f., Ernst B 2564 f.), das elfenbeinerne Gestühl (Heid. 536, Ernst B 2615/18), der ornamentale Schmuck *von lewen und von würmen* (Heid. 539) bzw. *von lewen unde trachen, nâtern unde slangen* (Ernst B 2585 f.) lassen einen Zusammenhang vermuten, auch wenn die sonstigen wörtlichen Anklänge (Heid. 535–38 = Ernst B 2618–20) nicht sehr über das Formelhafte hinausgehen.

teuers am Magnetberg Str. 5996 f. verrät nicht nur Kenntnis der Ernstsage, sondern zeugt, wie hierfür bereits Bartsch bemerkte (Herzog Ernst S. CXLVIII f. und CL), durch wiederholte Wortanklänge deutlich für Zusammenhang mit der Redaktion Ernst B.

So ergibt sich denn, dass die scheinbar so stattliche Belegreihe Ernst B, Lanzelot, Garel, J. Titurel, Ernst D, Heidin Red. II. III. nichts für die Einbürgerung des Wortes in den lebendigen Wortschatz des 12. und 13. Jahrhunderts besagt: der Dichter von Herzog Ernst A hat es geprägt, und seine Nachfolger (für die ins Auge gefassten Partien sagte man lieber: Nachahmer) haben es unter dem Eindruck der Schilderung der Wunderburg Grippia zumeist mit der Umgebung übernommen. Aehnliches gilt gewiss für zahlreiche andere öfter belegte Fremdwörter, die man allzu leicht geneigt ist, dem allgemeinen Wortschatz sei es der höfischen Umgangssprache, sei es der Literatursprache zuzuschreiben. Wenn mir Suolahtis Buch eine willkommene Bestätigung früherer Beobachtung bot, so wird es zweifellos zu verwandten, für die Kenntnis des Wortschatzes wie für die Klarlegung literarischer Zusammenhänge wichtigen Feststellungen Anlass geben, was den Wert der mühsamen Sammlungen des Vf. nur erhöhen kann.[1]

Berlin. *Hans-Friedrich Rosenfeld.*

---

[1] Es sei gestattet, hier noch einige Bemerkungen anzuschliessen, die weder den Wert der Suolahtischen Sammlung beeinträchtigen sollen, noch den Anspruch einer Kritik erheben dürfen, vielleicht aber noch dem zweiten Bande zugute kommen können. Soweit sich aus dem vorliegenden, für die Belege ja keine Verszahlen bietenden Bande ersehen lässt, hat Suolahti sich für den J. Tit. auf die Ausgabe Hahns beschränkt. Bei der Beliebtheit des J. Tit. und der bedeutsamen Rolle, die er für die Verbreitung mancher Fremdwörter zweifellos gespielt hat, wäre es aber wichtig, zum mindesten die von Zarncke in den Abhandlungen der sächs. Gesellsch. der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl. Bd. 7 (1879) kritisch herausgegebenen Partien über den Graltempel und den Priester Johannes heranzuziehen. In dem Marienlob, das die von Hahn abgedruckte Heidelberger Handschrift wie deren Gruppe

nicht enthält, das aber zweifellos echt ist, finde ich in den ersten 25 Strophen folgende z. T. gar nicht, z. T. trotz sonstiger sehr geringer Belege nicht für den J. Tit. gebuchte Worte: Str. 11_1 *prophêcîe*, 14_1 *muscâtstingel*, 14_2 *barbigân* (dies auch in Borchlings Zusammenstellungen der Fremdwörter des J. Tit. S. 124), 14_2 *zingel*, 16_2 *spicanardes*, 23_1 *psaltêrie* 23_1 *citôrie*, (23_2 *glôrie*); in Zarnckes krit. Text a. a. O. S. 985 lautet die oben angezogene Zeile Str. 6109_4 *über al den palas unden siht man schâchzabel* (st. *geschâchzabelt*) *ûf dem esterîche* im Anschluss an die jüngere Handschriftengruppe 2, die aber gewiss im Unrecht ist; sonst wäre statt *geschâchzabelt* das für den J. Tit. nicht gebuchte *schâchzabel* nachzutragen. In jedem Falle würde es sich empfehlen, für die Zusammenstellungen der Fremdwörter des J. Tit. im zweiten Bande, da Borchlings Liste mir nicht vollständig zu sein scheint, den alten Druck neben der Hahnschen Ausgabe heranzuziehen. Weiter bemerke ich, dass in dem oben erwähnten V. 4110 des Lanzelot beide Handschriften (die eine nach Hahn noch aus dem 13. Jh.) *gemuosieret* st. *gezieret* schreiben; Lachmanns Konjektur ist vielleicht aus metrischen Gründen geboten und mag durch die Zusammenstellung mit den Parallelversen des Ernst bestätigt werden, in jedem Falle aber wäre es ratsam, das neben *muosen* isolierte *muosieren* zu verzeichnen (vgl. auch W. Grimm zu Athis und Prophilias F 82). Nicht heranzogen hat Suolahti, soweit ich sehe, die Fassungen des Schüler von Paris (vgl. Vf., Mittelhochdeutsche Novellenstudien I. Der Hellerwertwitz. II. Der Schüler von Paris. Leipzig 1927); von ihnen gehört, wie ich sicher glaube und worin mir auch die Kritik zugestimmt hat, die Gesamtabenteuerfassung bestimmt noch in das 13. Jh.; daraus wären dann Belege für *materaz*, *palmât*, *schapel*, *tiriac* (dies sonst sehr selten!), *karfunkel* zu ergänzen. Zieht man die Frauentreue heran, so müsste man das wohl auch mit der Münchener Fassung des Schülers tun, die von jener genutzt ist (Vf. a. a. O. S. 203 ff.), und daraus *muscâtbluome* (nicht *muscâtpflûme*, wie mich Suolahti selbst belehrt hat, Neuphil. Mitt. XXIX S. 170) buchen. Zum Schluss noch ein Wunsch: dass der zweite Band der neuen Sammlung im Gegensatz zur ersten ein alphabetisches Register der Verfasser (bzw. Werke) erhält, wird man kaum auszusprechen brauchen, sehr erwünscht aber wäre es, wenn dies Register dann auch auf die erste Sammlung ausgedehnt würde, da man ja doch immer beide Sammlungen nebeneinander wird benutzen müssen. Bei der Unsicherheit der Dialekteingliederung der einzelnen Denkmäler und dem Fehlen auch eines systematischen Inhaltsverzeichnisses (jedenfalls in der Separatausgabe) ist es sehr zeitraubend, in der ersten Sammlung das gesuchte Denkmal zu finden.

Late Middle English *waffore.*

The late ME. poem «Libelle of Englyshe Polycye» (edit. by Sir George Warner, Oxford, 1926) speaks of the practices of certain foreigners in the following words (ll. 396 ff.):

> Also they bere the golde oute of thys londe
> And souke the thryfte awey oute of oure honde,
> As the waffore soukethe honye fro the bee, etc.

For «waffore» one MS. has the spelling «wafour»; some MSS. give different words: «drane» (i. e. Mod. E. drone) or «waspe» (Mod. E. wasp).

In his note to l. 398 the editor points out that no other quotation of *waffore* (*wafour*) appears in the NED., where the meaning is given, with a query, as «drone». The note continues: «If there was such a word, it possibly had some connexion with F. *gaufre, wafre* in the sense of a honeycomb. All the other MSS. except A^2, which reads «drane», have «waspe». This may be a gloss on «waffore» which has found its way into the text. On the other hand, «waffore» may be merely a careless scribe's corruption of «waspe», etc.»

It seems to me unnecessary to think of a corruption of the text. The «sucking insect» may be the spider, and in such case *waffore* (*wafour*) is probably connected with OE. *gange-wœfre, gangel-wœfre,* aranea, found several times in OE. glosses; cf. John van Zandt Cortelyou, Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen- und Krustentiere (Heidelberg, 1906), pp. 103 ff., 110 f.

The ME. Bestiary (ed. Morris, EETS. 49, p. 15) makes the spider signify «de men ðat oðer biswikeð».

Waffore, being a rare word, was probably not generally understood, which explains why, in several MSS., it has been replaced by the common word «waspe».

U. Lindelöf.

Besprechungen.

Viggo Brøndal, *Ordklasserne — Partes orationis.* Studier over de sproglige Kategorier. Kjøbenhavn, G. E. C. Gad, 1928. XX + 272 p. in-8⁰, avec un tableau-index.

Dans cet ouvrage, écrit en danois, mais, grâce à un résumé français très détaillé, facilement accessible au monde savant international, M. Brøndal veut établir une nouvelle méthode de classification des mots, applicable à n'importe quelle langue.

M. Brøndal passe d'abord en revue les essais antérieurs de classer les mots et en fait ressortir les défauts. Aucun d'eux n'a une valeur universelle, ne tient assez compte des langues qui n'ont pas atteint le degré d'évolution qui caractérise les langues indo-européennes.

Le système préconisé par M. Brøndal est fondé sur quatre concepts fondamentaux: la *substance*, la *quantité*, la *qualité* et la *relation*. La catégorie *substance* ou «objet de relation» (*relatum* = *R*) comprend les «noms propres», qui désignent un objet sans le décrire d'aucune façon. L'auteur inclut dans cette catégorie aussi toutes sortes de termes techniques qui n'ont pas un caractère vraiment appellatif. La catégorie *quantité* comprend les mots qui ne désignent pas par eux-mêmes des objets réels et qui ne qualifient pas. Ils sont de purs *descripta* (*D*), des cadres vides, désignant uniquement le «situs», la «capacité de forme» (expression due à Duns Scot: *capacitas formarum*). Ce sont les «mots numéraux» ou «noms de nombre» qui remplissent cette condition. La catégorie *qualité* est, selon l'auteur, représentée par les «adverbes», notamment les adverbes qualificatifs, qui décrivent un objet ou une «situation»; ce sont des *descriptores* (= *d*). Enfin, la catégorie *relation* est représentée par les «prépositions», qui ne décrivent rien, mais désignent uniquement des rapports (*relatores* = *r*). Ces quatre catégories (*RDdr*) forment ensemble les classes appelées par l'auteur *abstraites*, degré atteint par les langues civilisées.

En combinant ces quatre catégories «abstraites» deux par deux, M. Brøndal établit six classes *concrètes*, dont les quatre classes *hétérogènes* (*Rd, rd, rD, RD*) correspondent aux quatre classes aristotéliciennes: ὄνομα, ῥῆμα, σύνδεσμος, ἄρθρον; les deux classes restantes (*Rr, Dd*) sont appelées *homogènes*. Ces six classes comprennent: *Rd* (substance + qualité), les «noms» (substantifs et adjectifs), mots qui désignent des objets qu'on munit de qualités; *rd* (relation + qualité), les «verbes», mots qui en même temps relient et décrivent; *rD* (relation + quantité), les

«conjonctions», mots qui indiquent un rapport, mais en même temps un «situs» spécial; *RD* (substance + quantité), les «pronoms» (démonstratifs, interrogatifs, relatifs et indéfinis), mots qui désignent des objets déterminés dans un cadre indéterminé; *Rr* (substance + relation), les «affixes pronominaux possessifs» (type: la désinence anglaise *'s*), qui désignent un rapport avec un objet déterminé; *Dd* (quantité + qualité), les «affixes pronominaux personnels» (type: angl. *-self*, dans *himself*, etc.), qui désignent un cadre indéterminé, muni d'une qualification. Les quatre premières classes «concrètes» se retrouvent dans toutes les langues ayant atteint un haut degré de civilisation.

En combinant les concepts fondamentaux trois par trois, M. Brøndal établit les quatre classes *complexes* (*Drd, DRd, rDR, rdR*), dont l'élément médial de chaque combinaison peut être regardé comme formant groupe aussi bien avec la catégorie précédente qu'avec celle qui suit (donc *Drd* = *Dr* + *rd*, etc.). Ces quatre catégories «complexes» comprennent, selon M. Brøndal, les classes suivantes: *Drd* (conjonction + verbe), les formes verbales en fonction de conjonctions, p. ex. les gérondifs latins; *DRd* (pronom + nom), des noms fonctionnant comme pronoms, p. ex. les pronoms personnels emphatiques, les «mots de cérémonie» (fr. *Monsieur*, esp. *Usted*) et les «nomina agentis»; *rDR* (conjonction + pronom), les noms de nombre complexes (corrélatifs: *tantum* — *quantum*, multiplicatifs, distributifs, les substantifs de nombre: fr. *douzaine*), ainsi que les pronoms possessifs emphatiques; *rdR* (verbe + nom), les adjectifs verbaux, p. ex. les adjectifs conjugués ou quasi-participes de plusieurs langues exotiques, les adverbes numéraux, ainsi que les «nomina actionis» et «nomina qualitatis».

Enfin, la classe *indifférenciée* (*RDdr*) correspond aux «interjections», qui représentent l'étape la plus primitive du langage.

Ainsi nous avons en tout, selon M. Brøndal, 15 classes de mots (4 classes «abstraites», 6 classes «concrètes», 4 classes «complexes» et 1 classe «indifférenciée»), capables, en formant des subdivisions (où une attention spéciale se porte tour à tour sur une ou deux des catégories fondamentales), d'exprimer toutes les nuances de la pensée humaine.

Que dire de ce nouveau système de classification des mots? Il me paraît *a priori* très ingénieux, étant fondé sur une idée logiquement correcte: que toute classification des mots doit reposer sur un certain nombre de concepts fondamentaux et leurs combinaisons. Je suis même prêt — à cette heure, du moins — à accepter les quatre catégories fondamentales de l'auteur (*RDdr*),

qui forment les classes *abstraites*, et leurs combinaisons en classes *concrètes, complexes* et *indifférenciée.* Mais pour les détails (en laissant de côté les «subdivisions», dont l'examen m'entraînerait trop loin), j'ai certaines réserves à faire.

D'abord, le nom de *quantité* pour la deuxième catégorie (*D*), qui s'applique parfaitement aux «noms de nombre», me paraît trop restreint, quand on pense à toutes les combinaisons où entre le concept *D*. L'auteur l'a bien vu lui-même, puisqu'il se sert, dans toutes les combinaisons avec *D*, d'autres termes plus ou moins vagues: «situs», situation, cadre (du contenu), base (de l'attribution), ordre, objet de description, objet indéterminé, faculté de détermination, indétermination, objet subjectif, substance subjective, «capacité de forme». Je ne sais vraiment pas lequel de ces termes rend, d'une façon suffisamment nette, l'idée inhérente à *D*. Peut-être le dernier, la *capacité de forme*, c'est-à-dire «l'expression d'une certaine possibilité à subir n'importe quelle détermination de forme» (voir p. 245).

Ma seconde remarque est d'un caractère plus grave. Je crois que M. Brøndal s'est trompé en plaçant les *adverbes* dans la classe *d*. Il s'agit dans cette classe de la *qualité* pure, et aucun adverbe ne me semble être un mot purement qualificatif, même un adverbe du type *bien*. Tout adverbe, quel que soit son contenu spécial, renferme aussi une idée de «situation», de «capacité de forme», de modalité (degré, lieu, temps, etc.). Il est par conséquent une combinaison de *d* avec *D*: l'adverbe représente donc bien, dans le système de M. Brøndal, la classe *Dd*. Mais quel mot représente alors la classe «abstraite» *d*? Évidemment l'*adjectif*: dans *bon* il n'y a que le concept *qualité*. Le fait qu'on a, en général, réuni les substantifs et les adjectifs sous la rubrique commune de «nom» ne saurait être un obstacle sérieux à leur séparation, ainsi que le veut l'auteur (p. 13 et suiv.). Cette classsification est sans doute due à des motifs morphologiques: la flexion identique des substantifs et des adjectifs. D'ailleurs, je dois avouer que je ne saisis pas comment un adjectif comme tel pourrait jamais évoquer l'idée de «substance» (*R*). A la classe *Rd* appartiennent donc uniquement des substantifs, à subdiviser en substantifs «concrets» (*Rd*) et substantifs «abstraits» du type *blancheur* (*Rd*).

En laissant les «adverbes» occuper la classe *Dd*, j'ai dû en expulser les «affixes pronominaux personnels», qui me semblent pouvoir être classés avec les «pronoms» (*RD*), qui comprennent ainsi tous les pronoms excepté les possessifs (*rR*), dans lesquels le concept «relation» joue un rôle décisif.

En ce qui concerne les classes «complexes», il va sans dire que les «adverbes de manière» (*heureusement*, etc.) appartiennent à la classe *Dd*, et non pas à *rdR* (quel serait alors le concept «substance»: *R*?). Pour les trois autres classes, M. Brøndal inclut dans *DRd* (pronom + nom) aussi les «pronoms personnels emphatiques» (du type latin *ego*). Je les considère simplement comme des «pronoms» (*DR*). Leur emploi emphatique est un phénomène d'ordre syntaxique. De même, je ne comprends pas pourquoi M. Brøndal fait rentrer dans *rDR* (conjonction + pronom) les «pronoms possessifs emphatiques» (du type all. *(der) meinige*). Ils sont, selon mon avis, de simples «possessifs» (*rR*). Mais toute la classe *rDR* est difficile à interpréter. M. Brøndal y range tous les noms de nombre «complexes»; on peut cependant se demander ce que les «multiplicatifs» (*bis*, etc.) ont à faire avec les pronoms (*DR*) ou avec le concept de «substance» que désigne *R*. Les mots qui paraissent le mieux rendre l'idée de la classe *rDR*, sont les «corrélatifs» (*tantum — quantum*, etc.). Mais je n'insiste pas; il y a moyen de faire rentrer beaucoup de mots (surtout appartenant aux langues exotiques et primitives) dans les classes «complexes», grâce à la possibilité de faire ressortir, dans les subdivisions (7 pour chacune des classes complexes), un grand nombre de nuances, en appuyant sur tel ou tel des éléments fondamentaux.

Quant à la classe *indifférenciée* (interjections, inclus les mots de réponse), je n'ai pas de remarques spéciales à faire.

Je suis ainsi arrivé, en suivant le système de classification parfaitement logique de M. Brøndal, à un résultat un peu différent, que voici dans ses grandes lignes:

A. *Classes abstraites:*

r (relation): prépositions;
R (substance): noms propres;
D («capacité de forme» ou «situs»): noms de nombre;
d (qualité): adjectifs.

B. *Classes concrètes:*

rd (relation + qualité): verbes;
Rd (substance + qualité): substantifs communs;
rD (relation + «situs»): conjonctions;
RD (substance + «situs»): pronoms (excepté les pronoms possessifs);
rR (relation + substance): pronoms et affixes possessifs;
Dd («situs» + qualité): adverbes modaux.

C. *Classes complexes:*
Drd (conjonction + verbe): les formes verbales «situatives» (gérondifs, etc.);
DRd (pronom + substantif): «caeremonialia»;
rDR (conjonction + pronom): noms de nombre corrélatifs;
rdR (verbe + nom): nomina actionis.

D. *Classe indifférenciée:*
rRDd (relation + substance + «situs» + qualité): interjections (dont les mots de réponse).

N'ayant que des connaissances très superficielles des langues exotiques, je ne suis pas à même de dire si, en effet, cette classification suffit à bien caractériser toutes les formes de ces langues. Les indications de M. Brøndal sont, en général, trop vagues.

Outre les subdivisions multiples qu'admet M. Brøndal, il introduit encore dans son système, pour chaque classe et sous-classe, des *universaux*, c'est-à-dire des mots courts (articles, particules génitives et mots de réponse) qui «représentent, chacun dans sa classe, le plus haut degré de généralité» et ne se rencontrent que «là où la faculté d'abstraction a atteint son développement le plus élevé dans le domaine en question» (p. 263). Ici, je ne peux plus suivre l'auteur. Je considère ces *universaux* non seulement comme superflus, puisqu'ils font partie chacun de sa classe et sont, en outre, choisis d'une façon tout arbitraire, mais aussi comme, en partie, faussant tout le système de M. Brøndal. Ainsi, si à la rigueur on peut admettre pour *r* (prépositions) comme *universal* fr. *de*, pour *R* (noms propres) fr. *chose* (*Monsieur Chose*), pour *D* le pronom neutre *il* (*il pleut*, etc.), il me semble incompréhensible que l'auteur puisse faire représenter le verbe (*rd*) par l'adverbe français *ainsi* ou le nom (*Rd*) par le pronom indéfini fr. *on*, et ainsi de suite.

M. Brøndal termine son livre en donnant un exposé — très subjectif — du rapport qui existe entre les classes de son système et les différents types de langues et de styles.

En somme, le système du savant linguiste danois est fort suggestif et mérite toute l'attention de ceux qui s'occupent des parties du discours, mais il ne saurait aucunement être considéré comme définitif.[1]

A. Wallensköld.

[1] Je signale ici deux petites erreurs qui n'ont rien à voir avec la théorie de M. Brøndal: p. 22, ligne 10 d'en bas: lire «Finland» au lieu de «Sverige»; p. 97, l. 20: lire *säkki* au lieu de *sekki*.

Alf Lombard, *Europas och den vita rasens språk.* En systematisk översikt. Uppsala och Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1926. 174 S. 8:o.

Wie der Titel sagt, will der Verf. eine systematische Übersicht der Sprachen Europas und der weissen Rasse geben. Es handelt sich also um den indogermanischen, den semitischen, den hamitischen, den kaukasischen, den uralischen und den altaischen Sprachstamm, nebst der alleinstehenden baskischen Sprache, sowie gewissen ausgestorbenen Sprachen (wie Etruskisch und Iberisch usw.). Von jenen Sprachstämmen gehört der hamitische nicht Europa, sondern nur dem nördlichen Afrika zu. Kurz, anhangsweise werden die übrigen Sprachstämme der Erde: der dravidische, der austroasiatische, die drei Sprachen dunklen Ursprungs Ostasiens (Japanisch, Koreanisch, Ainuisch), der malaiopolynesische, der australische, der papuanische, der sino-tibetische, der hyperboreische, die indianischen, der paläo-afrikanische und der neo-afrikanische, erwähnt. Einleitungsweise wird die Geschichte der Schrift (Bildschrift, Wortschrift, syllabische Schrift, alphabetische Schrift) sowie die verschiedenen Alphabete besprochen.

Das Werk, in einer flotten Sprache geschrieben, macht einen sehr angenehmen und zuverlässlichen Eindruck. Es ist nur schade, dass wegen der typographischen Kosten eine für ein solches Werk so notwendige Sprachkarte nicht beigefügt worden ist.

A. Wallensköld.

Hermann Schneider, *Germanische Heldensage.* 1. Band. Einleitung: Ursprung und Wesen der Heldensage. 1. Buch: Deutsche Heldensage (= Grundriss der germanischen Philologie, begründet von Hermann Paul, 10/1). Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1928. X + 442 S. Preis: RM. 15.—, geb. RM. 17.—.

Der Abschnitt 'Heldensage', den Symons für die erste Auflage des Paulschen Grundrisses bearbeitet hatte, umfasste 64 Seiten, seine Bearbeitung für die zweite Auflage gerade die doppelte Seitenzahl. Die vorliegende Darstellung in der neuen Ausgabe des Grundrisses enthält nur den ersten Teil des betreffenden Abschnittes, umfasst aber bereits 442 Seiten, allerdings in spaziöserem Druck als früher. Schon der äussere Umfang deutet also darauf, dass Schneiders Darstellung viel Neues bietet. Eine nähere Bekanntschaft mit dem Buche zeigt, dass die ganze Auffassung der Heldensage eine neue ist und dass die Forschungsmethoden andere geworden sind.

Die methodischen und prinzipiellen Fragen werden in der erfreulich klar geschriebenen Einleitung (S. 1—53) erörtert. Schneider betrachtet die Heldensage als ein zu der Literaturgeschichte, nicht zu der Volkskunde gehöriges Forschungsgebiet. Nach ihm existiert die Heldensage nur im Lied, ausserhalb dieses gibt es keine Heldensage. Sie ist also immer individuelle Schöpfung. Die ältesten Sänger der germanischen Heldenlieder waren Edelleute, Gefolgsleute des Königs, und die Lieder entsprossten dem kriegerischen Geist der Völkerwanderungszeit. Mit der Zeit ändert sich aber der aristokratische Charakter des Sängers und des Publikums. Fahrende Berufssänger erben das Heldenlied, welches nun einem minder ausgewählten, bunter gemischten Publikum vorgetragen wird. Die ursprünglich reine Kunstpoesie wird im Laufe der Jahrhunderte zerrüttet und zersungen und erinnert in gewisser Hinsicht an die Volkspoesie. Schneider will diese Poesie jedoch nicht zur Volkspoesie zählen, sondern betrachtet sie als ein Mittelding, das er mit der Benennung 'Erbpoesie' kennzeichnet. Das ursprüngliche Lied nennt er 'Urlied', das bereits zersungene, umgebildete 'Erblied'. Dazu kommt noch eine dritte Schicht: das 'Neulied', welches eine selbständige Schöpfung ist, aber eventuell ein Urlied zur Voraussetzung hat. Die wichtigste Neuschöpfung ist das Heldenepos, welches immer seine Entstehung einem einzelnen hochbegabten Dichter verdankt.

Als höchstes Ziel der Heldensagenforschung setzt sich Schneider die Aufgabe, die älteste dichterische Form der Sage zu erreichen. Er dringt, von den letzten Ausläufern der Heldensage seine Rekonstruktion beginnend, zu den Urliedern vor, die er auf eine verhältnismässig geringe Anzahl reduziert. Sein Verfahren, das er selbst 'analytisch' nennt, ist hierbei also aszendent; in einer allgemeinen Übersicht (S. 378—442), die er 'synthetisch' nennt, gibt er dann noch eine deszendente, hinabschreitende Darstellung von der Entwicklung der Heldensage.

Den Hauptteil der Arbeit bildet der sogenannte analytische Teil (S. 57—378). Hier werden zunächst die Nibelungensagen, dann die Gotensagen, d. h. die Dietrichsagen behandelt; unter der Rubrik 'Die kleineren Sagenkreise' werden die Sagen von Walther, Ortnid und Wolfdietrich und Hilde-Kudrun besprochen. Mit überlegener Sachkenntnis und grossem Scharfsinn analysiert Schneider seinen reichhaltigen Stoff, dabei in die kleinsten Einzelheiten eindringend und überall zu der Fülle von Einzelproblemen Stellung nehmend, die Argumente prüfend und wählend. Dem Leser, der das in Betracht kommende Material nicht so beherrscht wie der Verfasser und in der einschlägigen Literatur nicht so orien-

tiert ist wie er, ist es oft recht schwer, mit dem Führer gleichen Schritt zu halten und die nötige Kontrolle auszuüben. Obwohl man sich nicht immer des Eindrucks erwehren kann, dass die in der Einleitung aufgestellten Theorien und Prinzipien hie und da vielleicht etwas zu schematisch durchgeführt werden, kann man sich doch andererseits gerade bei der Durchführung der neuen Forschungsmethoden in diesem 'analytischen' Teil davon überzeugen, dass sie einen gewaltigen Fortschritt der ganzen Heldensagenforschung und zugleich eine wohltuende Befreiung von älteren festgewurzelten Vorurteilen bezeichnen. Von den Vorarbeiten, welche zu diesem Ergebnis beigetragen haben und aus welchen Schneider in seiner Gesamtdarstellung reichen Gewinn gezogen hat, sind besonders die Untersuchungen Heuslers hervorzuheben, aber natürlich kommt dabei auch die Forschung Olriks und vieler Anderen in Betracht.

Der erste Teil von Schneiders Heldensage umfasst bloss die Sagen, «die in der Gestalt des mittelhochdeutschen Heldenepos ihre endgültige Formung erhalten haben». Die «nichtdeutschen Sagen, d. h. die skandinavischen Heldensagen, die gautischen, schwedischen, dänischen, die in Lied, Epos und Roman bei Engländern, Dänen, Westnordländern fortleben», sind dem zweiten Teil vorbehalten. Mit grossem Interesse sieht man der Fortsetzung dieses bedeutenden Werkes entgegen, das die moderne Heldensagenforschung im besten Sinne des Wortes verkörpert.

Hugo Suolahti.

Friedrich Maurer, *Studien zur mitteldeutschen Bibelübersetzung vor Luther* (= Germanische Bibliothek, begründet von Wilhelm Streitberg †, zweite Abteilung: Untersuchungen und Texte). Heidelberg, Carl Winter, 1929. XII + 144 S. Preis: RM. 7.—, geb. RM. 9.—.

Walther Ziesemer, *Studien zur mittelalterlichen Bibelübersetzung* (= Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft. Geisteswissenschaftliche Klasse. 5. Jahr. Heft 5. S. 367—384). Halle, Max Niemeyer, 1928/1929. Preis: RM. 1.60.

Die vorliegenden beiden Untersuchungen beschäftigen sich mit den Problemen, die sich an die vorluthersche Bibelübersetzung anknüpfen, und zeugen von dem wachsenden Interesse für dieses noch nicht genügend beachtete Forschungsgebiet.

In den Studien Maurers handelt es sich eigentlich um zwei wichtige vorluthersche Denkmäler, die Beheimsche Evangelienübersetzung und die niederländisch-deutsche Evangelienharmonie,

ihre Entwicklungsgeschichte und ihr gegenseitiges Verhältnis. Aber im Zusammenhang mit diesem engeren Untersuchungsobjekt werden auch Probleme von allgemeinerer Art behandelt, vor allem die Frage nach dem Zweck der vorlutherschen Bibelübersetzungen und ihrer Stellung zu der Kirche.

Maurer ist zu seinen Studien veranlasst worden durch den Fund eines Bruchstücks der Evangelienübersetzung im Archiv der Stadt Bensheim. Dies Bruchstück weist Übereinstimmungen mit dem Beheimschen Evangelienbuch auf, es stellt sich aber heraus, dass jenes eine ältere Stufe vertritt als dieses und dass zahlreiche Abweichungen in dem Evangelienbuch dadurch zu erklären sind, dass es durch eine in einer Münchener Hs. vorhandene Evangelienharmonie beeinflusst worden war. Diese Beziehungen der Harmonie zu dem Beheimschen Evangelienbuch waren von Lüdtke aufgedeckt worden, der eine mit der Münchener verwandte Handschrift der Harmonie, die Uffenbachsche (U), in den Kreis dieser Untersuchungen zog und noch ein mittelniederdeutsches Plenar (O) berücksichtigte, welches dieselben Epistelperikopen bietet wie U und in bezug auf die Evangelienlesungen mit dem Beheimschen Buch übereinstimmt. Diese dreifache Art der Verschlingung hat Maurer in seinen Studien zu erklären versucht. Er gelangt zu folgendem Ergebnis.

Im 13. Jh. war in Köln in Dominikanerkreisen eine Übersetzung einer lateinischen Evangelienharmonie entstanden, die nach Holland, Alemannien, Schwaben, Bayern sowie nach Mittel- und Niederdeutschland verbreitet wurde. Sie kam schon in der ersten Hälfte des 14. Jh. nach Ostmitteldeutschland, in die Diözese Magdeburg. Hier war bereits zu Anfang desselben Jh. eine Evangelienübersetzung entstanden oder jedenfalls in Niederschrift vorhanden. Vor 1343 wurde diese Übersetzung mit Hilfe jener Evangelienharmonie überarbeitet, und das so verbesserte Exemplar wurde 1343 für den Klausner Matthias Beheim zu Halle abgeschrieben. Aus derselben Evangelienübersetzung war aber vorher, ebenfalls vor 1343, ein Evangeliar ausgezogen und mit einem Epistolar anderer Herkunft zu einem Plenar verbunden, das 1390 ins Niederdeutsche umgeschrieben wurde (O). Auch die Harmonie wurde mit demselben Epistolar vereinigt und wanderte dann wieder nach dem Westen (U). Maurer hat auch Beziehungen zu anderen mitteldeutschen Übersetzungen und Plenarien erwogen, ist aber zu einem negativen Resultat gelangt. Die Frage nach der Verwandtschaft mit den Spiegeln menschlicher Behaltnis bleibt noch offen.

Nach Maurers Feststellung ist also die Evangelienharmonie wahrscheinlich von Dominikanern besorgt worden, aber auch der

andere in den Studien behandelte Übersetzungszweig muss nach ihm zum mindesten sehr bald in den Gebrauch der Dominikaner gelangt sein. Damit wird Maurers Stellung zu der Streitfrage, ob die vorlutherschen Bibelübersetzungen nur den Sektierern zuzuschreiben sind, gekennzeichnet. Aus seinen Untersuchungen geht hervor, dass die Übersetzer der Bibel keineswegs immer aus kirchenfeindlichen Gründen ihre Arbeit ausführten. Sie hatten vielmehr die Absicht, für die religiöse Unterweisung und Förderung der Mönche und der Nonnen ein Hilfsmittel zu schaffen oder auch ein Buch für die private Andacht zu stande zu bringen. Auch als Hilfsmittel zur Vorbereitung der Priester für den Gottesdienst könnten die Handschriften dieser Übersetzungen gedient haben.

Sowie die Studien Maurers uns vorliegen, bilden sie keine einheitliche, in Einzelheiten durchgeführte, Untersuchung der in Betracht kommenden Übersetzungszweige. Die Proben, die aus den Handschriften zum Vergleich herangezogen werden, sind oft recht knapp, und auch sonst kann der Leser sich nicht immer wegen des fragmentarischen Beweismaterials von den Resultaten und Behauptungen des Verfassers selbständig überzeugen. Dies hängt damit zusammen, dass die Studien — wie ja auch Maurer im Vorwort aussagt — kein fertiges Buch sind, sondern ein Auszug aus Forschungen, die noch fortgesetzt werden sollen. Daher kommt es wohl auch, dass die Disposition der Darstellung nicht ganz einwandfrei ist; dieselben Fragen werden bisweilen wiederholt an anderer Stelle behandelt. Nach Maurer hat seine Arbeit ihren selbständigen Wert «in den methodischen Neuerungen und als Einführung in die Fragen, mit denen sie sich beschäftigt». Wenn er dabei auf die Auswertung der Lesarten der Vulgata als eine methodische Neuerung hinweist und meint, dass diese Lesarten von ihm zum erstenmal für die Beurteilung der Zusammengehörigkeit der Handschriften prinzipiell ausgewertet sind, so dürfte das nicht ganz stich halten. Aber es ist besonders anerkennend hervorzuheben, dass Maurer in seinen Studien durch gleichzeitige Anwendung verschiedener zu Gebote stehender Mittel — der Verschiedenheiten und Übereinstimmungen in den Vulgatalesarten und Heiligenkalendern usw. — zur Aufhellung der Geschichte der behandelten Handschriften beigetragen hat, und dass er durch Hinweise auf Veränderungen, Weglassungen oder Zutaten, den Stand der Abschreiber, die allgemeine Zeitlage usw. in methodologischer Hinsicht die Forschung der vorlutherschen Bibelübersetzung gefördert hat. Man hat dabei zwar den Eindruck, dass das rein sprachliche Moment von den übrigen methodologischen Mitteln zu sehr in den Schatten gestellt wird. Aber

das mag auch mit dem etwas fragmentarischen Charakter des Buches zusammenhängen.

Der Verfasser sagt im Vorwort, dass es ganz unbestimmt sei, wann er die Fortsetzung seiner vorliegenden Studien wieder aufnehmen könne. Es wäre wirklich schade, wenn sie bis in unbestimmte Zukunft aufgeschoben würden, denn das, was Maurer in seinem Buche bereits geboten hat, lässt die Fortsetzung der Studien in einem breiteren Rahmen als höchst wünschenswert erscheinen.

Die Studien Ziesemers beziehen sich auf den Wortschatz der vorlutherschen Bibelübersetzungen. Der Vergleich des Bibeldruckes von Mentel, der in Strassburg im Jahre 1466 erschien und dessen Wortschatz bairischen Charakter trägt, mit dem von Zainer im Jahre 1475 ebenfalls in Strassburg besorgten Druck zeigt, dass die letztere Bibel stark überarbeitet ist. Namentlich weist der Wortschatz bedeutende Veränderungen auf, wobei besonders der Einfluss Mitteldeutschlands sich bemerkbar macht. Es zeigt sich weiter, dass diese Bibel in bezug auf den Wortschatz mit dem Königsberger Text der ostdeutschen Apostelgeschichte und mit der ostmitteldeutschen Prophetenübersetzung des wahrscheinlich in Thorn ansässig gewesenen Claus Cranc vielfach übereinstimmt. Die Änderungen der Zainerschen Bibel im Vergleich zu der Mentelschen, die eine Modernisierung und eine Annäherung an die Wortwahl der Lutherbibel bezeichnen, sind nach Ziesemer aus der ostdeutschen Schriftsprache zu erklären, welche nach Westen und Südwesten auf das alte Mutterland zurückwirkte. Dieser Einfluss der Sprache steht wieder im Zusammenhang mit dem kulturellen Aufschwung der ostdeutschen Kolonialländer, den wir besonders durch die Forschung Burdachs kennen gelernt haben. In einem Anhang vergleicht Ziesemer noch einige andere Texte, um die ostmitteldeutschen Eigenheiten hervorzuheben. Die anregende kleine Abhandlung gehört in den Bereich umfangreicherer Studien des Verfassers, die uns bereits durch die Ausgabe der 'Apostelgeschichte' und 'die Literatur des deutschen Ordens' vorteilhaft bekannt sind und als deren Frucht die Ausgabe des obengenannten Cranc demnächst erscheinen wird.

Hugo Suolahti.

Deux versions inédites de la légende de l'Antéchrist en vers français du XIII^e siècle, publiées par **E. Walberg** (Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund. XIV). Lund, C. W. K. Gleerup, 1928. LXXV + 104 p. gr. in-8^0 avec une planche.

Des cinq versions connues en vers français de la légende de l'Antéchrist, M. Walberg publie les deux restées jusqu'ici inédites, celle du ms. Paris, Arsenal, 3645, anonyme, en vers octosyllabiques à rimes appariées, et celle du ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 1444, due à un certain Berengier, en alexandrins réunis en laisses monorimes. Après avoir, avec sa compétence connue, rendu compte du contenu des deux poèmes et de leurs sources, de la versification et de la langue des poèmes conservés, ainsi que de la langue des copistes, M. Walberg donne une édition critique de ces deux versions, avec, en appendice à la première version, un texte de 178 alexandrins en laisses monorimes, qui la précèdent dans le ms. de l'Arsenal, et qui contiennent une prière adressée à Jésus-Christ, à la Sainte Vierge et à saint Michel. L'édition de ces poèmes, fort soignée, cela va sans dire, est munie de notes, de glossaires et de tables des noms propres.

Voici quelques petites remarques se rapportant au texte rétabli:

1er poème. La correction du vers corrompu 111 (p. 6) ne me satisfait pas. Est-ce que vraiment l'Antéchrist sera tantôt rouge comme du sang, tantôt blanc? Puisque, dans le vers précédent, il est question de foudres et de tempêtes, il serait plus naturel de penser ici à quelque autre phénomène de la nature. On pourrait p. ex. lire, en corrigeant, au vers 110, *il* en *i* et en ajoutant comme sujet du vers 111 les mots *Li solaus: He iert teus jor ke i sera Li solaus vermeus come sanc.* — V. 155. Ne faudrait-il pas écrire *qanqë il* (avec tréma sur *e*; cf. *Elië e* 240, *apostrë enseignerent* 472, *mortë e* 855, *vië e* 1190)? — V. 371 (cf. p. XXXII). Le futur *chaïront* me semble bien improbable en regard des formes *chaira, caira, qeirunt, cairont, chairont.* Je préférerais lire: *Si cairont [tres]tuit ensement.* — V. 495. Lire *S'il.* — V. 561. La leçon proposée dubitativement en note (*aïdiroit*), ne me semble guère possible, le verbe *aidier* ayant très rarement un radical protonique dissyllabique. — V. 855. Pour éviter l'hiatus choquant *mortë e* on pourrait lire, en changeant l'ordre des mots: *Qe si morte m'as e destruite.* — V. 862. L'introduction dans ce vers de la 3e pers. du subj. *venisse* au lieu de la leçon du ms. *venist* me semble fort risquée. Je préférerais ajouter, au début du vers, un *Qe* causal (*Qe meiz me venist nïent estre*). — V. 918. J'approuve la leçon du texte rétabli, l'hiatus *li en* étant très rare. — V. 989. Je propose la correction: *Qi vos devoient ameistrer.* — V. 991—2. La rime *blaimer: ver* (= *voir*) me paraît fort suspecte; elle est, en outre, la répétition de celle en *-er* des vers précédents. Mais il est tout à fait inutile de supprimer les vers 989 et 992, ainsi que le propose M. Walberg

(p. 53). La correction de *blaimer* en *doloir* suffit. — V. 993. Peut-être *tozjors* au lieu de *totesvoies* pour avoir un *avïez* trissyllabique.

Appendice. V. 2, note. La leçon du ms. *fofrir* appartient au v. 3. — V. 31. Le premier *e* est peut-être intercalé (*Mais jeüner, veiller ....*).

Notes. P. 50. Le numéro «V. 100» est fautif, vu sa place entre V. 139 ss. et V. 153.

Glossaire. Respondre. Corrigez «507» en «506».

II^e poème. V. 206. Lire *avront*; cf. *avra* 285, 290, 329, etc. — V. 532. Ne faudrait-il pas corriger *affennés* plutôt par *assen(n)és* que par *affermés*?

A. Wallensköld.

E. G. R. Waters, *A fifteenth Century French Algorism from Liége.* Reprinted from Isis, n° 38 (Vol. XII), May 1929, p. 194—236 (fac-similé). Bruges, The Saint Catherine Press Ltd.

Continuant ses recherches sur des traités d'arithmétique du moyen âge, M. Waters, professeur à l'Université d'Oxford, publie ici un autre[1] texte qui n'avait pas encore été étudié. E. Gachet en avait cependant cité, dès 1848, quelques vers dans les *Comptes rendus de la Commission d'Histoire* de Belgique, et une brève mention en est faite dans la description du ms. 10457—64 du nouveau *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale* de Bruxelles (t. IX, n° 6513). C'est un poème de 495 vers (les chiffres arabes qui, après le v. 40, occupent une ligne ne doivent pas compter pour un vers) où il y a de nombreuses obscurités et sans doute des lacunes. La langue a un aspect wallon très prononcé. L'éditeur traduit intégralement le texte, ce qui est louable, et le fait précéder d'une brève introduction où il indique e. a. que le modèle du poème est, tout au moins pour le plan général, le traité bien connu de Holywood, écrit vers 1250. Le glossaire contient de nombreux termes techniques et autres qui ne figurent pas dans les dictionnaires de l'ancien français. — Au vers 9, que M. W. a marqué d'un point d'interrogation, *desquent* est évidemment pour *descent.* C'est une graphie à rebours. V. 40, s'il faut corriger, c'est *Veis les chi* et non *Veis le chi* qu'il faut mettre. V. 167, *pius* est sans doute une faute d'impression pour *puis.*

A. Långfors.

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen,* 1929, p. 83.

Kr. Sandfeld, *Syntaxe du français contemporain.* I. *Les pronoms.* Paris, H. Champion, 1928. XII + 475 p. gr. in-8°.

C'est un ouvrage de longue haleine dont le savant professeur danois nous présente ici le premier tome. Celui-ci ne nous renseigne que sur le rôle que jouent, dans le français de nos jours, les pronoms personnels, possessifs, démonstratifs, interrogatifs et indéfinis. Les pronoms relatifs sont réservés au tome suivant, qui traitera des propositions subordonnées.

Dans un ouvrage de cette importance, il s'agit avant tout de bien ordonner les matériaux, d'interpréter les constructions grammaticales d'une façon rationnelle et — d'être aussi complet que possible. Je crois que, en ce qui concerne les deux premiers points, M. Sandfeld a en général bien réussi. Quant au troisième point, il est évident qu'il y a des lacunes, mais qui seront faciles à combler.

La force d'une syntaxe détaillée est dans la richesse des exemples, et, de ce côté, il n'y a rien à désirer. M. Sandfeld fonde son exposé sur une lecture abondante, comprenant avant tout des auteurs dont l'activité principale tombe après 1870. Il y a une ressemblance évidente entre la grande syntaxe française du Norvégien Johan Storm[1] et celle de M. Sandfeld; mais tandis que Storm se contente en général de grouper les exemples sans les commenter, M. Sandfeld ne laisse pas de nous donner les explications nécessaires, ce qui rend son ouvrage beaucoup plus agréable à lire.

Voici une petite remarque sur une question de détail:

Au § 32 (p. 52), M. S. rend compte de l'emploi de *y* au lieu des datifs *lui* et *leur,* dès qu'il s'agit de «choses», mais il dit aussi qu'il y a une tendance à employer les formes pronominales, «dès qu'il s'agit d'une chose déterminée et individuelle et non d'une catégorie». Il semble cependant qu'il faille ajouter que l'emploi de *y* est impossible, aussitôt qu'il est question de verbes ou d'adjectifs dont le complément indirect est normalement une personne. C'est pourquoi *y* n'est pas admissible dans ces exemples cités par M. S.: *Le naturalisme — ce que je lui reproche, c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature. — On lui est reconnaissant (ɔ: au cachemire de l'Inde) de ses services. — Les dames de la ville lui donnaient (ɔ: au magasin) leur clientèle. — Le fait qu'elle (ɔ: la maison) contenait un homme mort ... lui conférait un intérêt momentané. — Leemans lui devait quelques bonnes affaires, à ce livre. — Je peux*

[1] Voir *Neuph. Mitt.,* 1911, pp. 33—34; 1917, pp. 46—48; 1920, pp. 140—145.

bien avouer ces larmes-là; je leur dois le meilleur instant de ma vie. — A cet argent, M. de Bligneul ne lui demande rien. — Qu'est-ce que lui est arrivé, à ce café? (*y* aurait un sens local, = *là*). — *Les poètes appellent ça le lyrisme. Moi, j'aime autant ne pas lui donner de nom.* Au contraire, dans les exemples suivants le pronom peut très bien être remplacé par *y*: *si ce n'est pas l'amour, c'est quelque chose qui lui ressemble. — Laisse donc tes chaussettes — — tu vas leur faire des trous. — Le rappel constant du malheur public nous force à lui comparer nos malheurs privés.*

J'ai dit ci-dessus qu'il y a des lacunes dans l'exposé de l'auteur. Cela est d'autant plus pardonnable que M. S. rend compte non seulement de la langue littéraire et de la langue de tous les jours, mais aussi du langage vulgaire et argotique. Comme exemple d'une omission appartenant à la dernière catégorie je cite la phrase *Quel prix que vous me demandez?*, mise dans la bouche d'un boucher (Henri Duvernois, *Le Professeur,* dans *La Petite Illustration,* 1928, n° 402, p. 5, col. 1). M. Sandfeld me dira peut-être que ce cas sera traité avec les pronoms relatifs, puisque la phrase complète devrait être *Quel prix est-ce que vous me demandez?* Mais alors, pourquoi mentionner au § 204 les constructions *qui est-ce qui (qu'est-ce qui), qui est-ce que?* — Je me demande aussi pourquoi la locution *tel quel* (p. ex. *Il parle un français tel quel*) n'est pas signalée sous le pronom indéfini *tel.*

L'auteur, qui a écrit ce livre surtout en vue de l'enseignement universitaire du français en Danemark, compare souvent une construction française avec la façon de s'exprimer des Danois. Comme cependant l'ouvrage, par tout son caractère, a une valeur internationale, ces comparaisons sont inutiles à beaucoup de lecteurs. Il aurait mieux valu, si une fois l'auteur y tient absolument, les rejeter en note.

Mon impression de l'ouvrage de M. Sandfeld est que c'est un livre dont tous les romanistes, de quelque pays qu'ils soient, pourront tirer grand profit. *A. Wallensköld.*

Hanns Heiss, *Molière* (Das wissenschaftliche Weltbild, herausgegeben von **P. Hinneberg**). Leipzig, Quelle & Meyer, 1929. 220 p. 8:o. Prix, relié RM. 8.60.

Il a paru en Allemagne, dans l'espace de deux ans, trois monographies de Molière qui ont pour auteurs MM. Gutkind[1],

[1] Curt Sigmar Gutkind, *Molière und das komische Drama* (Halle, Niemeyer, 1928).

Küchler[1] et Heiss. Dans les chapitres de ce dernier livre (La vie de Molière — Service de cour et art dramatique — Coup d'œil sur l'œuvre et l'évolution de Molière — Les Précieuses ridicules et Les Femmes savantes — De Sganarelle à l'École des Femmes — Le Misanthrope — Le Tartuffe — Le Malade imaginaire — Interprélations de Molière — La signification de Molière) l'élément purement biographique s'efface devant l'étude de Molière artiste. M. H. parle même avec une certaine ironie des recherches qui nous ont révélé des détails secondaires de la vie du grand comique. «Il était certes, écrit-il, désirable d'apprendre que Molière n'était pas né rue de la Tonnellerie, mais dans le voisinage immédiat, rue Saint-Honoré, et là même, non pas au coin de la rue des Vieilles-Étuves, mais vraisemblablement quelques maisons plus bas. Et il était encore plus désirable d'apprendre qu'il n'était pas né, comme on l'avait cru, en 1620 ou 1621, mais en 1622. Mais sommes-nous pour cela plus avancés que ne l'était p. ex. Bayle qui était réduit à écrire, dans son *Dictionnaire*, que Poquelin était né à Paris vers 1620?» M. H. rappelle que personne aujourd'hui ne pourrait se vanter d'avoir lu tout ce qui a été écrit sur Molière. On aurait en effet tort de vouloir trouver dans ce livre un relevé complet des interprétations proposées avant lui. Dans cette annonce sommaire il ne pourrait être question de signaler, et encore moins de discuter, les appréciations portées par M. H. sur les critiques antérieurs, ni ses opinions personnelles. MM. Küchler et Heiss ont eu l'idée originale de rendre compte mutuellement de leurs livres sur Molière dans *Die Neueren Sprachen*, XXXVII, 493. On trouve dans le compte rendu fait par M. Küchler un exposé utile de l'économie du livre de M. Heiss et la discussion de quelques questions essentielles.

A. L.

Eilert Ekwall, *English River-names.* Oxford, Clarendon Press, 1928. XCII + 488 pp. Price: 25 s.

Professor Ekwall, of Lund, one of the leading men in the rapidly progressing study of English place-names, gives in this new and truly monumental work a survey of the numerous river-names of England, submitting them to a detailed historical and etymological examination. Of all geographical names, the names of rivers seem to offer the hardest problems for solution. Races and settlements in a district may change, sometimes more than once, in the course of the ages, but in very many cases the

[1] Walther Küchler, *Molière* (Leipzig, B. G. Teubner, 1929).

earlier name of a water-course, at any rate of a river of some importance, is taken over by the new settlers and phonetically adapted to their own tongue, or sometimes deformed by popular etymology. Consequently a great proportion of river-names in living use have no affinity to the language actually spoken. Among English river-names, still in use or found in historical documents, a very great number are of pre-English, mostly of British, origin, and a thorough knowledge of Celtic as well as of English philology forms part of the indispensable equipment of the investigator who takes up the arduous task of explaining their meaning and etymology. As the Celtic names were generally taken over by the Anglo-Saxon invaders during a period from which hardly any written linguistic documents are available, and as, moreover, local dialectal varieties have to be taken into account, the conjectural elements with which the investigator has to deal are truly bewildering. The very nature of the material at his disposal often precludes results of absolute certainty. Very often more than one explanation seems possible, and in numerous cases the etymology of a river-name will probably always remain more or less obscure.

In the Introduction to his work, Prof. Ekwall gives an account of the principles and the method adopted. He has made a very full and rich collection of names of rivers and streams, tracing the shifting forms of the names back through the ages, if possible to the Old English period. As the numerous documents containing such materials are only in part accessible in print, a large number of manuscripts have had to be consulted. This vast material has then been examined and elucidated with the aid of general and local history as well as of comparative philology. But the learned author has not been content with the information gained from books and documents or from maps. As a motorist he has traversed England in many directions, visiting rivers and trying to get a first-hand knowledge of topography. Very often this open-air work has thrown light on the character of a name and made it clear why streams have been called by names meaning «black», «dark», «light», «winding», «swift», etc.

Prof. Ekwall's great work is one of the most important contributions to English Philology which have appeared in recent years. The Clarendon Press has issued the book in a beautifully printed and stately volume, such as readers are wont to expect from the printing press of the University of Oxford.

U. Lindelöf.

Les Cent nouvelles nouvelles, publiées par **Pierre Champion.** Paris, E. Droz, 1928. I—II. CVII + 312 p. brochés, et un album en portefeuille, in fol. Prix: 330 fr.

L'unique manuscrit de ce célèbre recueil de contes est conservé à Glasgow et a été publié, peu correctement, en 1858 par Thomas Wright. La belle édition de M. Champion reproduit le texte du manuscrit, légèrement retouché à l'aide de la première édition Vérard, qui est de 1486. Le texte ainsi présenté est parfaitement lisible et les critiques ont maintenant à leur disposition tous les éléments nécessaires pour apprécier la valeur des leçons et pour étudier de près les passages obscurs, d'autant plus que Le Roux de Lincy a jadis donné une bonne réimpression de la première édition Vérard. Dans l'introduction, M. Ch. donne d'abord, avec une rare compétence, des renseignements sur les conteurs nommés dans les nouvelles. Puis il étudie la question de savoir qui est l'«acteur», c'est-à-dire le rédacteur du recueil, qui s'attribue cinq nouvelles. Écartant d'une manière définitive, semble-t-il,[1] Antoine de la Sale, il se prononce, sur la base d'une forte démonstration, en faveur du seigneur de la Roche, Philippe Pot, qui est expressément nommé comme conteur de quinze nouvelles. Si on ajoute à son acquit les cinq nouvelles de l'«acteur», Philippe Pot serait l'auteur d'un cinquième du recueil. Ce Philippe Pot, seigneur de la Roche-Nolay, né en 1428, est un personnage bien connu. Mentionné comme échanson de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dès 1449, c'est un familier du duc, son conseiller et chambellan. Comblé de dons et d'honneurs, il meurt, célibataire, à l'âge de 66 ans, en 1494. Le chroniqueur Pierre Chastellain dit de lui qu'«il avoit le don de parler et de bon esprit en luy». Rien ne s'oppose à ce que ce soit lui qui ait rédigé les nouvelles contées dans l'entourage de son maître. Les allusions, qu'on trouve dans les contes, à divers événements dont les dates sont connues ont permis à M. Ch. d'établir que les *Cent nouvelles nouvelles* ont été rédigées entre 1456 et 1461, dans le pays de Brabant. La substantielle introduction de M. Ch. est complétée par une étude sur les sources des contes, par une analyse littéraire et enfin par une suite de pièces d'archives qui permettent d'affirmer que nombre de conteurs, au lieu de s'inspi-

[1] M. Gustave Cohen (dans *Les Nouvelles Littéraires* du 24 août 1929) est cependant entré dans la lice pour défendre cette hypothèse, tandis qu'il paraît à M. F. Desonay (*Revue belge de philologie et d'histoire,* VIII, 997) «que l'heure est venue de la reléguer définitivement au rang des légendes dédorées».

rer de sources littéraires, ont trouvé leurs sujets dans les événements quotidiens de leur entourage immédiat.

L'album contient les cent miniatures du manuscrit de Glasgow et les bois figurant dans l'édition Vérard. Le nombre de ces derniers, qui sont indépendants de l'illustration du manuscrit, est très inférieur à celui des contes, Vérard ayant utilisé, pour des raisons d'économie, la même miniature plusieurs fois.

Cette luxueuse édition, tirée à petit nombre, ne saurait atteindre le grand public, comme elle le mériterait par sa qualité. Il faut vivement souhaiter de voir paraître une édition réduite, sans les illustrations, qui ne sauraient figurer dans un livre populaire, les miniatures de Glasgow étant des plus libres. En attendant, la grande édition ne pourrait manquer à aucune grande bibliothèque où l'on étudie la littérature du XV^e^ siècle.[1]

Arthur Långfors.

---

[1] Le glossaire qui termine le volume II est très utile, bien qu'un peu sommaire dans ses explications. Pourquoi traduire, p. ex., *papelars* par «les moines»? C'est un qualificatif donné souvent aux moines:

> ... la papelarde,
> Corratiere, mendiante religion,

dit déjà Gervais du Bus. Mais le *mot* ne signifie pas «moine», mais «hypocrite», comme tout le monde le sait, puisqu'il est dans La Fontaine. *Aherter (s')* n'a jamais existé; le texte (p. 226) porte *s'ahert,* présent de *soi aherdre,* «s'attacher» ou «*s'attaquer*». — «*Deceuté,* p. 60, trompé»; lire *deceute,* trompée; le texte porte d'ailleurs la forme correcte *deceute*; c'est une forme picarde, avec le *t* caduc conservé (ou plutôt rétabli par analogie), variante de *deceue,* «déçue». — «*Dolosoir* (p. 66) [V. Doulousoir].» Cette dernière forme a été oubliée. Ni l'une ni l'autre n'ont existé; l'infinitif est *doloser.* — «*Encloir (s')*, p. 240»; lire *enclore (s')*; le texte porte *s'encloit,* qui est une forme modernisée de *s'enclooit.* — «*Radde,* p. 97, vite. Voir *Roide*»; ce dernier mot manque au glossaire; il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre *rade* rapidus et *roide* rigidus. — «*Ramponner,* p. 95 [V. *reprouver*], gronder»; le mot *reprouver* manque au glossaire; *ramponner* ne signifie pas «gronder», mais «(se) moquer», comme le montre d'ailleurs clairement le texte: «quand il eust bien esté ramponné sur ce et rigolé de ses compaignons».

Eingesandte Literatur.

Altdeutsche Textbibliothek, 2: Gregorius von *Hartmann von Aue*, hrsg. von *H. Paul*, sechste Auflage, bes. von *A. Leitzmann*. Preis: RM. 2.50. — 27: Schriften aus der Gottesfreund-Literatur, 3. Heft. Merswins Neun-Felsen-Buch (Das sogenannte Autograph), hrsg. von *Ph. Strauch*. XVI + 168 S. Preis: RM. 5.–. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929.

Altnordische Saga-Bibliothek, 18: Ágrip af Nóregs Konunga Sogum, hrsg. von *Finnur Jónsson*. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. XIX + 65 S. 8:o. Preis: RM. 4.50.

Anstalt für Sudetendeutsche Heimatforschung der Deutschen Wissenschaftlichen Gesellschaft in Reichenberg, Band I: Der Ackermann aus Böhmen des *Johannes von Saaz*, hrsg. von *A. Bernt*. Heidelberg, Carl Winter, 1929. Preis: geh. RM. 2.50.

Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond, 37: Das Moralium Dogma Philosophorum des *Guillaume de Conches*, lateinisch, altfranzösisch und mittelniederfränkisch, hrsg. von *John Holmberg*. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1929. 218 S. 8:o. Preis: geh. Schw. Kr. 12.—.

Bausteine zur Geschichte der deutschen Literatur, XXVI: *Luise Kolb*, Klingers «Simsone Grisaldo». Halle, Niemeyer, 1929. IX + 115 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.50.

Le Poème Moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Édition complète par *Alphonse Bayot* (Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique. Textes anciens. Tome I). Bruxelles, Palais des Académies, 1929. CCII + 303 p. 8:o.

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 78: *H. F. Muller*, A Chronology of Vulgar Latin. IX + 172 S. Preis: RM. 12.50. — 79: *Nellie Nicolet*, Der Dialekt des Antronatales. Lautlehre, Formenlehre, Texte, Glossar. VIII + 212 S. Preis: RM. 16.—. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929.

Magnus Björkenheim, Äldre fransk litteratur på herrgårdar i Finland. Helsingfors, Söderström & C:o., 1929. 193 S. 8:o. Preis: geh. FM. 100.—.

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome VI: Le XVIII^e siècle. Première partie: Le mouvement des idées et les vocabulaires techniques. Fascicule premier. Paris, Armand Colin, 1930. XXXIX+519 p. gr. in-8°. — Par rapport au XVII^e siècle, pendant lequel le régime des puristes avait essayé autant que possible de restreindre le libre développement de la langue française, le XVIII^e

siècle est une époque éminemment novatrice. Des termes techniques de toute sorte font leur entrée dans la langue littéraire et lui donnent un aspect parfois fort différent de celle du siècle de Louis XIV. — Ce sont ces néologismes, cet aspect nouveau de la langue française, que M. Brunot étudie dans le sixième tome de son admirable *Histoire de la langue française*. L'abondance des matières l'a obligé de répartir ce tome en deux parties, dont la première rend compte de l'état intellectuel et matériel de ce siècle, autant que cet état se reflète dans les vobulaires techniques du temps. Cette première partie du tome est, à son tour, divisée en deux fascicules, dont le premier (celui que j'ai sous les yeux) comprend la langue de la philosophie, de l'économie politique, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la politique et des finances, tandis que le second fascicule traitera de la langue des sciences et des arts. Pour la seconde partie du tome, l'auteur fait connaître les rubriques «L'époque post-classique» et «Tradition et nouveautés». — Vu l'extrême richesse des matières, il m'est impossible de donner un résumé même superficiel du contenu de ce beau volume. On reconnaît à chaque pas le jugement sûr et le travail consciencieux de M. Brunot. Lui-même dit modestement qu'on «devra considérer ce volume comme un cadre, peut-être une base, pour des recherches futures» (p. VII). Évidemment, la matière n'est pas épuisée, mais on ne peut pas trop demander à un seul homme, quelque infatigable qu'il soit. — Dans la Bibliographie, j'ai observé (p. XXXIX) une fâcheuse faute d'impression qui fera rire les lecteurs de langue suédoise: le nom du regretté savant suédois *Wahlund* est défiguré en *Walhund* (*val* [= *wal*] = «baleine»; *hund* = «chien»). — *A. Wallensköld.*

Cahiers Valaisans de Folklore, 11: *Ernest Muret*, Le Conte du Paroissien négligent. Genève, Onex, 1929. 37 p. 8:o. — Conte populaire dont quelques versions contiennent le motif du sous-diacre, des deux femmes bavardes et du diable, sur lequel on peut voir les *Mémoires de la Société néo-philologique*, VIII.

Les Cent nouvelles nouvelles, publiées par *Pierre Champion*, I—II. Paris, E. Droz, 1928. CVII + 312 p. brochés, et un album en portefeuille, in-fol. Prix: 330 fr. — Voir le compte rendu dans ce même numéro, p. 111.

Karl Christ, Die Handschriftenverzeichnisse der Fuldaer Klosterbibliothek aus dem 16. Jahrhundert (Aus Fuldas Geistesleben, Festschrift, S. 23—40). Fulda, 1928. 4:o.

Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de *Mario Roques*, 50: *Gerbert de Montreuil*, La Continuation de Perceval, éd. *Mary Williams*, t. II. 1925. 219 p. Prix: 9 fr. — 51: Amadas et Ydoine, roman du XIII[e] siècle, éd. *J. R. Reinhold*. 1926. X + 299 p. Prix: 16 fr. — 52: La Fille du comte de Pontieu, nouvelle

du XIIIe siècle, éd. *C. Brunel.* XV + 61 p. Prix: 5 fr. — 53: Les Chansons de *Perdigon*, éd. *H. J. Chaytor.* XI + 76 p. Prix: 6 fr. — 54: Le Siège de Barbastre, éd. *J.-L. Perrier.* VIII + 279 p. Prix: 15 fr. — 55: *Chrétien de Troyes*, Guillaume d'Angleterre, roman du XIIe siècle, éd. *M. Wilmotte.* 1927. XIV + 133 p. Prix: 10 fr. — 56: *Charles d'Orléans*, Poésies, éd. *Pierre Champion*, t. II, p. 288—663. Prix: 24 fr. — 57: *Robert de Boron*, Le Roman de l'Estoire dou Graal, éd. *W. A. Nitze.* XV + 137 p. Prix: 8 fr. 50. — 59: Les Chansons attribuées à *Guiot de Dijon* et *Jocelin*, éd. *Elisabeth Nissen.* 1929. XV + 57 p. Prix: 5 fr. — 60: La Vie de saint Eustache, version en prose française du XIIIe siècle, éd. *Jessie Murray.* VII + 58 p. Prix: 4 fr. 25. Un compte rendu paraîtra dans le prochain numéro. — 61: Les Poésies de *Bernart Marti*, éd. *E. Hoepffner.* X + 75 p. Prix: 6 fr. 50. — Volumes brochés, 8:o. Paris, Honoré Champion.

Arsène Darmesteter et *D. S. Blondheim*, Les Gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi. Tome premier: Texte des gloses (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 254). Paris, H. Champion, 1929. LXIX + 212 p. 8:o.

O. Dupsky, Sur quelques constructions verbales dans les langues romanes de l'ancienne époque (Extrait de la Revue de Linguistique romane, t. V, nos 17—20). Paris, Champion, 1929. 43 p. 8:o.

G. Drougge, Schwedisches Lesebuch, mit Wörterverzeichnissen und Grammatik herausgegeben. Braunschweig, Georg Westermann, 1929. Preis: geb. RM. 3.20.

Drucke des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, VIII: Drei friesische Hochzeitsgedichte aus dem 17. Jahrhundert, mit einer Einleitung hrsg. von *J. Haantjes* und *G. G. Kloeke.* Hamburg, Hamburger Verlagsanstalt Karl Wachholtz, 1929. 61 S. 8:o. Preis: RM. 5.—.

K. Diwald, Beihefte für den geographischen Arbeitsunterricht auf genetischer Grundlage. 1. Heft. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1928. Preis: geh. RM. 1.55.

Ellinger-Hausmann, Englisches Unterrichtswerk, II. Teil. Second English Course. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A.G. 144 S. 8:o. Preis: geb. RM. 3.—.

Edmond Faral, La Légende Arthurienne. Études et documents. Première partie: Les plus anciens textes. Tome I: Des origines à Geoffroy de Monmouth. IV + 319 p. Tome II: Geoffroy de Monmouth. La Légende Arthurienne à Glastonbury. 463 p. Tome III: Documents. 389 p. 8:o. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 255—7). Paris, H. Champion, 1929. Prix: 3 vol. brochés Fr. 120.—.

Französische und englische Schulbibliothek, Reihe A, Band 235: *A. Gerbault*, Seul à travers l'Atlantique, hrsg. v. *H. Mertens*

u. *P. Desfeuilles.* — Band 237: *Paul Arène*, Contes de Provence, hrsg. v. *A. von Pestalozza.* — Band 238: Modern One-Act Plays (*Conway, Drinkwater, Lady Gregory, Houghton, Sutro*), hrsg. v. *H. Gade.* Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1930. Geb. Ohne Preisangabe.

Henri Frei, La Grammaire des fautes. Introduction à la linguistique fonctionnelle. Assimilation et différenciation. Brièveté et invariabilité. Expressivité. Paris, P. Geuthner; Leipzig, O. Harrassowitz, 1929. 317 p. 8:o. Prix: broché RM. 6.40.

Freytags Sammlung fremdsprachiger Schriftwerke. Französisch, 110: *Pascal*, Einführung in seine Gedankenwelt, von *H. Rheinfelder.* Wien u. Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky A.G. Preis: RM. 1.20.

Germanische Bibliothek, II. Abt. Nr. 27: *K. Ketterer*, Psychologisches Moment und Vokalquantität in der alemanischen Mundart von Lenzkirch im Schwarzwald. 1930. 63 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—. — Grammatiken, 17: *Virgil Moser*, Frühneuhochdeutsche Grammatik, 1. Band, Lautlehre, 1. Hälfte, Orthographie, Betonung, Stammsilbenvokale. Heidelberg, Carl Winter, 1929. XLV + 215 S. 8:o. Preis: geh. RM. 10.—, geb. RM. 12.—.

A. Griera, Les veremes, el veremar i el ví (Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie, hrsg. von *E. Gamillscheg.* B. 1. Wechssler-Festschrift, S. 327—34). Jena u. Leipzig, W. Gronau, 1929. 8:o.

Magnus Hammarström, Etruskische Inschriften aus Chiusi (Estratto da Studi Etruschi, vol. III, p. 333—6). Firenze, 1929. 8:o.

Handbücher der Auslandkunde, hrsg. von *P. Hartig* und *W. Schellberg*: Handbuch der Frankreichkunde, zweiter Teil: *E. Wahle*, Die vor- und frühgeschichtlichen Grundlagen der französischen Geschichte. — *R. Meerwarth*, Die französische Volkswirtschaft. — *W. Schätzel*, Das französische Recht. — *B. Groethuysen*, Die französische Gesellschaft. — *O. Völcker*, Französisches Bildungswesen. — *R. Müller-Freienfels*, Französische Philosophie und Wissenschaft. — *F. Schürr*, Die erzählende Literatur Frankreichs. — *F. Neubert*, Die französische Dramatik. — *K. Hilpert*, Die französische Kunst. — *O. Grautoff*, Das gegenwärtige Frankreich. — Frankfurt a. M., M. Diesterweg, 1930. XV + 538 S. 8:o. Preis: geb. RM. 17.—.

Henri Hauvette, La France et la Provence dans l'œuvre de Dante (Bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences). Paris, Boivin & Cie, 1929. 175 p. in-16 jésus. Prix: broché 12 fr. — Un compte rendu paraîtra dans le prochain numéro.

Hermaea, XXV: *H. Kummer*, Der Romantiker Otto Heinrich Graf von Loeben und die Antike. Halle, Niemeyer, 1929. 122 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

Humpf-Lepointe-Rieder, Études françaises, Teil 2. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1929. Preis: geb. RM. 3.—.

Heinz Kindermann, Das literarische Antlitz der Gegenwart. Halle, Niemeyer, 1929. 104 S. 16:o. Preis: geb. RM. 3.80. — Das vorliegende Buch des Danziger Literaturhistorikers erfüllt den Wunsch aller literarisch Interessierten, einen Führer durch die Dichtung der Gegenwart zu erhalten. Gewiss konnten auf dem beschränkten Raum nicht alle Verdienten Erwähnung finden, dennoch weist das Namenverzeichnis an 200 der wesentlichsten Dichterpersönlichkeiten auf. Besonders dankenswert ist es, dass dem Buch ein bibliographischer Anhang beigegeben ist, der die wichtigsten Werke der im Text erwähnten Dichter samt ihren Erscheinungsjahren verzeichnet. Dadurch ist die Arbeit auch als literarisches Nachschlagewerk von Bedeutung.

Kölner Anglistische Arbeiten, hrsg. von *H. Schöffler,* 9. Band: *A. Lotz,* Sklaverei, Staatskirche und Freikirche. 114 S. Preis: RM. 7.—. — 10. Band: *G. Müller,* Aus mittelenglischen Medizintexten. 216 S. Preis: RM. 15.—. — 11. Band: *H. Wiencke,* Die Sprache Caxtons. 226 S. Preis: RM. 14.—. — 12. Band: *H. Glunz,* Britannien und Bibeltext. 187 S. Preis: RM. 12.—. 8:o. Geheftet. Leipzig, B. Tauchnitz, 1929—30.

Kölner Arbeiten zum Englischen Recht, 3. Heft: *F. Lorck,* Englische Fiskalprozesse (Crown Proceedings). Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1930. 51 p. 8:o. Preis: geh. RM. 2.50.

R. Latzke, Deutsches Lesebuch für Mittelschulen. Ausgabe M. B. I—III. Preis: geb. je RM. 3.75. 1929.

— —, Deutsches Lesebuch für österreichische Mittelschulen. VIII. Band für die 8. Klasse. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A.-G., 1930. Preis: geb. RM. 5.25.

Alf Lombard, Les membres de la proposition française. Essai d'un classement nouveau (Extrait de la revue Moderna Språk, t. XXIII, 1929). Malmö. 52 p. 8:o.

William Maurice, Commercial English. Handbook of the Language and Methods of Business. Ettlingen u. Leipzig, J. Bielefeld, 1930. 211 S. 8:o. Preis: geb. RM. 3.60.

Molièren Komedioja: Tartuffe. 1920. — Oppineet naiset. Toinen painos. 1929. — Amphitryon. — Ihmisvihaaja. Suomentanut *Otto Manninen.* Porvoo, Werner Söderström Osakeyhtiö. 8:o.

Fernand Mossé, Histoire d'un mot et de ses pérégrinations: *Biche-de-mer.* Extrait de la Revue Anglo-Américaine (Octobre 1929). Paris, Les Presses Universitaires de France. 15 p. 8:o. — *Biche-de-mer* désigne une holothurie (genre d'échinodermes) qu'on pêche depuis Java jusqu'aux îles Fiji et qui est connue en Europe au moins dès le XVIII[e] siècle. Le mot français remonte au portugais *bicho do mar, bicho* signifiant «ver» (cf. allemand *Seewurm*). L'anglais l'a emprunté d'une part du français et lui a donné la forme altérée de

bêche-de-mer, forme qu'on retrouve en français, d'autre part directement du portugais sous la forme bizarre de *beach-la-mar* qui a donné au français *biche-la-mar*. M. Mossé expose avec une parfaite érudition les pérégrinations de ce mot récent qui illustre d'une manière curieuse le mécanisme de l'emprunt. — *A. L.*

Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts, Nr. 270—273: *Georg Rollenhagens* Spiel vom reichen Manne und armen Lazaro 1590, hrsg. von *J. Bolte*. XVI+163 S. Preis: RM. 4.—. — Nr. 274—277: *Hans Assmann Freiherr von Abschatz*, Anemons und Adonis Blumen, hrsg. von *G. Müller*. VIII + 76 S. Preis: RM. 4.—. — Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929.

Franz Nobiling, Die Hérodiade Mallarmés (Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur, B. LIII, Heft 4—6, S. 217—42). Jena u. Leipzig, W. Gronau, 1930.

— —, Uebersetzungen französischer Renaissance-Gedichte aus Schulanthologien (Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht, S. 578—82). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1929. 8:o.

K. A. Paffen, Sprechen Sie Russisch? 8. Auflage. Berlin, F. Dümmler, 1930. Preis: RM. 5.—.

Palaestra, 164: *H.-F. Rosenfeld*, Herzog Ernst *D* und Ulrich von Eschenbach. VIII+281 S. Preis: geh. RM. 20.—. 167: *W. Heiske*, Ludwig Uhlands Volksliedersammlung. VI + 148 S. Preis: RM. 10.—. Geh. Leipzig, Mayer & Müller, G. m. b. H.

R. F. Russell, English taught by an Englishman. Teil I: Wie man in England spricht und reist. Teil II: Wie man in England plaudert und erzählt. Ettlingen, J. Bielefeld, 1929. Preis: geb. je RM. 2.50.

Sächsische Forschungsinstitute in Leipzig. II. Neugermanistische Abteilung, Heft II: *André Jolles*, Einfache Formen, Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz. Halle, M. Niemeyer, 1929. VI + 272 S. 8:o. Preis: geh. RM. 12.—. — Legende, Märchen, Mythe, Sage gehören seit langem zum Begriffsgut der sammelnden und vergleichenden und der motivforschenden Disziplinen aller Volkskunde, Literatur- und Altertumswissenschaft. Aber nirgends ist man bis zu einer eindeutigen Festlegung und Bestimmung dieser Begriffe gekommen — sie werden promiscue gebraucht: man meint etwas, aber man kümmert sich selten um das, was es bedeutet. Hier ist in einem Kreise von Abhandlungen, die das ganze problematische Gebiet umschliessen, der Versuch gemacht, das Reich jener einfachen Formen der Literatur in seinem ganzen Umfang in scharfer Begriffsbestimmung zu fassen und jede einzelne dieser Formen für sich abzugrenzen.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher,

Altertumskunde, Kulturgeschichte, 1: *K. Vossler*, Frankreichs Kultur und Sprache. Geschichte der französischen Schriftsprache von den Anfängen bis zur Gegenwart. Zweite neubearbeitete Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1929. VIII + 410 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50, geb. RM. 9.50.

H. Schmidt u. *J. Tissèdere*, Französische Unterrichtssprache. Ein Hilfsbuch für höhere Lehranstalten. Vierte, verbesserte Auflage. Berlin u. Bonn, Ferd. Dümmler, 1930. 67 S. kl. 8:o. Preis: RM. 1.80. — C'est un excellent recueil d'expressions courantes à l'usage de la conversation française en classe.

K. Schwedtke u. *R. Salewsky*, Die Bildende Kunst im neusprachlichen Unterricht. Auch ein Arbeitsbuch zur Deutung und Erklärung fremden Wesens. Frankreich. Mit 94 einfarbigen und 4 farbigen Bildtafeln. 220 S. 8:o. Braunschweig, G. Westermann [1929]. Preis: geb. RM. 7.20.

Société de publications romanes et françaises, sous la direction de *Mario Roques: Noël Dupire*, Bibliographie des travaux de Ernest Langlois. Paris, E. Droz, 1929. 68 p. 8:o.

H. Spanke, Studien zur Geschichte des altfranzösischen Liedes, I—II (Sonderabdrucke aus Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1929, S. 66—79 u. 215—232).

H. Spehr, Der ursprung der isländischen schrift und ihre weiterbildung bis zur mitte des 13. jahrhunderts. Halle, Niemeyer, 1929. IX + 178 S. 8:o. Preis: geh. RM. 10.—.

L. Spitzer, Marie de France — Dichterin von Problem-Märchen (Zeitschrift für romanische Philologie, 1929). 39 S. 8:o.

Moralisch-satirische Gedichte *Walters von Châtillon* aus deutschen, englischen, französischen und italienischen Handschriften hrsg. von *K. Strecker*. Heidelberg, Carl Winter, 1929. XX + 179 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—. — Ce volume, qui contient le texte critique de dix-huit poèmes, quelques-uns mêlés de prose, et un (n° 13) farci de mots français (inc. *A la feste sui venuz et ostendam quare*) complète un travail antérieur du même auteur: *Die Gedichte Walters von Châtillon*, I, *Die Lieder der Handschrift 351 von St. Omer*, 1925.

Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, X: *M. Murko*, La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du XX^e siècle. Paris, H. Champion, 1929. 77 p. 8:o.

Eugène Vinaver, Malory. Oxford, The Clarendon Press, 1929. 208 p. 8:o. Price: 15 s. net. Cloth.

F. Wagner, Les Poèmes héroïques de l'Edda et la Saga des Völsungs. Traduction française d'après le texte original islandais, précédée d'une étude sur les poèmes scandinaves dans leurs rapports avec la Saga en prose et l'épopée des Nibelungen et accompagnée de notices

explicatives. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1929. 276 p. 8:o. Prix: broché 40 fr.

E. Walberg, La Tradition hagiographique de saint Thomas Becket avant la fin du XII^e siècle. Études critiques. Paris, E. Droz, 1929. 187 p. in-8°. Prix: broché 20 fr. — Dans ce délicieux petit volume, l'auteur a réimprimé, avec de légères retouches, cinq articles sur le célèbre archevêque de Cantorbéry parus dans différentes publications, ainsi que les deux premiers chapitres de son grand ouvrage intitulé *La Vie de saint Thomas le Martyr par Guernes de Pont-Sainte-Maxence* (Lund, 1922). Les cinq articles parus antérieurement sont: *Date et source de la Vie de saint Thomas de Cantorbéry par Benet, moine de Saint-Alban* (publié dans *Romania*, t. XLIV, p. 407—426); *Étude sur un poème anonyme relatif à un miracle de saint Thomas de Cantorbéry* (publié dans *Studier tillegnade Esaias Tegnér* [Lund, 1918], p. 258—276); *Date de la composition des recueils de Miracula sancti Thomæ Cantuariensis, dus à Benoît de Peterborough et à Guillaume de Cantorbéry* (publié dans *Le Moyen Age*, 2^e série, t. XXII, p. 259—274); *Guernes de Pont-Sainte-Maxence et la «légenda de Becket»* (publié dans *Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising* [Gothembourg, 1925], p. 123—145); *Jean de Salisbury, biographe de Thomas Becket. Modèle ou copie?* (publié dans *Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M. Antoine Thomas* [Paris, 1927], p. 477—488). — *A. W.*

H. Weidenbach, Der Sprachlautglobus. Heidelberg, Carl Winter, 1929. 22 S. 8:o. Preis: geh. RM. 1.50.

Westermanns Monatshefte. Illustrierte Zeitschrift der Gebildeten. Heft 842. Preis: RM. 2.—.

Westermann-Texte, Englische Reihe, 21: British Industry and Commerce, Present Day Conditions, von *W. Braun*. Preis: RM. 1.—. 34: England and Germany, von *E. Hoffmann*. Preis: RM. —.80. — 48: Scenes and Sketches of Modern English Life, hrsg. von *K. Achtnich*. Preis: RM. 2.—. — 54: Modern American Life and Thought, I, ausgew. von *R. Salewsky*. Preis: RM. 1.20. — 63: *R. L. Stevenson*, Dr Jekyll and Mr. Hyde, bearb. von *H. M. Schultze*. Preis: RM. 1.40. — 64: *W. M. Thackeray*, Vanity Fair (Waterloo), hrsg. von *W. Effenberger*. Preis: RM. 1.30. — 65: Poems of *Lord Byron*, hrsg. von *Käthe Windscheid*. Preis: RM. 1.10. — 66: Modern American Life and Thought, II. Preis: RM. 1.30. — 68: Selections from «People I have met» by *E. C. Grenville-Murray*, bearb. von *A. Storch*. Preis: RM. 1.30. — Französische Reihe 26: *H. de Balzac*, Le Curé de Tours, hrsg. von *F. Werner*. Preis: RM. 1 20. — 39: Le Rhin dans la littérature française, bearb. von *H. Neunkirchen*. Preis: RM. 1 80. — 59: A travers les colonies françaises, morceaux choisis par *W. Müller*. Preis: RM. 1.—. — 63: *P. Corneille*, La Mort de Pompée, bearb. von *R. Salewsky*. Preis: RM. 1.10.

— 66: Humor und Witz, Ironie und Satire in der französischen Literatur, bearb. von *P. Wollmann*. Preis: RM. 1.30. — 69: *R. Bazin*, Les Oberlé, bearb. von *W. Otto*. — 71: *E. Labiche*, Un pied dans le crime, bearb. von *A. Stefan*. — Mit Wörterbüchern. Kart. 16:o. Braunschweig, G. Westermann [1929].

Wiesner-Ortmann, Deutsche Sprachlehre für Mittelschulen und verwandte Lehranstalten. Achte Auflage. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1929. Preis: geb. RM. 3.70.

Zeitschrift für Ortsnamenforschung, V (1929), 1—2. Enthält u. a.: *H. Krahe*, Die Ortsnamen des antiken Apulien und Calabrien; *E. Schwarz*, Zur Geschichte der deutsch-tschechischen Ortsnamenbeziehungen; *M. Szadrowsky*, Eine hochalemannische Ortsnamenfügung; *E. Schwarz*, Die Bildung der Schönhengster Sprachinsel im Lichte der Ortsnamen; *W. Kaspers*, Die Ortsnamenliteratur der Rheinprovinz. — 3. Enthält u. a.: *Th. Arldt*, Zur geographischen Verbreitung verschiedener Ortsnamengruppen in Sachsen; *G. Weitzenböck*, Untersuchung über Gasteig; *J. Schnetz*, Namenprobleme im Gebiet des altbayerischen Stammes; *K. Finsterwalder*, Über Tauernnamen; *A. Dauzat*, Bibliographie toponymique de la Bourgogne; *Artturi Kannisto*, Bespr. von W. B. Schostakowitsch, Die historisch-ethnographische Bedeutung der Benennungen sibirischer Flüsse. — München, R. Oldenbourg.

Schriftenaustausch.

Acta Philologica Scandinavica, IV (1929), 4, & V (1930), 1.

Analecta Bollandiana, XLVII (1929), 1—4.

Annales Universitatis Aboensis, B, Humaniora, VIII—XI (1929).

Arkiv för nordisk filologi, XLV (1929), 4, & XLVI (1930), 1.

Beiträge zur Erforschung der Sprache und Kultur Englands und Nordamerikas, Fortsetzung der «Giessener Beiträge», herausgegeben von W. Horn, Band V (1928), 1—2.

Bibliothèque de l'Institut Français à l'Université de Budapest, 11: *Fuhrmann, Kamilla*, Gróf Teleki József és a Magyar—Francia szellemi kapcsolutok. Budapest, Eggenberger—Féle Könyvkereskedés (Rényi Károly), 1929. 103 p. 8:o.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VIe Reeks Deel VIII (1929), Afl. 3 en 4. Deel IX, Afl. 1 en 2.

«Ce fastu?», V (1929), 10—12, & VI (1930), 1—2.

Kort Udsigt over Det Filologisk-Historiske Samfunds Virksomhed Oktober 1916–Oktober 1929. Udgivet i Anledning

af 75Aars Dagen for Samfundets Stiftelse 10. Oktober 1929. Köben=havn, Jespersen og Pio, 1929.

Fundació Concepció Rabell i Cibils, vda. Romaguera. Obra del Cançoner Popular de Catalunya. Materials. Volum III. Memòries de Missions de Recerca, Crònica per *J. Sansalvador i Cortès, Barberà=Bohigas, J. Tomàs, B. Samper, J. Puntí i Collell.* Barcelona, 1929. 489 p. 4:o.

Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie. VI. Zusatzheft: Amor y Obligación. Ein ungedrucktes Jugendwerk von *Antonio de Solís y Ravedeneyra*, hrsg. von *W. Fischer* u. *R. Ruppert y Ujaravi.* 1929. Preis: RM. 3.75.

L. H. Heydenreich, Die Sakralbau=Studien Leonardo da Vinci's. Untersuchungen zum Thema: Leonardo da Vinci als Architekt. Diss. Hamburg, 1929. 98 S. 8:o.

Institut de Estudis Catalans. Secció Filològica. Memòries. Vol. 1, fasc. 3: *P. Aebischer*, Études de toponymie catalane. Barcelona, 1928. 165 p. 4:o.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVIII (1929), 3.

Junta para ampliación de estudios e investigacio=nes cientificas. Memoria correspondiente a los cursos 1926—7 y 1927—8. Madrid, 1929.

Les Langues Modernes, XXVII (1929), 8, & XXVIII (1930), 1—2.

Leuvensche Bijdragen, XXI (1929), 2.

Clara Levy, Die inneren Kämpfe Hamburgs nach dem grossen Brande im Spiegel der hamburgischen Publizistik. Diss. Hamburg [1929]. 87 S. 8:o.

Literaturblatt für germanische und romanische Phi=lologie, L (1929), 9—12.

Litteris, VI (1929), 3.

Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie, veröffentlicht vom Seminar für romanische Sprachen und Kultur (Hamburg): I: *K. Salow*, Sprachgeo=graphische Untersuchungen über den östlichen Teil des katalanisch=languedokischen Grenzgebietes. 1912. — II: *Fritz Krüger*, Studien zur Lautgeschichte westspanischer Mundarten. 1914. — III: 1. Beiträge zur romanischen Sprachgeographie; *B. Schädel*, Vorbemerkung; *E. Blanken=stein*, Zur Entwicklung des freien betonten *A* in Frankreich; *K. Tamsen*, Auslautendes *A* in Paroxytonen und in Pausa auf französisch=proven=zalischem Boden; *O. Begemann*, Auslautendes germanisches *W* in Frank=reich; *P. Belitz*, Die Endungen der I. plur. praes. ind. in Frankreich und ihre Herkunft. 2. *B. Schädel*, Mitteilungen zur Phonetik der Mund=art von St.=Remy=de=Provence. 1915. — Band IV: *L. Spitzer*, Katalani=

sche Etymologien. 1918. — Band V: *H. Urtel*, Volkskunde und romanische Philologie. 1918. — Band VI: *W. Giese*, Waffen nach der spanischen Literatur des 12. und 13. Jahrhunderts. 1926. — Band VII: *J. Dornhof*, J. N. Böhl von Faber, ein Vorkämpfer der Romantik in Spanien. 1925. — Band VIII: *R. Grossmann*, Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata. 1926.

Mnemosyne, LVII (1929), 1—4.

Modern Language Notes, XLIV (1929), 8, & XLV (1930), 1—4.

Modern Languages, XI (1929—30), 2—4.

Moderna Språk, XXIII (1929), 8—9, & XXIV (1930), 1—3.

Museum, XXXVII (1930), 3—6.

Namn och Bygd, XVI (1928), 3—4, & XVII (1930), 1.

Die Neueren Sprachen, XXXVII (1929), 5—8.

Nysvenska Studier, IX, 3.

R. Pätz, Die Beziehungen Friedrichs des Grossen zur Türkei vom Hubertusburger Frieden bis zum Frieden von Kütschük-Kainardsche (1763—1774). Diss. Hamburg, 1929. 110 S. 8:o.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society: Literary & Historical Section. Vol. II, Part III (1929).

Publications of the Institute of French Studies: *Harriet Dorothea MacPherson*, Censorship under Louis XIV (1661—1715). XVI + 175 p. — *E. Brugger*, The Illuminated Tree in two Arthurian Romances. 93 p. 8:o. New York, 1929.

Publications of the Modern Language Association of America, XLIV (1929), 4.

Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Atti (Anno Accademico 1928—29). T. LXXXVIII. Scienze Morali e Lettere. Venezia.

Almuth Reimpell, Die Lübecker Personennamen, unter besonderer Berücksichtigung der Familiennamenbildung bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts. Diss. Hamburg, 1928. 148 S. 8:o.

Revue bélge de philologie et d'histoire, VIII (1929), 4.

Revue des Études Hongroises, VI (1928), 4.

Romanische Forschungen, XLIV (1930), 1: *E. Nagel*, Marie de France (s. Neuphilologische Mitteilungen, 1929, S. 254); *F. Todemann*, Die erlebte Rede im Spanischen. — Erlangen, Junge & Sohn.

Hildamarie Schwindrazheim, Plastik in Hamburg aus der ersten Hälfte des siebzehnten Jahrhunderts. Diss. Hamburg, 1929. 80 S. 8:o.

Slavia, VIII (1929), 3.

Studi Medievali, II (1929), fasc. 1—2.

Studia Neophilologica. A Journal of Germanic and Romanic Philology edited by *R. E. Zachrisson*. Associated Editors *E. A. Kock*, *E. Staaff*, *J. K. Wallenberg*, Secr. Vol. I, 1928, Nos. 1—3. 152 p.

8:o. Prix d'abonnement 6 couronnes suédoises. Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln. — Nous avons le plaisir de dire la bienvenue à cette nouvelle revue de philologie moderne publiée par des savants suédois et dont la première année (la seule qui nous soit parvenue jusqu'à présent) atteint, au point de vue de l'érudition, un niveau très élevé. Voici le contenu de cette première année. P. 1. J. A. Lundell, *The Swedish Dialect Alphabet.* — P. 18. R. E. Zachrisson, *Germani, the Name and its Early History.* Selon M. Z., *Germani* était originairement le nom d'une tribu celtique habitant les régions alpines, peut-être la vallée de la rivière italienne de Germanasca, nom contenant le radical indo-européen *gher(e)m* qui comporte le sens de «bruit» et qui se retrouve notamment dans des noms de torrents. A une date impossible à fixer d'une manière exacte, mais peut-être vers l'an 200 av. J.-C., les *Germani* Alpins, probablement alliés de tribus purement germaniques, envahirent et conquirent la Belgique, où ils étaient établis au temps de César. Les conquérants de la Belgique étaient tenus en grande estime aussi bien par les Gaulois que par leurs voisins teutoniques qui finirent par adopter leur nom. — P. 34. J. K. Wallenberg, *Studies in Old Kentish Charters.* — P. 45. E. Staaff, *Étude sur les mots composés avec le préfixe négatif* in- *en français* (à suivre). — Mélanges. P. 75. R. E. Zachrisson, *Notes on Early Germanic Personal Names.* P. 77. E. Walberg, *Anc. wallon* nuaire, nuares. Forme contractée de *ne waires, ne gaires.* — Comptes rendus. P. 84. O. Jespersen, *Menneskehed, nasjon og individ i sproget.* P. 85. E. Wessén, *Nordiska Namnstudier* et, p. 87, *De nordiska folkstammarna i Beowulf* (R. E. Zachrisson). P. 88. H. Kjellman, *Étude sur les termes démonstratifs en provençal* (E. Staaff). P. 93. K. Michaëlsson, *Étude sur les noms de personne français, d'après les rôles de taille parisiens* (H. Kjellman; cf. *Neuphilologische Mitteilungen*, XXX, 257 et 51). P. 97. E. Ekwall, *Etymological Notes.* 1. *Waltham.* — P. 109. R. E. Zachrisson, *Two Anglo-Keltic Place-Names.* Sunt, Sompting *in Sussex.* — p. 114. G. Tilander, *Vieux français* traillier (*anglais* trail), *vieux français* troler (anglais troll, trawl), *deux verbes synonymes d'origine commune.* De *tragulare, «traîner». — Mélanges. P. 125. Albert Sjögren, *Un changement de genre imposé par l'Académie Française: fr.* crabe *devenu masculin sous l'influence d'une dérivation erronée.* Le mot *crabe* est d'origine germanique: il correspond au type féminin ags. *crabba*, norr. *krabbi*, m.-h.-a. et m.-néerl. *krabbe*. Le mot français, dont les plus anciens exemples ne permettent pas de déterminer le genre, le mot n'étant muni ni d'article ni d'attribut, fut admis tard dans les dictionnaires: il figure pour la première fois dans le *Royal Dictionary* de A. Boyer (Londres, 1699) et il y est féminin. Comme masculin on le rencontre pour la première fois dans le *Grand Dictionnaire Danois et Français* de Hans von Aphelen, publié en 1759 à Copenhague où l'auteur

était alors chargé de cours à l'Université. Trois ans plus tard on le trouve, comme substantif masculin, dans le *Dictionnaire de l'Académie*: »*crabe*, poisson (!) de mer à coquille, du genre des testacées qui ressemble à une araignée». Ce mot, qui est pourtant du féminin dans les parlers populaires, a changé de genre sans doute à la suite d'une fausse étymologie: le *Nouveau Dictionnaire des Passagers François-Allemand-Latin* de J.-L. Fritsch, publié à Leipzig, avait dès 1737 indiqué comme origine du mot le lat. carabus. — Comptes rendus. P. 130. *English Place-Name Society, Vol.* IV: *The Place-Names of Worcestershire* (S. Karlström). P. 137. A. Nordfelt, *Om det äldre Hamletproblemet. Namnet och typen*. P. 138. M. Olsen, *Farms and Fanes of Ancient Norway* (R. E. Zachrisson). P. 140. Gunnar Sahlin, *César Chesnau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale* (K. Michaëlsson; cf. *Neuphilologische Mitteilungen*, XXIX, 282). P. 145. T. E. Karsten, *Die Germanen* (B. Collinder). P. 151. W. J. Sedgefield, *An Anglo-Saxon Book of Verse and Prose* (A. H. Smith). — *A. Långfors.*

Nous venons de recevoir Studia Neophilologica, II (1929), 1—2. Nous en reparlerons.

Virittäjä, XXXIII (1929), 8, & XXXIV (1930), 1.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung, Sitte, II (1930), 2—4.

Mitteilungen.

Bibliographie linguistique générale.

Nous recevons de l'Institut International de Coopération Intellectuelle une communication dont vous extrayons les passages suivants:

A la suite d'un vœu émis en 1928 par les experts en bibliographie linguistique générale, une réunion d'experts pour la coordination de la bibliographie linguistique romane a été tenue les 21 et 22 mars 1929 à l'Institut international de Coopération intellectuelle, sous la présidence de M. Mario ROQUES, professeur à la Sorbonne. Cette conférence réunissait les représentants de périodiques, de sociétés ou d'organisations scientifiques romanistes des pays de langue romane ou des pays non romans où la production linguistique romane est abondante. Après avoir élaboré un plan de coordination d'une bibliographie linguistique romane analytique, les experts ont demandé à la Commission internationale de Coopération intellectuelle de vouloir bien communiquer aux directeurs des revues de linguistique ou de philologie romane les desiderata suivants:

a) Afin de faciliter le travail des bibliographes il est désirable que les auteurs d'études ou d'articles linguistiques pussent ajouter à leurs publications des analyses sommaires qui en indiqueraient le contenu et les conclusions; pour les revues, ces analyses pourraient être réunies en fin de fascicules ou de volumes. Imprimées sur feuillets mobiles ou au recto seul, ces analyses pourraient être ajoutées plus facilement aux collections de fiches bibliographiques.
b) Il est désirable que toutes les revues romanistes soient complétées annuellement par une table analytique des matières et par un index des mots étudiés.
c) Pour la commodité des références, il est désirable que les tirages à part qui ne gardent pas la pagination originale de la revue d'où ils sont extraits indiquent du moins cette pagination en plus de la pagination nouvelle.
d) Pour éviter que des comptes rendus critiques importants ne trouvent pas leur place dans les bibliographies parce qu'ils sont publiés trop longtemps après l'apparition des ouvrages auxquels ils se réfèrent, il est désirable que ces comptes rendus prennent la forme d'articles ou de notes séparés ayant un titre spécial et pouvant ainsi recevoir un numéro particulier dans les bibliographies.

*

Congrès international des professeurs de langues vivantes.

L'Assemblée générale annuelle de l'Association des Professeurs de Langues vivantes de France a, le 26 décembre 1929, approuvé le projet d'un Congrès International des Professeurs de Langues vivantes; elle a proposé le 14 avril 1930 comme date de la réunion de la conférence internationale préparatoire qui doit se tenir à Paris et arrêter les grandes lignes de ce Congrès; elle a approuvé un projet d'ordre du jour qui sera sans doute élargi et complété; elle a décidé de constituer, au sein de l'Association, une Commission spéciale du Congrès international; elle a donné mandat à cette commission de proposer Paris comme siège du Congrès, et, comme date de sa réunion, le début des vacances de Pâques de 1931; elle l'a enfin chargée de toutes les négociations utiles à la bonne organisation de cette manifestation, qui doit rester strictement professionnelle et pédagogique.

Ordre du jour provisoire: I. Bourses de voyages aux professeurs. II. Échanges de lecteurs et d'assistants. III. Échanges d'élèves et de professeurs. IV. Facilités accordées aux professeurs pour leurs séjours à l'étranger (suppression des droits de visa, d'entrée dans les musées, bibliothèques, etc., organisation de pensions, etc.). V. Organisation de bibliothèques circulantes. VI. Constitution d'un fonds de clichés photographiques destinés à illustrer l'enseignement des civilisations étrangères. VII. Organisation par T.S.F. de cours et de conférences. VIII. Collaboration avec les Pen Clubs pour fournir aux éditeurs des traducteurs compétents et honnêtes. IX. Place de la science dans l'enseignement des professeurs.

*

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Notice du manuscrit français 9220 de la Bibliothèque nationale, in Romania, LIV, S. 413–26; *Ders.*, Bespr. von E. R. Goddard, Women's Costume in French Texts of the eleventh and twelfth Centuries, das., S. 533–5; R. Rossuat, Drouart la Vache, I–II, das., S. 546–8; Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, CXLVIII–CLI, das., S. 567–70; A. Hilka, Altfranzösische Mystik und Beginentum (in Zeitschrift für romanische Philologie, XLVII), das., S. 601–2; Nekrologie über Alfred Pillet, das., S. 609. — *Emil Öhmann*, Das mhd. stoffnamenbildende suffix *-ât*, in Beiträge zur geschichte der deutschen sprache und literatur, LIII (1929), S. 42–50; *Ders.*, Zu den sprachlichen Adoptivformen, in Teuthonista, VI (1929), S. 76. — *O. J. Tallgren*, Zu den Prachtinschriften der Alhambra, in Ephemerides Orientales, Nr. 40, Oktober 1929; *Ders.*, Una inscripción de la Alhambra (Ensayo crítico), Madrid, Imprenta de Archivos, 1929, 16 S. 8:o.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, VIII, bespr. von Edward Schröder in Zeitschrift für deutsches Altertum, LXVI (1929), S. 206–7; von Ezio Levi in Studi Medievali, VIII (1929), S. 513; von F. Quicke in Revue belge de philologie et d'histoire, VIII, 1335 («L'activité des savants finlandais au point de vue philologique mérite d'être mise en relief. Le dernier ... tome des *Mémoires* donne une liste de travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1925–1928; elle est vraiment impressionnante et remplit 20 pages de texte serré»). — *Edw. Järnström & A. Långfors*, Recueil de chansons pieuses, II, bespr. von E. Hoepffner u. A. Jeanroy in Romania, LIV, 535–8. — *O. Kajava*, Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp, bespr. von A. Jeanroy in Romania, LIV, 548–50; von B. de Gaiffier in Analecta Bollandiana, XLVII (1929), S. 214. — *T. E. Karsten*, Die Germanen, bespr. in Correspondent Kühl, 29. V. 1928; in Literaturblatt der Frankfurter Zeitung, 30. IX. 28; in Blätter für Schulpraxis, Okt. 1928; von G. Neckel in Deutsche Literaturzeitung, 1928, H. 33; in Bayer. Bildungswesen, 1928, H. 12; in Niedersächsisches Jahrbuch, 1928, Bd. V; in Augsburger Postzeitung, 16. XI. 1928; in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 1928, H. 1–2; in Zeitschr. für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, Bd. XII, H. 5; in Literarischer Handweiser, 1928, H. 4; von B. Collinder in Studia Neophilologica, 1928; von A. Meillet in Bulletin de la Société de Linguistique, 1929, H. 87; von A. Mayer in Zeitschr. des

Vereines für die Geschichte Mährens u. Schlesiens, 1929, H. 1; von F. R. Schröder in Germanisch-romanische Monatschrift, 1929, H. 5–6. — *A. Långfors*, Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français, bespr. von K. Sneyders de Vogel in Museum, XXXVII (1929), Sp. 11; von B. de Gaiffier in Analecta Bollandiana, XLVII, 215; von A. Jeanroy in Romania, LIV, 550. *Ders.*, Li Ordre d'Amours (in Mélanges Jeanroy), bespr. von M. Wilmotte in Revue belge de philologie, VIII, 1240; von M. Roques in Romania, LV, 277. — *Emil Öhmann*, Zur Kindheit Jesu Konrads von Fussesbrunnen (Annales Universitatis Aboensis, Ser. B, VIII, 1929), bespr. von Gustav Ehrismann in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 1930, Nr. 1–2, Sp. 4; von Edw. Schröder in Anzeiger för deutsches altertum, XLVIII (1929), S. 124–126; von F. Piquet in Revue germanique, 1930, S. 51. *Ders.*, Das Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen (in Neuphil. Mitteilungen, XXX, 147), bespr. von F. Mossé in Les Langues Modernes, 1930, p. 152–3. — *Holger Petersen Dyggve*, Destrees, frère chartreux et poète, bespr. von B. de Gaiffier in Analecta Bollandiana, XLVII (1929), S. 453–4. — *O. J. Tallgren*, Survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée, I, bespr. von J. Ruska in Deutsche Literaturzeitung, 1929, H. 41, Sp. 1956. *Ders.*, Un point d'astronomie gréco-arabo-romane (Neuphil. Mitteil., 1928), bespr. von Cláudio Basto in Portucale, I (1928), S. 170. — *A. Wallensköld*, Dialogue politique en vers de la fin de l'année 1229 (in Mélanges Jeanroy), bespr. von M. Wilmotte in Revue belge de philologie, VIII, 1239, und von M. Roques in Romania, LV, 275.

Ferienkurse im Auslande: *Giessen*, vom 21. Juli bis 2. August. *Hamburg* und *Marburg*, vom 4. bis 30. August.

Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées; cours de vacances de l'Université de *Toulouse*), vom 4. Juli bis 11. September. *Grenoble*, vom 1. Juli bis 31. Oktober. *Nancy*, Juli–September. *Paris*, Institut de phonétique de l'Université, vom 15. Juli bis 2. August und vom 4. bis 25. August. *Strassburg*, Juli–September. *Boulogne-sur-mer* (Université de *Lille*), vom 17. Juli bis 27. August. *Tours* (Université de *Poitiers*), Juli–September.

Florenz, vom 14. Juli bis 28. August. *Perugia*, Juli–September. *Rom*, vom 7. Juli bis 30. August. *Siena*, vom 13. Juli bis 31. August. *Venedig*, vom 31. August bis 28. September.

Barcelona, curso elemental vom 14. Juli bis 30. August, curso superior vom 4. bis 30. Juli. *Madrid*, vom 4. bis 30. Juli. *Saragossa*, Juli–August (Universidad de Zaragoza, cursos de verano en Jaca).

London, vom 18. Juli bis 14. Aug. *Oxford*, vom 29. Juli bis 15. Aug.

Fragments de trois miracles de Gautier de Coinci dans le manuscrit 11.198 des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale.

Le manuscrit 11.198 des nouvelles acquisitions françaises ne figure pas dans les *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*; mais je l'ai signalé dans une note de mon article intitulé *Notice sur deux manuscrits des Miracles de Gautier de Coinci.*[1] C'est un recueil factice, décrit brièvement par M. Henri Omont dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXVI (1915), p. 134, dont les feuillets numérotés actuellement 14 et 15 (ils sont du XIII^e siècle) sont signalés ainsi dans une note qui les précède (fol. 13) et où il m'est facile de reconnaître la main de mon regretté maître Paul Meyer: «Feuillets des *Miracles de Notre Dame* par Gautier de Coincy. La première page contient la fin du miracle des cinq psaumes (Poquet, col. 359) et le commencement du miracle du moine de St-Pierre de Cologne (Poquet, col. 455; Méon, *Nouv. Recueil*, II, 139).» Paul Meyer n'a pas jugé utile d'aller plus loin: après les renseignements fournis par lui, n'importe qui pouvait identifier le reste du fragment (fol. 15 en entier) comme appartenant au *Miracle du Sarrazin qui aoura l'ymage Nostre Dame* (Poquet, col. 505).

Dans la marge inférieure de la dernière page, une main ancienne (XVII^e siècle?) a écrit, dans un carré dont la partie gauche a été enlevée à la suite d'une déchirure, le chiffre *891*, avant le premier numéro il y a des restes d'une lettre (*P*?) dont la partie antérieure a disparu. Le premier feuillet porte une inscription indiquant l'entrée du fragment à la Bibliothèque nationale: «Don de M. le conseiller Mugnier. Chambery, 1901.» Les feuillets, peut-être les deux feuillets extérieurs d'un cahier, sont en assez mauvais état. La marge supérieure a été coupée. Cette mutilation n'affecte cependant

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXI, p. 62.

pas le texte, sauf que le couteau a enlevé les premiers vers des colonnes du verso du fol. 15 et mutilé les vers initiaux de quelques autres colonnes. La justification reste donc à peu près intacte; elle mesure env. 20 cm. sur 13, la page entière mesurant, à l'état actuel, environ 26 cm. sur 21. Il y a une lacération au premier feuillet et une au second. Le papier qu'on a collé, à la réparation, sur les colonnes intérieures empêche de lire les débuts de certains vers et, au verso, les fins d'autres vers. L'écriture est très effacée, surtout aux deux pages extérieures et en haut des colonnes. Ce double feuillet a peut-être été décollé d'une reliure, ou bien il a pu servir de chemise de dossier.

Le premier miracle, intitulé ailleurs *Des cinc roses qui furent trouvees en la bouche a un moine aprés sa mort*, est très court (il n'a que 68 vers dans l'édition de l'abbé Poquet, col. 359—62) et se trouve presque en entier dans le fragment. Il n'en manque que les dix premiers vers, que je reproduis ici, entre crochets, d'après l'édition Poquet, corrigée à l'aide du ms. 1530 (fol. 72: *De quodam monacho*). Ce qui est imprimé en italique est à peu près complètement effacé dans le fragment et n'est déchiffrable qu'à l'aide d'une autre copie des *Miracles*. La numérotation des vers est celle de l'abbé Poquet.

[Un brief miracle mout aoine
Conter vous veil d'un simple moine.
Simples estoit et simplement
Servoit Dieu et devotement.
N'iert pas tiex clers con sainz Ansiaumes:
Sa miserele et ses .VII. seaumes
Et ce qu'apris avoit d'enfance
Disoit par mout bone creance;
Selonc sa simple entencion
Servoit par grant devocion]
[La mer]e Dieu k'il mout amoit;
A nus genous la reclamoit
Tout en plorant par maintes fois.

Més mout estoit ses cuers destrois
Et destorbés de grant maniere
Qant ne savoit propre prïere
. . . . . .
A la propre dame de gloire.
Il en fu tant e[n] grant porpens
.V. en trouva selonc son sens;
.V. seaumes prist, *ses maria*
As .V. letres de Maria.
Tant out de sens *qu'il sout bien metre*
Une seaume en *chascune letre*,
Ne quist autre filosofie.
Ou non de la virge Marie,
Que mout amoit et tenoit chiere,
Dison souvent ceste priere.
De ces .V. seaumes sont *li non*:
Magnificat, Ad Dominum,
Retribue servo tuo,
La qarte est In convertendo,
Ad te levavi *la cinqisme.*
En l'onor du dous non saintisme
Dist adés ceste salmodie
Tant com dura et fu en vie.

Et qant Dieu plout q'a sa fin vint,
Un mout beau miracle en avint,
Car trouvees furent encloses
En sa bouche .V. fresches roses,
Cleres, vermeilles et *foillues*,
Com se tantost fussent coillues.

Cis miracles bien nous *esclere*
Q'amiable est et debonere

---

17 *manque. Poquet lit les v.* 17 *et* 18 *ainsi*:
Dont il feïst propre memoire
De la propre dame de gloire.

La douce mere au roi de gloire;
Qui chascun jor en fet memoire
Ne puet mie desconfis;
De cedeit estre cascuns fis.
Cis miracles nous doit apenre
Q'a lui servir nous doions penre,
Car ele en rent hautes merites.
Ces .V. seaumes que j'ai ci dites,
Que ces .V. letres senefient,
A tous letrés lo qu'il les dient
Chascun jor une fois au mains
A genoils et a jointes mains *(fol. 14 b)*
Devant l'image a la pucele
Qui alaita de sa mamele
Et nouri son fil et son pere.
Bien sert cil Dieu *qui sert sa mere.*
S'amour ne puet nus deservir
Si tost com par lui bien servir.
Riches desertes en deservent
Et cil et celes qui la servent.
Joie sans *fin* deserviront
Tuit cil ki bien la serviront.
Dex doinst chascuns de nous la serve
Tant que sa douce amor deserve.

Suit, à la même colonne b du recto du fol. 14, le second miracle, celui qui est intitulé dans l'édition Poquet (col. 454): *D'un moine resuscité de l'une et l'autre mort par la deserte Nostre Dame.* Il comprend, dans l'édition, 230 vers. On en trouve dans le fragment ce qui correspond aux v. 1—114. La rubrique est en rouge.

---

47 *Le copiste a omis* [estre] desconfis — 48 *Le ms. a bien* cedeit *en un seul mot; il faut entendre* ce doit — 62 lui, *chez Poquet, est bien entendu le féminin* (la mere Dieu).

D'un moine que Nostre Dam[e] delivra de double mort.

Si com me livres me tesmoigne,
A Saint Pierre devant Cologne
Out un moine ça en arriere
Qui fu divers de grant maniere.
Le cuer avoit aville (?) et.....
N..... ne reille (?)
..... bailleus (?)
De maint recet et de mains lieus.
Ses abis ert mout reguliers,
Mes *ses cuers ert* mout *seculiers*
Qu'il en out mise ... sa cure
.....
Més qiex q'il fust, fous ou ledierre,
Mout durement amoit saint Pierre.
Que q'il menoit si fole vie,
Li prist un poi de maladie
Dont il se fist medeciner
Pour ce q'il voloit terminer.
Mechine prist je ne sai qel[e].
Mes ele fu si fort et tele
Que mors fu sans confessio[n].
Deable a grant proc[essi]on
Pour l'ame avoir i aco[ru]rent
.....
.....

Qu'en portoient li enemi.
Au roi du ciel merci cria
Mout doucement et depria

---

5 et suiv. Le fragment est ici à peu près illisible et ne semble pas avoir exactement la même leçon que l'édition Poquet qui est d'ailleurs sûrement fautive. — *19 suiv. Déchirure.*

Après 28, *Poquet (de même que le ms. 1530) a deux vers de plus:*

Par sa pitié, si li pleüst
De son moine merci eüst.

. . . . . .
. . . . . .
Que pour lui seul itant fesist
. . . . en paradis et mesist.
«Comment? Pierre, fet nostre Sire,
Me *veus* tu dont fere desdire?
En ne dis je par le profete
Q'en . . . . . saint ciel navroit quiete
. . . . . n'abiteroit
Nus qui sans teche ne seroit?
Pierre, doit donques habiter

Voici le texte du ms. 1530, fol. 72 v°: De quodam monaco qui a lesione diaboli liberatus fuit, *v.* 5–15:

Le cuer avoit uoele et an uiule,
Ne cremoit Dieu, ordre ne riule,
Regarz iert prevoz et baillius
De meinz receiz et de meinz lius.
Ses abiz ert mout regulers,
Mes li cuers ert mout seculers,
Que tote avoit mise sa cure
En vanité et an luxure.
Mes comant que il fust pechierre,
Mout duremant amoit saint Pierre,
Que qu'il menoit si fole vie. . . .

Ms. 1530, v. 23–32:

S'ame vont querre et la reçurent,
Si la pristrent si com il durent.
Qant saint Pere vit son ami
Q'an portoient li anemi,
Au roi do ciel merci cria
Et docement li depria
Par sa doçor se lui pleüst
De son moine merci eüst
Et que por lui tant an feïst
Q'an paradis l'ame an meïst. . . .

Ms. 1530: Q'an mont seint mont n'auroit quieste
N'an ma meson n'abiteroit

En ma meson ne deliter
Cil qui ne fist onc se mal non
Ne n'ama ne moi ne mon non?»
Qant vit sains Pierres que riens fere
Ne voloit Dex de cest afere,
Prïer l'en fist a ses archangres,
A ses enceles, a ses angres,
A ses martirs, a ses confés.
Pour ce q'il ert mors desconfés
A leur precés ne *consenti*
Li roi qui onques ne menti.
De ses sains out proiere mainte,
Mes onques Dex ne saint ne sainte
Ne veut otroi fere ne don
Que l'ame alast s'en enfer non.
Qant sains Pierres vit cest afere,
Esbahis (*sic*), ne set que fere.
Venus en est a nostre Dame:
«Dame, fet il, se de ceste ame
Ta grant douchur ton fil deprie,
Ja par autrui n'avra aïe.
Or t'en daint, dame, souvenir.
No[u]s n'en poons a chief venir;
Nos[tr]e priere riens ne vaut,
Més tu es li ars qui ne faut
N'ai[ns] ne falli ne ne faudra.
Ta p[ri]ere miex li vaudra
Que tout[es l]es nos a cent deubles.
Dame, [tes fi]z par est si troubles,
Si dol . . . . . e si coreciez
Qu'il ne soit tous resleeciés (fol. 14 v°b)

---

56 *Le copiste a omis* esbahis [est] — 59 *Au* lieu *de* deprie, *Poquet a la bonne leçon* ne prie — 63 *suiv. Déchirure.* — 67 *Le ms. a très clairement* deubles *et non* doubles — 68 *Non-sens; Poquet a la bonne leçon* n'iert ja si troubles.

69 *Ms. 1530* Si dolanz ne si corrociez.

Tout maintenant qu'a lui paroles.
Mout li sunt douces tes paroles,
Mout li sïent et mout li plesent,
Qant tuit li saint du ciel se tesent,
Que un seul mot n'osent sonner,
Si le vas tu áraisonner
Et deproier hardïement.
Tu a[s] seur lui commandement
Com seur celui, haute pucele,
Que noresis (?) de ta mamele.
Il est tes fiz, tu es sa mere:
Tu li proies comme a ton pere
Et commandes comme a ton fil.
Mes moines iert mis en essil,
Bele tres douce dame chiere,
Se n'ai secors par ta proire (*sic*);
Bien sai de voir que toutes voies
Avra merci, se tu l'en proies.
— Pierres, Pierres, fet nostre Dame,
En mout grant paine es pour cele ame.
En mon duz fiz me fïerai
Tant que pour toi le prïerai.»
Lors s'est la mere Dieu levee
Et devant sun fiz est alee
Et ses virges touz (*sic*) aprés;
De lui se tint sains Pierres prés,
Que sans dutance bien savoit
Que sa besoigne bien feroit
Puis que cele l'avoit enpris
En cui flans Diex char et sanc pris.
Qant sa mere vit nostre Sire
Qui de ses dois dengna escrire
Q'on honorast et pere et mere,
Encontre lui a chiere clere

85 *Ce vers a été ajouté en marge, de la même écriture* — 86 *Le sens demande* Se n'a secors, *ou bien (Poquet)* Se nel sequeurs.

Se leva mout festieument (*sic*)
Et li dist mout tres doucement:
«Bien vengniés vous, ma douce mere.»
Comme dous fiz, comme dous pere
Doucement l'a par la main prise
Et doucement lés lui assise.
Lors li a dit a douce chiere:
«Que veut ma douce mere chiere,
Mes amies et mes serors?
— Fiez, fet ele, pour pecheors . . .

Le second feuillet contient le *Miracle du Sarrazin qui aoura l'ymage Nostre Dame*, qui dans l'édition Poquet (col. 505—12; *incipit: Que que d'oïr estes en grant*) se compose de 252 vers; on en retrouve dans notre fragment à peu près les v. 35—209.

. . . . granz Deuz qui tout cria
Pour homme tant s'umilia
Q'ons terrïens vout devenir;
Més ce ne peüst avenir
Par nule raison, ce me samble,
K'il fust hons et Deu ensamble;
Et de autre part, ce Deu vousist
Ke il pour homme hons devenist,
[N]e voi ge pas, ne ne poet estre,
[K]e il de virgine peüst nestre:
[Fam]e ne poet, cet est la summe,
[Concevoi]r sans semence d'omme
[Ne plus c'u]ne piece de fust.
Se g[e sav]oie que voir fust
Ke d'une vergine fust Deuz nez,
Je seroie crestianez
Encore encui sanz plus atendre;
Més ge ne puis veoir n'entendre
Comment ce peüst avenir,
Si ne m'en sai a coi tenir.»

Que k'il pensoit en tel maniere
Un'eure avant et austre arriere
Et devisoit de cele ymage,
Tout maintenant sans nule fable
Vit de l'image issir mameles,
Si glorienses (*sic*) et si beles,
Deus si petites et bien fetes
Com se lués droit les eüst tretes
Hors de son sain une pucele;
Ausi cum d'une fontenele
Clere oile en vit sordre et venir.
Cest miracle fist avenir
La mere Deu la debonere
Pour lui de mescreance trere,
Car il avoit mout honoree
S'ymage et longuement gardee.

Li Sarrasins sans demorance
Guerpi sa foi et sa creance;
Bautisiés fu, et sa meinie
[E]n aprés lui a bautisie.
[Po]ur le miracle k'apert virent
[L]eur creance et lor loi guerpirent
. . . . . .
[N]e prisierent un pois baient
Ne *Mahomet ne Tervagan. (fol. 15 b)*
Oïr poés k'a grant lagan
Est cele doce et debonere

Les v. 57–61 *se lisent ainsi chez Poquet et dans les mss. 1530 et 1533 :*

Et devisoit en son courage,
Tout maintenant de cele ymage
Voit naistre et sourdre .ij. mameles,
Si glorïeuses et si beles,
Si petites et si bien faites . . .

Après le v. 76, *il y a un vers de plus chez Poquet et dans 1530 et 1533 :*

Maint Sarrazin et maint paien.

Ki fet (*sic*) si deus (*sic*) miracle fere.
Li Sarrasins n'i perdi rent
En ce k'il l'ama si bien
N'en ce que bien la netoia.
La douce dame grant joie a
Kant on la sert de bo[n] corage
Et kant on porte honor s'ymage.
Bien nous deuuommes deporter
En sa semblance honor porter,
Kant uns paiens s'i deporta.
Clers, ki k'il soit, mout grant tort a
Ne si n'est pas cortois ne sages
Kant ne netoie ses ymages
Et les autier (*sic*) a tut le mains.
Trop a li clers chieres mains
Ki un autel nïer ne dengne.
Celui voudroie ke l'irengne
Crevast andeus les iex, par m'ame,
Kant seur l'ymage nostre Dame
Ordure voit quant ne l'en oste.
Orde a la pensee et enposte
E en vers Deu trop se me fet
Cil qui ce voit, kant plus n'en fet.
Ne voi provoire ne diacre,
S'il voit seur son archediacre
Poute (*sic*) plume ne plumete,
Ke tost ne l'en bout jus et mete.
Seur les autez a grans compaignes
Voient logies les irengnes,
Si nes les dengnent dellogier;
Meuz leur vendroit canter d'Oger
A tel i a que chanter messe,
Ke li debles les apresse.

---

96 *Le copiste a oublié un mot*: chieres [ses] m. — 103 *C'est-à-dire* mesfet.

En la messe poi se de portent,
Més volentiers l'ofrende en portent:
La coqille volentiers vuident,
Més as irengnes qui desvuident
En tour leur autel soir et main
Ne dengnent il tendre la main.
Trop est més poi ki s'entremete
[De sainte Eglise tenir nete]. *(fol. 15 v°)*
Cil a qui plus de bien en vient,
C'est cil a qui mains en souvient.
Ou monde *n'a si fol* bergier,
S'un preudomme doit herbergier,
Qui ne netoit viaus sa meson.
Nous ki avons sens et raison
Ne daignons mie fere autel.
Clers *qui ne* tient *net* son autel
Ou .... par grant delit
Se couche *Diex* et fet son lit,
Mout est certes ors et repos.
Tez muce ses deniers en pos
Et tez put touz, tant a d'avoir,
Cui *chaut* assez petit d'avoir
Ne bel autel ne bel ymage.
Par foi, c'est desverie et rage
Kant par l'autel sommes tuit riche
Et *vers* l'autel sommes tuit chiche.
Tez *est* par sun autel mout gobes
Et tez en *a* chevaus et robes,
Fremaus, borses et mars et *livres*
Qui n'a breviaires et livres
Et ki liés est si estroit
Que ses autiex muert tout de froit.
De ceus i a a grant plenté
Ki *en folie ont si* enté
Et si batu tout leur corage
Et sunt si fol et si volage

Que petit ou noient leur caut
Se leur autel a froit ou caut (?).
Nuz les tienent et descovers,
Se (?) leur lis paré et covers
De covertoirs (?) et de tapis.
Mes deables si est tapis
Ki jour et (?) nuit deseure crout.
De s'ame puet cil dire ptrouth
Prestre qui a plus grant delit
En (?) parer sa chambre et son lit
Ke son autel ne sa chapele:
S'il reqiert Deu ne s'il l'apele
A son besoign, c'est grant merveille
S'il n'en fet la sourde oreille.
Leur moustiers tienent ors et sales,
[Mes leur chambres et leur granz sales] *(fol. 15 v°b)*
Font lambroissier, paindre *et portraire.*
En leur moustier ne font *pas faire*
Si tost l'ymage Nostre Dame
Com font Ytengrin (*sic*) et sa fame
En leur cambres ou il reponnent
Les gelines qui leur mort ponnent.
Bien est vilains et de vil estre
Li clers, li moines et li *prestre*
Qui miex atire son manoir
Ke celui ou Dez doit manoir.
Se sainte Yglise n'aornomes
Ki les grans rentes en [avomes],
Les grans ofrandes, les [grans dons],
Les laies gens que feront [dont]?
Tez eüst certes ten . . . braies,
Tez fust chincheus et plains [de naies],

---

154 *Il faut lire, avec Poquet,* S'ont leur lis — 155 *Le vers est peu distinct, il y a certainement un* s *à la fin du second mot. Poquet a un vers trop long:* De couvertures et de tapis.

164 *Il faut corriger, semble-t-il:* S'il ne li fet la s. o.

Si Deu ne fust et seinte Yglise,
Ki traïne pelice grise;
Teuz est mout plains *de grant forfait,*
Tez sa coronne a envis fait
Et tez fet coe (?) *de maslart*
Qui *n'eüst* gaires de cras *lart*
Se Deuz ne fust et la coronne;
Tez est orre riche persone,
Esponeus, cointes et gaillars,
Ki fust povres coquins paillars
Se sainte Eglise et Deu ne fust.
Les cuers de fer ont ou de fust
Kant de celui ne leur sosvient
Dont tous li biens leur sourt et vient (?).
Tant enrobé sunt més en robes,
Tant ont les quers *cointes* et gobes
Et tant sunt plains de grant outrage
Autel ne crucifis n'ymage
N'en clinent més fors de l'oreille.
Si m'aït Deuz, c'est grant merveille
Ke laie gent puent bien fere,
Car en aus ont povre essamplere.
Ne (*sic*) sainte Yglise n'onorons
Qui tous ses biens li devorons (?)
E en avons l'or et l'argent,
Ke feront dont la laie gent?
Ne sai ke l'en die, par m'ame . . .

L'important travail de M^me^ Ducrot-Granderye, que j'ai déjà signalé comme devant paraître incessamment,[1] permet de

[1] Arlette P. Ducrot-Granderye, *Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci.* Description et classement sommaire des manuscrits. Notice biographique. Édition des miracles *D'un chevalier a cui sa volenté fu contee por fait* et *Coment Nostre Dame desfendi la cité de Costentinnoble,* d'après tous les manuscrits connus (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXV, 2). Helsinki, 1930.

constater que les trois miracles qui nous intéressent ici figurent dans le manuscrit de Soissons dans un ordre correspondant, c'est-à-dire que les deux premiers se suivent immédiatement et que le troisième vient après un certain intervalle:

N° 25 (fol. 55 v°) *Des cinc roses . . .*
26 (fol. 56) *D'un moine resuscité . . .*
34 (fol. 67 v°) *Le miracle du Sarrazin . . .*

On voit qu'il y a, dans le manuscrit de Soissons, un intervalle de douze feuillets entre le deuxième et le troisième miracle. Si l'hypothèse émise ci-dessus, selon laquelle les deux feuillets conservés seraient le premier et le dernier d'un cahier, est exacte, cela supposerait des cahiers de douze feuillets. Mais le manuscrit perdu a pu représenter une rédaction abrégée ne donnant qu'un choix de miracles.

Arthur Långfors.

Tanzmusik in der Kirche des Mittelalters.

In einem Aufsatze *Das lateinische Rondeau* (*Zts. für frz. Sprache und Lit.* LIII, 113) habe ich eine mit der Rondeauform des französischen Tanzliedes in ihrem metrischen und musikalischen Aufbau identische Art des mittellateinischen Liedes auf ihre formalen Elemente und deren Vorgeschichte hin untersucht, um eine Unterlage für die Eingliederung der Gattung in die Geschichte der Metrik und Musik des Mittelalters herzustellen. Bei dieser erstmaligen Behandlung des Stoffes konnten viele wichtige Fragen nur gestellt oder berührt werden.

Eine der einschneidendsten dieser Fragen war die nach der Verwendung der lateinischen Rondeaux, für die man nur auf Vermutungen angewiesen sein konnte. Ein bedeutsames Licht in dieses Dunkel warf eine Notiz H. Villetard's, die ich (dank einem Hinweise von Fr. Ludwig) im Nachtrage

des genannten Aufsatzes (S. 147) zum Abdruck bringen konnte, — eine Verspätung übrigens, die der Objektivität der vorher gemachten Feststellungen vielleicht eher genützt als geschadet hat.

Darf man es wagen, die Angabe Villetard's, man habe Anfangs des 18. Jahrhunderts zu dem Rondeau *In hac die Dei* in der Kirche feierlich, offiziell einen Tanz ausgeführt, auf die Frühzeit des lateinischen Rondeaus, das 12. und 13. Jahrhundert, auszudehnen? Vielleicht sogar auf die musikalischen Vorstufen des Rondeaus, in erster Linie auf die lyrischen Einlagen in Dramen? Und: wie gelangte das Rondeau in die Kirche? Bestand es schon vorher in der volkssprachlichen Dichtung? Anders ausgedrückt: Wurde die Tanzform des Rondeaus von draussen in die Kirche getragen, oder hat sie sich innerhalb der Geschichte der musikalischen Formen der Kirchenmusik entwickelt, um dann draussen, im profanen Tanze, eine äusserst reiche, zeitlich und örtlich weit verzweigte Entwicklung anzutreten? Hat man überhaupt in der Kirche im Mittelalter getanzt? — Die nachfolgenden Ausführungen versuchen, auf einen Teil dieser Fragen Antwort zu geben.

I

Die von Villetard 1910 aufgestellte Forderung:[1] «Uno studio metodico sulla danza liturgica riuscirebbe utile ...» wurde schon 1914 in mustergültiger Weise erfüllt: in dem Aufsatze *La Danse dans les Églises* von dem Benediktiner Dom L. Gougaud in der *Revue d'Histoire ecclésiastique* XV (1914). Das dort beigebrachte Material ist sehr reichhaltig und gut kritisch gesichtet, so dass ich in den zunächst folgenden Ausführungen seine vorsichtig formulierten Resultate unverändert übernehmen konnte.

Die Fälle, in denen nach alten Zeugnissen in christlichen Kirchen getanzt wurde, sind nach Art und Ursprung in drei Gruppen zu gliedern: Im Heidentum spielte der Tanz eine

[1] *Rassegna Gregoriana* IX (1910), col. 533.

bedeutende Rolle im Kulte; man denke nur an die uralte Genossenschaft der römischen Salier. In der Zeit der frühen Christen scheint der Brauch des kultischen Tanzes, besonders im Oriente, ebenfalls geübt worden zu sein. Zu den Belegen Gougaud's lässt sich ein von P. Wagner (*Einführung in die greg. Melodien* Bd. I³ (1911), S. 16) mitgeteiltes Zitat hinzufügen, nach dem man zur Zeit des Athanasius in Milet Hymnengesang mit Tanzbewegungen begleitete. Die Kirche verhielt sich dem kultischen Tanz gegenüber stark ablehnend. Einige Zeugnisse deuten auf häretisches Milieu; nicht ganz unverdächtig ist ferner eine von P. Alfaric (Hoepffner-Alfaric, *La Chanson de Sainte Foy*, Bd. II (1926), S. 75) zitierte Stelle aus apokryphen *Acta Johannis*, nach der schon Christus selbst beim letzten Abendmahle mit seinen Jüngern einen Reigentanz aufgeführt habe.[1] — Aber nicht nur im Kulte, sondern auch im Volksleben des Heidentums war der Tanz sehr lebendig gewesen, natürlich in den Provinzen des Westens ebenso wie in Rom und im Orient. Diese Volkstänze, die anscheinend von jeher mit bestimmten Zeiten (Kalenden des Januar, Frühlingsanfang) eng zusammenhingen, hätten nun von der Kirche, die so manchen alten Bräuchen gegenüber kluge Duldung beobachtete, kaum eine (sicher aussichtslose) Bekämpfung erfahren, wenn man sie nicht oftmals ärgerlicherweise in die Kirche verlegt hätte. Die Gründe für diese viele Jahrhunderte lang (vom 6. bis ins 17.) fortgesetzte Übung darf man (wenigstens für die früheren Zeiten) in ganz einfachen Tatsachen: dem Fehlen geeigneter Räumlichkeiten bei Nacht oder schlechter Witterung u. ä. erblicken. Jedenfalls wird nirgends überliefert, dass die *chori secularium* und ihre *cantica*

[1] Der von Alfaric hier nicht angeführte interessante Kontext, ein längerer hochrhetorischer «Hymnus» Christi, macht es sehr zweifelhaft, ob überhaupt der Text wörtlich aufgefasst werden darf; vgl. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Tomus XIII, col. 169 (Florenz 1767). Auf das apokryphe Entstehen deutet u. a. die Erwähnung des Flötenspiels; Flötenmusik war im frühen Christentum als spezifisch heidnisch verpönt.

turpia irgend etwas mit religiösen Dingen zu tun hatten. Übrigens waren die Schuldigen meistens Frauen (*mulieres, puellae*); wenn öfters von Vigilien der grossen Feste die Rede ist, so dürften auch hier wohl praktische Gründe, z. B. die Arbeitsruhe am folgenden Tage, eine gewichtige Rolle gespielt haben. Durchweg werden in den verbietenden Konzilienbeschlüssen Tanz und Gesang zusammen genannt. Jedenfalls diente der Gesang als Begleitmusik; Instrumente werden nicht genannt. Die Art des Tanzes war wohl, wie in der Regel im Mittelalter beim Massentanz, der Reigen. Der Inhalt der Begleitlieder ist uns unbekannt; es dürfte nicht angebracht sein, die oft zitierte Nachricht über das Farolied: «Ex qua victoria carmen publicum juxta rusticitatem per omnium paene volitabat ora ita canentium, feminaeque choros inde plaudendo componebant..» auf die primäre Bestimmung des Faroliedes auszudehnen. Vermutlich haben die Frauen die oft gehörte Melodie erst nachträglich, unverändert oder rhythmisch zugestutzt, für ihre Tänze verwertet.

Leider schweigen die von Gougaud (*l. c.*, 11—14) zitierten Quellen über die für uns interessanteste Zeit, das 11. u. 12. Jahrhundert.[1] Dafür ist die erste Nachricht der folgenden Periode, ein Verbot des Konzils von Avignon vom Jahre 1209, besonders wertvoll, da sie mehrere Gattungen der verbotenen Genüsse unterscheidet: «Statuimus, ut in sanctorum vigiliis in ecclesiis historicae (histrionae) saltationes, obscoeni motus seu choreae non fiant, nec dicantur amatoria carmina vel can-

[1] Die Lücke lässt sich vielleicht ausfüllen. Nach Alfaric *l. c.* S. 70 schreibt kurz nach 1010 Bernard von Angers über einen Brauch in der Kirche zu Conques: Nach alter Sitte machen die Pilger dauernd in der Fides-Kirche ihre Vigilien, mit Kerzen und Lampen. Da sie die lateinischen Gesänge des Officiums nicht verstehen, helfen sie sich über die Langeweile der Nacht durch ungebildete Lieder und anderes dumme Zeug (Tänze?) hinweg. — In dem nach dem letzten Herausgeber (Alphonse Bayot, *Le Poème moral*, Brüssel 1929) am Ende des 12. Jhs. verfassten *Poème moral* heisst es am Ende einer auf die Vigilien bezüglichen Strophe (Vers 3200):

Mais encor i at teils qui dancent el moustier.

tilenae ibidem». Die hier genannten *choreae* sind uns in ihrer Ausführung und Begleitmusik kein Geheimnis mehr: es handelt sich jedenfalls um die *danses de carole*, die im 13. Jahrhundert von gesungenen Rondeaux und Virelais begleitet wurden, deren Texte und Melodien, soweit sie erhalten, uns in der schönen Ausgabe von Fr. Gennrich (*Rondeaux und Virelais*, Bd. I 1921, u. II 1928) bequem zugänglich sind.

II

Die beiden bisher besprochenen Arten von Tänzen in der Kirche waren darin grundverschieden, dass bei der ersten der Tanz einen unverkennbaren, wenn auch von der Behörde verpönten Teil der religiösen Betätigung bildete und sich wohl auch in seiner Musik irgendwie den jeweilig üblichen Gepflogenheiten einfügte, während die zweite Art, von draussen in den heiligen Bezirk einbrechend, in demselben durchaus ein fremdes, unerwünschtes Element bildete.

Eine jetzt zu besprechende dritte Art hat mit jeder der beiden vorigen etwas gemeinsam und ist doch von beiden stark verschieden. Es handelt sich um Tänze, die im Mittelalter von Klerikern, oder von Laien auf Veranlassung von Klerikern in Kirchen aufgeführt werden. Zwei wichtige Quellen aus weit voneinander entfernten Gebieten geben ausser Kompositionen für den kirchlichen Tanz auch eine Art Begründung bzw. Entschuldigung dieser Schöpfungen. In dem berühmten, vielbesuchten katalanischen Wallfahrtsort Montserrat wurden im 14., wahrscheinlich schon im 13. Jahrhundert lateinische Lieder von den Pilgern nachts in der Kirche und tagsüber auf Plätzen als Tanzbegleitung gesungen. Diese Lieder waren von Mönchen des Klosters verfasst worden, um die unerwünschten, sonst üblichen Tanzlieder zu ersetzen.[1] Ebenfalls im 14. Jh. dichtete in Deutschland ein sangeskundiger Klosterschulmeister für seine *Clericuli* eine Reihe von Kantio-

[1] Vgl. Dom Gr. Sunyol, *Els Cants dels Romeus* . . . in *Analecta Montserratensia* I (1917).

nen, die sie an ihrem Spezialfeste, dem Wahltage des Kinderbischofs, zum Tanze (Ausdrücke *chorea*, *tripudiare*) singen sollen — «ne secularia parlamenta nec non strepitus clamorque et cachitus mundanarum cantionum in nostro choro invalescant». Der Verfasser, Johannes decanus, der, wie er ausdrücklich betont, auch älteres Gut mit in seine kleine Sammlung aufnimmt, bezieht sich dabei auf ein (von Gougaud nicht angeführtes) *concilium Lugudunense*.[1] Hier wird also nicht, wie in Montserrat, der Tanz von draussen durch Laien in die Kirche hineingetragen, sondern nach altem Brauche von Klerikern ausgeübt. Im zweiten Teile seiner genannten Abhandlung führt Gougaud eine Anzahl anderer Quellen ähnlichen Inhaltes an (S. 229 ff.). Wir erfahren hier, dass die kirchlichen Tänze an bestimmte Feste gebunden waren: Ostern, Nikolaus (*Protector clericorum*), Weihnachten und die darauf unmittelbar folgenden Feste. Im 12. Jh. erwähnt der Liturgist Jean Beleth vier bestimmte Anlässe für Klerikertänze: die Diakonen tanzten am Stephanstage, die Priester am Feste Johannis Evangelistae, die *pueri* (*clericuli*) auf Innocentes, die Subdiakonen auf Beschneidung oder Epiphanie; das Volk tanzte auch an andern Tagen in der Kirche. Anscheinend führten die Subdiakonen den Spitznamen *Stulti*; sollte daher der Ausdruck *missa stultorum* (Narrenmesse) stammen? Dann wäre der dabei auftretende *Asinus*[2] nicht nur eine Figur aus der Weihnachtslegende, sondern auch eine Art Repräsentant der Subdiakonen.[3] Aus den zahlreichen weiteren Zeugnissen, die

---

[1] Vgl. Dreves, *Analecta hymnica* 20 (1895), S. 22.

[2] Zum Ausdruck *Asinus* vgl. die Bezeichnung *Mulus*, die in Deutschland noch heute dem Abiturienten, der noch nicht die Universität bezogen hat, scherzhaft beigelegt wird.

[3] Eine grosse Rolle spielt bei diesen Klerikerfesten und den damit zusammenhängenden Texten der *Baculus*. Es ist dies der zeremonielle Hirtenstab, den bei feierlichen Anlässen nicht nur der Bischof (bzw. Abt), sondern auch der Cantor trug. Nun gab nach einem alten Rituale von Tours dort an der ersten Vesper des Stephanusfestes der richtige Cantor bei der Magnificat-Stelle: «deposuit potentes de sede» seinen *Baculus* und damit seine Funktionen an einen Diakonen

Dom Gougaud beibringt, geht hervor, dass der Klerikertanz weit verbreitet war und bis ins 18. Jh. hinein zu verfolgen ist.

III

Hinsichtlich des Entstehens dieser stark ins Weltliche hinüberspielenden Festesfreuden des mittelalterlichen Klerus (an die sich auch gelegentlich eine *collatio cum vino rubro et claro* anschloss), wäre es wohl unrichtig, wenn man auf die im frühen Christentum anscheinend sporadisch auftretenden gottesdienstlichen Tänze zurückgreifen wollte. Ich denke, die Erklärung des Tanzes als Ausdruck erhöhter Festesfreude (auch heute noch wird in Frankreich in Internaten unter geistlicher Leitung bei der Réveillon-Feier gelegentlich von den jungen Leuten getanzt) dürfte völlig genügen.

Nicht ohne grösseres Interesse ist die Frage nach der Musik, die diese Tänze begleitete. — Vor 1100 gab es kaum eine von der Liturgie völlig losgelöste Kirchenmusik.[1] Die Form des Reigentanzes ist so locker, dass sie die Anwendung aller möglichen Melodien zulässt: man nahm die Musik, die man hatte und kannte. So hören wir (Gougaud, 235), dass man auf Ostern in Auxerre feierlich, — auch die Kanoniker tanzten mit, — mit Orgelbegleitung zur Melodie der Sequenz *Victimae paschales* tanzte,[2] wobei sich die Tänzer einen Ball zuwarfen. Für unser musikalisches Empfinden ist es sehr auffallend, dass man zu einer Melodie tanzte, die einer festen Rhythmik entbehrte; aber ausschlaggebend war wohl die Be-

---

ab; ebenso gelangte der Hirtenstab bei der Einleitung des Johannes-Officiums an einen *Cantor presbyterorum* und auf Innocentes an den *Cantor Puerorum*; auf *Circumcisio* wurde dann anscheinend der *Baculus* vom Cantor Subdiaconorum an seinen richtigen Inhaber zurückgegeben. Vgl. hierüber E. Martène, *De antiquis ecclesiae ritibus*, Antwerpen 1737, Bd. III, col. 108 ff.

[1] Auch die Tropik, trotz ihres nur ausschmückenden Charakters, hat enge Beziehung zur Liturgie.

[2] Nach Quelle: «prosam *antiphonabant*», d. h. man sang in zwei Chören.

liebtheit des höchste Begeisterung ausdrückenden Textes und der herrlichen Melodie; und bei genauerem Zusehen lässt sich nicht verkennen, dass dieser Sequenz eine Rhythmik innewohnt, die recht wohl einem taktmässigen, feierlichen Dahinschreiten zu Grunde gelegt werden konnte.

Noch eine andere Art der liturgischen Musik wird ausdrücklich als Begleitmusik für Tänze erwähnt: die Antiphonen. In einer frühen *Passio Leodegarii* (*Mon. Germ. hist., Scr. rerum Merov.* V, 299) heisst es nach Gougaud: «... clerici tripudeant cum antiphonis.» Genaueres besagt eine Notiz des Liturgikers Durand, nach der an der Vigil des Stephansfestes die Diakonen zu Ehren ihres Schutzpatrones «.. in tripudio convenientes cantant antiphonam de Sancto Stephano.» Beachtung verdient auch die Mitteilung (Gougaud, 236), man habe in Limoges am Festtage des Schutzpatrons Martial in der Kirche zu Psalmen getanzt, die von den Sängern vorgetragen und von den Tänzern durch den Refrain abgeschlossen wurden:

Sen Marsau, pregat per nous,
Et nous epingarem per bous.[1]

Der Brauch hielt sich bis ins 17. Jahrhundert. Gemeinsam ist den letztgenannten Fällen, dass es sich um Texte handelt, deren Vortrag zwischen mehrere Chöre bzw. zwischen Vorsänger und Chor geteilt war. Alle diese Gebiete der kirchlichen Poesie sind, was den Text angeht, reich an hochpoetischen Ausdrücken, die teilweise geradezu zum Tanzen auffordern.

Die bisher genannten zu Tänzen gesungenen Stücke waren nicht eigens für den Tanz verfasst. Vielleicht handelt es sich um solche auch in dem nach einem Rituale der Kollegialkirche von Besançon von Dom Gougaud (S. 235) angeführten Zitat: «.. fiunt choreae ... cantando aliqua carmina, ut in processionariis continetur.» Es ist nicht unwahrscheinlich, dass man auch richtige Prozessionslieder, wie *Salve festa dies* oder Litaneien gelegentlich zum kirchlichen Tanze sang. Eine be-

[1] *Bous* ist wohl dialektal für *vous* (so immer im Gaskognischen).

stimmte Art Kompositionen, die Conductus, waren ebenfalls ursprünglich dazu bestimmt, Marschbewegungen zu begleiten. Man vergleiche z. B. den Conductus *Sollemni gaudio* (Dreves, *Analecta hymnica* 45 b, 78), Str. II:

Precedant clerici,
Succedant laici
Tripudio.

Ob hier *tripudium* in dem eigentlichen Sinne (Tanz) oder, wie sonst öfters, in übertragener Bedeutung (höchster Jubel) gebraucht ist, lässt sich nicht mit Sicherheit entscheiden; ich möchte ersteres für wahrscheinlicher halten. Eine gewisse Beziehung zwischen den Conductus und dem kirchlichen Tanz wird ferner dadurch hergestellt, dass auch erstere in der Regel gerade für die Feste bestimmt sind, an denen Tänze aufgeführt wurden; der eben genannte bezieht sich z. B. auf Nikolaus, den Schutzpatron aller Kleriker.

IV

Innerhalb des für die Entwicklung kirchlicher und weltlicher Lyrik und Musik so ungemein schöpferischen 12. Jahrhunderts ging man dazu über, für den Tanz der Kleriker eigene Melodien zu schreiben. Eine nähere Betrachtung der hier vertretenen metrischen und musikalischen Formen, die vielleicht zu literaturgeschichtlichen Folgerungen führt, bringt uns in den Mittelpunkt dieser Untersuchung.

Dafür, dass vor 1100 besondere, für den Tanz bestimmte Lieder in der mittellateinischen Literatur bestanden haben, liegen keine Anzeichen vor; es ist auch kaum wahrscheinlich. In meiner obengenannten Untersuchung über das lateinische Rondeau wurde gezeigt, dass alle lateinischen Rondeaux eine metrisch-musikalische Form aufweisen, die im Grossen und Ganzen der schon bekannten des französischen Rondeaus entspricht; nur ist dort die Formel freier, allgemeiner. Der klassische Bau des französischen Rondeaus ist bekanntlich: Zweiteiliger Refrain, Textzeile, formal entsprechend dem ersten

Refrainteile, erster Refrainteil, zwei Textzeilen, formal entsprechend dem Vollrefrain, Vollrefrain. (A B a A a b A B.) Der *vorgesetzte* Vollrefrain gehört nicht wesentlich zum Schema, besonders nicht bei mehrstrophigen Stücken; es handelt sich also um sechszeilige Strophen, wie sie auch im lateinischen Rondeau stark vertreten sind. Aber daneben existiert hier eine im Französischen in der Überlieferung fehlende vierzeilige Form, die sich zusammensetzt aus: Textzeile, Refrain (metr.-musikalisch identisch damit), längere Textzeile, Langrefrain (der vorigen Zeile entstprechend); Kurz- und Langrefrain waren textlich und musikalisch ohne Beziehung zueinander. (a A b B.) Bemerkenswert ist dabei, dass im *musikalischen* Teil das zweite Prinzip, d. h. die Unabhängigkeit des Langrefrains vom Kurzrefrain, auch im sechszeiligen Rondeau nicht selten war: a A a b A B.

mel.: α α β β

Da das vierzeilige Rondeau sachlich und auch historisch (vgl. den Abschnitt: «Nebenformen» der Rondeau-Abhandlung) als primär erscheint, glaubte ich in ihm den Ausgangspunkt der Form erblicken zu müssen. Ein strikter Beweis hierfür lässt sich allerdings nicht erbringen. Etwas kompliziert wird die Frage dadurch, dass die Form des sechszeiligen Rondeaus eine gewisse Ähnlichkeit mit dem Bau von antiphonalen Gesängen der Liturgie aufweist.[1] Es lohnt sich vielleicht, etwas näher auf die Sache einzugehen. Am anschaulichsten und bequemsten zugänglich ist das Material, das P.

[1] Ich wies darauf, *l. c.*, S. 133, hin, ohne zu wissen, dass 1928 Scheludko im *Archivum Romanicum*, S. 118 ff., die Vermutung vertreten hatte, das französische Rondeau sei aus den kirchlichen Responsoriengesängen abzuleiten. Dieser Teil des sonst recht verdienstlichen Aufsatzes ist leider ganz verfehlt. Ich setze zur Kennzeichnung nur den Passus her: «Wenn wir nun schliesslich noch bedenken, dass die meisten alten Rondeaux in der Hs. der Bibl. von Montpellier erhalten sind, derselben Hs., der wir auch die Motette verdanken, jene andere Gattung afrz. lyrischer Gedichte kirchlicher Herkunft, so wird meine Vermutung, dass das Rondeau wie die Ballade aus Kirchengesängen entstanden sind ...»

Wagner in der ersten Auflage seiner *Einführung in die gregorianischen Melodien* veröffentlichte. Nicht selten ist anscheinend in Alleluia-Versikeln der Bau, der uns in dem S. 222 publizierten *Alleluia in Communi Confessoris pontificis* entgegentritt:

Alleluia,	alleluia,	tu es sacerdos	Melchisedech.	Alleluia.
Mel.: A	B	X	A	B

Noch überraschender ist der Bau eines *Alleluia in festo S. Agnetis:*

Alleluia,	alleluia.	Quinque prudentes.	....	Christo Domino.	Alleluia.
A	B	A	X	A	B

(S. 223).

Vollständig ist die Übereinstimmung, wie man sieht, allerdings nicht. Am auffallendsten ist die Aufnahme der ersten Alleluia-Melodie im textlichen Teil, das eine mal am Schluss, das zweite mal am Anfang und am Schluss. Bei dem grossen Abstand, der die Form immerhin noch vom Rondeau trennt, scheint es mir unwahrscheinlich, dass sich aus ihr das Rondeau entwickelt hat. Vielleicht hat sie jedoch bei seiner Ausgestaltung zu einem sechs- bzw. achtteiligen Gebilde mitgeholfen. P. Wagner kennzeichnet das Bauprinzip der Alleluias mit Versikel als A B A, ein Prinzip, das auch anderswo in der religiösen Musik, z. B. bei Agnus-Tropen, auftritt und von der Grundform des Rondeaus (A A B B) nicht unerheblich abweicht. — Erst eine eingehende Vergleichung der in französischen Kirchen im 12. Jh. nachweislich gesungenen Melodien der Messantiphonen mit den erhaltenen Notre Dame-Rondeaux wird im Falle eines positiven Ergebnisses Schlüsse ermöglichen.[1]

[1] In diesem Zusammenhang verdient Erwähnung der Refrain des rondeauartig gebauten, in meinem Rondeauaufsatz (S. 137) besprochenen Martialconductus *In laudes innocentium,* mit dem Wortlaut: *Alleluia- Sit decus regi martyrum- Et gloria.* Der Jubelruf *Alleluia* ist sonst dem Weihnachtsconductus in der Regel fremd und wird dort durch *Eia* ersetzt. Sollte er hier auf einen Zusammenhang mit dem Alleluia des Graduale hindeuten?

Der musikalische Aufbau A A B B kam (vgl. die «Nebenformen») auch in Stücken vor, die zwar einen Schlussrefrain, aber keinen Binnenrefrain besassen und wahrscheinlich älter waren als die lateinischen Rondeaux. Darum ist es jedoch keineswegs ausgeschlossen, dass das richtige Rondeau in Wirklichkeit eben so alt oder sogar älter ist als die Nebenformen, zumal da der Binnenrefrain (ohne Schlussrefrain) schon in Hymnen Abälards auftrat, die auch sonst wie Rondeaux gebaut waren.

Ob man zu den frühen Nebenformen des lat. Rondeaus getanzt hat, lässt sich nicht entscheiden. Immerhin verdient Beachtung, dass das eine der betr. Stücke *(In laudes innocentium Anal.* 45 b, 81) mit einem der obengenannten Klerikerfeste, dem der *clericuli*, zusammenhing; es heisst in Str. 1 ausdrücklich: «Psallat chorus infantium». Ein anderes der Stücke, eine lyrische Einlage in dem Danielspiel von Beauvais (Spanke, *Rondeau*, 135) wird in der Handschrift als Conductus bezeichnet, als Marschgesang; vielleicht war es ein feierlich tanzartiges Dahinschreiten. Ferner ist nicht zu vergessen, dass von späteren lateinischen Liedern mit nur musikalischem Rondeaubau (ohne Binnenrefrain) ihre Benutzung als Tanzmusik feststeht; näheres s. unten.

Als sicher dürfte es gelten, dass die regelrechten Rondeaux des Notre Dame-Repertoires von vornherein für den Tanz bestimmt waren. Zu der Angabe Villetard's über *In hac die Dei* (Spanke, *Rondeau*, 147) ist nach Gougaud (S. 235) hinzuzufügen: In Besançon tanzte der Klerus, wie eine Handschrift vom Anfang des 15. Jahrhunderts meldet, auf Ostern einen Tanz namens *bergerette*, nach der Melodie von *Fidelium sonet vox sobria*.[1] Wir erkennen darin sogleich das so beginnende Rondeau *Anal.* 21. 57, mit dem Bau: 10 a A

[1] Die Quelle Gougaud's (Leber, *Collection des meilleures dissertations* IX, 428) weiss von vier *cancelinae* (lies wohl *cantilenae) de resurrectione Domini* zu berichten, nennt aber leider nur *Fidelium sonet.* Die Handschrift war noch im 18. Jahrhundert in Besançon; die Melodie von *Fidelium* s. Leber *ib.*

a a A A^1 — α α α β α β. Eine weitere Nachricht überliefert (nach Gougaud, 236) ein Jesuit des 17. Jhs.: auf Ostern tanzte man, wie er selbst beobachtete, in Auxerre in mehreren Kirchen zu einer Melodie, «dont la mesure ternaire et le rythme sautillant rentrent bien dans le caractère des airs populaires appelés rondes.» Der Anfang des Begleitliedes lautete: *Filii et filie.* Ein Rondeau dieses Anfangs ist mir nicht bekannt; man könnte wohl denken an *Anal.* 21. 45: *Filii Calvarie,* oder 21. 67: *Transite, Sion filie,* — beides Osterrondeaux. Ferner tanzten in Châlons-sur-Saône am Pfingstnachmittage die Kanoniker auf der Wiese zu verschiedenen Liedern, u. a. auch nach der Melodie *Veni sancte Spiritus.* Es handelt sich natürlich nicht um die berühmte Sequenz, sondern das von Dreves (21. 80) fehlerhaft gedruckte Pfingstrondeau der Egerton-Handschrift.[1]

Alle diese Zeugnisse für die Verwendung lateinischer Rondeaux zum kirchlichen Tanz sind jungen Datums. Aber es unterliegt kaum einem Zweifel, dass alle Rondeaux von vorneherein für den Tanz bestimmt waren, lateinische wie französische. Hier wirft sich die Frage auf: welche der beiden Arten ist die ältere? Die Überlieferungsgeschichte der Notre Dame-Rondeaux ergab keine Antwort auf diese Frage: anscheinend ist der rein musikalische Rondeaubau in den lateinischen «Frühformen» älter als die überlieferten lat. und franz. Rondeaux, — woraus, wie wir schon gesagt, nicht notwendig zu schliessen ist, dass es nicht ebenso früh richtige Rondeaux gegeben habe.

Als ich den Rondeau-Aufsatz schrieb und die reiche und alte Geschichte des Tanzes in der Kirche noch nicht kannte, schloss ich: der Tanz ausserhalb der Kirche ist älter als innerhalb, also ist das weltliche Rondeau (das französische) älter als das lateinische. Heute bin ich anderer Ansicht. Das musikalische Rondeau ist eine von den vielen grossen Schöpfungen des frühen 12. Jahrhunderts. Ob die Texte zuerst fran-

[1] Als der (fehlende) zweitletzte Vers dürfte *Da gaudium* zu ergänzen sein.

zösisch oder lateinisch waren, lässt sich mit Sicherheit nicht feststellen; vielleicht sind beide Arten gleich alt. Wahrscheinlich wird dieses sogar, wenn wir uns dazu entschliessen, mit der frühesten Geschichte des Rondeaus Abälard (Spanke, *Rondeau*, S. 138) in Verbindung zu bringen.

V

Wie wir sahen, tanzten die Kleriker, als das Rondeau noch nicht erfunden war, zu musikalischen Texten verschiedener Bauart. Das ausschlaggebende Moment für die Wahl war jedenfalls die Beliebtheit der Melodie. Wie lag die Sache beim Tanze der Laien? Wahrscheinlich war man auch hier nicht allzu wählerisch: ausser primitivsten, uns verschollenen Melodien wählte man solche, die möglichst weiten Kreisen bekannt waren; vgl. das oben zum Farolied Gesagte.

Von grosser Bedeutung für diesen Komplex ist eine Stelle der *Chanson de sainte Foy* (Hoepffner-Alfaric, Bd. I 225, und II 74), die von den Herausgebern in ihrer Bedeutung richtig erkannt, aber von Alfaric als Grundlage für doch wohl zu weit gehende Hypothesen benutzt worden ist. Die zweite Laisse beginnt:

Canczon audi q'es bella'n tresca,
Que fo de razon espanesca;
Non fo de paraulla grezesca
Ne de lengua serrazinesca...
Qui ben la diz a lei francesca,
Cuig me qe sos granz pros l'en cresca...

Die dritte Laisse fügt hinzu, dass dieses Lied in weiten Gebieten, bei Basken, Aragoniern und Gaskognern bekannt ist, von Jungklerikern und Gelehrten (*gramadis*) vorgetragen wird und in seinem Inhalt mit den Passionslektionen (der hl. Fides) übereinstimmt. Die Laisse schliesst:

E si vos plaz est nostre sons,
Aisi con'l guida'l primers tons,
Eu la vos cantarei en dons.

Alfaric (II 31) will in der vom Dichter hier gepriesenen *canczon* eine lateinische Quelle erblicken und zwar eine erhaltene, von ihm im Anhang abgedruckte (II 189) *Passio metrica Sanctorum Fidis et Caprasii* in leoninischen Hexametern. Ich kann mich dieser Ansicht nicht anschliessen. Von der lateinischen Quelle, die der Dichter benutzte, war schon in der ersten Laisse die Rede:

Legir audi sotz eiss un pin
Del vell temps un libre latin.

In der zweiten Laisse redet er, wie A. Thomas[1] richtig bemerkte, jongleurhaft anpreisend von seinem eigenen Werke. Von Wichtigkeit ist nun die Angabe: «canczon q'es bella'n tresca» = «chant qui est beau en danse», d. h. «zum Tanze gesungen» oder besser, «um danach zu tanzen.» Es verhält sich hier genau wie beim kirchlichen Tanz etwa zur Melodie der Ostersequenz: eine Melodie ertönt, die an sich nichts mit dem Tanze zu tun hat; das tanzlustige Publikum, hier wohl nur hörend, nicht mitsingend, benutzt die Gelegenheit, nach guter Musik (der Vortrag fand (vgl. Laisse I) im Freien statt) zu tanzen. Die an sich recht interessante Vermutung Alfaric's, es handle sich um dramatischen Tanz («... des acteurs bénévoles») entspricht kaum den sonstigen Nachrichten über den Vortrag von epischen Dichtungen. Noch weniger halte ich ein Absingen in Wechselchören (*chœurs alternés*) für wahrscheinlich, da hier gleichfalls alle sonstigen Unterlagen fehlen. — Von grösserer Wichtigkeit dagegen ist Alfaric's

[1] In der Einleitung seiner Ausgabe des gleichen Werkes: Les Classiques français du Moyen Age fasc. 45, 1925. — Alfaric meint demgegenüber, die Basken etc. würden ein provenzalisches Lied nicht verstanden haben, doch die Angabe des Dichters soll wohl nur die weite, internationale Verbreitung kennzeichnen. Auch die andere Einwendung gegen Thomas, ein Gedicht in der Volkssprache stimme nicht zu dem Vortrag durch *clerczons* und *gramadis*, leuchtet mir nicht ein: in der Frühzeit der romanischen Dichtung (wie auch später) hielten die Dichter mehrfach ähnliche Angaben für angebracht, um ihren *Romanz* als gleichwertig mit lateinischen Werken erscheinen zu lassen.

Auslegung von Vers 32, wonach der *primers tons* identisch mit dem ersten der acht liturgischen Toni ist. Wenn die Musikwissenschaft diese Erklärung akzeptiert, wirft sie vielleicht ein bedeutsames Licht auf den musikalischen Vortrag der romanischen Epen. — Die Bedeutung des Tatbestandes liegt darin, dass wir hier (abgesehen vom Farolied) die einzige Nachricht über die Benutzung eines romanischen musikalischen Textes als Begleitmusik zu Tänzen der Zeit vor 1100 haben.

VI

An sich war, gemessen an späteren Verhältnissen, ein Epos (wie auch eine Sequenz) recht ungeeignet als Tanzbegleitmusik. Vielleicht ist es freilich unrichtig, unsere musikalischen Anschauungen auf das Mittelalter zu übertragen. Und wenn wir bedenken, dass selbst zu einer so kunstvollen Form wie der Estampie[1] im 13. Jh. getanzt wurde (wie aus der Pastorelle Rayn. 2005, von Jehan Erart, Str. V, doch wohl hervorgeht), so erscheint der Kreis der möglichen Tanzmusik sehr umfangreich. Andererseits dürfen wir hieraus für die Tänze selbst den Schluss ziehen, dass ihre Rhythmik nicht entfernt so ausgeprägt war wie die der modernen Tänze.

Der Tanz war auch nach Einführung des Rondeaus nicht immer ein ausgesprochener Rundtanz, bei dem die Teilnehmer, sich an den Händen haltend, einen Ring bildeten. Anscheinend wurde zuweilen der Kreis unterbrochen, und die Bewegung setzte sich in gerader Linie fort. Ein auf die Ostertänze bezügliches Schriftstück des 17. Jahrhunderts (Leber, *Collection des meilleures dissertations*, 9, 433) sagt: «On dit nones; après quoi tous vont au cloître, et se tiennent l'un l'autre, le petit chorial marchant le premier... et ainsi consécutivement tournent trois tours à l'entour du cloître». Ähnlich war es bei der Ausführung der von französischen Rondeaux begleiteten *Carole*; von dem Führer des Reigens hiess es: «il

[1] Für *spätere* Zeiten allerdings ist die Estampie als Tanzmusik reich bezeugt.

mène la carole.» Wahrscheinlich war es dieser Führer, der die Textzeilen sang, auf die der ganze Chor mit den Refrainzeilen antwortete. Auf Ähnliches deutet wohl beim lateinischen Rondeau die schon oben (S. 10) erwähnte Notiz betr. *Veni sancte spiritus*, die genauer heisst (Leber 430): «Post completorium fit chorus in prato. Decanus [cantat] primam cantionem: Veni sancte spiritus; ceteri suas dicant, qui voluerint, latine tamen.»

Die Vorzüge des Rondeaubaues: seine einfache Form, die einem sang- und tanzlustigen Publikum aktive Teilnahme abnötigte, aber auch sehr erleichterte, — verhalfen bekanntlich der Gattung zu einer langdauernden, über viele Literaturen verzweigten Beliebtheit. Für Frankreich mögen die beigebrachten Zeugnisse genügen; auch auf die starke Verwendung der Form und des eng verwandten Virelais in der weltlichen volkssprachlichen Lyrik des 14. und 15. Jahrhunderts braucht hier nur verwiesen zu werden.[1]

In Deutschland scheint die eigentliche Rondeauform (mit Binnenrefrains) nicht recht in Aufnahme gekommen zu sein. Über das Vorkommen von *Qui passus est pridie* in einem 1524 in Norddeutschland geschriebenen Nonnengebetbuche vgl. Spanke, *Rondeau*, 125. Der Codex, heute Stuttgart brev. 22, eine Papierhandschrift kleinen Formats, enthält an lyrischen Stücken fol. 229 ff nur Folgendes: 1. (fol. 229). *Qui passus est pridie*; die Schreiberin verkannte die Form, da sie in Str. I nach dem kurzen Binnenrefrain auch den längeren Schlussrefrain setzte. — 2. (229') ein fünfstrophiges Lied mit Refrain, dessen erste Strophe lautet:

O sepulcrum nobile
Rutilans decore,
Gemmam tenens celitam
Vernans in amore.
Refr.: Gaudeat, jubilet rex eterne glorie.

[1] Erwähnung verdienen hier die Lieder aus Cod. Paris. B. N. lat. 15131, die Ende des 13. Jahrhunderts nach Melodien französischer Virelais geschrieben wurden, wahrscheinlich für Tanz in der Kirche. Näheres s. *Zeitschr. für rom. Phil.* 49,308.

3. (230): ein regelrechtes Rondeau aus 5 Strophen: *Anastasis peragitur.* Nach der 5. (u. 6.) Str. ist es (ein singulärer Fall in der Rondeau-Literatur) ein Benedicamus-Tropus; Str. 5 lautet:

In hoc paschali gaudio
Alle alleluia
Benedicamus domino
Alle alle alleluia.

4. (230) der sechsstrophige Hymnus: *Chorus nove Jerusalem* (auf Ostern bezüglich, mit Doxologie). — Die Noten fehlen überall.

Eine grosse Beliebtheit genossen im 14. Jh. auch in Böhmen die *Runteli;* ein Beschluss der Prager Synode vom Jahre 1366 verfügt: «. . . item quod runteli vel cantilene dissolute in missis et trophi in jubilis (*jubilus* ansch. = *Benedicamus*) per clericos in organis minime vel etiam in aliis instrumentis decantentur» *(Anal. hymn.* I. S. 7). Dieselbe Verordnung wendet sich, wie oft ähnliche in Frankreich, auch gegen das Auftreten von *ludi theatrales, fistulatores, joculatores* an kirchlichen Veranstaltungen. Der Ausdruck *Runteli (Rotundelli)* bezog sich wohl nur auf den musikalischen Bau: zwei gleiche Stollen und ein aus zwei gleichen Teilen bestehender Abgesang; zuweilen wird im Abgesang, ähnlich wie auch bei einigen Mosburger Stücken, die Repetition durch zweimalige Setzung des (an sich repetitionslosen) Abgesanges hergestellt. Erwähnung verdient, dass von den Hss., die solche Stücke enthalten *(Anal.* I), auch Conductus französischer Herkunft, wie *Patrem parit filia, Stirps Jesse florigeram* überliefert werden (I. 176 und 182).

Wahrscheinlich waren diese Beziehungen zwischen Frankreich und Böhmen indirekt und wurden durch süddeutsche Klöster vermittelt. Eine ausgesprochene Vorliebe für den musikalischen Rondeaubau hatte im 14. Jh. der Mosburger Dekan Johann von Perchhausen. Die schon oben erwähnte Bedeutung des Mosburger Graduale (München Univ. Bibl. 156) liegt in der deutlichen, auch durch eine handschriftliche Notiz des Verfassers bestätigten Bestimmung etlicher *Cantiones,* zum Tanze der *Cleri-*

culi gesungen zu werden. Näheres über die grösstenteils von Dreves in Bd. 20 u. 21 der *Analecta* (nicht immer richtig) veröffentlichten Mosburger Tanzlieder s. in meinem demnächst in der Zts. f. rom. Ph. erscheinenden Aufsatze: *Das Mosburger Graduale*. Eine Beeinflussung der geistlichen Musik durch gleichzeitige *deutsche* weltliche Liedkunst ist nicht anzunehmen. Der einzige Minnesänger, der die (abgeleitete) Rondeauform in den Mittelpunkt seines Schaffens stellte, Johann von Brabant, hatte mit dieser Einführung anscheinend wenig Erfolg. Freilich war am Ende des 13. Jhs. der deutsche Minnegesang in der bewussten Pflege nationaler Eigenart so erstarkt, dass er fremden Einflüssen nicht entfernt so zugänglich war wie etwa 120 Jahre früher.

Der für das Prinzip des Rondeaus bei der französischen Lyrik des 14/15. Jahrhunderts charakteristische Zug, eine Massenproduktion zu erzeugen, zeigt sich merkwürdigerweise etwas früher schon in Spanien; — allerdings beschränkt auf eine Dichtungsart und sogar eine Persönlichkeit. Die *Cantigas des Königs Alfons des Weisen* von Kastilien sind, vom musikalischen Gesichtspunkt aus beurteilt, zum grössten Teil nichts anderes als *Rotundelli*. Vgl. dazu meine Ausführungen über die Theorie Riberas in der Zeitschr. *Volkstum und Kultur der Romanen* (1930). Ebendort habe ich auf die Übergangspunkte hingewiesen, die von Frankreich nach Kastilien führen konnten.

Hierher gehört, wenn auch zeitlich später, der schon erwähnte Komplex der geistlichen Tanzlieder von Montserrat. Besondere Beachtung verdienen die Überschriften Balada, *a bal redon (ad tripudium rotundum)*, *Birolay*, sowie die Bemermerkung der Handschrift, dass die Lieder des *Libre vermell* die ärgerlichen, sonst von Pilgern in der Wallfahrtskirche gesungenen Lieder ersetzen sollten. Wahrscheinlich waren diese weltlichen Lieder, ebenso wie die mit Noten erhaltenen geistlichen Stücke, Rondeaux. Interessant ist die hier sichtbare Beziehung zwischen den beiden letzten der drei oben für den Tanz in der Kirche aufgestellten Arten: zwischen dem von

aussen in die Kirche hineingetragenen Laientanz und dem von Klerikern (hier freilich nicht *für* Kleriker) geschaffenen lateinischen Tanzlied, eine Beziehung freilich, die keinen typischen Charakter hat und nicht zu falschen Schlüssen benutzt werden darf. Dass die Tanzliederform auch ins spanische Volkslied übergegangen ist, ergibt sich aus dem von Barbiero veröffentlichten *Cancionero de Palacio*, der zahlreiche so gebaute Stücke aus dem 14/16. Jahrhundert enthält. Interessant, aber auch nicht mehr, ist die Tatsache, dass zwischen allen diesen spanischen Stücken (bzw. der französischen Rondeauform) und der von J. Ribera in der arabisch-andalusischen Volkslyrik des 12. Jahrhunderts nachgewiesenen Form des Zejel eine unleugbare Ähnlichkeit besteht. Sie reicht jedoch nicht hin, um Schlüsse auf vorhandene literarische Beziehungen zu ermöglichen: Näheres s. in meiner ebengenannten Abhandlung.

Dass die französische Tanzliederform ihren Siegeszug auch auf Italien ausgedehnt hat, war für die weltliche Lyrik schon bekannt. Für die religiöse lateinische Lyrik soll es hier nachgewiesen werden. — Die einzige mir zur Verfügung stehende, aber völlig ausreichende Quelle ist ein Antiphonale von Bobbio aus dem 13. Jh., jetzt Turin F I 4. Bemerkungen, die, wie in anderen besprochenen Fällen, auf die besondere Bestimmung der Lieder für den Tanz hinweisen, fehlen hier. Doch es ist wohl nicht zu kühn, wenn wir aus der ganzen charakteristischen Form des musikalischen Baues auf eine wenigstens ursprünglich vorgesehene Benutzung zu kirchlichen Tänzen schliessen.

Ein Verzeichnis der in dieser Hs. enthaltenen Cantionen hat schon Dreves in Bd. 20 der Analecta (S. 22) gegeben, auch einige Melodien im Anhang dieses Bandes abgedruckt. Dank einer freundlichen Mitteilung von Fr. Ludwig — auch hier meinen herzlichen Dank — kann ich hier den melodischen Bau aller einzelnen Stücke mitteilen. Wie beim echten Virelai beginnen die Lieder mit dem Refrain; aus praktischen Gründen wird im Folgenden als Incipit die erste Textzeile angegeben.

1. (fol. 334). *Puer natus in Betlehem. Anal.* 20. 111. Mel. (nicht ganz genau) Anhang XI. (lies Str. 2,3 *cognoscimus*). Bau nach der Hs. 8 a a b b b b B B.
A A B C D D'D D'

Refrain: *Natus est nobis parvulus — Jesus, Marie filius.* Mit dem in französischen und vielen deutschen Quellen erhaltenen Liede gleichen Anfangs hat das Stück nur die ersten drei Zeilen gemeinsam. Es ist (wie auch die deutsche cantio) ein Benedicamus-Tropus. Ob es zum Tanze benutzt wurde, ist nicht sicher.

2. (334). *In hoc anni circulo.* Bearbeitung eines Martialconductus (Paris BN lat. 1139, fol. 48; Mel. anders). Refrain: *Verbum caro factum est — De virgine Maria* (auch die letzte Strophenzeile lautet immer: *De virgine Maria*). Bau: a a a B C B.
A A B B

Die hier vorliegende Fassung war sehr verbreitet, auch in volkssprachlichen Bearbeitungen; vgl. Mone, *Lat. Hymnen des Mittelalters* II, Nr. 387.

3. (fol. 334'). *Partus per quem oritur.* Anal. 20. 151. Refrain: *Hodie lux orta est — Et nostra redemptio. —* Bau: 7 a b a b b c D C.
A A B B

c bleibt in allen Strophen gleich, b wechselt von Strophe zu Strophe, a nach je zwei Strophen.

4. (334'). *Dies ista colitur. Anal.* 20. 128. Mel. *ib.* XXVIII. Refrain: *Felix est egressio, — Per quam fit salvatio.* Die ältesten Quellen, die Offizien von Sens und Bauvais (s. Fr. Ludwig, *Repertorium Organorum* . . . 1910, S. 320) hat Dreves nicht berücksichtigt. Die Melodie hat in der ältesten Quelle keine Repetitionen; das Stück wird dort als Conductus bezeichnet. 7 5 7
a b'a b'a b' /C C.

5. (334'). *Hodie splendor et lux.* Anal. 20. 158. Refrain: *Hodie fit regressus — Ad patriam;* der letzte Strophenvers (vor Refrain) lautet in allen Strophen: *Per gratiam.*

7 4 7 4
a a a B /A B. Mel.: A A B C/B C.

Beachte in Str. VII: *Ergo nostra contio — Psallat cum tripudio.* Der Bau und der Refrain tritt noch auf in *Anal.* 20. 244 (nach letzter Str. ein Conductus) und dem schon erwähnten Benedicamus-Tropus *Patrem parit filia* (Sens und Böhmen); die Melodien sind verschieden, der melodische Bau des Sens-Conductus (*Anal.* 20. S. 221) ist: A B C D C D'.

6. (335). *Virgo Galilea. Anal.* 20. 239. Mel. XXIII (ungenau). Auch hier ist der letzte Vers des Strophengrundstocks in allen Strophen gleich.

5 6 5 6 6 6 6 6 6 8 6 6
n a' n a' b' b' C' /C' C' D E' C'
A A B C B B' C

Die Form ist vom Virelai abgeleitet.

7. (335). *Ave, inquit angelus. Anal.* 20. 222. In einigen Strophen textliche Angleichung des Strophenschlusses an den Refrainschluss.

7 5 8 4 8 4 8 4 8 4
a b' a b' n c' n c' /N C' N C'
A A B B' B B'

8. (335'). *Miro modo concepisti. Anal.* 20. 286. Der Aufbau ist: a' b a' b c' d' c' d' /E' D' E' D'
A A B B'

Der Reim d ist in allen Str. gleich.

9. (335') *Ave virgo stella maris. Anal.* 20. 284.

7 7 7 7
a' a' a' b/ A' B.

Melodie: A A B C /B' C. Der Reim b ist in allen Str. gleich.

10. (336). *Ave plena gratia. Anal.* 20. 228. Das Lied ist entweder unvollständig erhalten oder nicht zu Ende geführt; es sollte anscheinend ein Abecedarium werden.

a b' a b' b' d b' d/ N' D N' D
7 5 7 6 7 6 7 6 7 6

Mel.: A A' A A' C D C D' /C D C D'.

11. (336'). *In hac die gloriosa. Anal.* 20. 254; tilge in Refrain Vers 1 *Hodie;* Str. 11,3 hat Hs. *chorus.* Das Lied ist nach Str. 4 ein Conductus. Bau: 7 a' a' a' /B B. Mel.: A A' B /C D. Keine Tanzliederform.

12. (336'). *Ave maris stella. Anal.* 20. 186; lies 2,1 *Ade* (statt *Ave*), 3,1 *Ante* (statt *Ave*).

a' a' a' b/ B B. Mel.: A A B C /B' D.
10 9 9 10 10 10

13. (336'). *Vernans rosa spes humilium.* Nur eine, von Dreves nicht veröffentlichte Strophe:

Vernans rosa, spes humilium propitia,
Speciosa, sume cordium preconia.
Jugi voce cum jubilo clangat cetus,
Hic modulo cum organo semper letus;
Nunc laudum melos almi sonando tripudiando symphonia
Conscendat celos matris laudando ac venerando melodia.

Dreves fasst (nach dem Verzeichnis) die beiden ersten Verse als Refrain auf, was nach dem Text vielleicht berechtigt ist. Melodischer Bau: A A B B C C.

Alle Lieder passen in den Weihnachtsfestkreis. Die letzten, offenbar an Ort und Stelle geschriebenen, gehen, wie manchmal die Weihnachtslieder späteren Datums, in die Gattung des Marienliedes über.

Wie man sieht, sind zwar nicht alle, aber doch die meisten dieser Lieder wegen ihres Baues als Tanzlieder anzusprechen;[1] bekanntlich hat auch die volkssprachliche Dichtung in Italien die Form des französischen Virelais als Balada übernommen. Der Bestand der kleinen Sammlung gibt, ähnlich

[1] Das Festum asinorum, mit dem der kirchl. Tanz oft zusammenhängt, existierte in Italien und zwar in Verona im 18. Jh.; vgl. Leber l.c. 391.

wie übrigens die Codices Montserrat und Mosburg ein Bild von dem Hergang der Überpflanzung. Man entlehnte beliebte Stücke und formte neues nach ihrem Muster. Die Qualität des Neugeschaffenen ist in Bobbio, ganz anders als in Mosburg, recht bescheiden. Eine interessante Parallele zu Montserrat ergibt sich daraus, dass man das alte, in Südfrankreich entstandene Weihnachtslied *In hoc anni circulo* durch Änderung des musikalischen Baues zu einem Tanzliede umformte, ähnlich wie es bei *Scribere proposui* in Montserrat geschah. Überhaupt scheint es, dass man im Mittelalter bei der Übernahme ausländischer Texte, die der freien Richtung der religiösen Musik angehörten, nicht entfernt die Pietät gegenüber der Tradition anwandte, die man doch eigentlich von der rein liturgischen Musik her gewohnt war. Dies hängt wohl mit dem nur auf praktische Zwecke gerichteten Charakter dieser freieren Kirchenmusik zusammen; Bindungen sakraler Tradition fehlten hier eben durchaus. Wenn wir einmal eine umfassende Bearbeitung der Conductusmelodien erhalten, ähnlich wie sie für die Motette Friedrich Ludwig so klassisch durchgeführt hat, wird sich zeigen, in welchem Umfange die nationalen Richtungen der mittelalterlichen Musik, die Peter Wagner schon auf anderen Gebieten aufgedeckt hat, sich dort auswirken, wo alle Hemmungen fehlen.

VII

Fassen wir die Ergebnisse unserer Untersuchung kurz zusammen. Es steht fest, dass während des ganzen Mittelalters in verschiedenen Ländern Europas in Kirchen gelegentlich, besonders im Zusammenhang mit bestimmten Festen getanzt wurde: zunächst anscheinend nur (verbotenerweise) vom Laienpublikum, dann aber auch vom Klerus. Vom 13. Jahrhundert an ergeben sich, von der musikalischen Überlieferung aus, deutliche Beziehungen zwischen weltlich-volkssprachlichen und geistlich-lateinischen Texten: auf der Pyrenäenhalbinsel durch die Montserratüberlieferung, in Frankreich durch die

Identität französischer und lateinischer Tanzmelodien[1] und durch die Nachbildung französischer Tanzlieder in lateinischen Texten;[2] hierher gehört ferner die interessante Notiz aus dem Tagebuch eines Erzbischofs des 13. Jahrhunderts, der auf einer Visitationsreise in der Kirche St.-Yldevert in Gournay (Seine-Inférieure) die Feststellung machte: «Clerici, vicarii ac etiam capellani in festivitatibus quibusdam, precipue in festo S. Nicolai dissoluti et scurriliter se habebant, ducendo choreas per vicos et faciendo *le vireli*».[3]

Die verführerisch naheliegende Versuchung, die hier offenkundige Priorität der weltlichen Tanzmusik auch auf das 12. Jahrhundert und damit auf die Entstehungsperiode der romanischen Lyrik auszudehnen, findet leider in der Überlieferung keine Stütze. Über das Wenige, das innerhalb der frühromanischen Lyrik sich vielleicht mit der verhältnismässig reich belegten Tanzliederform in der lateinischen Musik des 12. Jhs. zusammenbringen liesse, vgl. meine bald erscheinenden «Martialstudien». Um deutlich zu sein, nenne ich hier die zwei diametral entgegengesetzten Standpunkte, die man hinsichtlich der Bedeutung des französisch-lateinischen Rondeau-Komplexes für die Ursprungsfrage des Minnegesanges einnehmen könnte. — 1. Die musikalische Rondeauform, innerhalb, bzw. als Teil der gleichfalls (tanzartige?) Marschbewegungen begleitenden Conductusmusik entstanden, ist eine Schöpfung der freien lateinischen Klerikermusik des frühen 12. Jahrhunderts. Sie wurde dann, im 12. u. 13. Jh., in der volkssprachlichen Tanzpoesie so beliebt, dass man gelegentlich später (umgekehrt) lateinische Stücke romanischen nachformte.

---

[1] Vgl. Spanke, *Rondeau*, S. 114 u. 144.

[2] Vgl. oben S. 159, Anm. 1. — Hierher gehört ferner Adans de la Bassée *Cantilena de chorea*: *Nobilitas ornata*, dem Rondeau *Qui grieve ma cointise* nachgebildet; vgl. *Zts. f. fr. Spr. u. Lit.* 51 (1928), S. 85.

[3] Der Ausdruck Vireli bezieht sich hier offenbar auf den Tanz selbst; ob man französische oder lateinische Texte dazu sang, bleibt ungewiss. Vgl. Bonin, *Registrum visitationum archiepiscopi Rothomagensis* (Oede Rigaud), Rouen 1852, S. 466.

— 2. Das volkssprachliche Rondeau, in seiner Urform ($\alpha\ \alpha\ \beta\ \beta$) anscheinend gekannt von Abälard *und Guillaume IX.* (Näheres hierüber später), existierte vor dem Minnegesang und dem Martialconductus und bildet die (einzige) formal erschliessbare Vorstufe der erhaltenen galloromanischen Lyrik. Gesungen wurde es auf Volksfesten (Maipoesie) und drang früh in die Poesie der kirchlichen populären Feste ein. Nur zufällig, infolge der Überlieferungsverhältnisse, sind uns aus dem frühen 12. Jahrhundert nur die *lateinischen* rondeauartig gebauten Stücke erhalten.

Auf Grund des vorhandenen Materials ist man natürlich versucht, sich für die erste Ansicht zu entscheiden. Dieses Material, von mir in dem Rondeau-Aufsatz und den Martialstudien niedergelegt, wird sich, durch Untersuchung noch unbenutzter Martialhandschriften, vielleicht noch vermehren lassen, eine Hoffnung, die wir für die zweite These kaum hegen dürfen. Das endgültige Wort wird hier, wie so oft, die Musikgeschichte sprechen, und zwar durch die Feststellung, ob die erhaltenen lateinischen rondeauartig gebauten Melodien des 12. Jhs. in ihrem musikalischen Charakter, speziell in ihrer melodischen Linienführung wesentlich aus der sonstigen freien Kirchenmusik der Zeit herausfallen und so auf abseits liegende Quellen deuten, — oder aber ob sie zur liturgischen Musik (Antiphonen, Sequenzen) nachweisbare Beziehungen haben.

Es darf in diesem Zusammenhange nicht verschwiegen werden, dass, soweit sich bis heute beurteilen lässt, innerhalb der freien Kirchenmusik das Rondeau nur durch seine Form und durch seine Verwendung als Tanzmusik eine Sonderstellung einnimmt. Eng mit dem Conductus verbunden ist es durch seine Überlieferung in den gleichen Handschriften und sein Auftreten an den gleichen Kirchenfesten. Verbote, wie gegen *choreae* und *cantilenae* in der Kirche, richten sich auch gegen andere Arten des ausserliturgischen Gesangs. Der schon genannte Visitator (Bonnin, *l. c.* 384) macht 1261 in dem Nonnenkloster Montivilliers (Diöcese Rouen) betrübt die

Feststellung: «Item in festo S. Johannis, Stephani et Innocentium nimia jocositate et scurrilibus cantibus utebantur, utpote farsis, conductis, notulis;[1] precepimus, quod honestius et cum majori devotione alias se haberent.»

Die vorstehenden Ausführungen verfolgten den Zweck, die literatur- und musikgeschichtlich wichtigen Punkte aus dem Komplex «der Tanz in der Kirche» herauszuschälen. Für die sehr interessante kulturhistorische Seite der Frage verweise ich nochmals auf die wertvolle Arbeit von Dom Gougaud und die dort angeführten reichen Quellen. — Einige andere Arten geistlicher Tänze seien hier, obgleich ohne Ertrag für unser Thema, noch kurz erwähnt, da sie sich bis in die neueste Zeit hineingerettet haben. Zunächst in Deutschland die bekannte Echternacher Springprozession, in der Überlieferung erwähnt erst seit dem 16. Jahrhundert. Auch in Spanien wird noch heute aus religiösen Anlässen an verschiedenen Orten getanzt; am bekanntesten sind die Tänze der *Seises* in Sevilla.

---

[1] So ist das überlieferte *motulis* zu verbessern. Keinesfalls handelt es sich um Motette, wie P. Aubry (*La Musique et les Musiciens d'Église en Normandie au XIII^e siècle*, Paris 1906, S. 31) annimmt. Ganz abgesehen von der textkritischen Schwierigkeit, ist es kaum anzunehmen, dass die sanglustigen Nönnchen in der Lage waren, ein musikalisch so schwieriges Gebilde wie die Motette zu bewältigen. Die *Notula* (meist *Nota*) ist eine der Arten der mittelalterlichen Liedkunst, die aus einer sehr alten Stufe der lateinischen Sequenz abgeleitet wurden, zunächst wohl nur als Instrumentalstücke, denen man später Texte ohne eigenen Wert unterlegte. Sie unterscheidet sich nach dem Theoretiker Johannes de Grocheo (ed. J. Wolf, in *Sammelb. der intern. Musikgesellschaft* I, S. 89) von den übrigen Arten: *Ductia* (Lai?) und *Stantipes* (Estampie) durch die Anzahl ihrer musikalischen Abschnitte *(Puncti)*. Freilich hat die einzige mit Noten überlieferte *Nota*, die afrz. *Note Martinet* (in der Liederhs. Paris BN. franc. 845 fol. 187, am Ende der verstümmelt erhaltenen Lai-Sammlung) im Gegensatz zu den (oft unzuverlässigen) Angaben des Theoretikers mehr als 4 Puncti und nähert sich so der Estampie. Erwähnt sei, dass die Note Martinet auch in Oxf. Bodl. Douce 308 fol. 207' erhalten ist; hier ist sie durch Irrtum aus den Estampien des 2. Abschnitts zwischen die Pastorellen geraten.

Und in Barjols (Dép. du Var) tanzte man nach Gougaud (S. 239) noch im Jahre 1913 während des feierlichen Hochamts für einige Augenblicke zum *Chant deï tripettos de San Marcéou.* — Weiteres Material, teils unkritisch verwertet, bringt A. Bayot in seiner schon erwähnten Ausgabe des *Poème moral*, S. CXXIX ff.

Duisburg. *Hans Spanke.*

Recherches sur les sources du *Credo* de Joinville.

Afin de faciliter la lecture de ce qui suit, nous reproduisons ci-dessous le texte des articles de la foi d'après le ms. de la B. Nat., nouv. acq. fr. 4509, en faisant suivre chaque phrase du *Credo* d'un résumé succinct du commentaire de Joinville, divisé en alinéas. Entre parenthèses, nous ajoutons les numéros des paragraphes de l'édition Natalis de Wailly, Paris, F. Didot, 1874.

Art. I. *Je croi en Dieu le Pere tout poissant, le creator dou ciel et de la terre.*

N:o 1. Explication de la miniature I. (778)

N:o 2. «Des prophecies n'a il nules...» (779)

Miniature I: Création du monde.

Art. II. *Et en Jhesu Crit son Fil, Nostre Seignor.*

N:o 1. Les trois anges chez Abraham. (*Gen.* XVIII, 1 sq.). (780)

Miniature II: le buisson ardent.

N:o 2. a) Le buisson ardent, (*Exode*, III, 2), et b) la rosée du ciel descendant sur la toison (*Juges*, VI, 36–40). (781)

Miniature III: Isaïe.

Art. III. *Qui est conceuz dou Saint Esperit.....*

N:o 1. Prophétie d'Isaïe (*Is.* VII, 14). (782)

Miniature IV: Nativité.

..... *Né de la Virge Marie.*

N:o 2. Prophétie de Daniel (*Dan.* IX, 24 sq. XII., 11). (783)

Art. IV. *Qui souffri desouz Ponce Pylate* .....

Miniature V: Jugement de Pilate.

N:o 1. Digression lyrique sur les souffrances du Christ. (784)

Miniature VI: Portement de la Croix.

N:o 2. Joseph vendu par son frère Judas (*Gen.* XXXVII, 23–28). (785)

N:o 3. La «cote» de Joseph = chair de Jésus-Christ. (786)

N:o 4. Les frères de Joseph découpèrent sa cote (*Gen.* XXXVII, 31–32). (787)

N:o 5. Résumé de la préfiguration de la «cote Joseph». (788)

N:o 6. Prophétie de David (*Ps.* CXXVIII, 3). (789)

..... *Et fu crucefiez et mors* .....

Miniature VII: Crucifiement.

N:o 7. Isaac obéissant à son père = Jésus entre les deux larrons (*Gen.* XXII, 6; *Matt.* XXVII, 38 sq.). (790)

Miniature VIII: Le Christ entre deux larrons.

N:o 8. Prophétie de Jérémie (*Jér.* I, 12) (791)

Miniature IX: Jérémie.

N:o 9. Sang de l'agneau; la lettre Tau = signe de la croix (*Exode*, XII, 7; 12–13). (792)

N:o 10. Prophétie de David sur le pélican (*Ps.* CI, 7). (793)

N:o 11. Prophétie de la reine de Saba (*III Rois*; voir Appendice VII). (794)

N:o 12. Prophétie de Caïphas (*Jean*, XI, 49–51). (795)

N:o 13. Plusieurs «prophéties de la parole et de l'œuvre»:

a) prophétie d'Habacuc (*Hab.* III, 16); (796)

b) prodiges qui accompagnèrent la mort du Christ (*Matt.* XXVII, 45 sq.);

c) prophétie d'«un riche ome qui avoit cent chevaliers desouz lui — Centurio estoit apelés —» (*Matt.* XXVII, 54). (797)

Miniature X: Jonas et la baleine.

..... *Et fu encevelis.*

N:o 14. Jonas dans le ventre de la baleine (*Jonas*, II, 1–2 et 11). (798)

N:o 15. Paroles de Jésus-Christ sur Jonas (*Matt.* XII, 39; *Luc.* XI, 29). (799)

N:o 16. Paroles de Dieu à Job (*Job*, XL, 20). (800)

Miniature XI: Enfer.

Art. V. *Il descendi en anfer*.....

N:o 1. Sanson (*Juges*, XIV, 8–9). (801)

N:o 2. Prophétie d'Osée (*Osée*, XIII, 14). (802)

..... *Et au tier jour resucita de mort.*

Miniature XII: Résurrection.

N:o 3. Digression sur la résurrection. (803)

N:o 4. Le lion et les lionceaux (voir Appendice V). (804)

N:o 5. Digression morale: nécessité de se confesser dans un délai de trois jours; témoignages: (805)
a) des saints, et
b) d'un païen, sur la nature du péché.

N:o 6. Prophétie de David (*Ps.* XXVII, 7). (806)

N:os 7 à 9. Exemple personnel (cf. *Histoire de saint Louis*, § 333–339). (807–815)

Miniature XIII, se rapportant à l'épisode susmentionné.

Art. VI. *Il monta es ciaux .....*

Miniature XIV, restée en blanc, et qui devait représenter un ange annonçant que Dieu reviendrait au jour du Jugement.

N:o 1. Ravissement d'Élie (IV *Rois*, II, 11). (816)

N:o 2. Paroles du Christ (*Matt.* XVII, 11). (817)

N:o 3. «Cote» de Joseph présentée à Jacob (*Gen.* XXXVII, 32 sq.). (818–820)

Miniature XV: la «cote» de Joseph.

..... *Et siet a la destre lou Pere tout poissant.*

Miniature XVI: Jésus à la dextre du Père.

N:o 4. Prophétie de David (*Ps.* CIX, 1–2). (821)

N:o 5. Digression de Joinville: explication du verset de David. (822)

N:o 6. Paroles de Job (voir Appendice IV). (823)

Art. VII. *Et venra au jour dou Jugement jugier les mors et les vis.*

Miniature XVII: le Jugement dernier.

N:o 1. Salomon jugeant les deux femmes = la Vieille loi et la Nouvelle loi; digression sur l'épée = droite justice (*III Rois*, III, 24–26; *Prov.* XXI, 3). (824–825)

Miniature XVIII: Jugement de Salomon.

Art. VIII et Art. IX. *Je croi ou Saint Esperit et si croi en Sainte Eglise.*

Miniature XIX: les apôtres dans le Cénacle.

N:o 1. Digression sur le Saint Esprit. (826)

N:o 2 a) Elie à qui Dieu envoya le feu du ciel (*III Rois*, XVIII, 36 sq.); (827)

b) Prophétie de Joël (*Joël*, II, 29). (828)

Art. X. *Et ou pardon des pechiez qui nous est fait par les sacremens de Sainte Eglise.*

N:o 1. Digression sur l'Église et ses commandements. (829)

Miniature XX: le baptême et l'Eucharistie.

N:o 2. Digression sur les sacrements de l'Église. (830)

Miniature XXI: le mariage.

N:o 3. Prophétie de David (*Ps.* CXV, 12). (831)

N:o 4. Jacob et ses deux petits-fils (*Gen.* XLVIII, 13 sq). (832)

Miniature XXII: Jacob et ses deux petits-fils.

Art. XI. *Et si croi la resurrection de la char.*

N:o 1. Digression sur la nécessité de croire en la résurrection de la chair; arguments tirés

a) du sort des saints (*Jean*, V, 29; *Matt.* XXV, 46); (833)

b) du sort des pécheurs; (834)

c) des paroles de l'Apocalypse (voir p. 191, note 3); (835)

d) explication de ces paroles.

Miniature XXIII: Sophonias.

N:o 2. Prophétie de Sophonias (*Sophon.* I. 15). (836)

N:o 3. Paroles de saint Augustin (*Matt.* XVI, 26). (837)

Miniature XXIII: Saint Augustin.

Art. XII. *Et la vie pardurable. Amen.*

N:o 1. Digression: les saints et les saintes s'assiéront à la table du Seigneur. (838)

Miniatures XXV et XXVI: béatitude des saints.

N:o 2. Les cinq vierges sages et les cinq vierges folles (*Matt.* XXV, 1—13) (839—842)

N:o 3. Exemples tirés de l'histoire de

a) Jacob (*Gen.* XXXII, 24 sq.), et de (843)

b) Job (*Job* VII, 1). (844)

Miniature XXVII: un prophète.

N:o 4. Conclusion sur la nécessité de «tenir Dieu à deux bras»; les deux bras = la foi et les bonnes œuvres Exemples: (845—846)

a) les diables «croient fermement touz les articles de nostre foi, et riens ne leur vaut por ce qu'il ne font nulles bonnes euvres»; (847)

b) les sarrazins et les bougres parfaits «font molt de grant penances et riens ne lour vaut».

N:o 5. Que Dieu nous permette de le voir face à face, comme il le permit à Jacob. (848—852)

Le *Credo* de Joinville est un petit traité en prose, destiné à interpréter le Symbole des apôtres (voir Appendice I). Il débute par un préambule sur la nécessité de la foi et

aborde ensuite l'examen des articles du Symbole. Lorsque ces derniers se laissent diviser en plusieurs propositions (III, IV, V, VI), l'auteur procède par tranches. Par contre, les articles VIII et IX sont réunis en un seul paragraphe, mais le commentaire sur l'Église est renvoyé à l'article X. Joinville n'observe donc pas strictement la division du *Credo* en douze articles, que l'on rattachait souvent au nombre des apôtres, auteurs présumés du Symbole. D'autre part, le Symbole de Joinville se distingue du Symbole vulgaire par l'omission des mots «catholicam, sanctorum communionem» (art. IX), compensée toutefois par l'addition de «*qui nous est fait par les sacremens de l'eglise*» (art. X). Cette addition rappelle le Symbole de Constantinople: «confiteor unum baptisma»; d'ailleurs, le mot «communion» pouvait facilement être confondu avec le nom du sacrement, comme cela apparaît, par exemple, dans le *Credo* latin de la Mazarine, 742 (f^0 111 r^0).

Le trait saillant du *Credo* de Joinville est le système que l'auteur a adopté pour l'explication du Symbole. D'après le plan qu'il s'était tracé, chacun des douze articles devait s'appuyer sur un témoignage de fait, tiré de l'Histoire sainte («prophétie de l'œuvre»), et sur une prophétie contenue dans la Bible («prophétie de la parole»). Il est à noter que ces deux termes ne sont pas de l'invention de Joinville. Saint Augustin en faisait déjà usage; mais leur emploi semble avoir été rare.[1]

Joinville ne se confine pas dans ce système. Il évoque aussi les événements de sa propre vie, dans lesquels il aperçoit l'action bienfaisante de la Providence, il s'attarde aux images et aux

[1] Saint Augustin, *De civitate Dei*, liber XVII, cap. 5 (*P. L.*, XLI, col. 533), *De his quae ad Heli sacerdotem homo Dei prophetico locutus est spiritu, significans sacerdotium, quod secundum Aaron institutum fuerat, auferendum* (*I Rois*, 2, 27–36): «Non est ut dicatur ista prophetia, ubi sacerdotii veteris tanta manifestatione praenuntiata mutatio est, in Samuele fuisse completa ..... ac per hoc in ea quoque re gesta, eadem mutatio quae per Christum Iesum futura fuerat, adumbrata est, et ad Vetus Testamentum proprie, figurate vero pertinebat ad Novum, *prophetia facti* etiam ipsa, *non verbi*; id scilicet facto significans, quod verbo ad Heli sacerdotem dictum est per prophetam».

idées qui ont frappé particulièrement son esprit, et s'engage dans des réflexions et des développements, parfois pathétiques, qui atténuent la monotonie de son argumentation théologique. A un plus fort degré que le système, ces traits personnels communiquent au *Credo* de Joinville une originalité et un attrait indéniables et que l'on chercherait en vain dans les autres ouvrages consacrés au même sujet.

Joinville avait vingt-six ans au moment où il rédigea son *Credo* (1250). Les additions qu'on rencontre dans l'édition de 1287 ou 1288 se réduisent-elles aux paragraphes qui répètent les paroles de saint Louis et à la référence à Henri de Magdebourg, comme le croyait Gaston Paris (*Hist. Litt.*, XXXII, p. 369)?[1] La question n'est pas sans importance, comme nous le verrons en étudiant les sources de Joinville. Les trente-sept années qui séparent la deuxième édition de l'édition *princeps* avaient pu enrichir les connaissances théologiques de l'auteur, et rien, absolument rien, ne nous contraint à limiter les additions à celles que signale G. Paris. Beaucoup de paragraphes consacrés aux «prophéties de l'œuvre et de la parole» ont pu être transformés ou même ajoutés entre 1250 et 1287 Nous ne sommes donc pas tenus, jusqu'à nouvelle preuve d'accepter la supposition de G. Paris que Joinville, à défaut d'érudition personnelle, aurait «prié quelque clerc .... de lui fournir les autorités qu'il voulait employer à l'édification des laïques» (*op. cit.*, p. 368).

L'idée de composer un petit livre pour expliquer aux croyants les fondements de la foi et pour les diriger dans la voie du salut, n'était pas nouvelle. Dès les premiers siècles, l'Église exigeait des fidèles une connaissance précise du *Credo*, de l'oraison dominicale, de l'*Ave Maria*. Les prêtres devaient les expliquer *ex cathedra*. Charlemagne confirmait ces prescriptions et établissait des sanctions contre ceux de ses sujets

[1] Ch.-V. Langlois (*Comtes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1928, p. 367) incline à croire que le récit autobiographique de Joinville (§§ 807–815) ne figurait pas dans la première édition de l'ouvrage.

qui ignoraient le *Credo*. Les trois textes mentionnés étaient appris par cœur, dès le plus bas âge, le plus souvent en latin, mais leur compréhension n'était pas jugée indispensable. Les paroles possédaient en elles-mêmes une vertu salutaire.[1]

Le moyen âge latin connaissait un nombre assez élevé d'éditions commentées du Symbole. Au XIII^e siècle se manifeste une prédilection marquée pour un autre genre d'écrits poursuivant le même but: les *[E]Lucidaires* dont le premier est d'Honorius d'Augsbourg et qui se divisent en trois parties: 1) explication du Symbole des apôtres; 2) un traité du mal moral et physique, et 3) un traité sur les fins dernières et sur l'état des bienheureux et des damnés dans l'autre monde; les *Septenaires* dont le premier est de Hugues de Saint-Victor: *De quinque septenis seu septenariis* (*P. L.*, CLXXV, col. 405—414). Le *Septenaire* a pour point de départ les sept demandes du *Pater*, qui sont rapprochées des sept béatitudes et des sept dons de l'Esprit; il traite des sept vices ou péchés capitaux, opposés aux sept vertus principales, aux sept œuvres de miséricorde, etc.[2]

Le *Credo* de Joinville n'appartient à aucune de ces deux catégories. Aurait-il pour modèle tel ou tel autre traité sur les articles de la foi, dont nous connaissons une vingtaine, allant du milieu du III^e siècle (Tertullien et saint Cyprien) à la fin du XIII^e siècle, avec Thomas d'Aquin?

[1] Philippe de Novare indique dans son traité *Les quatre âges de l'homme*, p. p. Marcel de Fréville, Paris, *S. A. T. F.*, 1888, l'ordre dans lequel il faut enseigner aux enfants les éléments de la foi:

§ 12 (p. 9). «La premiere chose que l'an doit apanre a anfant, puis qu'il commance a croistre et a entendre, si est la creance Dame-dieu: la *Credo in Deum*, *Pater Noster*, *Ave Maria*. De ce sont tenu pere et mere et parant, et obligié a lui apanre; *e aprés, quant li anfes porra miaus antendre*, si li doit on ansaignier a tout le mains les .II. premiers commandemanz de la loi; ..... e si i a po de paroles, si les doit miaus retenir».

Il est évident que le *Credo* est appris par cœur, sans que l'intelligence de l'enfant prenne part à cet exercice.

[2] Pour plus de détails, voir l'article *Catéchisme* dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, tome II, Paris, 1905, col. 1895 sq.

Il y en a qui sont de courts sermons. Telle est par exemple l'homélie LXXXIII de Maxime de Turin *De traditione Symboli* (*P. L.*, LVII, col. 431), qui se propose de prouver que le Symbole est bien l'œuvre des douze apôtres et de démontrer que sa connaissance est indispensable au salut de l'âme. Le commentaire d'Amalaire de Trèves (*P. L.*, XCIX, col. 896) est extrêmement laconique. Voici une citation prise au hasard: «.... *Descendit ad inferna:* anima tantum. *Tertia die resurrexit a mortuis:* corpore resurrexit morte destructa . . .»

La plupart des auteurs, parmi lesquels se trouvent saint Augustin, Raban Maur, saint Bruno, Yves de Chartres, Pierre Abélard, Joslenus de Soissons, expliquent dans leurs *Sermons* ou dans leurs *Expositions* les termes des douze articles du Symbole et en rapprochent de nombreuses citations, tirées presque exclusivement du Nouveau Testament.

Ce qui leur importe, c'est de préciser les différents points du dogme catholique (naissance du Christ de la Vierge, la nature de la Trinité, etc.). La nécessité de réfuter des allégations hétérodoxes leur communique le plus souvent un caractère polémique. Tel est le livre de saint Augustin *De Fide et Symbolo*, dirigé contre les manichéens; les auteurs des premiers siècles combattaient les erreurs des juifs (Tertullien, saint Cyprien).

Le traité le plus complet et le plus systématique est celui de saint Thomas d'Aquin, *Expositio super Symbolo apostolorum, scilicet* Credo in Deum (sixième opuscule).[1] Chaque argument

[1] Sancti Thomae Aquinatis *Opuscula omnia*, Parisiis, 1634, in-folio, p. 121 sq.

Comparons, par exemple, les arguments de saint Thomas et ceux de Joinville relatifs à la toute-puissance de Dieu. Joinville a recours à une image représentant la chute des anges rebelles. Saint Thomas réfute d'abord l'hérésie des manichéens qui affirmaient que le monde visible est l'œuvre du diable, car les choses visibles ne sont pas bonnes intégralement. Il s'appuie sur le texte de la *Genèse*, I: «In principio creavit Deus coelum et terram», et sur *Jean*, I: «Omnia per ipsum facta sunt».

Il fait ensuite justice d'une autre hérésie qui proclamait que le monde existe *ab aeterno*; mais le Psaume CXLVIII dit: «Dixit, et facta sunt.»

s'y appuie sur des passages des Écritures, les hérésies sont examinées et réfutées, mais ce traité scolastique s'écarte trop, par son esprit et par sa forme, du *Credo* de Joinville pour que l'on puisse les rattacher l'un à l'autre. D'ailleurs, à quel moment Joinville a-t-il pu connaître les écrits de saint Thomas, né en 1225? En ce qui concerne le système des prophéties, c'est Tertullien (mort vers 240) avec son *Liber adversus Judaeos* (*P. L.*, II, col. 595 sq.) que rappelle le plus Joinville. Il prouve la divinité du Christ par des «prophéties de l'œuvre» et des «prophéties de la parole» et y ajoute un commentaire. Mais ni le but de l'ouvrage ni la façon d'exposer la matière ne sont identiques dans les deux cas. Il ne convient pas d'oublier que le Symbole romain, sous sa forme vulgaire, ne remonte pas au delà du IV^e^ siècle.

La littérature latine n'a donc conserve aucun ouvrage dont Joinville aurait pu s'inspirer directement.[1] Par contre, il a peut-être eu devant les yeux un modèle byzantin lors de son séjour en Terre Sainte? Ici encore la réponse est négative. La Patrologie grecque n'offre qu'un seul exposé du Symbole, celui d'Euthymios Zigabène (contemporain d'Alexis Comnène [1081—1118]), mais qui ne ressemble guère au *Credo* de Joinville. Quant aux écrits de Cyrille de Jérusalem, de saint

---

La troisième hérésie, savoir que le monde a été créé d'une matière préexistante, est réfutée par le sens même du mot «creare» qui veut dire «de nihilo facere», et par les paroles du *Livre de la Sagesse*, 12: «Subest enim tibi cum volueris posse.»

La création du monde par Dieu nous amène 1) à la connaissance de la majesté divine; 2) au sentiment de la gratitude envers Dieu, car tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, vient de Dieu; 3) à la patience dans l'adversité; 4) à l'usage raisonnable des choses créées, et 5) à la connaissance de la dignité humaine. Dix citations de la Bible prouvent la vérité du raisonnement.

Saint Thomas observe la même méthode en ce qui concerne les autres points du dogme (par exemple, l'unité de Dieu) qui sont contenus dans le premier article. Joinville les néglige tous.

[1] Voir, à l'Appendice II, la liste des Pères qui ont laissé des exposés des articles de la foi.

Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostome et de saint Jean Damascène[1], ils sont conçus selon des plans complètement différents, et leur sujet est beaucoup plus vaste que celui de Joinville.

*

Reste à examiner les *Credo* en langue française.

Les observations qui suivent sont basées sur l'étude d'une trentaine de textes tant en vers qu'en prose, dont une partie restent inédits.

La plupart des textes en prose sont dénués d'intérêt. Ce sont tantôt de simples traductions: B. Nat. lat. 1315, f° 123 r° (fin du XII^e^—début du XIII^e^ siècle)[2], British Museum, Cotton Nero C. IV (XIII^e^ siècle)[3], B. Nat. fr. 9572, f° 93 v°b —94 r°a (XIV^e^ siècle); fr. 19234, f° 186 v° (XV^e^ siècle); Mazarine 382, f° 377 r°—378 r° (Psautier lorrain, XIV^e^ siècle); le Psautier de Metz (XIV^e^ siècle);[4] tantôt des traductions accompagnées de considérations morales: famille compre-

---

[1] Euthymios Zigabène (*P. G.*, CXXXI, col. 9—20). Explication de mots et de dogmes; pas de citations.

Grégoire de Nysse, *Oratio catechetica* (*P. G.*, XLV, col. 9 sq.).

Cyrille de Jérusalem, *Catecheses* (*P. G.*, XXXIII), notamment, IV: *De decem dogmatibus*, V: *De fide et Symbolo*, VI: *De uno Deo*, *etc.*, VII: *De Patre*, et ainsi de suite, en tout vingt-trois catéchèses (col. 331—1128). Travail monumental qui dépasse de beaucoup l'ouvrage de Joinville et en diffère par l'inspiration; cf. l'introduction de Cyrille sur la foi (col. 503 sq.).

Saint Jean Chrysostome, *Ad illuminandos catecheses I et II* (*P. G.*, XLIX, col. 223 sq.).

Saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa* (*P. G.*, XCIV, col. 781 sq.).

[2] Publié par P. Meyer, *Bribes de littérature anglo-normande. V. Ancienne glose du Symbole et du Pater* (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, VII, pp. 51 à 55).

[3] Publié par Francisque Michel dans *Libri psalmorum versio antiqua gallica e cod. ms. in Bibl. Bodleiana asservato una cum versione metrica aliisque monumentis pervetustis*, Oxonii, 1860, pp. 254 et 255.

[4] *Le Psautier de Metz*, p.p. Fr. Bonnardot, I, Paris, 1884, p. 442.

nant[1] les manuscrits 792 de la Bibliothèque Ste-Geneviève (XIII—XIV^e siècles), B. Nat. fr. 25407, f° 157 r°a—157 v°a (XIII^e siècle), et B. Nat. fr. 944, f° 4 v°—5 v° (XV^e siècle, formes de langue modernisées); le commentateur exhorte les fidèles à ne pas abandonner la «bonne creance» et à fuir les «sorceries» et les «charoiz». Le ms. du XV^e siècle s'adresse aux «seigneurs provoires» tandis que les deux autres, aux «seigneurs» tout court. Le ms. 58 de la Mazarine (XIV^e siècle) contient le texte latin du *Credo* avec traduction française en regard, dans laquelle sont intercalés de brefs commentaires (Appendice IX). Le texte du ms. fr. 13304 de la Bibl. Nat. (XIV^e siècle) rappelle ce système, mais il est plus étendu et, chose rare dans les *Credo* en prose, il attribue chacun des douze articles à un apôtre.[2] Le *Credo* du ms. lat. 1373 de la Bibl. Nat. (début du XV^e siècle) est composé de deux parties, dont la seconde reprend, en l'amplifiant, le texte des articles de la foi.[3]

Enfin, le ms. fr. 1546 de la B. Nat. (f° 156 r°—169 r°; XIII^e siècle) se sert de l'exorde du *Credo* (articles I et II) pour exposer ensuite toute l'histoire sainte jusqu'à l'avènement du Christ, sa vie, sa mort, sa résurrection et les destinées des juifs après Jésus.

Les pièces *versifiées* se laissent diviser en deux groupes:

1) Celles dont les auteurs modifient le moins possible le texte du *Credo*. Ce sont: B. Nat. fr. 2431 (XIV^e siècle);[4] Libri 105 (XIV^e siècle) et G. G. 4. 32 de Cambridge qui met

---

[1] Le *Credo que on dit a la messe*, p.p. E. Egger, dans *Mémoire sur un document inédit pour servir à l'histoire des langues romanes* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXI, I^ère partie, 1857, p. 361). se rapproche du *Credo* grec de la Bibl. Nat. grec 2408 («choses visibles et invisibles», procession du Saint Esprit, du Père et du Fils); il est plus étendu que les autres *Credo* cités.

[2] Publié par Egger, *o.c.*, pp. 362—364.

[3] Egger, *o.c.*, pp. 364—365.

[4] Publié par J. Bonnard, *Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge;* Paris, 1884, pp. 142 et 143. Voir Appendice X.

en marge les noms des apôtres, mss. décrits par Paul Meyer[1]; le ms. 19 d'Aix-en-Provence[2] et le texte publié par Francisque Michel d'après le ms. fr. 13092 de la Bibliothèque Nationale.[3]

Le ms. lat. 3799 de la B. Nat., contenant, d'après Paul Meyer, la plus ancienne version du *Credo* (XII^e siècle), est moins laconique que les textes précédents.[4]

Celui du ms. G. G. I. 1. de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (début du XIV^e siècle)[5] présente cette particularité qu'il est écrit en vers de 14 et de 16 syllabes rimés deux à deux. Le ms. de la Bodléienne 57 (deuxième moitié de XIII^e siècle)[6] s'en tient à la même rime du premier au 22^e vers (le mot «ensement» apparaît quatre fois à la rime).

Le texte concis du ms. fr. 12483 de la Bibl. Nat. (XIV^e siècle) est suivi de considérations sur la vertu du *Credo*, surtout lorsqu'on se trouve à l'article de la mort (cf. Joinville, conclusion). Voir Appendice XI.

Le fragment édité par Paul Meyer dans le t. XXII du *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français* (Paris, 1896)[7] et le *Credo* du ms. fr. 952 de la Bibliothèque Nationale

---

[1] P. Meyer, *Notice de quelques mss. de la collection Libri, à Florence.* XVI. *Paraphrase en vers du* Credo (*Romania*, XIV, pp. 535 et 536).

P. Meyer, *Les manuscrits français de Cambridge.* II. *Bibliothèque de l'Université* (*Romania*, XV, pp. 341—342).

[2] *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements.* T. XVI. Aix; Paris, 1894, page 24: ms. 19, *Heures du Roi René* (milieu du XV^e siècle).

[3] Francisque Michel, *o. c.*, p. 361.

[4] *Ancienne traduction française en vers du* Pater *et du* Credo, p.p. P. Meyer (*Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, VI, Paris 1880, p. 40).

Par exemple, les vers 13 et 14:

De la venra jugier et vis et morz;
Cil jorz sera molt cruelx et molt forz.

[5] P. Meyer, *Manuscrits français de Cambridge.* II. *Bibliothèque de l'Université* (*Romania*, XV, p. 321).

[6] P. Meyer, *Notice du ms. Bodley 57* (*Romania*, XXV, p. 577—578).

[7] Bibl. Nat., nouv. acq. fr. 5237, XIII^e siècle. Le texte est reproduit aux pages 39—48 du *Bulletin.*

(XV^e siècle) sont des espèces de poèmes. Le texte du ms. fr. 952, dont nous possédons une autre leçon dans le ms. fr. 24439 (XV^e siècle), est divisé en douze quatrains d'après le nombre des apôtres, auteurs présumés du Symbole, et chaque quatrain correspond à un article (Appendice XII). Ceux d'entre eux qui sont très courts dans l'original (par exemple, *Vitam aeternam*) sont de toute nécessité délayés par le versificateur. Le fragment de Paul Meyer appelle la même observation, à cette différence près que l'auteur n'était pas entravé par la forme strophique et pouvait donner libre cours à son inspiration, d'ailleurs très banale.

Il est évident qu'aucun de ces textes ne rappelle la formule de Joinville, de même qu'aucun des *Credo* français du XII^e et du XIII^e siècles n'a pu influencer notre auteur.

*

Une composition plus curieuse est insérée dans le ms. lat. 4641 B de la Bibliothèque Nationale.

C'est un manuscrit du XV^e siècle, dont la première partie (n^os 1 à 22) est composée de pièces juridiques, en latin et en français: ordonnances, coutumes, instructions, etc. La seconde contient des pièces de caractère disparate, pour la plupart en langue française:

N° 23 — *La Paternostre en françois.*

N° 24 — *Un beau dit de l'Ave Maria.*

N° 25 — *La Credo ou est compris nostre creance laquele est exposee en françois selon que les appostres Nostre Seigneur Jhesu Christ la firent ou plusieurs prophetes prophetiserent a ce propos.*

N° 26 — *Les enseignemens que Monseigneur st Louys fist a son ainsné filz Phelipe.*

N° 27 — *Les chroniques des Rois de France . . . . . (jusqu'en) 1422.*

N° 28 — *Faits notables qui sont advenus en France depuis le tems Monseigneur S. Louis . . . . . jusqu'en 1356.*

N^os^ 29 à 53 — pièces diverses.

Le N° 25, le *Credo* (f° 124 r°—f° 126 r°) est intéressant parce que l'argumentation de l'auteur est entièrement basée sur des «prophéties de la parole», comme l'annonce le sous-titre (Appendice XIII).

De même que Joinville, l'auteur a son système. Il ne s'en écarte pas une seule fois et n'essaie pas d'en combattre la monotonie.

L'exposé se poursuit avec cette seule variation que dans la formule «Cest article nous fut bien figuré par . . .» le participe «figuré» alterne avec «demonstré» et une fois avec «formé», ce qui est probablement un lapsus.

L'auteur n'est pas un théologien de marque. Il appelle Job prophète, ce qui n'est pas exact. De son côté, le copiste a déformé plusieurs citations latines et, au VI^e^ article, il n'a pas déchiffré et, par conséquent, a laissé en blanc le nom du prophète dont il invoque le témoignage; mais il indique le chapitre auquel est empruntée la citation (voir notes à l'Appendice XIII).

Dans ce texte, certaines prophéties coïncident avec celles utilisées par Joinville, bien que la coïncidence ne soit pas complète: Isaïe, Daniel, Osée — pour les articles III, IV, V, tandis que Joinville met Isaïe et Daniel sous l'article III.

Le texte du ms. lat. 4641 B doit être postérieur au *Credo* de Joinville. Son auteur a pu s'inspirer du livre de ce dernier. Le fait qu'il est entouré de morceaux ayant trait à l'histoire de saint Louis attire aussi l'attention. C'est le *Credo* médiéval qui se rapproche le plus du traité de Joinville. D'autre part, on ne saurait méconnaître la parenté de ce texte avec ceux qui apparaissent dans certains manuscrits enluminés, à partir de la fin du XIII^e^ siècle, surtout aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Ces manuscrits représentent les apôtres prononçant les versets du *Credo*, et douze prophètes qui leur opposent des prophéties (le texte est toujours en latin). C'est la famille qui embrasse les mss. B. Nat. fr. 9220 (*Le Vergier [*ms. *Vrigiet] de solas*),

Arsenal 1037 et 1100[1]. Le *Livre d'heures* de Jeanne II de Navarre (1330), le *Bréviaire* de Belleville (vers 1345) et les *Heures* du duc de Berri s'inspirent de la même méthode[2].

Plusieurs prophéties du ms. lat. 4641 B (David, Isaïe, Zacharie, Osée, Amos, Daniel) se retrouvent dans la famille représentée par le *Vergier de solas*. Ce même ms. fr. 9220 interprète d'une façon analogue le Crucifiement (f° 9 v°): vingt-quatre prophéties en français. Cinq de ces prophéties apparaissent dans le ms. lat. 4641 B, et huit dans le *Credo* de Joinville.

*

Résumons-nous. Dans la littérature médiévale on ne découvre aucun texte, latin ou français, qui eût pu servir de modèle à Joinville. La littérature théologique de Byzance, dont il aurait pu acquérir quelques notions en Terre Sainte, se trouve dans le même cas. Nous sommes en présence d'une œuvre originale. Cette originalité apparaît dans la méthode adoptée par l'auteur et dans l'élément personnel dont son livre est animé et qui manque aux autres *Credo* français du moyen âge, antérieurs ou postérieurs à celui de Joinville. Aucun de ces *Credo* n'a pu inspirer ou influencer le sénéchal; au contraire, il est permis de reconnaître une imitation de son traité, dépouillée de tout cachet personnel, dans l'explication des articles de la foi du ms. lat. 4641 B de la Bibliothèque Nationale.

L'originalité indéniable dont Joinville fait preuve dans le plan de son livre et dans le choix des exemples, s'étend-elle à l'interprétation de ses sources?

*

---

[1] E. Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen âge en France*; Paris 1908, p. 261 sq.

[2] Reproductions chez H. Yates Thompson, *Twenty two miniatures from the Book of Hours of Joan II, Queen of Navarre*; Londres, 1899, vol. II.

Quelle est la documentation dont disposait Joinville, ses connaissances théologiques étaient-elles étendues et précises?

Rappelons que chaque article du Symbole, sauf le premier, où un tableau tient lieu d'argument, et même chaque subdivision des articles, sont étayés de «prophéties de l'œuvre et de la parole».

Mais il existe des cas où l'une seulement de ces deux catégories apparaît. L'article II ne connaît que des «prophéties de l'œuvre», au nombre de trois. Par contre, l'article III, ainsi que l'article XI, ne contiennent que des «prophéties de la parole». Il se peut, toutefois, que l'auteur ait voulu réunir II et III en un seul chapitre et les doter d'une argumentation commune.[1] Les articles VIII et IX sont fondus en un seul, comme il a déjà été dit, et les deux prophéties, une de chaque catégorie, ne visent que le premier d'entre eux.

Toutes les préfigurations choisies par Joinville sont-elles bien appropriées? Toutes les sentences qu'il cite, peuvent-elles être définies comme des prophéties?

*

La «prophétie de l'œuvre» se rapportant au dernier article du Symbole (*Et la vie pardurable*) est représentée par les cinq vierges sages et les cinq vierges folles (art. XII, n° 2). Cette parabole de Jésus pourrait tout au plus être considérée comme une «prophétie de la parole». Le lion, symbole de la résurrection (art. V, n° 4), n'est nullement une préfiguration, une «prophétie de l'œuvre», comme l'appelle Joinville. Il serait imprudent d'y voir une «prophétie de la parole» (voir *infra*, Appendice V).

D'autres exemples encore ne sont pas des prophéties («de l'œuvre» ou «de la parole»). Il est vrai que l'auteur

[1] La figure du buisson ardent qui *senefie la virginité dou cors la benoite Virge Marie* et celle de la toison de Gédéon ont plutôt trait à l'art. III (*Né de la Virge Marie*) qu'à l'art. II (*Et en Jhesu Crit son fil, Nostre Seignor*) auquel il est rattaché dans le texte (voir *infra*, p. 191).

lui-même ne les présente pas comme telles. Ce sont des arguments d'un caractère spécial qui se placent en dehors du système adopté, des ornements littéraires qui ne sont pas toujours empruntés aux saintes Écritures: les prodiges qui accompagnèrent la mort du Sauveur, placés entre des prophéties et décrits dans le but d'émouvoir le lecteur (art. IV, n° 13 b); paroles d'un païen sur le péché (art. V, n° 5 b)[1]; sentence de saint Augustin sur la vanité de ce monde (art. XI, n° 3); paroles de Job (art. XII, n° 3 b). De même, le verset de Jérémie (art. IV, n° 8) n'est pas une prophétie: Joinville s'en sert pour dépeindre les tourments de Jésus mis à mort. La sentence des *Proverbes* de Salomon (art. VII) est moins une préfiguration du Jugement dernier qu'elle n'est destinée à appuyer une idée de Joinville sur la justice.[2]

*

Certains faits de l'Histoire sainte, que la tradition considérait comme des préfigurations de la vie du Seigneur, exigeaient des explications spéciales, car entre elles et le fait préfiguré il n'y avait pas de similitude complète. Les théologiens devaient écarter les doutes que ces discordances créaient dans l'esprit des croyants.

C'est le cas de l'épisode de Jonas, qui doit représenter la mise au tombeau du Christ (art. IV, n^{os} 14 et 15).[3] Joinville

[1] Gaston Paris suppose (*H. L.*, XXXII, p. 367) qu'il s'agit ici de Sénèque («semble être Sénèque») et il répète cette hypothèse un peu plus loin (p. 368) comme une vérité acquise, mais sans indiquer le passage de l'auteur latin qui serait visé par Joinville. Les Pères ne dédaignaient pas les arguments qui leur étaient fournis par les gentils. Le rôle attribué à Virgile est universellement connu. Saint Augustin cite la Sibylle au sujet de l'avènement du Christ (*De Civitate Dei*, *P. L.*, XLI, col. 579 et *passim*). Pour Rufin d'Aquilée, voir Appendice II.

[2] Voir *infra*, p. 189, note 2.

[3] *Jonas*, II: «1. Et praeparavit Dominus piscem grandem, ut deglutiret Jonam: 2. et erat Jonas in ventre piscis tribus diebus, et tribus

néglige la difficulté que ses devanciers avaient essayé de résoudre. Il ne se préoccupe pas non plus du titre de pro-

noctibus..... 11. Et dixit Dominus pisci: et evomuit Jonam in aridam».

Matt. XII: «38. Tunc responderunt ei quidam de scribis et Pharisaeis, dicentes: Magister, volumus a te signum videre. 39. Qui respondens, ait illis: Generatio mala et adultera signum quaerit: et signum non dabitur ei, nisi signum Jonae Prophetae. 40. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terrae tribus diebus et tribus noctibus»; cf. XVI, 4, et *Luc*, XI, 29–30.

Saint Jérôme, *Commentarii in Jonam* (*P. L.*, XXV, col. 1131–1132): «Hujus loci mysterium in Evangelio Dominus exponit (*Matt.* XII), et superfluum est, vel id ipsum, vel aliud dicere, quam exposuit ipse, qui passus est..... Quod tribus diebus ac noctibus in utero ceti fuit, passionem indicat Salvatoris». La traduction du mot «grand poisson» par «Cetus», poursuit saint Jérôme, repose sur les LXX et sur les paroles du Christ. Col. 1138: «Praecipitur ergo huic magno ceto, et abyssis et inferno, ut terris restituant Salvatorem: et qui mortuus fuerat, ut liberaret eos qui mortis vinculis tenebantur, secum plurimos educat ad vitam».

Saint Isidore de Séville, *In Libros Veteris et Novi Testamenti Prooemia* (*P. L.*, LXXXIII, col. 171): «Jonas ..... passionem Christi mortemque, et resurrectionem figurat ..... quod, in ventre ceti exceptus, tanquam in sepultura terrae tribus diebus ac noctibus reconditus est».

La figure de Jonas avait besoin d'une argumentation spéciale, car le nombre des jours et des nuits que le prophète avait passés dans le ventre de la baleine ne correspond pas au temps qui sépare la mort du Christ de sa résurrection. Nous trouvons une explication de cette différence dans le passage cité de saint Jérôme et, sous une forme plus complète, chez Haimon, évêque de Halberstadt, *Enarratio in Jonam Prophetam* (*P. L.*, CXVII, col. 133): «Triginta sex ..... horis (Christus) jacuit in sepulcro. Tres autem dies complent horas septuaginta duas. Verum si computes parasceven, hoc est sextam feriam, qua mortuus est, pro una die ac nocte sabbatum cum sua nocte, itemque noctem quae diei dominicae mancipatur, referamus ad exordium dominici diei, quodammodo tres dies esse videntur. Sed non absque magno mysterio hoc esse credendum est. Siquidem triginta sex ad septuaginta duo simplum est ad duplum. Et nostra quidem mors dupla est, quia in anima morimur per peccatum, et in corpore per poenam. Christi autem mors simpla tantum fuit, quia in corpore tantum mori potuit, in anima vero nunquam mortem admisit, quia nunquam peccavit».

phète que saint Jean l'Évangéliste décerne à Caïphas, le mauvais prêtre qui fit mettre à mort Jésus. Les Pères déploient beaucoup d'ingéniosité pour expliquer cette incohérence (art. IV, n° 12).[1] Joinville, lui, ne s'y attarde pas. Mais les dernières paroles qu'il consacre à Caïphas (*et encore fust il des soverainz enemis Jhesu Crist, si li fist Jhesu Crist dire la verité*) permettent de croire qu'il n'ignorait pas la discussion à laquelle le passage de saint Jean avait donné lieu. On peut aussi en voir un reflet dans ce qu'il dit au sujet des prêtres qui achetaient leur sacerdoce (art. III, n° 2: prophétie de Daniel; cf. art. X, n° 2).

Joinville va même plus loin que saint Jean. Pour lui, le centurion préposé à la garde des croix du Calvaire est un prophète (art. IV, n° 13 c). A la rigueur, ce point de vue pourrait trouver un appui dans les paroles de Petrus Comestor (*Historia scholastica*, *P. L.*, CXCVIII, col. 1633): «*Quia hora nona mortuo Domino Centurio factus est praeco fidei nostrae*»; mais *praeco fidei* veut dire héraut, porte-parole de la foi («Vere filius Dei erat iste», *Matt.* XXVII, 54), et non pas prophète, d'autant plus qu'il y aurait là une prophétie après coup.

*

Où Joinville puisait-il ses préfigurations et ses prophéties? Allait-il directement aux sources? Ses citations sont souvent erronees.

Ainsi, la prophétie de Sophonias est reproduite en abrégé (art. XI, n° 2).[2] Au verset 3 du Psaume CXXVIII (art. IV,

---

[1] Voir Appendice III.

[2] *Celle jornee iert a aus dure et de misere et de pleurs et de chativetés a ceus encore qui en iront en enfer.* — *Sophonias*, I: «14. Juxta est dies Domini magnus, juxta est et velox nimis: vox diei Domini amara: tribulabitur ibi fortis.

15. Dies irae, *dies illa*, dies tribulationis et angustiae, dies calamitatis *et miseriae*, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulae et turbinis.

n° 6), le parfait *fabricaverunt* est rendu par un futur: *forgeront*. Le même fait se reproduit à l'art. V, n° 6: *reflorira* pour *refloruit*[1]; dans les deux cas, le futur convenait mieux à une prophétie.

Le texte des *Proverbes* de Salomon (art. VII) est, évidemment, cité de mémoire. Joinville remplace *facere misericordiam* par le mot *joutise* et ajoute au mot *jugement* (*judicium*) l'épithète *droit*. Cette substitution a pu être amenée par le fait que la locution *judicium et justitia* (par exemple, *Faciebat quoque David judicium et justitiam*, *II Rois*, VIII, 15) est très fréquente dans la Bible.[2] Joinville fait, en outre, suivre le mot *offrande* (*victimae*) des mots *ne autre don*.

D'autres passages s'écartent tellement de leur original, ou de ce qui peut être présumé comme tel, qu'on se demande si Joinville était sûr de ce qu'il citait. Il s'en rapportait à sa mémoire, et celle-ci le trahissait.[3]

---

16. dies tubae et clangoris super civitates munitas, et super angulos excelsos.

17. Et tribulabo homines, et ambulabunt, ut caeci, quia Domino peccaverunt; et effundetur sanguis eorum sicut humus et corpora eorum sicut stercora», etc.

[1] *Ps.* CXXVIII, 3: «Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores: prolongaverunt iniquitatem suam»: *Li felon forgeront seur mon dos et me demousteront lor felonie.* — *Ps.* XXVII, 7: «Et refloruit caro mea; et ex voluntate mea confitebor ei»: *Ma char reflorira par ta volenté.* A noter la liberté avec laquelle le reste des versets est traduit.

[2] *Car Salemons dist que joutise et droit jugement plait plus a Nostre Seignor que offrande ne autre dons.* — *Prov.* XXI, 3: «Facere misericordiam et judicium, magis placet Domino, quam victimae». Pour la locution «judicium et justitia», voir *Gen.* XVIII, 19 — *II Rois*, VIII, 15 — *III Rois*, X, 9 — *I Par.* XVIII, 14 — *II Par.* VII, 17; IX, 8 — *Ps.*, XCVIII, 4; CXVIII, 121; CXLVII, 19 — *Prov.* II, 9 — *Eccli.* XVII, 10 — *Jerem.* IV, 24; XXII, 3,15; XXIII, 5; XXXIII, 15 — *Ezech.* XVIII, 5, 19, 21, 27; XXXIII, 14, 16, 19; XLV, 9 — *Amos*, V, 7 — *I Mac.*, II, 29 — *Jean*, XVI, 8.

[3] Il ne semble pas que Joinville ait connu un texte de la Bible autre que la Vulgate, sauf, peut-être, pour l'art. IV, n° 4, où il suit une variante acceptée par Isidore (voir *infra*, p. 192, note 3). Les autres inexactitudes ne sont pas justifiées par le texte de l'Itala (éd. P. Sabatier; Reims, 1743).

La sentence sur la vanité du monde que notre auteur attribue à saint Augustin (art. XI, n° 3) n'est qu'une paraphrase des paroles du Christ (*Matt.* XVI, 26). Saint Augustin commente le passage de saint Matthieu, il raisonne sur le même sujet dans certains de ses ouvrages, mais ce n'est pas lui que cite Joinville.[1]

Voici d'autres exemples d'attributions erronées ou de citations inexactes:

---

[1] *Que vaut a l'ome se il conquiert tout le monde a tort, que maintenant li faura, et il en conquiert anfer et la mort qui touz jours li durra.* Ce sont des paroles du Christ, *Matt.* XVI, 26; cf. *Marc*, VIII, 36, et *Luc*, IX, 25.

Saint Augustin commente le verset de saint Matthieu dans son *Enarratio in Psalmum CIII* (*P. L.*, XXXVI–XXXVII, col. 1382):

«Pereat mundi lucrum, ne fiat animae damnum»; cf. Sermon 344 *De amore Dei et amore seculi* (*P. L.*, XXXVIII–XXXIX, col. 1517): «Vae huic homini! .... Propter aurum enim perdere animam suam potuerit, propter aurum invenire non poterit». Cf. aussi Sermon 345 *De contemptu mundi* (*ib.* col. 1517–1522). «Audite, divites, qui aurum et argentum habetis, et tamen cupiditate ardetis: quos quando pauperes intuentur, murmurant, gemunt, laudant et invident; aequari optant, et impares se dolent; et inter laudes divitum hoc plerumque dicunt. Soli isti sunt, ipsi soli vivunt. Pro his verbis, quibus homines tenues divitibus adulantur, cum dicunt, Isti soli vivunt; ne in superbiam erigamini, o vos divites: sed potius Apostolum (*I Tim.* VI, 17–19) audite, morbi curatorem, et non verbi adulatorem. Vita ista somnus vester est: *divitiae istae velut in somnis fluunt*..... Dives ergo moriens, similis est illi pauperi dormienti et thesauros somnianti. Nam ille *dives*, qui induebatur purpura et bysso, nec nominatus, nec nominandus, contemptor pauperis ante januam jacentis, epulabatur quotidie splendide; postea *mortuus est, et sepultus: evigilavit, et se in flamma invenit* (*Luc.* XVI, 19–24). Dormivit somnum suum, et post somnum nihil invenit; quia nihil operatus est de manibus suis, id est, de divitiis suis».

Pseudo-Augustin, *De Symbolo ad Catechumenos* (*P. L.*, XL, col. 661): «*Quisquis contempto Deo sequeris mundum, et ipse te deserit mundus* ..... Sequere adhuc quantum potes fugitivum, et si potes apprehende eum, tene eum: sed video, non potes, fallis te. *Ille enim* ..... *ad hoc te rapit, non ut salvet, sed ut perdat te*».

Paroles de Job (art. VI, n° 6)[1]; Psaume XXVII (art. V, n° 6)[2]; Apocalypse (art. XI, n° 1 c).[3]

Il y a des «prophéties» qui ne sont pas à leur place. Le «buisson ardent» qui signifie *la virginité dou cors la benoite Virge Marie*, et la «toison de Gédéon», considérée aussi comme symbole de la virginité de la mère de Dieu, sont groupés sous l'art. II et non pas sous l'art. III auquel ils devraient se rattacher (art. II, n° 2; cf. *supra* p. 185). Les considérations dont Joinville fait suivre le texte du Psaume CIX et la citation inexacte du *Livre de Job* (art. VI, n^{os} 4 à 6) se rattachent, de par leur sens, à l'article suivant du *Credo*.[4]

*

---

[1] Voir Appendice IV.

[2] Voir *supra*, p. 189, note 1.

[3] *La ne seroit pas la balance Nostre Seignor droite, se li cors de ceus ne resuscitoient pour attandre lou jugemant et la joutise que Diex leur a appareillie en anfer. Si com il meismes lou tesmoigne de sa bouche:* «Et leur maus vengera Diex seur les armes et seur les cors d'aus en l'autre siecle», *pour ce que Diex ne fist nulle vangence d'aus en ce siecle.* «Boneur[e]e iert la resurrection des mors qui es euvres Dieu moront», *si com dist saint Jehan en la Pocalipse:* «Car leur joies et leur bieneurtez leur doubleront», *ce est a savoir, en cors et en arme. Et au[s] malvais desuz dit redoubleront leur poignes et leur maleurtés en cors et en armes.*

Les paroles «*Et leur maus ... siecle*» semblent viser *Jean*, V, 29: «Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitae; qui vero male egerunt, in resurrectionem judicii» (c'est-à-dire, pour être condamnés). Quant à la citation de l'Apocalypse, celle qui est indiquée par Natalis de Wailly ne coïncide avec le texte de Joinville que dans la première partie: «Beati mortui qui in Domino moriuntur» (*Apocal.* XIV, 13). La phrase suivante: «*Car leur joies et leur bieneurtez leur doubleront*», que nous considérons aussi comme une citation, car Joinville l'explique par les mots «*ce est a savoir ...*», rappelle de loin *Apocal.* XVIII, 6: «Reddite illi (Babyloni) sicut et ipsa reddidit vobis: et *duplicate duplicia* secundum opera eius: in poculo, quo miscuit, miscete illi *duplum*. 7. Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum ...»; cf. *Apocal.* XX, 12–13; XXII, 12.

[4] Voir Appendice IV.

En principe, Joinville suit dans ses explications la tradition des Pères de l'Église lesquels ne font souvent que répéter textuellement les paroles de leurs devanciers.

Par exemple, l'ascension d'Élie au ciel est interprétée d'une façon identique par saint Euchère, saint Paterius et Angelomus de Luxeuil. Joinville adopte la même explication (art. VI, n° 1).[1]

La similitude de la tunique de Joseph et de la chair de Jésus-Christ, indiquée par Isidore de Séville, est relevée, dans les mêmes termes, par Bède le Vénérable. Walafried, dit Strabus, reproduit presque textuellement les paroles d'Isidore. Cette «prophétie de l'œuvre» se retrouve chez Joinville (art. IV, n° 3)[2], ainsi que d'autres lieux communs. C'étaient des images, des «figures» qui, par leur simplicité même, s'imposaient à la pensée des écrivains comme, par exemple, l'histoire de Joseph vendu par ses frères, dont Judas était l'instigateur, pour vingt pièces d'argent (art. IV, n^{os} 2 à 4).[3]

On trouve chez Joinville plusieurs de ces lieux communs: la toison de Gédéon sur laquelle descendait la rosée = Vierge Marie (art. II, n° 2 b); Jonas au ventre de la baleine = le Christ au tombeau (art. IV, n° 14). Le lion auquel le

---

[1] *IV Rois*, II, 11; *Malachie*, IV, 5–6; *Eccli.*, XLVIII, 10. Cf. *P. L.*, L, col. 1182, LXXIX, col. 813, CXV, col. 495. Voir aussi saint Augustin, *De civitate Dei*, l. XX, ch. 29 (*P. L.*, XLI, col. 703–704).

[2] Voir *P. L.*, LXXXIII, col. 271 sq.; XCI, col. 263; CXIII, col. 165; cf. *infra*, note 36.

[3] *Genèse*, XXXVII, 23 et 28. Cf. Tertullien (*P. L.*, II, col. 626); pseudo-saint Prosper (*P. L.*, LI, col. 753); Isidore de Séville (*P. L.*, LXXXIII, col. 272).

Genèse, XXXVII, 31–32. cf. Hugues de Saint-Victor (?) (*P. L.*, CLXXV, col. 652), et les vers de Théobald, faussement attribués à Hildebert (*P. L.*, CLXXI, col. 1266). Joinville parle de *trente* pièces d'argent, contrairement à la Vulgate. Cette erreur se trouve chez Isidore (*P.L.*, LXXXIII, col. 271) qui souligne ce chiffre («eodem numero»). Mais les Pères acceptent la leçon de la Vulgate («vingt pièces d'argent», «aureis» chez le *LXX*) et expliquent que le prix de la trahison des frères de Joseph ne pouvait pas être égal à celui de la trahison de Judas (Remi d'Auxerre, *P. L.*, CXXXI, col. 115; saint Bruno d'Ast, *P. L.*, CLXIV, col. 219).

moyen âge attribuait le pouvoir merveilleux de réveiller le lionceau à la vie, au troisième jour après sa naissance, croyance acceptée par les Pères de l'Église et ayant des attaches dans la *Genèse*, représente Jésus-Christ ressuscitant au troisième jour (art. V, n° 4).[1] Samson retirant de la gueule du lion des gâteaux de miel: c'est le Christ descendant en enfer et rendant la liberté aux «prodomes» de la Vieille Loi (art. V, n° 1).[2]

On peut faire la même remarque au sujet de plusieurs citations de la Bible qui sont utilisées par différents auteurs pour illustrer les mêmes articles de la foi. Par exemple, *Isaïe*, VII, 14, pour l'art. III, n° 1, *Matt.* XII, 38—40, pour l'art. IV, n° 15, etc.

Mais à côté de ces explications banales, nous en rencontrons d'autres qui dénotent chez Joinville la connaissance de

---

[1] Voir Appendice V.

[2] *Juges*, XIV: «8. .... declinavit (Samson) ut videret cadaver leonis, et ecce examen apum in ore leonis erat ac favus mellis. 9. Quem cum sumpsisset in manibus, comedebat in via . . .»

Pseudo-saint Prosper, *Liber de Promissionibus et Predictionibus Dei*, Pars II (*P. L.*, LI, col. 791): «*Favum vero mellis* quod *in ore leonis* hujus invenit; *legem spiritalem populi ejus*, ... *intellige*, quod *apes patriarchae atque prophetae* construentes, in eum mella infuderunt divini eloquii. Hoc ex ore leonis mortui abstulit, qui repulsis Judaeis, legem ipsam etiam gentibus ministravit».

Robert de Tuy, *De Trinitate et operibus ejus* (*P. L.*, CLXVII, col. 1043): «Revertens Samson examen apum, et favum mellis sumpsit ex ore leonis, quia, victo tentatore, Christus regressus in Galileam, in virtute Spiritus duodecim apostolos elegit. Quomodo illi erant in ore leonis? Plane ut taceam, quod erant omnes secundum Adam natura filii irae, sicut et caeteri (*Ephes.* II) ..... Amplius autem tunc examen apum et favum mellis ex ore leonis assumpsit, quando palam in cruce *de humani generis hoste triumphans, non solum apostolos, sed omnes qui per verbum eorum crediturі erant in illum, de potestate ejus eripuit*».

Hugues de Saint-Victor (?), *Allegoriae in Vetus Testamentum*, lib. V (*P. L.*, CLXXV, col. 680): «Samson de faucibus leonis extraxit favum, et *Christus de faucibus diaboli genus humanum*. Cera, cor; mel, spiritus».

Dans l'interprétation qu'il donne, Joinville ne s'accorde pas entièrement avec les Pères cités.

commentaires moins courants, ou bien le désir d'interpréter les Écritures à sa façon.

Ainsi, la «tunique de Joseph faite d'une pièce» (art. IV, n° 3) signifie pour notre auteur que la chair de Jésus *fu de la Virge seulement.* Aucun des commentateurs ne comprend ce symbole de la même façon: pour les uns, c'est la préfiguration de l'unité de l'Église, d'autres y voient la variété des peuples convertis au christianisme, ou bien l'unité des Écritures, etc. D'ailleurs, le texte de la Vulgate porte *tunica talaris et polymita,* sans spécifier qu'elle était fabriquée d'une seule pièce.[1]

Ysaac . . . . qui fu obeissans a son pere jusques a la mort, «prophétie de l'œuvre» se rapportant aux mots *Et fu crucefiez et mors* (art. IV, n° 7). La plupart des Pères ne font que noter la ressemblance qui existe entre Isaac portant le bois qui doit lui servir de bûcher, et le Christ qui porta lui-même la croix de sa passion. L'obéissance jusqu'à la mort n'est relevée que par saint Bruno, évêque de Segni: *obediens Patri usque ad mortem . . . .*[2] Joinville suit l'exemple de la minorité,

---

[1] Voir les textes cités p. 192, note 2. Cf. Isidore de Séville (*P. L.*, t. LXXXIII, col. 271): «Tunica autem polymita, quam fecit ei pater, *varietatem populorum* ex omnibus gentibus in corpore Christi congregatam significavit»; «polymitam, id est, decoratam *omnium virtutum diversitate*» (*ibid.* col. 272); «*multitudo credentium*», chez Remi d'Auxerre (*P. L.*, CXXXI, col. 114); «*caro Christi*, quam de Virgine sumpsit et variis virtutum figuris decoravit», chez le même auteur (*ibid.*, col. 115); «*sancta* legalis et prophetica *Scriptura*», chez Robert de Tuy (*P. L.*, CLXVII, col. 507).

[2] *Genèse*, XXII, 6; cf. Isidore de Séville (*P. L.*, LXXXIII, col. 249), Tertullien (*P. L.*, II, col. 626) et, en termes analogues, Rémi d'Auxerre (*P. L.*, CXXXI, col. 95), pseudo-saint Prosper (*P. L.*, LI, col. 747), Bède le Vénérable (*P. L.*, XCI, col. 245), Walafried, dit Strabus (*P. L.*, CXIII, col. 139), saint Pierre Damien (*P. L.*, CXLV, col. 852), Robert de Tuy (*P. L.*, CLXVII, col. 429).

Le passage de saint Bruno est le suivant: «Ducitur ergo Isaac ad victimam, et cum resistere posset, sponte tamen se ligari, et super aram poni permittit . . . Isaac vero filium eius Jesum Christum (significat), qui et ipse factus est *obediens Patri usque ad mortem* (*P. L.*, CLXIV,

et il a peut-être tort, car la préfiguration s'arrête au bûcher, étant donné qu'Isaac ne périt pas et qu'il ne se doutait même pas du sort qui l'attendait.

A la prophétie d'Osée (art. V, n° 2), Joinville ajoute une comparaison qui lui appartient: *ausi comme cil qui mort en la pome.*[1]

La représentation de la vie éternelle sous la forme d'un festin (*seront a la table Nostre Seignor*) appartient aussi aux comparaisons peu communes (art. XII, n° 1)[2], ainsi que l'interprétation de la parabole des cinq vierges (art. XII, n° 2).[3]

---

col. 198–199) L'expression soulignée se trouve chez saint Paul, *Philip.* II, 8, où elle se rapporte à Jésus: «Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis».

[1] *O mort, je serai ta mort et tu, anfer, je mordrai en toi. — Car ausi comme cil qui mort en la pome, une partie en porte et l'autre lait, ausi an porta il d'anfer les bons et les maus laissa.* Cf. *Osée*, XIII, 14: «De manu mortis liberabo eos, de morte redimam eos: ero mors tua, o mors, morsus tuus ero, inferne: consolatio abscondita est ab oculis meis».

Voici une image dont a pu s'inspirer Joinville, tout en la rendant plus précise: pseudo-saint Grégoire, *De testimoniis in Oseam prophetam* (*P. L.*, LXXIX, col. 1006): «Ex eo vero quod mordemus partem abstrahimus, partemque relinquimus. Quia ergo in electis suis funditus occidit mortem, mors mortis extitit; quia vero et inferno partem abstulit et partem reliquit, non occidit funditus, sed momordit infernum»; cf. Haimon, évêque de Halberstadt, *Enarratio in Oseam prophetam* (*P. L.*, CXVII, col. 93): «Momordit autem quando partem (suos videlicet electos) liberavit, partem autem reproborum ibi dimisit. Nam ex eo quod mordemus, partem consumimus, partem relinquimus».

[2] Honorius d'Augsbourg, *Elucidarium: De voluptate beatorum* (*P. L.*, CLXXII, col. 1171–1172): «Salomonis deliciae essent eis miseriae ... Hic, id est in hoc mundo, est voluptas multitudinem virorum ac mulierum speciosarum videre, induere vestes pretiosas, praeclara aedificia cernere, dulcem cantum, sermonem concinnum, organa, lyras, citharas, et talia audire; thymiamata et alias diversi pigmenti species odorare; variis epulis deliciari; blanda et mollia tractare; multam pecuniam et variam supellectilem possidere; haec omnia illis infinite redundant. O qualem voluptatem visus ipsi habebunt! ..... Eia qualis voluptas gustus, ubi *epulabuntur et exsultabunt in conspectu Dei* (*Psal.* LXVII, 4); et cum apparuerit gloria Dei saturabuntur, et *ab ubertate domus ejus inebriabuntur* (*Psal.* XXXV, 9), etc....»

[3] Voir Appendice VI.

Notons enfin que notre auteur s'adresse d'ordinaire aux livres canoniques: toutefois, il cite un «païen» (art. V, n° 5 b) et expose l'histoire de la reine de Saba (art. IV, n° 11)[1]; cette dernière est l'unique légende apocryphe que nous trouvons dans son *Credo*.

Dans deux cas, les sources de Joinville ont pu être soit les Pères de l'Église, soit des écrits qui, tout en accusant une origine profane, avaient incorporé au cours de leur histoire beaucoup d'éléments religieux. Ce sont les *Bestiaires*, latins ou français, auxquels notre auteur a pu emprunter les exemples du Lion (art. V, n° 4, voir *supra*, Appendice V) et du Pélican (art. IV, n° 10);[2] mais les mêmes explications se rencontrent chez les théologiens.

*

Si Joinville se sert d'images pour expliquer les douze articles de la foi, il néglige le côté dogmatique du problème. Il ne donne pas de définitions théologiques; la nature, les attributs du Père, du Fils, du Saint-Esprit ne trouvent pas d'explication dans son ouvrage. Les croyances contraires à la foi catholique ne sont pas réfutées; tout au plus si les erreurs des sarrasins et des «bougres parfaits» sont déplorées (art. XII, n° 4 b).

Ainsi la toute-puissance de Dieu n'est illustrée que par la défaite des anges rebelles, tandis que ce même article I[er] suscite les questions suivantes: l'existence de Dieu, la création du monde *de nihilo*, l'unité de Dieu, etc., questions qui sont débattues et résolues d'une façon subtile par des théologiens de profession comme saint Thomas d'Aquin.[3]

Le raisonnement dogmatique est remplacé par des considérations d'ordre moral; Joinville les rattache aux passages qui sont consacrés à ses idées et images préférées.

[1] Voir Appendice VII.
[2] Voir Appendice VIII.
[3] Voir page 177, note 1.

Parmi les récits de la Bible, c'est l'histoire de Jacob et de son fils Joseph qui l'attire le plus. Il choisit la lutte de Jacob avec Dieu comme prétexte pour exhorter ses lecteurs à croire fermement en Dieu et à se préparer à la vie future. La parabole des vierges sages et des vierges folles lui permet d'y ajouter de nouvelles démonstrations. L'argument qu'il tire de l'épisode de sa captivité pour prouver le fait de la résurrection ne rentre pas dans le cadre de cet exposé. Il nous montre cependant que les questions qui préoccupent Joinville sont: la résurrection, la vie future, la vraie foi qu'il définit à plusieurs reprises.

Il y a, dans ces considérations en marge du *Credo*, des points intéressants sur lesquels nous ne sommes pas toujours arrivé à faire la lumière. Joinville est très affirmatif dans les cas auxquels nous faisons allusion. Quelles étaient les autorités sur lesquelles il se basait? Voici une liste des questions abordées par l'auteur du *Credo* dans ce que nous appelons des digressions, et qui restent obscures pour nous ou demandent un «supplément d'information»:

Art. V, n° 5: Obligation, pour le pécheur, de se confesser dans un délai de trois jours.

L'Église ne paraît pas prescrire la confession dans un délai de trois jours. Le Concile de Trente (Sess. XIII, cap. 7) exige, dans certains cas, que le pécheur aille se confesser «quam primum», c'est-à-dire, selon l'interprétation admise, dans un délai de trois jours: il s'agit du prêtre qui aurait communié ou célébré la messe sans confession préalable; cette règle s'appuie sur les décrets du Concile et sur le commandement de Dieu (Wetzer und Welte, *Kirchenlexikon*, 2e édition, Fribourg-en-Brisgau, 1885, tome II, p. 231). Joinville fait probablement allusion à une coutume répandue dans son entourage.

Art. V, n° 5 a. *Dient li saint qu'il n'est pas merveille quant prodom chiet, mes ce est merveille quant tost ne se releve.*

Art. V, n° 5 b. *Que pechiez soit ordure, ce tesmoigne li paiens qui dist que se pechiez estoit aumone, ne le feroit il pas, car trop est vil chose.* Gaston Paris croyait qu'il s'agissait ici

de Sénèque, et son avis a été répété depuis, sans que le passage ait été identifié.

Art. VII, n° 1. Épée de Salomon, comme symbole de la «*droite justice*», et digression sur la justice des princes. Les Pères paraissent ne pas avoir employé cette figure. Pour eux, l'épée est surtout le symbole du Jugement dernier (voir Raban Maure, *Allegoriae in Sacram Scripturam*, *P. L.*, CXII, col. 940 sq.; cf. *P.L.*, CXCIII, col. 322 sq.; dans ses seize interprétations allégoriques du glaive, il ne tient pas compte du jugement de Salomon). Serait-ce une interprétation tout-à-fait personnelle de Joinville?

Et tout le passage n'aurait-il pas la signification politique d'un conseil adressé au successeur de saint Louis? Dans ce cas, la rédaction de l'alinéa en question serait postérieure à 1270 et daterait, peut-être, des années qui précédèrent la guerre d'Aragon, 1283 ou 1284.

Art. XII, n° 4 a. *Les dyables qui croient fermement touz les articles de nostre foi, et riens ne leur vaut por ce qu'il ne font nulles bonnes euvres.* G. Paris crut voir dans cette affirmation un lieu commun, parce qu'un passage analogue se trouve dans une *Vie de saint Eustache* en vers (ms. B. N. fr. 1374, f° 65).[1] Bien au contraire, ce problème est rarement débattu dans la littérature théologique. Il est posé par un passage de l'Épître de saint Jacques (chap. II) sur la foi accompagnée d'œuvres: «19. Tu credis quoniam unus est Deus: Bene facis, *et daemones credunt et contremiscunt.* 20. Vis autem scire, o homo inanis, quoniam fides sine operibus mortua est?» Bède le Vénérable, dans son *Expositio super epistolas catholicas* (*P. L.*, XCIII, col. 21) démontre que les démons croient en Dieu et cite *Luc*, IV, 41 et *Marc*, V, 7. Saint Thomas d'Aquin s'appuie sur le passage de l'Épître de saint Jacques pour prouver que «fides informis potest esse in daemonibus et damnatis» (*Summa theologiae*, *Opera*, tom. VIII; Rome, 1895,

[1] Actuellement publiée par Andreas C. Ott, *Das altfranzösische Eustachiusleben* (*Romanische Forschungen*, XXII, p. 481–607); voir strophes II et III; l'éditeur renvoie à *Jacq.* II, 19 (p. 581).

quaestio XVIII, art. 3). Il fait observer ailleurs (*ibid.*, quaestio V, art. 2): «Et ideo in nullo malitia eorum minuitur per hoc quod credunt». Joinville aurait-il étudié la *Somme*, lui dont l'esprit était tellement dissemblable de celui de saint Thomas d'Aquin?

Art. XII, n° 4 b. Les sarrasins et bougres parfaits qui *font molt de grant penances, et riens ne lour vaut*, car ils ne croient pas. La source de Joinville doit être cherchée dans des traités contre les infidèles et les hérétiques. Ou bien ne serait-ce qu'un développement de *Jean*, III, 18: «Qui credit in eum (*scil.* in Filium), non judicatur: qui autem non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei», et III, 36: «Qui credit in Filium, habet vitam aeternam: qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum»? Cf. *Jean*, V, 24.

*

En résumé, quelles étaient les sources dont se servit Joinville pour composer son traité?

Les citations inexactes[1] et les attributions erronées nous font soupçonner qu'il ne travaillait pas toujours sur les textes mêmes et qu'il ne vérifiait pas ses citations.

C'est surtout à sa mémoire qu'il demandait sa documentation. Des lectures antérieures, des sermons entendus à l'église[2] lui ont fourni des exemples, des «prophéties de l'œuvre et de la parole». Il a pu aussi profiter des conseils et de l'érudition des prêtres, ses compagnons de croisade, tel ce Henri le Tyois dont il invoque l'autorité dans les chapitres préliminaires du *Credo*. Mais nous ne sommes guère

[1] Par contre, les citations exactes ne sont pas nombreuses: art. IV, nos 8 et 13; art. VI, nos 2 et 4; art. VIII, n° 2 b.

[2] Je dois cette suggestion à mon vénéré maître M. Mario Roques. En effet, les articles du Symbole et les préfigurations qui s'y rattachent ont dû, plus d'une fois, fournir des sujets de sermons aux prédicateurs entendus par Joinville.

enclin à partager l'avis formulé par G. Paris, qui croyait que Joinville avait «prié quelque clerc, son chapelain, peut-être, de lui fournir les autorités qu'il voulait employer à l'édification des laïques» (*H. L.*, XXXII, p. 368). G. Paris ne voulait pas reconnaître à Joinville «une érudition théologique si étendue» et doutait qu'il eût «à sa disposition tous les livres auxquels il renvoie».[1] Mais les erreurs que nous avons relevées seraient bien plus graves si elles émanaient d'un ecclésiastique, et nous avons fait remarquer plus haut que rien ne nous contraignait de voir dans le *Credo* une édition *ne varietur* publiée en 1250 ou 1251 et complétée en 1287 ou 1288 par quelques paragraphes seulement, relatifs à saint Louis. Joinville avait pu enrichir considérablement son érudition théologique dans cet espace de temps, et nous savons par ailleurs que Louis IX avait beaucoup de respect pour ses connaissances théologiques (*Histoire de saint Louis*, § 26, éd. Natalis de Wailly). S'il s'est, peut-être, adressé à des prêtres de son entourage, il est, d'autre part, évident qu'il possédait des connaissances personnelles. Elles ne se réduisaient pas à des lieux communs, quel que soit le nombre de ces derniers dans son *Credo*; nous avons vu qu'il s'en est écarté plusieurs fois.

Enfin, il ne faudrait pas négliger un élément qui a pu inspirer Joinville dans le choix de ses exemples: la peinture. Les images jouent un rôle important dans son traité et, dans un cas, une miniature remplace tout commentaire. Selon Ambroise Firmin Didot, Joinville aurait été frappé par le luxe des manuscrits byzantins qu'il a pu connaître en Palestine et aurait voulu les imiter dans son livre, lui qui orna «ses chapelles et verrières de Blécourt de beaux vitraux, où il faisait représenter soit des sujets pieux, soit des faits historiques relatifs aux

---

[1] G. Paris est plus indulgent pour Joinville dans le chapitre biographique de *l'Histoire littéraire* (p. 304): «Son *Credo* nous montre une remarquable instruction biblique et théologique et prouve qu'il avait sérieusement réfléchi aux matières de la foi. Où avait-il puisé ces notions précises et le germe de ces réflexions? Sans doute, dans l'entretien des clercs, qu'il aimait à fréquenter....»

croisades».[1] Ch.-V. Langlois croyait plutôt à l'influence des Bibles à images. Mais si rien ne s'oppose à ce que les manuscrits byzantins ou les Bibles historiées aient pu suggérer à Joinville l'idée de faire enluminer son *Credo*, une Bible illustrée, histoire sainte abrégée à l'usage des croyants, n'aurait pas pu fournir à Joinville l'ensemble d'images qui lui était nécessaire.[2]

Les *Bibles des pauvres* (*Biblia pauperum)* sont postérieures au *Credo* de Joinville (les plus anciens manuscrits ne remontent pas au-delà de 1325); elles aussi embrassent toute la vie du Christ, qu'elles expliquent à l'aide de préfigurations. Si elles permettent de reconstituer un commentaire au *Credo*, comme le fait M. Engelhardt, on n'y arrive qu'en intervertissant l'ordre des images.[3]

Nous avons parlé plus haut (p. 183) des manuscrits enluminés qui opposent les douze apôtres à douze prophètes: ils sont tous postérieurs au *Credo* de Joinville, et n'ont pas pu lui servir de modèle. Le Missel de Saint-Nicaise de Reims (fin du XIII[e] siècle), conservé actuellement à la Bibliothèque Publique de Pétrograd,[4] présente, à cet égard, un intérêt beaucoup plus considérable, car il contient toutes les miniatures traitées ou annoncées dans notre *Credo*, y compris la scène de la captivité des croisés, ainsi que d'autres, appropriées à illustrer le *Credo* de Joinville, soixante pièces au total, et, en plus, douze figures de prophètes et douze figures d'apôtres; toutes ces miniatures sont indépendantes du Missel proprement dit. La présence de la miniature autobiographique dans

---

[1] *Credo de Joinville*, fac-simile d'un manuscrit unique, précédé d'une dissertation par Ambroise Firmin Didot; Paris, 1870, p. 14.

[2] Ch.-V. Langlois, *La vie en France au moyen âge*. IV. *La vie spirituelle*; Paris 1928, pp. 2 et 3; cf. L. Delisle, *H. L.*, t. XXXI, p. 231 sq.

[3] Cf. P. Heitz et W. L. Schreiber, *Biblia pauperum*; *nach dem einzigen Exemplare in 50 Darstellungen*; Strasbourg, 1903. — Hans Engelhardt, *Der theologische Gehalt der Biblia pauperum*; Strasbourg, 1927 (voir pp. 91–92). — E. Mâle, *o.c.*, p. 244 sq.

[4] Langlois, *o.c.*, p. 5, note 3, et la communication de M. W. Bakhtine, présentée par M. Ch.-V. Langlois (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1928, pp. 362 à 368).

le Missel de Saint-Nicaise, bien que le sujet ne soit pas traité de la même manière dans les deux manuscrits, est la «preuve évidente que le miniaturiste de ce Livre avait sous les yeux un exemplaire du *Credo*, et aussi qu'il s'y conforma d'une façon inconsidérée» (p. 367).

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas facile de déterminer le rapport entre les deux ouvrages. Il se peut que le miniaturiste du Missel ait eu sous les yeux une édition plus complète du *Credo* de Joinville, et qu'il ait traduit en latin les légendes françaises de son original. Mais une circonstance qui a échappé à Ch.-V. Langlois et à M. Bakhtine, s'oppose à une solution aussi simple, et nous amène à chercher d'autres sources du Missel, à côté du *Credo* du Joinville. Le traducteur des légendes aurait commis une négligence en mettant *Sibilla* à la place de la *royne de Saba* (p. 366). Mais ceci prouve précisément que le traducteur s'était servi d'une autre version que celle de Joinville, car certaines rédactions de la légende de la croix font apparaître Sibylle à la place de la reine de Saba (voir l'article de Mussafia, cité à l'Appendice VII, pp. 205, 210, 213, et celui de W. Meyer, cité *ibid.*); par exemple, dans la *Penitence Adam* d'Andrius (B. Nat. fr. 95, XIII[e] siècle) on lit (Mussafia, *art. cité*, p. 205): «En la terre avoit une moult haute dame qui estoit nomee *Sebile*, et vint au temple Damedieu».

Quel que soit l'intérêt de la découverte faite par le regretté Ch.-V. Langlois, elle n'établit pas les sources de l'inspiration de Joinville. M. Bakhtine croit que «c'est dans les monuments iconographiques qu'il les faut surtout chercher» (p. 367). «Cela revient à dire, semble-t-il, poursuit Ch.-V. Langlois, que selon l'opinion de notre correspondant occasionnel, il y avait déjà, avant 1250—1251, des livrets d'images, conçus à la manière du *Credo*, dont Joinville se serait servi en se bornant plus ou moins à les enrichir de gloses et de légendes en français. Ces livrets hypothétiques seraient les vraies sources du *Credo* et le décorateur du Livret de Saint-Nicaise, les connaissant peut-être aussi bien que le *Credo*, les avait, peut-être, en même temps sur sa table».

Ch.-V. Langlois concluait en félicitant M. Bakhtine de ne pas être entré «dans le domaine des conjectures».

Nous ne connaissons pas de livres qui auraient pu servir de modèle à Joinville. Mais ne pourrait-on pas chercher cette source du *Credo* dans une autre branche de l'art religieux, qui par sa magnificence même devait produire un effet saisissant et pousser à la réflexion, sinon à l'imitation?

Nous croyons que Joinville a pu concevoir le plan de son édition illustrée du *Credo* en admirant les vitraux des grandes églises de France, qui au XIII[e] siècle avaient atteint leur plein épanouissement. Par exemple, ce vitrail de la cathédrale de Bourges, composé de dix-sept images et qui, d'après l'abbé Ch. Cahier, représente la *Nouvelle Alliance*[1], en contient dix au moins qui se retrouvent chez Joinville ou qui ont trait à son commentaire: Isaac marchant au sacrifice; Isaac sur l'autel (cf. art. IV, n° 7); l'agneau pascal immolé et les portes marquées de la lettre *tau* (art. IV, n° 9); la Résurrection de Jésus (cf. miniature XII); Jonas rejeté par le poisson (min. X); Ephraïm préféré à Manassé (min. XXII); le Pélican (art. IV, n° 10), et le Lion (art. V, n° 4). Deux images représentent le portement de la croix (min. VI) et le Calvaire (min. VII), trois autres paraissent avoir aussi trait à l'agneau pascal; deux images se rapportent à Moïse, mais pas au buisson ardent; et, enfin, deux sujets du vitrail sont étrangers à la collection du *Credo*.

Des sujets analogues se retrouvent dans les vitraux des cathédrales de Chartres, du Mans[2] et de Tours. Par exemple,

---

[1] A. Martin et Ch. Cahier, *Vitraux peints de Saint-Étienne de Bourges*. Recherches détachées d'une monographie de cette cathédrale; Paris, 1841.

[2] Chapelle de Notre-Dame-du-Chevet, fenêtre absidale: Abraham et Isaac; sacrifice d'Abraham; Portement de la croix: Jacob bénit Ephraïm et Manassé; Jésus en croix; David; le Lion; Jonas et la baleine; la Résurrection; l'Agneau et la lettre *tau*; résurrection des morts (deux scènes), ainsi que six autres sujets qui ne coïncident pas, ou ne coïncident pas exactement, avec ceux qui nous intéressent; notons toutefois les «deux personnages dont l'un est frappé par le diable» et rappelons-nous ce que Joinville dit des pièges que le diable tend aux humains.

à Chartres, deux images sont consacrées à Isaac; une à l'agneau et une autre aux petits-fils de Jacob; un vitrail de Lyon (Cahier, *op. cit.*, p. 127) représente, au centre, l'Annonciation, Bethléem, le Calvaire, la Résurrection et l'Ascension, et, sur les bordures: 1) *le buisson ardent et la toison de Gédéon* (cf. art. II, n° 2); 2) une jeune femme portée par une licorne et *le prophète Isaïe annonçant l'enfantement de la Vierge* (cf. miniature III); 3) le serpent d'airain et le *sacrifice d'Abraham* (art. IV, n° 7); 4) *le Lion et Jonas* (art. V, n° 4, et min. X); ..... 6) *un ange congédiant les disciples après l'Ascension* (min. XIV) et un apôtre.

Ne serait-ce pas en contemplant un de ces splendides vitraux, imposants dans leur ensemble et qui représentent des préfigurations, des «prophéties de l'œuvre», et des «prophéties de la parole» (Isaïe), que l'idée germa dans l'esprit de Joinville d'expliquer, à l'aide d'images, les vérités contenues dans le *Credo?*

N'est-ce pas en admirant l'histoire de saint Julien l'Hospitalier sur les vitraux de la cathédrale de Rouen que Gustave Flaubert conçut l'idée de son conte émouvant?

Appendice I.

Le Symbole des apôtres.

1. Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cæli et terrae. 2. Et in Jesum Christum Filium ejus unicum, Dominum nostrum. 3. Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine. 4. Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus. 5. Descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis. 6. Ascendit ad cælos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis. 7. Inde venturus est judicare vivos et mortuos. 8. Credo in Spiritum Sanctum. 9. Sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem. 10. Remissionem peccatorum. 11. Carnis resurrectionem. 12. Vitam æternam.

Appendice II.

Tertullien, *Adversus Judaeos* (*P. L.*, II, col. 595 sq.). Les chapitres 7: *Christus venturus*, 8: *Destructio Jerusalem*, 9: *Christi nativitas*, et 10: *Passio Christi*, se rapprochent des sujets traités par Joinville. Le nombre

des préfigurations est beaucoup plus élevé chez Tertullien; quelques-unes d'entre elles se retrouvent chez les deux auteurs.

Pseudo-saint Ambroise, *Explanatio symboli ad initiandos* (*P. L.*, XVII, col. 1155—1160). Explication élémentaire du Symbole avec réfutation de quelques fausses croyances; pas de témoignages tirés des Écritures.

Rufin d'Aquilée, *Commentarius in Symbolum apostolorum* (*P. L.*, XXI, col. 335 sq.). Explication du mot *symbole*; histoire du Symbole des apôtres. Le commentaire consiste dans l'explication de chaque mot et s'appuie sur des citations tirées, pour la plupart, du Nouveau Testament. Peu de citations coïncident avec celles de Joinville (*Ps.* CIX; *Job* XL). Rufin ne dédaigne pas les exemples empruntés à la mythologie païenne (le phénix, naissance de Minerve du front de Jupiter, naissance de Bacchus de la cuisse du même dieu) pour polémiser avec les détracteurs de la foi chrétienne.

Saint Augustin, *De Fide et Symbolo* (*P. L.*, XL, col. 181 sq.). Explications des articles de la foi; citations à l'appui, empruntées au Nouveau Testament; cf. sermons publiés au t. XXXVIII, col. 1058 sq.

Saint Maxime de Turin, *Homélie* 83, *De traditione Symboli* (*P. L.*, LVII, col. 431). Origine du Symbole. Tradition des apôtres. Par la vérité du Symbole, chaque fidèle devient chrétien, les vivants se sanctifient, les morts reviennent à la vie.

Saint Fulgence, évêque de Ruspe, *Defensio Symboli contra Fabianum* (*P. L.*, LXV, col. 821 sq).

Saint Ildefonse de Tolède, *De cognitione baptismi* (*P. L.*, XCVI, col. 125—146). Le Symbole est expliqué dogmatiquement.

Amalaire de Trèves (*P. L.*, XCIX, col. 896). Bref commentaire.

Pseudo-Alcuin, *Disputatio puerorum* (*P. L.*, CI, col. 1136 sq.). Questions et réponses. Les articles de la foi sont généralement donnés dans la réponse («Quid postea? quid posthaec facturus erit? — Ascendit in coelum, venturus est judicare vivos et mortuos», etc.), mais aussi dans la question («Credis in Spiritum Sanctum?», etc.). L'explication porte tantôt sur l'exposé de certains faits (vie du Christ en abrégé), tantôt sur le sens des mots: «Quare dicitur omnipotens, et quare creator? — Omnipotens dicitur, quia omnia potest; creator, eo quod omnia creavit, coelum, terram, mare et omnia quae in eis sunt. — Unde dicitur Pontius? — A loco, ubi natus fuit, hoc nomen accepit. — Ecclesia qua lingua dicitur? — Graeca». *Ibid.*, col. 1138—1143, le même sujet est traité avec plus d'ampleur; pas de prophéties, sauf pour l'Ascension (*Ps.* XCV).

Raban Maur, *De ecclesiastica disciplina. Lib. II, De Symbolo.* Bref exposé; pas de citations (*P. L.*, CXII, col. 1224—1228). Sermon du même auteur sur le *Credo* (*P. L.*, CX, col. 27—29).

Saint Bruno de Wurtzbourg, *Commentarius in Symbolum apostolorum* (*P. L.*, CXLII, col. 559 sq.). Interprétation du *Credo* à l'aide de questions et de réponses. Une référence à *Luc*, III, et une autre aux *Actes des apôtres*, I.

Yves de Chartres, Sermon XXIII, *De Symbolo Apostolorum* (*P. L.*, CLXII, col. 604–607). Explication de chaque article du *Credo* et de plusieurs mots; quelques citations des Psaumes et du Nouveau Testament.

Pierre Abélard, *Expositio Symboli apostolorum* (*P. L.*, CLXXVIII, col. 617–630). Histoire du *Credo*; son interprétation; citations de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Joslenus de Soissons, *Expositio Symboli* (*P. L.*, CLXXXVI, col. 1479–1488): analogue au précédent.

Nous ne tenons pas compte des interprétations du Symbole, dit de saint Athanase (Quicunque vult salvus esse . . .; voir *P. L.*, LXXXII, col. 585, CXLII, col. 562, CLXXVIII, col. 629 sq.), qui a inspiré aussi des traductions et des paraphrases françaises en prose et en vers: B. Nat. fr. 962, f° 258 r°; fr. 12483, f° 15 r°; fr. 13092 (Fr. Michel, *Libri psalmorum* . . ., p. 362); Cambridge G. G. 4. 32 (*Romania*, *XV*, p. 343) et les textes publiés par Fr. Michel, *o. c.*, pp. 255–259; cf. S. Berger, *La Bible française au moyen âge*; Paris, 1884, p. 20.

Appendice III.

Jean, XI: «49. Unus autem ex ipsis Caïphas nomine, cum esset Pontifex anni illius, dixit eis: Vos nescitis quidquam,

50. nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur pro populo: et non tota gens pereat.

51. Hoc autem *a semetipso non dixit, sed* cum esset Pontifex anni illius, *prophetavit* quod Jesus moriturus erat pro gente».

La «prophétie» de Caïphas a attiré l'attention de nombreux auteurs qui s'emploient à expliquer la possibilité d'une prophétie émanant d'un «malus propheta».

Les *Commentarii in epistolam B. Pauli ad Corinthos primam* (P. L., XVII, col. 251), disent au sujet du verset 2 du ch. XIII de l'Épître: «Et si habuero prophetiam, et noverim omnia mysteria, et omnem scientiam, charitatem autem non habeam, nihil mihi prodest». «Nam et Balaam prophetavit (*Num.* XXIII, 8 sq.), cum propheta non esset, sed hariolus; et *Caïphas prophetavit* (*Joan.* XI, 51), *non merito, sed dignitate ordinis sacerdotalis*; et Saul prophetavit (*I Reg.* XIX, 23), cum jam inobedientiae causa spiritu malo fuisset repletus».

Saint Augustin, dans *In Joannis Evangelium Tractatus* (*P. L.*, XXXV, col. 1757): «*Hic docemur* (*Joan.* XI) *etiam per homines malos*

prophetiae spiritum futura praedicere: quod tamen Evangelista divino tribuit sacramento, quia pontifex fuit, id est, summus sacerdos».

Saint Pierre Chrysologue, *Sermo XLIX (P.L.*, LII, col. 338): «*Caïphas prophano prophetat ore* (Joan. XI); *et cum sacerdos esset, falsitatis suae sensum vicit officio veritatis*... Balaam maledico benedicit ore, et conductus ad nequitiam, tota loquitur mysteria veritatis (*Num.* XXIII—XXIV)».

Saint Agobard, évêque de Lyon, *Epistola Gregorii Papae IV (P.L.*, CIV, col. 301): «Unde (*Joan.* XI, 51) *constat etiam impium Caïpham propter cathedram honoratum esse prophetia*».

Saint Pierre Damien, *Liber qui appellatur Gratissimus (P.L.*, CXLV, col. 112): «*Propheticum plane spiritum ad momentum accepit, non ut ipse, quod vaticinabatur, agnosceret*... Nobis nempe, non sibi vidit, et occultum sapientiae thesaurum, quem ipse ignorabat, aperuit... *Caïphas neque gratis, neque legaliter intelligitur sacerdotium suscepisse*, ... *et tamen prophetiae spiritum indignus accepit*... Non enim ex merito ille propheticum spiritum, sed ex ministerio, quo fungebatur, accepit».

Robert de Tuy, *In Michaeam Prophetam (P.L.*, CLXVIII, col. 469): «Videmus ita factum, quia ex quo jam dictus Caïphas sanguineam prophetavit prophetiam propheta crudelis et tendens ad sanguinem: nihil est ibi visionis aut veritatis. Et sicut regalis dignitas interiit, et auctoritas sacerdotii decidit, sic omnis quoque ab illis prophetica gratia decessit». Et *supra*, col. 468: «... cum hoc (*i.e. Joan.* XI) diceret, *falsum erat quod animo sentiebat, sed verum erat quod voce sonabat*». Il sentait ou voulait faire sentir aux autres que la mort de Jésus devait préserver les Juifs de l'invasion des Romains et de la ruine définitive; mais ceci était faux, car Jésus n'était pas venu sur la terre pour faire la guerre à qui que ce fût. «Verba autem illius hoc sonabant, quod Jesus pro omnium filiorum Dei redemptione moriturus esset; et hoc verum erat, et veraciter ita factum est».

Raisonnement analogue dans les *Sententiae* de Pierre de Poitiers, lib. I, cap. X (*P.L.*, CCXI, col. 831): «... locutionem protul[er]it ex qua sensus propheticus et verax elici poterat, et tantum falsum dixit; tamen spiritu sancto intimante, factum est, ut talem locutionem proferret quae congrua interpretatione verum significaret. Quem tamen intellectum ipse ibi non habuit, ut ita *quodammodo nesciens videatur verum dixisse*».

Robert de Tuy s'arrête longuement sur le passage de S. Jean dans ses *Commentaires sur saint Jean* (*P.L.*, CLXIX, col. 646): «Unus autem ex ipsis, Caïphas nomine, cum esset pontifex anni illius, dixit eis: Vos nescitis, quidquam neque cogitatis, quia expedit vobis, ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. — Oratiunculam magnae veritatis significativam, spiritus mendacii per os hujus

Caïphae sibimet usurpavit, ut quod confiteretur evangelica fides in veritate, hoc idem aequivoce sonaret, per os nescientis, et contra omnem veritatem nitentis homicidae. *Quod evangelista ipse admirans, continuo subjungit:* «Hoc autem ..... congregaret in unum». *Magnum spectaculum* hujus anni pontificis, qui redempto pontificatu unius anni, vere ut fur et latro in ovile ascendit, et nunc ipsum pastorem ovium mactare intendit, ut furta sua licentius agere possit. «Hoc, inquit, a semetipso non dixit». Quid est a semetipso non dixit, nisi *hoc verbum de corde suo non adinvenit?* Nam revera *antequam Caïphas fieret, factum est hoc verbum, ut Jesus moreretur pro gente*, et factum est utique ad sanctos prophetas, imo, erat antequam fierent prophetae, antequam fieret Abraham, sed et antequam formaretur Adam... Potest exempli gratia sic dici: Cum esset cymbalum magnum, clare tinnivit, quia videlicet virtutem loquelae suae non magis advertit quam tinnitum suum cymbalum sentit ..... Rei veritatem ..... nec sensit, nec a semetipso dixit, sed impellente manu Dei cor stultum quomodo voluit clare et longe audibilem tinnitum reddidit. Itaque *quoniam hoc a semetipso non dixit, sed verbum prophetavit, recte sanctus evangelista, imo et tota Christi Ecclesia, verbum rapuit de ore illius mali prophetae, et indigni pontificis...»*

Cf. *Philipe de Thaün, Li Cumpoz*, hgg. v. Eduard Mall; Strasbourg, 1873:

Si cum Caÿfas fist, 1075
Ki primierement dist
Qu'uns hom deveit [murir]
Pur le pople [guarir];
E ço fut prophecie
Del fil sainte Marie.

Appendice IV.

Sire, ou me responderai je au jor del Jugement que je ne voie l'ire ta face?

Aucun passage du *Livre de Job* ne correspond à la citation donnée par Joinville. Il est question du jour du Jugement dernier au livre XIX: «25. Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum: 26. Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum: 27. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius: reposita est haec spes in sinu meo..... 29. Fugite ergo a facie gladii, quoniam ultor iniquitatum gladius est; et scitote esse judicium».

Mais ce sont des paroles d'espérance et non pas de crainte; des paroles de menace pour ceux seulement qui ne se soumettent pas au Seigneur.

La crainte de la colère de Dieu trouve son expression dans les paroles de Job, XXIII, 15: «Et idcirco a facie ejus turbatus sum, et considerans eum, timore sollicitor». Ici, il s'agit de la face menaçante de Dieu.

Le jugement de Dieu qui frappe les impies (mais non pas le Jugement dernier) est représenté au livre XXXIV (paroles d'Eliu, l'un des interlocuteurs de Job): «21. Oculi enim ejus (Dei) super vias hominum, et omnes gressus eorum considerat.

22. Non sunt tenebrae, et non est umbra mortis, ut abscondantur ibi qui operantur iniquitatem.

23. Neque enim ultra in hominis potestate est, ut veniat ad Deum in judicium.

24. Conteret multos, et innumerabiles, et stare faciet alios pro eis.

25. Novit enim opera eorum: et idcirco inducet noctem, et conterentur».

Ce passage fait allusion à l'«ire» de Dieu à laquelle personne ne peut se soustraire.

Enfin, XIV, 13; ce verset parle de la fureur divine, mais ne contient aucune allusion au jour du Jugement. Job se montre même sûr de la clémence divine: «Quis mihi hoc tribuat, ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus, et constituas mihi tempus, in quo recorderis mei?»

Saint Grégoire le Grand commente le dernier passage dans son *Expositio in Librum B. Job*, l. XII, cap. IX (*P.L.*, LXXV, col. 992–993): «Quia ante adventum mediatoris Dei et hominis omnis homo, quamvis mundae probataeque vitae fuerit, ad inferni claustra descenderit, dubium non est, quoniam homo, qui per se cecidit, per se ad paradisi requiem redire non potuit, nisi veniret ille qui suae incarnationis mysterio ejusdem nobis paradisi iter aperiret... Beatus igitur Job ante Mediatoris adventum ad infernum se descendere sciens, conditoris sui illic protectionem postulat, ut a locis poenalibus alienus existat, ubi, dum ad requiem ducitur, a suppliciis abscondatur».

Comme aucun de ces passages du *Livre de Job* ne coïncide avec la citation alléguée par Joinville, ne se pourrait-il pas que l'auteur du *Credo* eût dans la mémoire les versets célèbres du Psaume CXXXVIII:

«7. *Quo ibo a spiritu tuo? et quo a facie tua fugiam?* 6. Si ascendero in caelum, tu illic es: si descendero in infernum, ades. 9. Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris. 10. Etenim illuc manus tua deducet me: et tenebit me dextera tua»?

Saint Augustin dit au sujet de *Job*, XXIII, 15 dans ses *Adnotationes in Job* (*P. L.*, XXXIV, col. 849): «Idcirco a facie ejus turbabor. Modo turbabor, ut caveam cogitans futurum judicium, ubi erit ejus manifestatio». Ceci nous rapproche du texte de Joinville.

Cyrille de Jérusalem s'exprime ainsi en parlant du second avènement du Christ (*P.G.*, XXXIII, col. 899–900): «Quoniam, inquient, fugiemus a facie irae tuae?» Les commentateurs renvoient le lecteur aux sources suivantes:

Apocal. VI, 16: «Et dicunt montibus et petris: Cadite super nos, et *abscondite nos a facie* sedentis super thronum, *et ab ira* Agni» (cf. *Isaïe*, II, 19: «et introibunt in speluncas petrarum, et in voragines terrae, *a facie formidinis Domini,* et a gloria majestatis ejus, cum surrexerit percutere terram.»).

Nahum, I, 6: «*Ante faciem indignationis ejus quis stabit?* et quis resistet in ira furoris ejus? Indignatio ejus effusa est ut ignis, et petrae dissolutae sunt ab eo».

Il est, d'autre part, évident que le raisonnement de Joinville et le texte inexact de Job se rapportent à l'article VII.

Appendice V.

La profecie par euvre de la resurrection Nostre Seignor poez veoir par lou lyon qui resuscite son lioncel au tierz jour.

Genèse, XLIX, 9: «Catulus leonis Juda: ad praedam, fili mi, ascendisti: requiescens accubuisti ut leo, et quasi leaena, quis suscitabit eum?» — Ce n'est par une *préfiguration* proprement dite, mais un symbole tiré de l'histoire naturelle, ou même une «prophétie de la parole».

Pseudo-saint Euchère, *Commentarii in Genesim (P.L.*, L, col. 1040): «*Physici autem de catulo leonis scribunt,* quod *cum natus fuerit tribus diebus et tribus noctibus dormiat,* tunc *deinde patris fremitu* vel rugitu, veluti *tremefactus cubilis locus suscitare dicitur catulum dormientem. Quod valde congruenter de passione mortis aptatur in Christo,* qui tribus diebus, et tribus noctibus in cubili sepulcri jacens somnum mortis implevit. Bene ergo Christus ut leo requievit, quia non mortis acerbitatem timuit, sed etiam in ipsa morte mortis imperium vicit. Bene idem iterum ut catulus leonis, quia die tertia resurrexit, unde, et sic adjungitur de resurrectione ejus: Quis suscitabit eum?»

Ce passage se retrouve, sous une forme abrégée, dans Walafried Strabus, *Glossa ordinaria (P.L.*, CXIII, col. 178; cf. Remi d'Auxerre, *Commentarius in Genesim, P.L.*, CXXXI, col. 126): «Ferunt enim de de catulo leonis quod natus tribus diebus dormiat, tertio tandem die magno rugitu patris excitatur. *Sic et Christus tribus diebus dormivit in sepulcro, et tandem tertio die a Deo Patre excitatus est*».

Guibert le Vénérable, *Moralia in Genesin (P.L.*, CLVI, col. 323), donne une interprétation différente: «Catulus leonis, juxta physicos,

dormiens nascitur, sed die tertio voce parentis postmodum excitatur. Vere ergo religionis effectus, Judas scilicet in primitivis suis affectibus, quasi torpidus et quodammodo sua novitate hebes oritur, sed post Trinitatis, quod Deus est, agnitionem, quae non nisi amor ejus est, quae sola cognoscibilis sibi vox est, ad scientiae claritatem expergiscitur».

De même, saint Ambroise ne parle pas des trois jours dans *De benidictionibus patriarcharum* (*P.L.*, XIV, col. 679), où le Lion est comparé à Dieu le Père, et le Lionceau à Dieu le Fils.

Godefroi d'Admont (*P.L.*, CLXXIV col. 1140) donne une explication tout à fait divergente: le Lion est le «bonus et justus magister atque doctor», «qui fortissimus esse debet in sancta operatione, fortisssimus in vitiorum atque carnalium desideriorum compressione». Le rugissement du lion est la prédication de l'Évangile.

Passage tiré du *Physiologus* de Théobald, faussement attribué à Hildebert (*P.L.*, CLXXI, col. 1217):

DE LEONE.

— — — — — — — — — — — — — —
Natus non vigilat dum sol se tertio gyrat,
Sed dans rugitum pater ejus suscitat illum.
Tunc quasi vivescit, tunc sensus quinque capescit...
— — — — — — — — — — — — — —
Non penitus notum fuit ulli daemoniorum
Viscera Mariae tibi, Christe, fuisse cubile,
Et qui te genuit, triduum post surgere fecit,
Cum mortis vindex, mortem crucis ipse subires.

La vertu miraculeuse attribuée au lion par Joinville et par les Pères de l'Église a ses racines dans le *Physiologus*, traité de caractère gnostique qui a été composé en langue grecque à Alexandrie au début du IIe siècle de notre ère (voir F. Lauchert, *Geschichte des Physiologus;* Strasbourg, 1889). Cette croyance pourrait remonter à une interprétation erronée d'Aristote et d'autres naturalistes de l'antiquité (voir Lauchert, *o.c.* p. 6), d'après lesquels les petits du lion naissent difformes et aveugles et ne se développent qu'assez tard.

La version latine du *Physiologus* parle ainsi de la «tierce vertu» du lion (reproduit chez Ch. Cahier, *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, t. II; Paris, 1851, p. 108; texte du ms. 10.074 de Bruxelles, avec les variantes du ms. 233 de Berne):

«Item tertia natura leonis est quum leaena peperit catulum, generat eum mortuum; et custodit eum tribus diebus, donec veniens pater ejus die tertia insuflat in faciem ejus et vivificat eum. Sic omnipotens Pater Dominum nostrum Iesum Christum filium suum tertia

die suscitavit a mortuis; dicente Iacob *(Gen.* XLIX): Dormivit tamquam leo, et sicut catulus leonis: quis suscitavit eum?»

Les *Physiologues* français reproduisent ce trait, mais deux d'entre eux y introduisent cette particularité qui se retrouve chez Joinville, savoir que le lion ressuscite ses petits par son rugissement.

Philippe de Thaün, *Bestiaire*, pp. E. Walberg; Lund et Paris, 1900:

Saciez que la leüne 363
Sun feün mort feüne;
E quant sun feün tient
Li leüns i survient,
Tant vait entur e crie
Qu'al tierz jur vient a vie.
E iceste nature
Mustre ceste figure.
Saciez Sainte Marie
Leüne signefie
E li leüncels Crist,
Qui pur gent morz se fist;
Par treis jurz jut en tere
Pur noz anmes cunquere,
Sulunc humanité,
Nient sulun deïté,
Si cume Jonas fist
Ki el peissun se mist.
Par le cri del leün
La vertu Dé pernum
Par quei resuscitat
Crist enfer despuillat.

Pierre le Picard s'exprime de la façon suivante dans son *Livre des natures des bestes*:

«La tierche vertu del lion ce est quant la lionnesse enfante son lioncel ele le rent tot mort par la bouche, c'est une pieche de char en forme de lionchel; puis le garde ele ·III· jors tot mors. Et al tiers jor vient li lions et si l'alaine, et demaine grant ruiement sor lui; et tant li vait entor et ruit et alaine sor lui, que li met vie par son alener, et le resuscite que par son alener que par la vois; et saut sus par le ruiement que li peres demain[e], et le sieut. Et alsi li poissans Pere resuscita de mort al tierc jor son saint fils nostre Segnor Jhesu Crist. Dont Jacob dist: Il dormi ensement comme li lions et comme li chaels de lion» (Cahier, *o.c.*, p. 108).

Les Bestiaires de Guillaume et de Gervaise s'en tiennent à la version latine.

Gervaise, *Bestiaire*, p. p. P. Meyer (*Romania*, I, p. 420 sq.; ms. du XIII[e] siècle):

Lions naist toz morz, mais sa mere
·II· jors le garde; au tierz li pere
Qui l'engendra vient en la place.
Au leoncel soffle en la face:
Tot meintenant est pleins de vie.
Or oez que ce senefie.
Dex, por nostre redemption
Soffrit et mort et passion.
— — — — — — — — — —
·II· jorz i fu, n'e[n] dotez mie;
Au tie[r]z jor vint de mort a vie.
Si cum Jacob prophecia,
Dex come lions reposa.
Et sicut catulus leonis qui suscitavit eum.

Guillaume, *Bestiaire divin* (XIII[e] siècle), p.p. C. Hippeau, Caen, 1852:

La tierce nature ensement
Est mervellose estrangement
Et mervellos essample done:
Quer quant la femele foone,
Le foon chiet a terre mort;
De vivre n'avra ja confort,
Jusque li pere, au tierz jor,
Le soufle et leche par amor;
En tel maniere le respire,
Ne porreit aveir autre mire.
En itel guise vient a vie.
Or entendez que senefie;
Senefiance i a moult clere:
— — — — — — — — — — —
Quant Dex fu mis el monument,
Treis jorz i fut tant solement;
Et au tierz jor le respira
Li pere, qui le suscita,
Autresi comme li lion
Respire le petit foon.

Cf. Richart de Barbezieux (XIII[e] siècle), dans Karl Bartsch, *Chrestomathie provençale*, 6[e] éd. par Eduard Koschwitz; Marbourg, 1903, col. 185:

Atressi cum lo leos
Que es tant fers quan s'irais
De son leonel, quan nais
Mortz ses alen e ses vida,
Et ab sa votz quan l'escrida
Lo fai reviur' et anar,
Atressi pot de mi far
Ma bona domn' et amors
E m garir de mas dolors.

Appendice VI.

Matt. XXV. 1—13: «Tunc simile erit regnum caelorum decem virginibus, etc....»

La similitude indiquée par Joinville (les cinq vierges = les cinq sens) se retrouve chez saint Jérôme, *Commentarii in Evangelium Matthaei* (*P. L.*, XXVI, col. 184): «*Possumus quinque virgines,* sapientes et stultas, *quinque sensus interpretari:* quorum alii festinant ad coelestia, et superna desiderant: alii terrenis faecibus inhiantes, fomenta non habent veritatis, quibus sua corda illuminent».

Saint Augustin, *Sermon XCIII* (*P. L.*, XXXVIII, col. 573 sq.): «... Quae sint decem virgines, quarum sint quinque prudentes et quinque stultae, non facile indagari potest..... Nisi fallor haec similitudo ad universam Ecclesiam pertinet..... Quare ergo quinque et quinque virgines? *Istae quinque et quinque virgines, omnes omnino sunt animae Christianorum.... Omnis anima in corpore ideo quinario numero censetur quia quinque sensibus utitur.....* Qui ergo se abstinet ab illicito visu, ab illicito auditu, ab illicito odoratu, ab illicito gustatu, ab illicito tactu, propter ipsam integritatem, virginis nomen accepit».

D'autres auteurs donnent des interprétations différentes: saint Arnobe le Jeune, *Annotationes in quaedam Evangeliorum loca* (*P. L.*, LIII, col. 578): «Decem virgines..... quinque sapientium nomina dicimus, id est, *spes, fides, charitas, castitas, et eleemosyna*».

Saint Isidore de Seville, *Allegoriae quaedam scripturae sacrae* (*P. L.*, LXXXIII, col. 123 et 124): «Quinque virgines sapientes *omnes animae sanctae* intelliguntur, *quae* quoniam *per quinque sensus corporis nullam admittunt cordis corruptionem,* idcirco quinario numero computantur». Cette interprétation est répétée par Raban Maur dans *De Universo* (*P. L.*, CXI, col. 79).

Bède le Vénérable, *In Matthaei Evangelium expositio* (*P. L.*, XCII, col. 106): «Videntur..... mihi quinque virgines significare... *continentiam in illecebris.....*». Répété chez Smaragdus, *Collectiones in Epistolas et Evangelia* (*P. L.*, CII, col. 549).

Pseudo-Hugues de Saint-Victor, *Allegoriae in Novum Testamentum*, lib. IV (*P. L.*, CLXXV, col. 799): «Decem virgines sunt *universi credentes*, bona opera exhibentes..... Quinque *fatuae virgines* significant illos, *qui* in bonis quae faciunt, non bonam conscientiam, sed *laudem humanam quaerunt*. *Sapientes virgines* sunt *qui* in bonis quae faciunt non *quaerunt* laudem humanam, sed *conscientiam bonam*».

Philippe de Thaün, *Bestiaire* (éd. citée), adopte l'interprétation de saint Jérôme laquelle sera suivie par Joinville:

Par cinc virgines entent 909
Cinc sens veraiement:
Veeir, oïr, parler,
Tuchier e odurer,
E la virginité
Demustre chasteté.....

Appendice VII.

On lit dans Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, au sujet du *Troisième livre des Rois* (*P.L.* CXCVIII, col. 1370):

«*Tradunt quidam eam* (reginam Saba) *rescripsisse Salomoni, quod praesentialiter ei dicere timuit, se vidisse scilicet quoddam lignum in domo Saltus, in quo suspendendus erat quidam, pro cujus morte regnum Judæorum periret, et certis indiciis illud regi indicavit.* Quod timens Salomon in profundissimis terrae visceribus occultavit illud. Pro cujus virtute aqua mota sanavit aegrotos, quod tamen in libris suis negant se habere Hebraei. Sed quomodo circa tempora Christi in probatica piscina superenataverit incertum est (*Joan.* V), et creditur fuisse hoc lignum crucis Dominicae».

Le même auteur dit plus loin (col. 1579): «Traditur a quibusdam, quod regina Saba vidit in spiritu in domo saltus, quae Nethota dicebatur, lignum dominicae crucis, et nuntiavit Salomoni cum jam recessisset ab eo, quod in eo moreretur quidam, pro quo occiso perirent Judaei, et perderent locum et gentem (*Joan.* XI). Quod timens Salomon, defodit illud in terra, ubi post facta est piscina».

L'épisode mentionné par Joinville fait partie de la légende de la Croix répandue au moyen âge dans différentes versions. Elle se résume aux principaux traits suivants: Le bois de la Croix fut rapporté par Seth du paradis terrestre. Au temps de Salomon, on voulut l'employer à la construction du Temple, mais le bois ne s'y adaptant pas, il fut jeté dans la Piscine, ou bien servit de passerelle. C'est dans le dernier groupe des versions qu'apparaît la reine de Saba: elle reconnaît la vertu du bois, refuse de marcher sur la passerelle

et prédit le rôle qu'il jouera dans la mort du Rédempteur. La passerelle est jetée alors dans la Piscine, lui communique une force miraculeuse et apparaît à la surface au temps du Christ.

Voir sur ce sujet O. Zöckler, *Das Kreuz Christi*; Gütersloh, 1875, Beilage XII, pp. 467—475. Ce chapitre utilise les conclusions auxquelles est arrivé A. Mussafia dans son étude *Sulla leggenda del legno della Croce* (*Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Wien, LXIII, pp. 165—216). Mussafia reproduit plusieurs textes et indique les ouvrages latins et français (publiés ou inédits) où la légende est mentionnée. Voici, par exemple, la version contenue dans le ms. 707 du monastère de Klosterneuburg (fin du XIII^e siècle): «De quo (*scil.* de ligno crucis) etiam regina Austri, quando venit audire sapientiam Salemonis, prophetavit dicens: Si sciret Salamon quid lignum significaret, nequaquam ulterius illud adoraret» (p. 202).

Wilh. Meyer, *Die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus* (*Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der k. Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, München, XVI, 2) souligne qu'avant le XII^e siècle l'Occident paraît avoir ignoré tout de la légende. Gervais de Tilbury et Jacques de Voragine qui l'utilisent font allusion à une «traditio graeca». Le travail de W. Meyer contient des textes inédits se rattachant à la version du manuscrit de Klosterneuburg (voir *supra*).

Les livres canoniques ne font aucune allusion à cette légende. Joannes de Pineda, *De rebus Salomonis regis*, 1613, dit à son sujet: «Nemo tamen huic rei, potius fabulae, fidem ullam habendam censet, praeter Joannem Barrium (João de Barros, historien portugais), qui, ut suam illam de Regina Saba opinationem promoveat, nihil reiiciendum existimat quod cum Regina facere videatur» (p. 550b). Et il résume: «Et sane nihil in illa absurdi, nihil contra pietatem et religionem inesse arbitror: caeterum nihil certum, incerta et apocrypha omnia. De quibus suum cuique iudicium» (p. 553 *a* — au sujet du livre *Fiorero nouello del Testamento vechio e novo*; Venezia, 1478).

Appendice VIII.

Psaume CI, 7: «Similis factus sum pellicano solitudinis: factus sum sicut nycticorax in domicilio».

Saint Augustin dit au sujet de ce verset, dans son *Enarratio in Psalmum CI* (*P. L.*, XXXVII, col. 1299): «Quod enim dicitur, vel etiam legitur de hac ave, id est pelicano, non taceamus; non aliquid affirmantes temere, sed tamen non tacentes quod qui scripserunt, et legi et dici voluerunt. Vos sic audite, ut si verum est, congruat; si falsum

est, non teneat. Dicuntur hae aves tanquam colaphis rostrorum occidere parvulos suos, eosdemque in nido occisos a se lugere per triduum: postremo dicunt matrem seipsam graviter vulnerare et sanguinem suum super filios fundere, quo illi superfusi reviviscunt. Fortasse hoc verum, fortasse falsum sit: tamen si verum est, quemadmodum illi congruat qui nos vivificavit sanguine suo, videte... *Habet ergo haec avis*, si vere ita est, *magnam similitudinem carnis Christi*, cujus sanguine vivificati sumus. Sed quomodo congruat Christo, quod ipsa occidit filios suos? An et illi non congruit: Ego occidam, et ego vivificabo; ego percutiam, et ego sanabo (*Deut.* XXXII, 39)?»

Le *Bestiaire* de Philippe de Thaün, *éd. citée:*

Quant (*scil.* li pelicans) vient a ses oisels 2341
E il sunt granz e bels
E [il les] volt joïr,
De ses eles cuvrir,
Li oiselet sunt fier,
Prenent le a bechier,
Volent le devurer
E ses dous uiz crever.
[Li pere] est curucié (*var.* La mere est curucee)
Quant [il] se sent plaié,
Dunc les bechë e prent
Sis ocit a turment,
E puis les laisse atant,
Morz les laisse gisant.
Puis repaire al tierz jur,
Morz les trove a dolur;
Dunc en fait dol si fort
Quant ses oisels veit mort,
De sun bec fiert sun cors
Que li sans en ist fors.
Li sans vait degutant
Sur les oisels chaant;
Li sans at tel baillie
Par lui vienent a vie.
— — — — — — — — —
Cist oisels signefie 2367
Le fiz Sainte Marie,
Nus si oiselet sumes
E en faiture d'umes,
Si sumes relevé,
De mort resuscité

Par le sanc precïus
Que Deus laissat pur nus,
Cum li oiselet sunt
Ki par treis jurz mort sunt.

D'après F. Lauchert, *o. c.*, pp. 8 et 9, le trait attribué au pélican proviendrait de la fusion de deux légendes: d'après Élian, *Nat. an.* III, 23, le pélican nourrit ses petits de la nourriture de la veille qu'il vomit; le vautour ne quitte sous aucun prétexte ses petits, et quand il n'a pas de quoi les nourrir, il se blesse à la cuisse et les alimente de son propre sang (d'après Horapollo I, 11, éd. Leemans).

Le *Physiologus* latin (Cahier, *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, II; Paris 1851, p. 137) contient le passage suivant:

«Dicit David in psalmo CI: simile *(sic)* factus sum pellicano solitudinis. Physiologus dicit de pellicano quoniam amorem (*l.* amator) filiorum nimis. Quum autem genuerit natos, et coeperint crescere, percutiunt parentes suos in faciem. Parentes autem repercutientes eos, occidunt filios suos. Tertia vero die, mater eorum percutiens costam suam aperit latus suum, et incumbit super pullos suos, et effundit sanguinem suum super corpora mortuorum filiorum; et sic sanguine suo suscitat eos a mortuis.

Ita et dominus noster Iesus Christus per Esaiam prophetam (*Is.* 1, 2) dicit: Filios genui et exaltavi, ipsi vero me spreverunt. Genuit igitur nos auctor et conditor totius creaturae, omnipotens Deus; et quum non essemus, fecit ut essemus. Nos vero servivimus creaturae potius quam Creatori. Idcirco autem ascendit Dominus noster Iesus Christus in altitudinem crucis, et percusso latere ejus exiit sanguis et aqua in salutem nostram et vitam aeternam. Aqua igitur est baptismi gratia; sanguis vero ejus, calix novi testamenti et aeterni, quod accipiens dedit nobis potum in remissionem et vitam aeternam».

Pierre le Picard, *Livre des natures des bestes* (chez Cahier, *o.c.* p. 136):

«David dit en une seaume premier: Je sui samblables al pellican. Physiologes dist del pellican qu'il aime moult ses oiselés; et quant il sont né et creu il s'esbanoient en lor ni contre lor pere, et le fierent de lor eles en ventelant ensi com il li vont entor: et tant le fierent qu'il le blechent es ex. Et lors les refiert li peres et les ocit. Et la mere est de tel nature que ele vient el ni al tierc jor, et s'acoste sor ses oiselés mors, et ele oevre son costé de son bec, et en espant son sanc sur ses oiselés, et ensi les resucite de mort. Car li oiselet par nature rechoivent le sanc si tost comme il saut de la mere, et le boivent. Tot autresi dit nostre sire Jhesu Crist par Ysaïe le prophete: Jou criai fils et norri, et il me depistrent. Voirement, li verais criere de totes creatures, quant nos n'estions mie, nos fist que nos

fuissons; et nos le ferons en la face. Car nos servons a toute creature qu'il fist, ne mie al creator. Por ce monta nostre sire Jhesu Crist en la crois, et sofrit a ovrir son saint costé dont sans et aighe issi por nostre salu en vie pardurable; l'aighe est la grace de baptesme, li sans est li calisses del novel testament que nostre sires rechut en ses mains et benei graces rendans, et nos donna en remission de nos peciés».

Bestiaire de Gervaise, *éd. citée*, p. 437:

David nos nomme ·J· autre oisel,
Pellicanus, mult per est bel.
Quant il a ses oiseauz norriz
Tant qu'il poent issir des niz
Et qu'il se sevent porchacier
Es eiuz lor pere[s] vont bechier
Et lor vuelent des testes traire.
Et quant cil voient lor contraire
Et les mauz que lor fil lor font,
Sachiez que grant dolor en ont
De ce que si les contralient:
Ses bechent tant qu'il les occient.
Li enfant muerent a dolor.
Quant se vient d'iluec au ·iij· jor,
Li peres se beche au costé:
Sainier se fait a grant planté;
Ses anfanz arose del sanc
Que il trait de son destre flanc;
Mei[n]tenant sunt resuscité
Li pucin et tuit resané.
Einsi vienent de mort a vie.
Ce dist en une prophecie:
«Mes fiz exauçai et norri,
Et il m'ont despit et laidi».
Jhesu Crist quant nos n'estions
Nos fit et voust que nous fusons;
Encontre ce nos le ferimes
Quant la creature servimes
Et laisames le creator.
Si se soffrit Nostre Seignor
Por nos pechiez en crois pener
Et le destre costel troer.
Li sanz qui en issi et cola
De noz pechiez toz nos lava.

Le *Bestiaire divin* de Guillaume, *éd. citée:*

Del pelican est grant mervelle:
Quer unques nule mere oelle
N'aima tant son petit aignel
Comme il fet son petit oisel.
Quant ses poucinez a esclos,
En eus norrir et char et os
Met tote sa peine et sa cure:
Mais mult fait male norreture,
Quer quant il sunt norriz et granz
Et auques sages et puissanz,
Si bechent lor peres el vis.
Et tant lor sunt fel et eschis,
Que lor pere, de fin corroz,
Les ocit et les tue toz.
Au tierz jor vient li pere a eus,
Si les quenoist, pitié a d'eus;
Tant les aime d'amor parf(e)ite,
Que donc vient et si les visite;
De son bec perce son costé,
Tant qu'il en a del sanc osté;
De cel sanc, qui d'ilec ist fors,
Lor ramaine la vie el cors
A ses poucins, n'en dotez mie,
Et en tel sens les vivifie.
— — — — — — — — — — —
Nous summes ses fiz, ses pijons,
Qui, comme mauvés et felons,
Nostre Seignor el vis ferimes...
— — — — — — — — — — —
Cest saint sanc nos rachata vie
Et nos osta de la ballie
Du felon qui a non Sathan.
Dex qui est verai pelican
Nos raient en itel maniere,
Comme la gent qu'il ont (*lire*: out) moult chiere.

Appendice IX.

Bibliothèque Mazarine, 58 (anc. 258), XIV^e^ siècle; f° 196 r° — v°. Psautier latin avec traduction française en regard. La colonne de gauche est occupée par le *Credo* latin.

*

Ceste oroison est apelee li escoz des apostres. Car chascun y mist du sien.

Ge croi en Dieu le Pere tout puissant. — Createur dou ciel et de la terre. Et en Jhesum Crist le fill de lui, nostre seul seigneur. En Jhesum Crist est nostre creance et toute nostre esperance quar il et li Peres sunt uns seuls sires et uns seuls dieux touz puissanz. — Qui conceuz est dou seint Espriz. Il, qui est espriz, dou Pere print char. — Nez de Marie la virge sanz travaill et sanz pechié. Penez souz Ponce Pilate. Pilates est princes des Gius cel an que il fu penez. — Crucefiez et morz et enseveliz. Selonc la char soffri mort por nos. — Il descendi as enfers. Por trere hors ceus qui digne estoient de s'amour. — Au tierz jour resuscita de mort. De deus morz resuscita car la morz charnex ne cele d'enfer ne porent tenir. Il monta as cieuls si siet a la destre de Dieu le Pere tout puissant. Li esperites de lui fut (*lire*: fist) la char resusciter et si l'en porta o lui es cieuls. — D'iluec est a venir jugier les vis et les morz. Cil Dieux meimes qui nasqui de la Virge venra au jor dou juise por jugier tout le monde. Je croi el seint Espriz et en seinte commune Eglise, el seint Espriz qui avec le Pere et le fill est uns seus Dex, et en la conpaignie des feels croi ge. El communiom des seinz et el pardon des pechiez. En celui croi a cui seul tuit li seint sunt aclin et qui pardone les pechiez. En la resurrection de la char, en vie pardurable. Et si croi en celui seul qui au jour dou juise fera resusciter toutes genz et qui donra vie pardurable a ses amis. Issi soit il.

Appendice X.

B. Nat. de Paris, fr. 2431 (XIVe siècle), f° 253 r° — v°.

Ce texte a déjà été publié par J. Bonnard, *Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge*, Paris, 1884, pp. 142 et 143.

Je crei en Deu de gloire, le Pere tout poissant,
Qui crea ciel et terre et toute rien vivant.
En Jhesu Crist son fill qui en terre nasquit
De Marie la Virge par le saint Esperit;
Qui sos Ponce Pylate por nos tant mal sofri,
Batus, crucefiés, mors et encevelis;
En enfer descendis, au tiers jor resuresis
E en geta les armes o soi de ses amis,
E la destre son pere monta en paradis;
Qui vendra a juger et les mors et les vis.
Je croi (*sic*) el fill, el pere et el saint Esperit. f° 253 v°
Je crei que sainte Yglize fu, est et yert tos dis.

Je crei el verai cors de Jhesu Crist ton fiz.
Je crei que tu pardones pechiés as repentis.
Je crei qu'en ceste char que nous avons meisme
Resuresuteron (*lire*: Resusciteron) nos tuit al jor del juise,
E que li bon seront en vie pardurable,
E li mavais toz tens en paine pardurable.
Amen, si com je croi, soit ferme et estable.

Appendice XI.

B. Nat., fr. 12.483 (XIVe siècle), f° 15 r°.

Je croy de cuer regehissant
En Dieu le Pere tout puissant
Qui le ciel et la terre fist.
Et en son seul filz Jhesu Crist,
Nostre Seigneur qui, conceü
Et du saint Esprit receü,
E[s]t nes de la Virge Marie
Sans mal, ne sans avoir hachie.
Souffri en crois le cors de lui.
Morut et fu enseveli.
Descendant enfer visita
Et au tiers jour resuscita.
Au cielz monta, sist a la destre
Dieu le Pere, tout puissant mestre.
D'ilec vendra a son devis
Jugier et les mors et les vis.
Je croy et m'esperance ai mise
En saint Esprit, en sainte Eglise,
De tous sains la communion,
Des pechiés la remission,
De la char le suscitement,
De vivre pardurablement. Amen.
Amen n'est mes que confermance
De iceste bonne creance.
La *Credo* donne bon confort
Quant on la dit pres de la mort.
Quant on le dit devant mourant
Sa vertus est grande et puissant.
Credo les anemis enchace
Que au mourant nul mal ne face.
Dont quant voz frere aproche a mort,

En disant *Credo* chascun cort
Que Diex le tiegne en ferme foy
Et qu'il le garde de desvoy.
Credo in Deum ai escript
De ma main, et aussi ai dit
Qu'en ma main soit mis a la mort:
Grant pouoir a contre le to[rt].

Appendice XII.

B. Nat., fr. 952 (**A**, XV^e^ siècle), f° 188v°—189v°.

S'ensuivent les douze articles de la foy catholique composez par les XII apoustres. Et premierement:

I. — Saint Pierre.

Je croy en ung seul Dieu le Père
Tout puyssant, sans rayson enquerre,
Qui crea sans nulle matere
Le monde, le ciel et la terre.

II. — Saint André.

Je croy en Jhesus son seul filz,
Noustre vray seigneur naturel,
Qui pour nous garder de perilz
A voulu estre homme mortel.

III. — Saint Jehan.

Par la vertu du saint Esperit
Il fut conceu sans nulle teche
Et de Marie Vierge nasquit
En Bethleen en une creche.

IV. — Saint Jacques le Majour.

Soubz Pyllate sa passion f° 189 r°
Et mort cruelle en croyz souffrit.
Puis Joseph par devocion
En son tombeau l'ensevelit.

Variantes du ms. fr. 24.439 de la Bibl. Nationale (**B**, *XV^e^ siècle, f° 47 r°—48 r°*). — Les XII. articles de la foy — I—3 matiere.
II — Andry — 10 tache — 12 Bethleem, crache.
IV — Jaques le Major — 13 Pylate — 17 Aux limbes — 19 comme il dist.

V. — Saint Thomas.

Au limbe es enfers descendit
Et les saincts peres en gecta.
Puys au tiers jour, comme avoit dit,
De mort a vie resuscita.

VI. — Saint Jacques le Mineur.

Au quarantiesme aprés, es cyeulx
Monta en sa nature entiere
Et la se siet tres glorieux
A la dextre de Dieu le Pere.

VII. — Saint Philippes.

Je croy qu'en sa grant magesté
Il reviendra de paradis
Pour jugier en vraye equité
En la fin les mors et les vifs.

VIII. — Saint Bartholomé.

Je croy ou benoist saint Esperit
Qui est vray Dieu par tout puissant
De Dieu le Pere en tout escript
Et de Dieu le Filz procedant.

IX. — Saint Mathieu.

Je croy l'Eglise catholique
Bien vive et sanctiffie[e],
En la doctrine apostolique
Tres fermement edifiee. (f° 189 v°)

X. — Saint Symon.

Je croy que toutes creatures
Desirans Dieu parfaictement
Par les sept sacremens sont pures
De touz pechez entierement.

VI — Jaques — 21 Au XLe jour aprés es cieulx — 23 sestet.
VII — Phelipe — 26 revendra — 27 juger.
VIII — 29 ou b. — 32 precedent.

XI. — Saint Jude.

Je croi que touz generalement
Ceulx qui furent, sont et seront,
Mouront et puys au Jugement
Ensemble ressusciteront. 44

XII. — Saint Mathias.

Je croy que tous les bons vivront
En gloire pardurablement,
Et les mauldiz pecheurs iront
Ou feu d'enfer a dampnement. 48

Appendice XIII.

Bibl. Nat. lat. 4641 B (XV^e siècle), f° 124 r°—126 v°.

[C]y aprés s'ensuit la Credo ou est compris nostre creance, la quele est exposee en françois selon que les appostres Nostre Seigneur Ihesu Crist la firent, ou pluseurs prophetes prophetiserent a ce propos.

[C]REDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM CELI ET TERRE. a)

Le premier article y mist saint Pierre par la revelacion du saint Esperit quant il dist: «Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem celi et terre». C'est a dire: «Je croy en Dieu le Pere tout puissant, createur du ciel et de la terre». Cest article nous fut bien figuré par Moÿse le prophete en l'Ancien Testament si comme il est cy dessoubz devisé:

Nonne propheta pater eius qui procedit, fecit, etc. b)

Le Saint Esperit dit ces paroles par la bouche de Moÿse le prophete, et sont escriptes ou XII^e c) chappitre du livre Vteroneme d) ou il dist: «Nonne ipse pater tuus qui possedit et fecit et creavit te?» b) C'est a dire en françois: «N'est pas appellé Dieu ton Pere qui t'a de limont fait et creé?» Et a ce mesmes propos Dieu dist par la bouche de Jeremis le prophete:

XI — 42 sont furent.
XII — 46 perdurablement — 47 maluaiz.
a) lire: *creatorem celi* . . . . .
b) DEUTERONOME, XXXII, 6: «. . . . . Numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te?»
c) lire: xxxij°.
d) lire: *Deuteronome.*

Patrem vocabis me. e)

«Tu me appelleras», dist Dieu par la bouche de ce prophete a chascun de nous, «Pere».

[E]T IN JESUM CHRISTUM FILIUM EJUS UNICUM, DOMINUM NOSTRUM.

Cest article y mist saint Andrieu par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy en Jhesu Crist Nostre Seigneur, seul filz de Dieu le Pere». Cest article nous fu bien demonstré en l'Ancien Testament par David le prophete comme cy dessoubz est dit:

Filius meus es tu. Ego hodie genui te. f)

Le saint Esperit dist ces paroles par la bouche du prophete David: «Filius meus es tu. Ego hodie genui te». Dist Dieu le Pere a Dieu le Filz: «Tu es mes filz. Je t'é au jour d'uy engendré». Par l'inspiration du saint Esperit fut conceü ou ventre de la glorieuse Virge Marie.

[Q]UI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO. NATUS EX MARIA VIRGINE. (f° 124 v°)

Cest article y mist saint Jaques le Grant par la revelaçon du saint Esperit. Et est a dire en françois: «Je croy que le Filz Dieu Jhesu Crist fut conceü du saint Esperit et né de la Virge Marie, sans corrupcion de virginité». Cest article nous fut bien demonstré par le prophete Ysaïe si comme cy aprés s'ensuit:

Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur, etc. g)

Le Saint Esperit dist ces paroles par la bouche de Ysaïe le prophete, et sont escriptes ou VIJ^{e} chapitre ou il dit: «Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen eius Emanuel». g) C'est a dire en françois: «Une vierge concevra et enfentera un filz, et sera appellé Emanuel, qui vault autant a dire: Avoec nous». C'est a dire, que la divinité sera conjoincte a l'umanité et que Dieu sera homme mortel.

[P]ASSUS SUB PONCIO PILATO, CRUCIFISUS h) EST, MORTUUS ET SEPULTUS.

Cest article y mist saint Jehan l'Euvangelistre par la revelaçon du saint Esperit, et est a dire en françois, que Jhesu Crist le filz Dieu le Pere souffrit passion soubz le prevost des Juifs appellé Ponce Pilate et fu crucifié vif et mort et ensevely. Cest article nous fu bien demonstré en Daniel le prophete cy dessoubz devisé:

---

e) JÉRÉMIE, III, 19: «..... Patrem vocabis me, et post me ingredi non cessabis».

f) PSAUME II, 7: «Dominus dixit ad me: Filius meus es tu: ego hodie genui te».

g) ISAÏE, VII, 14: «Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emamnuel».

h) lire: *crucifixus.*

Post lxxij ebdomadas occidetur Christus. i)

Le saint Esperit dist ces paroles par la bouche de Daniel le prophete et sont escriptes ou ix^me^ chappitre ou il dist: «Post lxxij ebdomadas occidetur Christus. i) C'est a dire en françois: «Aprés lxxij sepmaines de ans, a compter pour chascun an xij mois, valent iiij^c^ iiij^xx^ et x ans». j)

[D]escendit ad inferna. Tertia die resurrexit a mortuis.

Cest article y mist saint Thomas par la revelation du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy, aprés ce que Jhesu Crist fut mort, sa benoicte ame descendit en enfer. C'est assavoir, en la partie qui est appellee Limbe, pour delivrer tous ses amis, et y fut tout le temps que son corps fut ou sepulcre, et puis au tiers jour aprés resucita de mort a vie». Cest article nous fut bien demonstré par Ozee le prophete cy dessoubz devisé:

Ergo mors tua, morsus tuus ero, inferne. k)

Le saint Esperit dist ces paroles par la bouche de Ozee le prophete ou xiij^me^ chapitre: «Ergo mors tua, morsus tuus ero, inferne. k) Dist Dieu a la mort de pechié: «Enfer, je seré ta mort. Car en mourant je te occiray». Sophonias le prophete par la revelacion du saint Esperit dit ou iij^e^ chappitre:

Expecta me in die resurrectionis mee, dixit Dominus, etc. l)

C'est a dire en françois: «Atan moy jusques au jour de ma resurrection».

[A]scendit ad celos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis. (f° 125 r°)

Cest article y mist saint Jaques le Meneur par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy, aprés ce que Jhesu Crist ot souffert mort et resuscitez, il monta es cieulx ou il siet a la

---

i) DANIEL, IX, 26: «Et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus».

j) Le texte de *Daniel*, IX, 24–27, qui est cité aussi par Joinville (art. III, n° 2), prédit la mort du Christ, et parle de 7+62+1 = 70 semaines. Pas moins de vingt-deux systèmes ont été élaborés au moyen âge pour mettre cette prophétie en harmonie avec la chronologie du Christ. Par «hebdomas» il faut entendre «semaine d'années», sept ans. On voit que le copiste a faussé non seulement le texte, mais aussi l'opération d'arithmétique (cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, t. IV, col. 75 sq., 90 sq.).

k) OSÉE, XIII, 14: «..... *ero* mors tua, ô mors, morsus tuus ero, inferne....»

l) SOPHONIAS, III, 8: «Quapropter expecta me, dicit Dominus, in die resurrectionis meae in futurum, quia iudicium meum ut congregem gentes, et colligam regna».

destre de Dieu le Pere». Cest article nous fut bien figuré par....[m] le prophete cy aprés devisé:

Qui edificavit in celum ascencionem suam, etc.[n]

Le saint Esperit dist par la bouche de.....[m] le prophete ou ixme chapitre ou il dist: «Qui edificavit in celum ascencionem suam et faticulum suum super terram fondavit».[n] C'est a dire en françois, que Jhesu Crist enediffia et fist la montee en sa maison es cieulx avec Dieu le Pere et y porta nostre humanité.

Inde venturus iudicare vivos et mortuos.

Cest article y mist saint Bertholomieu par la revelaçon du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy que Jhesu Crist descendera des cieulx et vendra jugier et les vifs et les mors». C'est assavoir, les sauvez et les dempnez: les sauvez a leur consolacion et les dempnez a leur confusion. Cest article nous fut bien figuré par Micheas le prophete si comme cy aprés s'ensuit:

Et erit in novissimis diebus, etc.[o]

Le saint Esperit dist par la bouche de Micheas le prophete ou iiije chapitre ou il dist: «Et erit in novissimis diebus, et sequitur, iudicabit Dominus populos multos, etc.»[o] C'est a dire en françois, que quant le monde finera, que Dieu moult de pueple jugera. Et le saint Esperit dist par la bouche de Joël le prophete:

Congregabo omnes gentes et deducam eos in valle Josaphas.[p]

C'est a dire en françois: «Je assembleré en la valee de Josaphas toutes les gens. C'est assavoir, tous ceulx qui oncques furent, et la les jugeray», dist Dieu.

[C]redo in Spiritum Sanctum.

Cest article y mist saint Mathieu l'Euvangelistre par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy ou saint Esperit qui est l'une des trois personnes de la divinité du quel le Pere par (*sic*) son commencement». Cest article nous fu bien figuré par Zacarie[r] le prophete, si comme cy dessoubz est devisé.

Spiritus meus erit in medio vestrum.[s]

---

m) lire: *Amos.*

n) AMOS, IX, 6: «Qui aedificat in coelo ascensionem suam, et *fasciculum* suum super terram fundavit.....»

o) MICHEE, IV, I: «Et erit: in novissimo dierum erit mons domus Domini praeparatus in vertice montium, et sublimis super colles: et fluent ad eum populi..... 3. Et judicabit inter populos multos.....»

p) JOËL, III, 2: «Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat.....»

r) lire: *Agée.*

s) AGÉE, II, 6: «..... et spiritus meus erit in medio vestrum nolite timere».

Le saint Esperit par la bouche de Zacarie le prophete dist:

In die illa effundam super domum David et super habitatores et Jherusalem spiritum gracie et aspiciant in me.

C'est a dire en françois: «Je reprandray,[u] dist Dieu, la grace de mon Esperit sur la (f° 125 v°) maison de David et sur les habitans de Jherusalem», c'est assavoir, sur ceulx qui ont eu memoire de ma mort et passion. Et Agee le prophete dist ainsi: «Spiritus meus erit in medio vestrum». Dist Dieu le Pere: «Mon Esperit sera ou milieu de vous», c'est assavoir, es cuers de chascun bon crestien par l'inspiracion divine.»

[S]ANCTAM ECCLESIAM CATHOLICAM, ETC.

Cest article y mist saint Jaques, frere saint Symon et saint Jude, par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy en une saincte Eglise et ce que saincte Eglise tient et enseigne par la divine escripture».

Cest article nous fu bien demonstré par Joellin[v] prophete si comme cy aprés s'ensuit:

Spiritus meus gloriosa et extra me non est alia, etc.[w]

Le saint Esperit dist par Joël le prophete ou x^e^[x] chapitre ou il dist:

«*Canite tuba judicum, sanctificate geiunium, vocate cetum, congregate populum et sanctificate ecclesiam, et sequitur. Inter vestibulum et altare plorabant sacerdotes, etc.*»[y]

Dieu dit par la bouche de Sophonias le prophete:

Hec est civitas gloriosa et extra me non est alia.[z]

La congregacion des bons crestiens, c'est a dire saincte Eglise, est une glorieuse cité gouvernee et ordonnee par le saint Esperit. Aprés la quele plus n'en sera, se ce n'est la glorieuse cité de paradis.

[S]ANCTORUM COMMUNIONEM, REMISSIONEM PECCATORUM.

---

t) ZACHARIE, XII, 9: «Et erit in die illa: quaeram conterere omnes gentes quae veniunt contra Jerusalem. 10. Et effundam super domum David, et super habitatores Jerusalem, spiritum gratiae et precum: et aspicient ad me quem confixerunt.....»

u) lire: *respandray*.

v) lire: *Joël le*.

w) C'est une citation erronée de Sophonias, qui se rapporte au paragraphe suivant (voir note *z*).

x) lire: *ij^e^*.

y) JOËL, II, 15: «Canite tuba in Sion, sanctificate jejunium, vocate coetum. 16. Congregate populum, sanctificate ecclesiam, coadunate senes, congregate parvulos, et sugentes ubera. Egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo. 17. Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent.....»

z) SOPHONIAS, II, 15: «Haec est civitas gloriosa habitans in confidentia: quae dicebat in corde suo: Ego sum et extra me non est alia amplius.....»

Cest article y mist saint Symon par la revelacion du saint Esperit, et est en françois: «Je croy que tous bons crestiens par la saincte communion et les autres sacremens de saincte Eglise ont de leurs pechiez remission». Cest article nous fut bien formé par David le prophete si comme sy aprés s'ensuit.

Le saint Esperit dist par la bouche de David le prophete en ung pseaume ou il dit:

Dixi. Confitebor adversum me in justiciam meam Domino, et tu remisisti in, etc. aa)

Si tost comme le pecheur pence en sa confession a confesser a Dieu ses pechiez et defaultes, Dieu lui en fait maintenant remission par la merite de sa benoicte passion si comme dit Malachie le prophete.

Cum odio habueris d⟨i⟩mite. bb)

C'est a dire, que nous devons pardonner a toutes creatures toute la haine que nous avons eue a eulx.

[C]ARNIS RESURRECTIONEM. (f° 126 r°)

Cest article y mist saint Jude Thadee par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy la generale resurrection qui sera quant tous ressusiteront, et avra chascune ame son mesme corps qu'elle avoit quant elle estoit en ceste mortel vie». Cest article nous fut bien figuré par Job le prophete si comme cy dessoubz devise.

Le saint Esprit dit par la bouche de Job le prophete ou xix^me^ chapitre ou il dit:

Credo quod Redemptor meus vivit et in novissimo die de terra subrectus sum et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum. cc)

C'est a dire: «Je croy que Jhesu Crist mon redempteur vit par durablement et que chascun ressucitera au jour du Jugement et en sa propre char verra son Sauveur». La recevra chascun son loyer ou de bien ou de mal. Et ainsi dist Zacarie le prophete:

Ressucitabo filios tuos. dd)

«Je ressuciteré, dit il, toute la Trinité ee) (?) a saincte Eglise et au monde tous tes filz». C'est a dire, tous ceulx qui ont esté vis et mors au siecle».

[V]ITAM ETERNAM. AMEN.

---

aa) PSAUME XXXI, 5: «..... Dixi: Confitebor adversum me injustitiam meam Domino: et tu remisisti impietatem peccati mei».

bb) MALACHIE, II, 16: «Cum odio habueris, dimitte, dicit Dominus Deus Israël.....»

cc) JOB, XIX, 25: «Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum. 26. Et rursus circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum».

dd) ZACHARIE, IX, 13: «..... suscitabo filios tuos, Sion super filios tuos, Graecia.....»

ee) lire: *l'umanité.*

Cest article y mist saint Mathias par la revelacion du saint Esperit, et est a dire en françois: «Je croy fermement que aprés ceste mortele vie sera vie pardurable qui jamais ne faudra», car les bons avront parfecte joye en corps et en ame, et les mauvaiz seront tourmentez en corps et en ame. Cest article nous fut bien demonstré par Abdiem le prophete si comme cy aprés s'ensuit:

Et erit Domin[o] regnum. Amen. ff)

Le saint Esperit dist par la bouche de Abdiem le prophete: «Et erit Domino regnum. Amen».ff) C'est a dire en françois, que aprés ceste mortele vie il sera ung royaume qui tous jours mais durra, du quel Dieu sera sires et roy et ou quel tous biens seront et vendront, ou quel royaume nous vueille mener et conduire le Pere, le Filz et le saint Esperit. Amen.

Paris. *G. Lozinski.*

La vicomtesse de Thouars et la dame d'Audenarde

dans l'*Arbre d'Amors* du ms. fr. 847 de la Bibliothèque nationale.

(Voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XXIX, 7)

On se rappelle le petit problème que pose *Li Romans du Vergier et de l'Arbre d'Amors* que j'ai publié ici même il y a deux ans: à la fin du poème sont mentionnées, dans une sorte de dédicace, deux dames dont la seconde est désignée d'une manière parfaitement claire, tandis que le nom de la première pouvait paraître, pour un lecteur non initié, quelque peu énigmatique:

Ce est la vicontesse a dire
De Couart...
Et la preus dame d'Audenarde...

J'ai eu l'heureuse idée de soumettre ce passage à M. Max Prinet, professeur à l'École des Hautes Études, qui possède,

ff) ABDIAS, 21: «Et ascendent salvatores in montem Sion judicare montem Esaü: et erit Domino regnum».

comme on sait, une compétence exceptionnelle en matière héraldique et généalogique. Après les renseignements que M. Prinet a eu l'obligeance de me fournir, il n'y a plus de doute possible quant au nom accolé à celui d'Audenarde: c'est bien *Touart*, c'est-à-dire Thouars qu'il faut entendre (et c'est avec raison que M. Bayot l'avait déjà proposé). Mais il y a lieu de rappeler tout d'abord, à propos du commentaire joint à mon édition, quelques faits d'ordre général. *Vicomte* était (non pas un titre nobiliaire, puisqu'il n'existait pas de *titres nobiliaires* au moyen âge), mais un titre féodal. Il y avait en effet d'une part des titres féodaux, comme *duc*, *comte*, et d'autre part des qualités ou qualifications nobiliaires, comme *chevalier*, *damoiseau*. En France, aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, le titre féodal de *vicomte* était usité: vicomtes de Turenne, de Béarn, de Limoges, etc. Les vicomtes étaient des seigneurs parfois très puissants, tout autre chose que des gouverneurs de châteaux.

Or, parmi les vicomtés de France, l'une des plus connues est celle de Thouars (Deux-Sèvres). Les vicomtes de Thouars étaient alliés à la maison de Brabant: Blanche de Brabant, fille de Geoffroy de Brabant, seigneur d'Arschot, et petite-fille du duc Henri III, avait épousé Jean de Thouars, qui devint vicomte de Thouars. Elle est morte le 21 juillet 1306 et n'a jamais été vicomtesse de Thouars, son beau-père lui ayant survécu deux ans.[1]

D'autre part, les familles d'Audenarde et de Thouars se sont trouvées alliées, et de près. Renaud de Thouars, seigneur de Tiffauges, puîné de sa maison, mort avant la fin de 1269, a épousé Aliénor de Soissons, fille du comte Jean II (mort en 1270), et Jean, seigneur d'Audenarde, a épousé Alix de Soissons, sœur de ladite Aliénor.[2] Mais Aliénor de Soissons n'a jamais été *vicomtesse* de Thouars.

Des précieux renseignements fournis par M. Prinet on peut conclure que, quand bien même le poème ne serait pas

[1] Voir Père Anselme, *Histoire généalogique*, II, 793–94, et IV, 194–95.

[2] Voir P. Anselme *op. cit.*, II, 502–3, et IV, 194.

dédié à des personnes précises, le poète a tout au moins désiré rappeler les alliances qui unissaient, dans le troisième quart du XIII[e] siècle, les maisons de Thouars et d'Audenarde.[1]

A. L.

Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch.

I

1. Mhd. *neitûn*.

Benecke-Müller-Zarncke und Lexer buchen das Wort aus Wolframs Willehalm 425,30 *(der wurm hiez neitûn)* und fügen nur die erklärende Bemerkung «Name eines Wurmes» hinzu. Wie die betr. Stelle aber zeigt, handelt es sich nicht um einen Wurm, sondern um einen Drachen, aus dessen Haut die Rüstung des Königs Purrel verfertigt war; in dieser Bedeutung begegnet *wurm* bekanntlich häufig im Mhd., u. a. auch bei Wolfram.

Dieses Wort scheint Wolfram Chrestien de Troyes entnommen zu haben, dem er ja auch manches andere verdankt. In Chrestiens Yvain vv. 5273 und 5513 kommt *netun*, *nuitun*, *nuiton* (hs. G), *luiton* in der Bedeutung 'übermenschliches, boshaftes Wesen, Kobold, Wassermann' vor; das frz. Wort geht auf *Neptunus* zurück, und die Form *nuiton* ist durch Anlehnung an *nuit* 'Nacht' entstanden. Dass Bedeutung und Lautgestalt bei Wolfram nicht genau dem Frz. entsprechen, darf nicht befremden, da er mit dem fremden Lehngut überaus frei schaltet. Ausserdem konnte er das frz. *ui* nicht gut beibehalten, da dieses keine genaue Entsprechung im Mhd. hatte. Wollte er den Diphthong beibehalten, musste er dafür einen anderen, dem Mhd. geläufigen eintreten lassen, wie z. B. *ei* oder *oi*.

---

[1] M. Prinet rappelle, à propos d'un passage de *Guillaume de Dole*, cité par moi, qu'il n'a pas existé (au moins depuis le X[e] siècle) de seigneurs particuliers de Huy: cette ville appartenait aux évêques de Liége.

2. Frühnhd. *vulpiniren.*

Das Wort begegnet bei Grimmelshausen im Simplicissimus (ed. Kögel S. 349) in der Bedeutung 'stehlen, rauben' (*«Als wir nun einsmals, unsrer Gewohnheit nach, bey der Nacht herum schlingelten, den Studenten ihre Måntel hinweg zuvulpiniren, wurden wir überwunden, mein Praeceptor erstochen, — — —»*). Es handelt sich natürlich um eine Ableitung von lat. *vulpes* + *-[n]ieren*, die Klara Hechtenberg entgangen ist (das Wort fehlt sowohl in ihrer Arbeit «Das Fremdwort bei Grimmelshausen» [Heidelberg 1901] als auch in ihrem «Fremdwörterbuch des siebzehnten Jahrhunderts» [Berlin 1904]). Die Bildungsweise und der Zusammenhang, in dem Grimmelshausen *vulpinieren* verwendet, scheinen auf ein Wort der Studentensprache zu deuten.

Nebenbei bemerkt ist wohl auch das bei Lexer I, Sp. 384 aus Seb. Brants Narrenschiff (ed. Zarnke 27,6) belegte *buobelieren* 'in Büberei leben' eine studentische Bildung. Das Wort kommt im Abschnitt *von vnnutzem studieren* vor und ist hier auf das Leben der Studenten bezogen.

3. Nhd. *spicken.*

Das Verb *spicken* 'abgucken' ist schon längst als ein Wort der Schülersprache erkannt. Ob das Wort wirklich (mit Weigand; Kluge nur vermutungsweise) als eine Intensivbildung zu *spähen* anzusehen ist (so bereits Adelung Wb. s. v.) und von *spicken* 'mit Speck bestecken' zu trennen ist, bleibt fraglich.

Auf jeden Fall bedürfen aber die chronologischen Angaben Kluges («zuerst im 18. Jahrh.; z. B. Klein 1792 Prov.-Wb. II 161») und Weigands (1702 bei Kramer) einer Ergänzung. Da sowohl Kluge als Weigand den obd. Ursprung dieses Wortes (bzw. des Wortes in dieser Bedeutung) erkennen, ist es keine Überraschung, bei Grimm, DWb. 10 Sp. 2221 s. v. *Spicker* schon bedeutend frühere Belege aus mehr oder weniger mundartlich gefärbten Quellen zu finden (*deren* [von anderen Büchern] *spicker man jetzt findet — — welche*

der rechten authorn ehrlichen namen wiszentlich verschweigen. Quelle v. 1617 bei Birlinger 408[a]; *wann man die sticker auch spicker nennt, so thut man ihnen so sehr nicht unrecht, dann sie fürwahr von den mahlern das meiste abspicken* bei Abraham a S. Clara etwas f. alle 1,369). Aber auch der aus Hessen gebürtige Grimmelshausen, der später im Badischen lebte, gebraucht unser Wort bereits im Jahre 1671, und zwar in der Vorrede der Ausgabe von 1671 des Simplicissimus. Es heisst hier (ed. Kögel S. 591) *Nachspicker* 'Abgucker' und *nachspicken* in einem Passus, der sich gegen die langfingrigen Nachdrucker seines Romans wendet. — Bei Grimmelshausen begegnet *spicken* auch in der Bedeutung 'flicken, zusammenstücken' (vgl. Grimm, DWb. 10, Sp. 2221).

4. Mhd. *pronieren.*

Im mhd. Wörterbuch begegnen wir einem Verb *pronieren*, das mit J. Grimm (Kl. Schr. I, 360) auf lat. *progignere* zurückgeführt wird. Dieses mhd. Wort ist ein ἅπαξ λεγόμενον und kommt in folgendem Kontext beim Herzog von Anhalt vor (nach Pfaff, Die grosse Heidelberger Liederhs. S. 23):

müest ich bî der wolgetânen
liebiu kint þnieren
und eine ganze naht bî ir dormieren
ahy, ia wer des alzevil!

Die Herleitung aus lat. *progignere* will nicht recht einleuchten. Eine andere Deutung liegt näher. Wenn in der Vorlage der grossen Heidelberger Hs. etwa *pnieren* mit ausgefallenen *u* gestanden hat, sah der Kopist sich zu einer Korrektur genötigt und griff gedankenlos zu derjenigen, das *p* in die Abbreviatur þ (= *pro*) zu verändern. Mag nun die Form der Heidelberger Hs. auf diese oder eine andere Weise entstanden sein, so wird sie, glaube ich, jedenfalls aus ursprünglichem *punieren* entstellt sein.

Auch innere Gründe stützen diese Konjektur. Der Liebesgenuss wird nicht selten in der mhd. Literatur mit Bildern

aus dem Turnier dargestellt. So heisst es z. B. *sie machten einen andern tschust* Hagen Gesammtabenteuer XVIII (Diu heidinne) 1788; *der minne bûhurt* Lohengr. 2360 (vgl. Barth, Liebe und Ehe im afrz. Fablel und in der mhd. Novelle (Palaestra N° 97; 1910 Ss. 136 und 146 ff.). Vgl. noch: *dô wart nâch der minne ger behurtet ûf der minne schilt* Ulrich v. Eschenbach Alex. 736. Ähnliche Bilder kommen, obgleich seltener, auch im Afrz. vor (vgl. Barth S. 139). In derselben Weise konnte ebenso gut auch *punieren* verwendet werden, obgleich mir sonstige Beispiele mit diesem Wort nicht bekannt sind. — Zu dem ganzen spielerischen Ton der betr. Stelle im Gedicht des Herzogs von Anhalt würde der Gebrauch von *punieren* in der Bedeutung 'zeugen' gut passen.

Das Verb *pronieren* hätte somit aus dem mhd. Wörterbuch zu verschwinden.

5. *Chronist.*

Dieses Wort, das im Deutschen Fremdwörterbuch von Schulz-Basler fehlt, belegt Weigand zuerst aus Albertinus Weibl. Lustgarten 35 (München 1605). Obgleich die Wörterbücher (auch die mhd.) es zufälligerweise nicht aus älteren Zeiten kennen, kommt es schon viel früher vor. Der mir momentan zugängliche älteste Beleg stammt aus Ulrich Füetrers Bayerischer Chronik (zwischen 1478—1481 entstanden), wo das Wort in den Formen *coronisist* (ed. Spiller 4,5; 7,14) und *cronisist* (16,8 u. a.) auftritt.

Emil Öhmann.

Le français à Genève.

Sous ce titre, M. Franck L. Schoell publie, dans le numéro du 24 mai 1930 des *Nouvelles littéraires*, un article qui complète utilement le résumé que nous avons donné ici même, XXX, 77, de la thèse de M^lle^ Henriette Roumiguière sur *Le français dans les relations diplomatiques.*

La Genève internationale, écrit M. Schoell, a été créée par application du traité de Versailles, qui prévoyait une Société des

Nations. Celle-ci commença d'exister le 10 janvier 1920 et, par résolution du 30 novembre 1920, l'Assemblée décida que «les discours en français seraient résumés en anglais, et vice versa,» et que «tous les documents... doivent être rédigés à la fois en français et en anglais». Ainsi se trouvait consacré le principe du bilinguisme, qui avait du reste déjà prévalu à la Conférence de la paix. Voici, dix ans après, la situation respective du français et de l'anglais dans les divers organes de la Société.

Au Secrétariat, le français et l'anglais semblent s'équilibrer assez bien. Mais au Conseil, à l'Assemblée, dans les Commissions, la balance penche très nettement en faveur du français. Sur les quatorze représentants des États actuellement membres du Conseil, treize s'expriment en français, contre un en anglais (le représentant de la Grande-Bretagne).

A l'Assemblée des États membres de la Société des Nations, le français bénéficie également d'une grande avance. Il est curieux, à cet égard, d'examiner les discours prononcés lors de la discussion générale par quoi ont commencé les débats des trois dernières années (1927—28—29).

Se sont exprimés en français, et souvent en un français très élégant, les représentants des puissances suivantes: Albanie, Belgique, Bolivie, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Espagne, Estonie, Finlande, France, Grèce, Haïti, Hongrie, Italie, Japon, Lettonie, Lithuanie, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Pérou, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Salvador, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Uruguay (31).

Se sont exprimés en anglais les représentants de l'Australie, de la Grande-Bretagne, de l'Inde, de l'Irlande, de l'Union Sud-Africaine (5).

Se sont exprimés tantôt en français, tantôt en anglais les représentants du Canada, de la Chine, de la Norvège. Quant au représentant de l'Autriche, il s'est exprimé tantôt en français, tantôt en allemand. Le représentant de l'Allemagne s'est exprimé en allemand (son discours étant ensuite traduit, il va sans dire, dans les deux langues officielles). Il convient d'ajouter que, parmi les délégués qui n'ont pas pris la parole lors de la discussion générale des trois dernières assemblées, deux ou trois au plus se seraient exprimés en anglais s'ils avaient prononcé des discours.

Quant aux nombreux comités de la Société, la situation y est à peu près la même. C'est dire qu'en règle générale le français est adopté par les représentants des États européens et latino-américains, l'anglais étant parlé par les délégués de la Grande-

Bretagne et de ses Dominions, ainsi que de l'Irlande Dans le monde de la presse, les préférences sont à peu près les mêmes.

De tout cela il semble résulter, conclut M. Schoell, que l'élite mondiale des milieux diplomatiques, parlementaires, universitaires, juridiques et journalistiques, parmi lesquels se recrutent dans tous les pays «ceux qui vont à Genève», reste acquise à la tradition d'avant-guerre. Certes, l'anglais a pu enregistrer quelques réels progrès dans le monde; il est notamment devenu obligatoire dans les écoles de certains pays où il n'était que facultatif avant la guerre. D'autre part, la pénétration économique des États-Unis dans les deux hémisphères n'est pas sans exercer ses répercussions jusque dans le domaine linguistique. Mais il n'en est pas moins certain que les élites intellectuelles n'ont pas perdu l'habitude du français et que dix ans de pratique du bilinguisme genevois n'ont pas suffi à modifier, ni même à ébranler, les situations acquises. *A. L.*

Le deuxième congrès international de linguistique romane.

Le deuxième congrès de linguistique romane (on se rappelle que le premier a été organisé à Dijon, il y a deux ans, par les soins compétents de M. A. Terracher, recteur de l'Université) a eu lieu en Suisse, du 9 au 11 juin, sous une forme exceptionnellement agréable. Il avait réuni une centaine de participants, parmi lesquels nous nous bornons ici à nommer MM. P. Aebischer (Lausanne), F. Allengry (Besançon), V. Bertoldi (Bonn), G. Bertoni (Rome), R. Bezzola (Zurich), O. Bloch (Paris), D. S. Blondheim (Baltimore), C. de Boer (Leyde), F. Boillot (Bristol), B. P. Bourland (Ohio), M. A. Braunholtz (Cambridge), J. Brüch (Innsbruck), J. Corominas (Barcelone), Dimoff (Nancy), A. Duraffour (Grenoble), A. Eckhardt (Budapest), Ch. Favre (Stans), P. Fouché (Strasbourg), A. François (Genève), E. Gamillscheg (Berlin), L. Gauchat (Zurich), H. Gelzer (Iéna), W. Gerster (Aarau), G. Gougenheim (Clermont-Ferrand), A. Griera (Barcelone), G. Guillaumie (Bordeaux), J. Haust (Liége), R. T. Hill (Connecticut), E. Hoepffner (Strasbourg), J. U. Hubschmied (Zurich), K. Jaberg (Berne), H. Jarnik (Brno), J. Jeanjaquet (Neuchâtel), M. Jonval (Riga), J. Jordan (Jassy), J. Jud (Zurich), O. Keller (Soleure), H. Kjellman (Göteborg), L. de Lavallaz (Sion), K. Michaëlsson (Göteborg), B. Migliorini (Rome), A. Monteverdi (Fribourg en Suisse), E. Muret (Genève), J. Orr

(Manchester), R. v. Planta (Fürstenau), P. Porteau (Dijon), C. Pult (Saint-Gall), M. Regula (Brno), R. L. Graeme Ritchie (Birmingham), P. Rockseth (Oslo), G. Rohlfs (Tübingen), M. Roques (Paris), K. Sandfeld (Copenhague), P. Scheuermeier (Berne), A. Schorta (Zurich), M^lle^ E. Seifert (Berlin), MM. L. Sorrento (Milan), A. Steiger (Zurich), Miss W. Stone (Londres), MM. W. O. Streng (Turku), L. Sütterlin (Fribourg en Brisgau), C. Tagliavini (Budapest), E. Tappolet (Bâle), A. Terracher (Dijon), Chr. Thorn (Stockholm), K. Titz (Brno), E. Ulrix (Gand), R. Vieli (Coire), M. L. Wagner (Rome).

Le congrès s'est ouvert à Sion (Valais), le lundi 9 juin, par quelques paroles de bienvenue prononcées par M. Jaberg au nom du comité d'organisation, et le programme de la première journée comportait tout d'abord trois conférences sur le franco-provençal: «Les données fondamentales des conditions linguistiques du Valais» par M. Tappolet, «Les patois valaisans, caractères généraux et particularités» par M. Jeanjaquet, «L'enquête sur les noms de lieu du Valais» par M. Muret. Après une visite à Valère, château du XIII^e^ siècle qui surplombe la ville de Sion, départ en autocar à Savièse, où un charmant déjeuner champêtre attendait les excursionnistes et où les villageois se mettaient très aimablement à la disposition des linguistes désireux d'inscrire, sur le questionnaire distribué à cet effet, les traits caractéristiques du patois local.

De retour à Sion, les congressistes étaient invités à un banquet suivi d'une soirée dont le programme était exécuté avec beaucoup de verve par des Saviésans.

Le lendemain, mardi, le congrès se déplaça, en chemin de fer, par la ligne pittoresque de la Furka (Gletsch — Val d'Urseren — Oberalp) à Sedrun, en territoire rhéto-roman (Tujetsch, canton des Grisons), où on procéda au relevé du patois local (surselvan). Puis départ pour Disentis (Mustèr), où le dîner fut suivi d'une soirée romanche qui était sans doute le numéro le plus impressionnant de tout le riche programme que les hôtes suisses avaient préparé pour leurs invités.

Le programme du 11 juin comportait une remarquable conférence de M. v. Planta, «Historisch-toponomastisches Landschaftsbild von Graubünden», une causerie de M. Pult, la visite de l'abbaye, de son musée et de sa collection de livres romanches. L'après-midi, à Coire, chef-lieu des Grisons, était réservé à la séance de la Société de linguistique romane et le congrès se termina par un banquet offert par le Conseil d'État du canton et par la ville de Coire, où des discours furent prononcés dans toutes les langues romanes.

Cette sèche énumération serait trop insuffisante pour donner une idée de ce que fut cette excursion de quelques jours dans un cadre magnifique, si je ne mentionnais les démonstrations chaleureuses de la population, les allocutions bienveillantes des autorités et la charmante cordialité, sans aucune fausse note, qui régnait entre les congressistes de tous les pays. Les romanises suisses ont droit à la sincère reconnaissance de leurs collègues étrangers pour la manière parfaite dont ils ont su organiser ce deuxième congrès international de linguistique romane.

A. L.

Besprechungen.

Anton Mailly, *Deutsche Rechtsaltertümer in Sage und Brauchtum.* (N° 19/20 der «Kleinen historischen Monographien» hgb. von **N. Hovorka**). 26 Holzschnitte und Einband von Rose Reinhold. Wien, Reinhold-Verlag, 1929. 251 S. 16^0.

Das Johannes Bolte gewidmete Buch enthält wertvolle Ergänzungen zu den «Deutschen Rechtsaltertümern» von Jakob Grimm (letzte Aufl. Leipzig 1898). In Sagen, seltener in Märchen, finden sich noch zahlreiche Reste alter Rechtsbräuche. Verf. handelt über rechtliche Masse und Symbole, über Grenzmarkung, über die Symbolik der Bekleidung, des Stabes und der Keule, über verschiedene Strafen, über das Aussetzen der Kinder und das Töten der Greise, über Sühne und Gottesurteile usw. In den Belegstellen mit genauer Lokalisierung zeigt Verf. eine reiche Belesenheit. Das Buch ist mit Anmerkungen und einem Sachindex versehen. Wünschenswert wäre ein Ortsverzeichnis. Unter den Literaturangaben vermisse ich das sehr beachtenswerte Buch von *L. Günther,* «Deutsche Rechtsaltertümer in unserer heutigen deutschen Sprache», Leipzig 1903.

Bemerkungen zu Einzelheiten. S. 20: Der Handschuh als Symbol für die Herausforderung zum Kampf ist nicht spezifisch deutsch, sondern auch allgemein romanisch. Vgl. franz. *jeter le gant,* ital. *gettare il guanto,* span. *arrojar el guante.* Ebenso engl.: *to throw down the glove.* — S. 23: Zum Symbol des Handschuhs für die ganze Persönlichkeit sind zu stellen die franz. Redensarten *perdre ses gants* (von Jungfrauen, die zu Falle kommen), sowie *avoir les gants d'une jeune fille* (ein Mädchen erobern). — S. 53: Die Verwendung des Messers gegen Hexen ist zu-

rückzuführen auf die dämonenbrechende Kraft des Eisens. — S. 66: Dass die wohl über die ganze Erde als Kinderstrafe verbreitete Ohrfeige deutschen (rechtsaltertümlichen) Ursprungs sein soll, ist schwer glaublich. — S. 90: Zum Hut als Zeichen der Obergewalt vgl. franz. *gros bonnet* als Bezeichnung einer einflussreichen Persönlichkeit, daraus ergibt sich logischerweise das Hutabnehmen als Zeichen der Demut. — S. 99: Zum Stab als Sinnbild der Befehlsgewalt vgl. die franz. Redensart *tourner au bâton*, jemand. unterworfen sein.[1] — S. 100: Zum weissen Stab als Symbol der Unterwürfigkeit vgl. franz. *être réduit au bâton blanc*, an den Bettelstab gebracht sein. (*W. Gottschalk*, Die sprichwörtl. Redensarten der franz. Sprache I, 278 f.). — S. 113: Das Motiv von der List des Vaters, der bei seinen Lebzeiten sein Hab und Gut den Kindern vermacht hat, von diesen schlecht behandelt wird und nun, um eine bessere Behandlung zu erzielen, den Besitz eines Schatzes vortäuscht, ist von *Rudolf Hawel* in seiner Komödie «Der reiche Ähnel» behandelt worden. — S. 117: Sehr gut wird das alte Sagenmotiv von dem an einem Faden über dem Kopf des Menschen hängenden Mühlstein mit dem antiken Damoklesschwert verglichen. — S. 148: Wohl mit Recht wird das in Österreich als «Leopolten» bezeichnete Fangspiel der Kinder auf den Herzog Leopold den Glorreichen zurückgeführt, der dem Asylrecht der Kirche grosse Begünstigungen gewährte. (Der Spielende, der einen «neutralen» Ort oder Gegenstand erreicht hat, darf nicht gefangen werden.) — S. 176: Zum Sagenmotiv des wandelnden Waldes (= feindliche Scharen mit grünen Büschen in den Händen) vgl. die Hexenprophezeiung in *Shakespeares* Macbeth, dieser werde sicher sein, bis der Birnamwald Dunsians Hügel zum Sturm erklimme. — S. 205: Die drei schenkenden Frauen in den Schenkungssagen werden mit Recht auf die drei Schicksalsschwestern zurückgeführt, die bei den meisten indogermanischen Völkern das Menschenschicksal lenken.

Aufgefallen sind mir einige Verstösse gegen die deutsche Sprache. Warum hat der deutsche Verleger den vermutlich nicht deutschen Autor, dessen Sprachbeherrschung immerhin zu bewundern ist, nicht auf seine Irrtümer aufmerksam demacht? Einige Beispiele. S. 20 Z. 11 v. oben: Der «goldene Hammerfall» erinnert an den «roten Weintrinker». — S. 64, Z. 4 v. unten: «den» für «der» ist wohl Druckfehler. — S. 65, Z. 8 v. unten: Das Relativpronomen ist viel zu weit von seinem Beziehungs-

[1] Wie ist aber *rompre le bâton de son logis*, seine Angelegenheiten ganz und gar verderben, zu erklären?

wort entfernt. — S. 72, Z. 13 f. v. unten: Folgender Satz ist ganz undeutsch: Der Papst gab der Glocke den Segen, dass jedem, der sie läutet, dessen Wunsch gehe in Erfüllung. — S. 81, Z. 5 v. oben: Anstatt «und daher ihr Alter...» muss es heissen «und deren Alter daher...» — S. 82, Z. 11 v. unten: Falsche Verknüpfung mit «und», ebenso S. 125, Z. 11 v. unten. — S. 82, Z. 1 f. v. unten: nicht «teils — aber auch» sondern «teils — teils.» — S. 108, Z. 11 v. unten: nicht «gebärt», sondern «gebiert». — S. 109, Z. 9 v. oben: anstatt «andere» muss es heissen «zum Teil». — S. 123, Z. 1 v. oben: «Apsis» ist weiblich. — S. 191, Z. 9 v. oben: «gegen» verlangt den vierten Fall. — S. 199, Z. 5 v. oben: anstatt «bezeihte» «zieh». — S. 216, Z. 2 v. oben: anstatt «diese» «dieses». — S. 220, Z. 6 v. unten: statt «sich erhellt» «erhellt» (so auch an anderen Stellen).

Rezensent hofft die gewiss bald zu erwartende Neuauflage von diesen Fehlern gesäubert zu sehen. Die Ausstattung des Bändchens ist in jeder Hinsicht zu loben. Die netten, schalkhaften Holzschnitte nehmen dem Buch den Eindruck allzu würdevoller Gelehrsamkeit und werden auch den Laien ermutigen, es in die Hand zu nehmen.

Klagenfurt. *R. Riegler.*

Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrter herausgegeben von **Paul Merker** und **Wolfgang Stammler.** Zweiter Band «Jambus-Quatrain». 754 S. Dritter Band «Rahmenerzählung-Zyklische Dichtung». 525 S. Berlin 1928—29. Walter de Gruyter & Co. Rmk. 30.— und 26.40.

Dieses umfangreiche, ausgezeichnete Werk, dessen ersten Band wir in Heft $^3/_4$ 1926 anzeigten, liegt nunmehr mit dem zweiten und dritten Bande abgeschlossen vor. Ein vierter Band soll noch Nachträge und Register bringen. Die beiden Schlussbände halten in vollem Masse, was der erste Band versprochen: die Auswahl ist vorzüglich getroffen, wenn man auch hier und da einiges vergebens sucht. Man hätte z. B. gern einen Artikel über Verismus gesehen, zumal davon an anderen Stellen die Rede ist (z. B. in dem guten Artikel «Realismus, poetischer» III. 4). Merkwürdigerweise fehlen auch «Impressionismus» und «Symbolismus», obgleich «Expressionismus» und «Naturalismus» vorhanden sind. Als überflüssig dürfte kein Artikel bezeichnet werden, wenn man sich auch darüber verwundert, warum einem solchen speziellen Gegenstand wie «Luxemburger Mundartdichtung» mehr als zwölf Spalten gewidmet werden. Bedauerlich ist es, dass

P. Habermann auch in den beiden letzten Bänden in seinen Artikeln zur Metrik sich auf theoretische Definitionen beschränkt und — mit Ausnahme des Artikels «Reim» — nicht ein einziges konkretes Beispiel gibt («Monopodische Verse», «Morolstrophe», «Oktonar», «Katalexe»). Im übrigen lassen die einzelnen Artikel des Werkes an Klarheit, Präzision und Kürze (bei aller Ausführlichkeit!) nichts zu wünschen übrig. Aufklärend sind Artikel wie «Motiv», «Novelle», «Parodie», «Poetik» (24 S.!), von dankenswerter Ausführlichkeit «Romanische Literatur» (34 S.), «Schweizerische Dichtung» (19 S.), Verlagsbuchhandel (22 S.), sehr willkommen der Artikel «Schallanalyse» von E. Sievers und die Definitionen von «Komposition» und «Konzeption». Mit Neugier nimmt man Kenntnis von Artikeln wie «Tischzuchten» und «Winileod» oder von solchen Kuriositäten wie «Podagraliteratur» und «Makkaronische Dichtung». Von den Artikeln, die durch ihren Inhalt und ihre Fassung besonderes Interesse erregen, auch nur einen Bruchteil aufzuzählen, verbietet der Raum (ich nenne nur beispielshalber «Moralische Wochenschriften», «Öffentliche Meinung», «Pessimistische Dichtung», «Journalismus», «Literarische Kritik», «Literarischer Geschmack» u. ä.). An einer Stelle mussten wir einen Sprachfehler feststellen; III. 35 lesen wir: «... so sind sie (die Reime) besonders zur Entscheidung von Echtheitsfragen herangezogen». Wenn «herangezogen» nicht Adjektiv, sondern Verb ist (wie in diesem Fall), so darf das Hilfsverb werden nicht weggelassen werden, oder aber muss statt des Perfektes das Präsens stehen: Nicht: «so sind sie», sondern: «So werden sie».

Alles in allem: ein nützliches und brauchbares Werk, das in keiner Seminarbibliothek und in der Handbücherei keines Literaturbeflissenen fehlen dürfte. *Iohannes Öhquist.*

Mary-Enole Gilbert, *Das Gespräch in Fontanes Gesellschaftsromanen* (Palaestra 147). Leipzig, Mayer & Müller. 1930. 188 S. Rmk. 18.—.

Die Dialoge und Unterhaltungen in Fontanes Romanen gehören ohne Zweifel zu den dankbaren Themen ästhetisch-technischer Spezialuntersuchung. Fontane repräsentiert in der deutschen Literatur die Epoche des durch Vernunft, Geschmack und Lebenserfahrung temperierten Realismus. Gegen nichts hat er eine so grosse Abneigung wie gegen Überschwenglichkeit, Übertreibung und Romantik. Aber er dichtet auch nicht bloss, um Figuren und Schicksale zu gestalten, sondern auch um eigene Urteile über Menschen und Leben zu formulieren. Und da er, seinem realistisch veranlagten Dichternaturell gemäss, dieses Urteil

nicht in Berichte fassen will, ergibt sich als naturgemässe Form hierfür der Dialog und die Gespräche, die er den erfundenen Gestalten seiner Romane in den Mund legt. Wie aber diese Gespräche nicht bloss Gefässe für subjektive Ansichten des Verfassers sind, sondern in erster Linie dichterische Mittel der Charakterisierung seiner Gestalten, zeigt *Mary-Enole Gilbert* in obiger detaillierten und erschöpfenden Studie. Die Romandichter, die Fontane vor allem als Muster studiert hat, sind Dickens, Zola und Turgenjew. Diese Zusammenstellung zeigt, dass von einer Beeinflussung bei Fontane nicht gut gesprochen werden kann. Die Frage, wie soll man die Menschen sprechen lassen, war für Fontane ein Kernproblem. Je weiter er in seiner Romandichtung fortschritt (die ja erst in seinem Alter einsetzte), um so genauer und tiefer befasst er sich mit der Lösung dieser Frage. Die Untersuchung M. E. Gilberts beschäftigt sich mit der Rolle, welche die Gespräche in der Produktion Fontanes spielen, und der Bedeutung, die sie für den Romanaufbau haben, und wie sie dem epischen Kunstwerk eingeordnet werden. Sie wendet sich darauf dem Inhalt der einzelnen Gespräche zu und untersucht, wie weit sie dazu dienen, die Handlung weiterzuführen oder die einzelnen Personen zu charakterisieren. Sie zeigt, wie Fontane aus einer anfänglich berichtenden Form rasch zu einer dramatisch-realistischen Dialogform übergeht und wie diese letztere immer mehr in seinen Romanen vorherrschend wird. Die starke Wirklichkeitsfärbung der mittleren Romane wandelt sich dann in den letzten Alterswerken zu dem entzückenden Causerieton, der für ihn ganz besonders charakteristisch ist. Für jeden, der sich mit Fontane literarhistorisch oder ästhetisch beschäftigt, ist M. E. Gilberts fleissige und zuverlässige Studie unentbehrlich. *Johannes Öhquist.*

Alois Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch.* Dritte neubearbeitete Auflage von **J. B. Hofmann** (Indogermanische Bibliothek, herausgegeben von *H. Hirt* u. *W. Streitberg* †. Erste Abteilung: Sammlung indogermanischer Lehr- und Handbücher. Zweite Reihe: Wörterbücher, 1). Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1930. 1. Lieferung (A—AVE). 80 S. 8:o. Preis: RM. 1.50.

«Le remarquable dictionnaire de M. Walde est devenu un outil indispensable par la masse des informations qu'il contient et par l'indépendance du jugement, par le sens de la mesure, par la justesse d'esprit dont fait preuve son auteur», écrivait, dès la deuxième édition, M. A. Meillet dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.* Cette troisième édition, destinée à paraître

en quinze livraisons de cinq feuilles chacune, a bénéficié des soins compétents de M. J. B. Hofmann, bien connu par sa collaboration au *Thesaurus linguae latinae.* Parmi les améliorations apportées à cette nouvelle édition, signalons particulièrement la mention des survivances romanes, ainsi que la prise en considération des mots d'emprunt et des progrès réalisés dans les études étrusques.

A. L.

W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch.* 3. neubearbeitete Auflage (Sammlung Romanischer Elementar- und Handbücher, herausgegeben von *W. Meyer-Lübke.* III. Reihe: Wörterbücher, 3). Lieferung 1 (A—AVEDONE). Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1930. 64 S. 8:o. Preis: RM. 2.50.

Les nombreux comptes rendus détaillés suscités par la première édition de cet important ouvrage témoignent de la louable activité qui règne dans le domaine des études étymologiques et lexicographiques. La collaboration des spécialistes des diverses langues romanes et l'apport personnel de l'auteur expliquent le développement matériel du volume qui se manifeste dès cette première livraison: en effet, les 216 articles qui remplissent les 64 pages du fascicule n'en demandaient que 53 dans la première édition (la seconde n'est, si je ne m'abuse, qu'une simple réimpression). Le tout est calculé à paraître en vingt livraisons. L'ancienne numérotation des articles est maintenue, ce qui facilitera les renvois, les articles nouveaux sont désignés par des lettres (33 *a*, etc.). J'ai remarqué que presque tous les articles sont rédigés à nouveau. La brièveté est de rigueur dans ces sortes de répertoires. Mais le style elliptique de M. Meyer-Lübke (qui lui est habituel) rend parfois obscure sa pensée. Que veut dire, p. ex., à propos de ABOCULIS (aveugle): «Die sich auf die Glosse albios oculos: *staraplinter* des Kasseler Glossars stützende Herleitung aus albus oculus wird durch *unam viduam aboculis,* etc., widerlegt, *da ein* *aboculus oder *aboculis *flektiert wäre* ...»?

A. L.

Ernst G. Wahlgren, *Un problème de phonétique romane. Le développement d > r* (Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, 26:4). Uppsala, Almqvist & Wiksell — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1930 255 p. gr. in-8°. Prix: 8 cour.

Le passage de *d* à *r* en français dans des mots du type *mire* (< medicum), *envire* (< invidia) et *grammaire* (< gram-

matica) a été dernièrement examiné par M. Karl Michaëlsson dans un article publié dans *Studier i Modern Språkvetenskap*, t. IX (Upsal, 1924), pp. 259 – 298, et le même auteur a aussi effleuré cette question dans son mémoire *Egidius > Gilles, Étude d'onomastique* (dans *Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising*, Göteborg-Paris, 1925, pp. 336—358). Dans ces deux publications, M. Michaëlsson est arrivé à la conclusion que l'*r*, dans certains mots de provenance savante, est le développement phonétique du groupe *-di-* (à travers un *d* palatalisé), et j'ai cru pouvoir approuver cette conclusion (v. *Neuph. Mitt.*, 1925, p. 203). Or, M. Wahlgren, dans l'ouvrage en question, ne partage pas l'opinion de M. Michaëlsson.

Avant d'aborder la question du développement *d* > *r* en français, M. Wahlgren passe en revue les cas analogues dans les langues nordiques, en anglais, en allemand, en latin et dans les autres langues romanes (italien, portugais, espagnol, provençal). A part quelques cas assurés du passage de *d* (ou *ð*) intervocalique à *r*, p. ex. dans les patois suédois de Kalix, certains patois danois du Jutland, certains patois anglais et bas-allemands, quelques patois de l'Italie méridionale, l'espagnol parlé dans le Nouveau-Mexique (en tant qu'il s'agit de mots empruntés de l'anglais: *evrebore* < angl. *everybody*) et, enfin, en provençal, où, par l'effet connu du rhotacisme, un *z*, venant de *d*, devient *r* (*Balaruc* < **Balazuc* < Baladunum, le plus ancien exemple, de l'année 961), M. Wahlgren explique les cas isolés où *r* correspond à un *d* primitif comme des résultats d'une assimilation, d'une dissimilation ou d'une analogie quelconques, et je crois que M. Wahlgren, au moins dans la plupart des cas, a raison. C'est de cette même argumentation que se sert M. Wahlgren pour débarrasser le français du prétendu développement «phonétique» selon lequel le groupe latin *-di-*, après avoir d'abord abouti régulièrement à *yod* (gaudia > *joie*), aurait, à une époque postérieure, donné comme résultat un *r*. A l'encontre de M. Michaëlsson, M. Wahlgren déclare, et probablement avec raison, que les quelques cas où, en français moderne, un *r* semble provenir normalement d'un *d* intervocalique, sont à expliquer autrement. Mais ce n'est pas là la question en litige. Il s'agit de donner l'histoire phonétique des douze mots où, selon M. Michaëlsson, l'*r(i)* correspond à un *di* bas-latin (*Alyre, artimaire (artumaire), dalmaire, envir(i)e, estu(i)re, firie, Gire, grammaire, mir(i)e, navir(i)e, omecire, remire*). Je fais suivre ici les explications de M. Wahlgren.

Il commence par les deux mots *(à) estuire* et *navirie*, où, selon lui, il n'y a jamais eu de *d*.

L'expression *a estuire*, qui a été relevée une seule fois dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris (v. 3463 de l'édition de Langlois) et où l'on a cru retrouver studium avec le sens de «dessein», est une faute de copiste pour *a estruire* ('pour instruire en fine amour'). Le lat. studium a donné *estuide, estude*. Quant à la locution *a esture*, qui se rencontre plusieurs fois dans Christine de Pisan à la rime en *-ure* avec le sens de 'tout à coup, avec vitesse, avec empressement, exprès', M. Wahlgren n'y voit pas non plus le lat. studium, mais la regarde avec raison comme une contraction déformée de *a ceste heure* (rime «gasconne» ou «normande»). Montaigne a la forme *asture*.

Le mot *navire*, dont, selon M. Michaëlsson, l'étymon serait un *navidium, forme du bas-latin, refaite par «hyperurbanisme» sur les formes romanes (fr., prov. *navei*, esp., port. *navio*) qui remontent à navigium, vient de *navilium > *navilie* > *navirie*. Un «hyperurbanisme» *navidium aurait donné en italien **navezzo* (cf. medium > *mezzo*), dont on n'a pas de trace. La forme *navilium, fréquent en bas latin d'après G. Paris (*Rom.*, VI, 132), est faite sur l'adjectif *navīlis pour navalis.

Les mots *envirie* (invidia), *firie* (*fidicum pour ficatum) et *omecire* (homicidium), provenant de *envidie*, **fidie* et **homicidie*, ont subi l'analogie des mots savants en *-irie (-ire)*: *martirie, empirie, baptistirie, sirie* (syrium), *avoutire*, etc.

Le même raisonnement s'applique aux mots *mire* (medicum) et *remire* (remedium), venant de **midie* et **remidie* sous l'influence analogique de mots comme *sire*. Les formes *miege* et *remedie* représentent la couche la plus ancienne des emprunts au latin, et *meide, miede, mide* (d'où *meire, miere*), *remeide, remede, remide* (d'où *remiere*) d'un côté, *mie, meie, mee, remie, remeie, remee* de l'autre, sont des variantes dialectales.

Les mots *grammaire* (grammatica et grammaticus), *artimaire* (arte magica), *dalmaire* (dalmatica), en provenant des formes **gramadie, artimage, *dalmadie*, s'expliquent par l'influence analogique de la désinence savante *-arie, -aire* (< -aria). Si, à l'encontre de l'opinion de M. Wahlgren, on admet, avec G. Paris (*Rom.*, VI, 132), pour *artimaire* l'étymologie arte mathematica, devenue par haplologie arte *matica, la forme intermédiaire du mot aurait été **artimadie*. La forme *dalmaie* s'explique comme un développement collatéral de **dalmadie*, pareil à celui qui a donné *envie* (< invidia), *foie, fie* (< *fiticum ou *fidicum), *meie, mie* (< medicum).

Le nom propre *Alyre* remonte à Illidium (Illidius fut évêque des Arvernes au IV^e^ siècle). M. Wahlgren repousse ici

aussi l'idée d'un développement *-di̯-* > *r*. Pour lui, il y a là un effet de rhotacisme (*Illide* > **Illize* > **Illire* > *Alyre*), combiné avec l'influence analogique du nom de saint *Hilaire* (Hilarium).

Gilles, enfin, remonte à Egidius à travers **Gidie, Gilie. Gire*, forme postérieure, est une déformation de *Gille(s)*.

La conclusion finale de M. Wahlgren est donc qu'il n'y a pas un seul cas probable du développement phonétique *di̯* > *r* dans les douze mots en question.

Je dois d'abord avouer que M. Wahlgren me semble évidemment avoir raison quant à *estuire* et *navir(i)e*; l'explication de *Gire* me laisse indécis. Mais pour les autres mots, j'ai quelque difficulté à accepter l'idée d'une influence analogique purement phonétique de la part des désinences *-ir(i)e* et *-aire*. Pensons avant tout au subst. *mire*! Est-ce que vraiment *sire* (le seul substantif en *-ire* désignant une personne que cite M. Wahlgren) a pu jouer le rôle prépondérant que lui attribue M. Wahlgren? J'en doute fort. N'est-il pas beaucoup plus compréhensible qu'à une certaine époque et dans certains milieux le groupe savant *-di̯-* (où le *d* a été plus ou moins palatalisé) ait pu être rendu par *-ri̯-*, simplifié plus tard en *-r'-*, *-r-*? Les formes *remede, estude*, etc. s'expliquent comme appartenant à d'autres milieux ou à d'autres époques. Je suis donc encore porté à donner raison à M. Michaëlsson, du moins pour ce qui concerne les mots *envirie, firie, omecire, mire, remire, grammaire, artimaire, dalmaire* et *Alyre*; ce qui n'empêche pas que j'apprécie beaucoup l'ouvrage si bien documenté et si intéressant de M. Wahlgren.

A. Wallensköld.

Le Poème Moral, traité de vie chrétienne, écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Édition complète par **Alphonse Bayot**, professeur à l'Université de Louvain (= Acad. Roy. de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Textes anciens. Tome I). Bruxelles, 1929. CCII + 303 pages gr. in-8°.

La nouvelle série de publications, comprenant des textes anciens, qu'a commencée l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique, débute d'une façon heureuse par une nouvelle édition complète du célèbre *Poème moral* (nom donné jadis à cette œuvre religieuse par Paul Meyer), bien connu par l'édition très méritoire, mais malheureusement incomplète de Wilhelm Cloetta (1886). Pour cette nouvelle édition, M. Bayot, qui a utilisé tous les manuscrits aujourd'hui connus (au nombre de douze), a pris pour base (comme Cloetta) le ms. d'Oxford, Bodl. Can. misc. 74 (*A*), et, pour la fin du *Poème moral* (vers

2321—3796), que Cloetta ne connaissait pas, le ms. Louvain, Bibl. de l'Univ., G 53, acquis, en 1921, «aux frais du gouvernement allemand, par les soins de la Commission mixte chargée, en vertu de l'art. 247 du Traité de Versailles, de refaire les collections de la Bibliothèque universitaire de Louvain, incendiée le 25 août 1914» (p. XXI). L'éditeur a, autant que possible, conservé les leçons graphiquement incorrectes de ces mss., même à la rime; voir p. ex. à la strophe 761 les mots à la rime *vertus* (cas-rég. sing.), *vencus* (cas-suj. masc. plur.), *rendus* (cas-suj. masc. plur.) et *Jhesu* (cas-rég.), où la rime est en *-u*. Je crois qu'en principe l'éditeur a eu raison, car des corrections analogues dans l'intérieur des vers auraient amené une *varia lectio* par trop encombrée.

Dans son *Introduction*, qui est fort soignée, M. Bayot traite successivement du titre et de l'objet du poème (chap. I), des manuscrits (ch. II), des éditions (ch. III), du classement des mss. et du choix des mss. de base (ch. IV), de la versification (ch. V), de la langue de l'auteur et des mss. de base (ch. VI), de la date et du pays d'origine du poème (ch. VII), des sources (ch. VIII), de la personnalité de l'auteur inconnu (ch. IX) et, pour finir, du plan de l'édition (ch. X). Après le texte, il y a un *Index des noms propres* et un *Glossaire* très détaillé, presque complet. Le tout fait une impression des plus favorables.

L'étude de la langue du poème amène M. Bayot à placer, comme l'éditeur précédent, la composition de cette œuvre «dans la région wallonne, vers la fin du XII[e] siècle» (p. CII). En parlant des allusions littéraires qui se rencontrent dans le *Poème moral*, M. Bayot (pp. CXXIII—CXXVII) émet l'intéressante hypothèse selon laquelle, dans les vers 18—20 de la *Venjance nostre Seigneur* (voir *Zeitschr. für rom. Phil.*, t. XXIV, p. 170):

> Baron, ceste chançon n'est mie de folie,
> D'Alquier ne de Landri ne de ...
> Dont il se guerroierent et porterent envie,

le passage qui manque (mss. *(ni a mot de) mencoigne, la folie, controuuerie, faussenerie, lancesserie, la fesserie, lor festerie, d'autre fastrasie)* aurait contenu les mots *la paisterie* (ou *pesterie*) 'droit de pâture', et expliquerait ainsi le vers 3133 du *Poème moral*

> Quant asseis at chanteit des pastour[s] et d'Ogier.

Il y aurait là une allusion à la chanson perdue d'Auchier et de Landri, souvent mentionnée dans la littérature du XIII[e] siècle, dans laquelle la guerre entre les deux héros serait due à une

«question de pâturage», ce qui aurait donné au récit, «sous des airs de roman chevaleresque, un caractère de haute fantaisie» (p. CXXVII).

Certaines coutumes religieuses, mentionnées dans le *Poème moral* (processions des croix banales, célébration des vigiles, la confession libre), ainsi que le terme judiciaire *metre jus le festu*, seraient, selon l'éditeur, de nature à localiser le poème dans le pays wallon.

Comme sources du *Poème moral* M. Bayot signale les œuvres de saint Grégoire le Grand, la *Bible*, les *Vitae patrum*, les Pères de l'Église, les ouvrages traitant de la pénitence, les hagiographes, Horace et les descriptions de l'enfer. Quant à l'auteur du poème lui-même, il n'a pas dû être un moine, mais en tout cas un ecclésiastique.

Je termine ce compte rendu sommaire de l'excellente édition de M. Bayot par quelques petites remarques de détail.

P. LXV. En parlant de la rime *rement* (remanet): *-ent*, M. Bayot se demande si les diphtongues *ai* et *ei* devant nasale se seraient déjà réduites à *e*. Il faudrait plutôt dire: «les diphtongues nasales» et «*e* nasal.»

P. LXIX. En parlant du *t* final du texte, M. Bayot aurait pu faire observer que non seulement le *t* isolé, disparu maintenant de l'orthographe, mais aussi le *t* appuyé, actuellement conservé *(respit, dit)*, semble amuï dans notre poème.

P. 107, v. 1330: Il me semble qu'à cet endroit la correction de *desirent* en *desire* aurait été à sa place pour éviter tout de suite un malentendu possible.

P. 164, v. 2214: Lire *puet* au lieu de *püet*.

P. 283, s.v. *lait*. L'infinitif *laier* est très douteux, puisqu'on ne trouve jamais des formes du type **laie* (prés.) ou **laierai*. Pour ma part, je crois avec M. Thomas *(Essais de phil. fr.*, p. 322 ss.) à un **laiir* perdu, venant peut-être du germ. lagjan, all. mod. *legen*.

Dans le *Glossaire* j'aurais voulu trouver les mots *burront* (fut. de *bruïr*) 3603, *denoeir* (ms. *denoueer* = découvrir?) 1946 et *pureture* ('pourriture') 1750. *A. Wallensköld.*

Antoine Thomas, membre de l'Institut, *Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France.* Étude critique suivie de deux de ses opuscules et de documents inédits sur Jean Majoris, précepteur de Louis XI. Paris, Librairie E. Droz, 1930. 85 p. 8:o. Prix: broché 20 fr.

Sur la foi d'une rubrique figurant en tête de la lettre pédagogique adressée par le célèbre chancelier de Paris au précepteur d'un dauphin, on a cru que le destinataire de la lettre

était Jean Majoris, précepteur du futur Louis XI. Une étude attentive du texte même a permis à M. Thomas de constater que la rubrique en question, ainsi que la date de 1429 inscrite à la fin de la lettre sont entièrement erronées. M. Thomas a réussi à prouver que celle-ci a en réalité été adressée, entre 1408 et 1410, à Jean d'Arsonval, précepteur de Louis, fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, né en 1397, dauphin depuis 1401, et mort en 1415. M. Thomas publie le texte critique de la lettre, sur la base de l'unique manuscrit conservé (B. N. lat. 1573 A) et des anciennes éditions, et la fait suivre de celui des *Instructiones* du même auteur adressées à un précepteur, non identifié, du dauphin Charles, le futur roi Charles VI, vers 1417, et non pas, comme le prétend la rubrique erronée du manuscrit 940 de la Mazarine, à Jean Majoris, *instructor* du dauphin Louis, fils de Charles VII. Le reste du volume est occupé par une suite de notes et de documents inédits sur Jean Majoris, précepteur de Louis XI. Un appendice enfin donne la supplique que le dauphin Louis adressa, en 1432, au pape Eugène IV en faveur de Jean Majoris. Mais il faut ajouter qu'il ne l'avait probablement pas écrite lui-même, car il n'était, à l'époque, âgé que de huit ans et demi. *A. Långfors.*

Alfred Barbeau et **Émile Rodhe,** *Dictionnaire phonétique de la langue française — Franskt uttalslexikon.* Stockholm, P. A. Norstedt & Söner 1930. XII + 341 p. in-16. Prix: rel. cour. 8.90.

L'idée d'un dictionnaire phonétique est de permettre aux étrangers (et pourquoi pas aussi, dans certains cas, aux Français eux-mêmes?) de se renseigner commodément sur la bonne prononciation de tel ou tel mot. C'est pourquoi un tel dictionnaire doit donner en premier lieu la forme orthographique du mot et en second lieu sa transcription phonétique. C'est aussi la méthode suivie par MM. Barbeau et Rodhe, tandis que le *Dictionnaire phonétique de la langue française,* publié en 1897 (2e éd. 1915) par MM. H. Michaelis et Paul Passy, avait placé en premier lieu la transcription phonétique. Un autre avantage du nouveau dictionnaire est qu'il nous renseigne sur un très grand nombre de noms de personnes et de lieux, dont la prononciation reçue est souvent difficile à connaître. Jusqu'à présent c'est avant tout à l'excellent dictionnaire français-allemand de Sachs-Villatte qu'il a fallu s'adresser pour la prononciation (souvent variable) des noms propres.

La prononciation donnée est naturellement celle des milieux cultivés de Paris, et l'éditeur principal, M. Rodhe, professeur agrégé

à l'Université de Gothembourg, dont on connaît les études appréciées sur le français de nos jours, a pu profiter des bons conseils de M. Barbeau, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Caen, mais Parisien de naissance. Il y a donc tout lieu de croire à la justesse de la prononciation indiquée. Celle-ci est représentée par les caractères connus de l'Association Phonétique Internationale, mais sans signes diacritiques, les éditeurs ayant, avec raison, jugé inutile de surcharger leur dictionnaire de ces signes, qui marquent «certaines nuances qui intéressent le phonéticien, mais sont de peu d'importance pour la simple pratique de la langue» (p. X).

A la fin du livre se lisent quelques textes en notation phonétique: le début du *Gendre de Monsieur Poirier,* quelques passages de l'*Évangile selon saint Luc* (en latin et en grec), de Salluste, d'Ovide, d'Horace et d'Homère. Les notations phonétiques des textes latins et grecs sont particulièrement utiles pour notre connaissance de la façon dont les Français prononcent les langues classiques.

Le *Dictionnaire phonétique* de MM. Barbeau et Rodhe n'est pas, cela va sans dire, absolument complet. Ils ont avec intention négligé certains mots dont la prononciation est claire. J'ai annoté, entre autres, l'absence des mots *aigu* (mais il y a *suraigu*), *Celsius, Claretie, Dunkerque, Gothembourg*).

Les erreurs dans une transcription phonétique sont, malgré tous les soins apportés à la correction des épreuves, presque inévitables. Aux fautes typographiques corrigées, je peux ajouter celles qui concernent les mots *bâilleuse, dépraver, effondrilles, efforcer, fourrager, innover* (la 1ère pers. du présent?), *Laisnez* (?), *lofer, lover* (la 1ère pers. du présent?), *meux* (au lieu de *meus*), *omble, Palgrave* (au lieu de *Palsgrave*?), *pélasgien, Perronet* (?), *Provenchères-sur-Fave* (le dernier mot avec un a long?), *ronflement, Saint-Sulpice-les-Feuilles* (le dernier mot avec un *eu* ouvert?), *saper, Soloviev* (avec un *e* ouvert), *théâtrophone, Thierry* et *transsuder.* Il est intéressant de voir que les éditeurs n'admettent pas, même comme alternatives, les désinences *-asme* et *-isme* avec la prononciation [z], qu'on entend constamment aujourd'hui. Aussi la prononciation *Bergson* avec voyelle nasale est exclue. Le féminin des adjectifs (substantifs) est indiqué quand il diffère du masculin; il manque cependant quelquefois: voir *Niçois, pharisien,* etc. Disons, pour finir, qu'à la page XII le mot *expédient* n'est pas bien choisi, puisqu'il peut aussi représenter le verbe *expédier.*

Je souhaite beaucoup d'éditions à ce petit *Dictionnaire phonétique* de tout point recommandable. *A. Wallensköld.*

Carl Appel, *Provenzalische Chrestomathie,* mit Abriss der Formenlehre und Glossar. Sechste, verbesserte Auflage. Leipzig, O. R. Reisland, 1930. XLI + 344 S. 8:o. Preis: broschiert RM. 14.40, geb. RM. 17.—.

Cette excellente *Chrestomathie*, devenue classique, n'a pas subi de modification de fond dans sa sixième édition. Mais il va de soi que M. A. l'a sensiblement améliorée et que, notamment, il a mis à profit les nombreuses éditions de textes parues depuis 1920, date de l'édition précédente, sans toutefois s'astreindre à en adopter toutes les leçons: bien au contraire, il a procédé avec une critique sévère qui plus d'une fois a abouti à la préférence donnée aux leçons adoptées par lui contre celles des éditions plus récentes. *A. L.*

Henri Hauvette, *La France et la Provence dans l'œuvre de Dante* (Bibliothèque des Cours et des Conférences). Paris, Boivin et & C^ie^, 1929. VI+175 p. in-16 jésus. Prix: broché 12 fr.

Les questions qui se posent à propos de la France et de la Provence dans l'œuvre de Dante, et dont traite l'éminent professeur de Paris dans ce livre clair et élégant, sont essentiellement les quatre suivantes.

La connaissance de la France dont témoigne l'œuvre du grand Florentin est-elle due à la présence de Dante en France ou doit-elle s'expliquer autrement? La tradition veut que Dante, chassé de Florence en 1301, ait étudié pendant son exil à l'Université de Paris, tradition fort ancienne et respectable, puisqu'elle remonte au Florentin Giovanni Villani, mort en 1348, mais l'indication est donnée par celui-ci dans des termes qui permettent le doute. M. Hauvette, sans vouloir la rejeter absolument, la réduit à son exacte valeur et estime que ce que Dante a su de la France et de la Provence, il l'a puisé surtout à des sources italiennes, tout au moins à des sources accessibles en Italie.

Pour quelles raisons Dante a-t-il exprimé, à l'égard de la France, des princes français et de leur politique, une animosité qui lui a inspiré les invectives les plus violentes? Contre certains princes français, il a eu des griefs personnels (comme lors de l'intervention de Charles de Valois dans les affaires de Florence). La politique mondiale, il ne l'a jamais envisagée qu'à travers Florence et l'Italie. Il a eu contre les Français surtout des griefs désintéressés, inspirés par le souci de la paix dans l'Italie et dans le monde, quand il en est venu peu à peu à concevoir un sys-

tème d'équilibre politique, contre la réalisation duquel la France se dressait comme un obstacle insurmontable. Mais il ne s'agit pas chez lui d'une gallophobie aveugle et systématique, sa colère ne l'a jamais empêché de rendre justice à certains princes français et même de leur témoigner une sincère amitié.

Quelle connaissance Dante a-t-il eue de la poésie des troubadours, et quel profit en a-t-il tiré pour ses propres compositions lyriques? A vrai dire il n'a nommé ou cité que quelques rares troubadours. Mais sans aucun doute il en connaissait bien davantage. Sa connaissance de la poésie courtoise du Midi de la France était, semble-t-il, «un peu capricieuse, précise sur certains points, vague sur d'autres». S'il est vrai que les imitations ou réminiscences littérales sont rares, l'influence diffuse, ou indirecte est, par contre, appréciable. Dante a participé largement aux traditions poétiques qui, du Midi de la France, étaient passées en Italie, traditions propres à inspirer une poésie d'un contenu courtois et subtil, d'une forme savante et raffinée.

Quelles traces d'une influence de la littérature du Nord de la France peut-on relever dans l'œuvre de Dante? Le chapitre consacré à ce point est occupé principalement par une étude sur les rapports du célèbre épisode de Francesca da Rimini et Paolo Malatesta avec le roman de *Lancelot* (de la poésie des trouvères il n'y a chez Dante d'autres traces que les débuts de deux chansons de Thibaut de Champagne). Le dernier chapitre enfin est consacré au remarquable remaniement du *Roman de la Rose* en 232 sonnets italiens, signé Durante, et à la question de savoir si le personnage ainsi désigné doit être identifié à l'auteur de la *Divine Comédie*. M. H. laisse sentir qu'il est assez disposé à admettre cette identification.

M. Hauvette est admirablement au courant de la littérature sur Dante et son livre est un excellent moyen d'initiation pour quiconque désire connaître l'état actuel de la critique sur certains points dont quelques-uns sont parmi les plus importants de l'exégèse dantesque. *Arthur Långfors.*

El Libro del Cauallero Zifar (El libro del Cauallero de Dios), edited from the three extant Versions by **Charles Philip Wagner.** Part I: Text. Ann Arbor, University of Michigan, 1929. XVIII + 532 p. et 9 planches, 8:o. Prix: relié toile $ 5.00.

Ce célèbre roman, datant des environs de 1300, avait été publié en 1872 dans la Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart d'après le seul manuscrit connu alors (Paris, B. N. Esp. 36) et une édition sévillane de 1512. Depuis on a découvert

à Madrid un manuscrit offrant un texte supérieur au ms. de Paris, celui-ci ayant été fortement rajeuni. Il importe de signaler dès maintenant cette élégante édition, résultat de vingt-cinq ans de travail, bien que M. Wagner ne nous en ait encore donné que le texte avec les variantes, précédé d'une courte introduction. Les notes critiques et exégétiques, l'étude sur les sources et les rapports littéraires, la grammaire et le glossaire sont réservés pour le second tome. *A. L.*

Altenglisches Lesebuch für Anfänger von **Max Förster.** Dritte verbesserte Auflage. Heidelberg, C. Winter, 1928. (Germanische Bibliothek, herausgegeben von Wilhelm Streitberg.) X + 69 pp. 8:o. Price: Rmk 2.—.

The present edition of Förster's Altenglisches Lesebuch is, with the exception of a few details, a copy of the previous one.

As is indicated in the preface, the book aims at giving future teachers of modern English — who, as the compiler thinks, should not study Old-English merely for its own sake — as much knowledge of Anglo-Saxon as is necessary for the understanding of the evolution of written English. The extracts, 13 in number, have therefore been chosen according to linguistic rather than literary principles. They are arranged chronologically, all the main O. E. dialects being represented. On the whole, the application of these principles has necessarily made the contents of the book somewhat dry. From a linguistic and also from a pedagogic point of view the compiler was right in placing at the head of the series of extracts some specimens of the Epinal glossary. The choice of these will enable the student to make himself acquainted, from the very beginning, with some of the phonetic, inflectional and graphical characteristics of the oldest forms of English.

Much care has been bestowed upon the reproduction of the text. Alterations in the traditional text have been made only when there was an evident mistake by the scribe, and then the reading of the respective manuscript is always given at the foot of the page. All extracts which have been translated are accompanied by the original Latin text.

The notices introducing each extract are both concise and instructive. So is the glossary, which fills one half of the book. It does not leave out the proper names and it, as a rule, gives the parallels to be found in the other Germanic languages. It also partly compensates for the lack of special notes.

Of course the book is not suited for those about to «take their first steps» in Anglo-Saxon. It presupposes a certain amount

of Anglo-Saxon or at least Germanic reading. The title «Old English reader for beginners» seems to be chosen with reference to its special purpose: that is as a University course in Anglo-Saxon.

A useful reader to be studied together with the Anglo-Saxon grammar and serving as a complement to it.

Åke Faruhjelm.

Praktisk hjälpreda vid engelsk stilskrivning för allmänna läroverk, kommunala mellanskolor, flickskolor och handelsgymnasier samt till hjälp vid engelsk korrespondens av **Carl S. R. Collin** och **C. S. Fearenside.** Stockholm, Albert Bonniers förlag, 1929. VII + 526 pp. Price: 13 kronor 50 öre.

The author characterizes his work as a grammatical book of reference in the form of a dictionary. Its plan is shown by the following extract: Abstrakta substantiv, adjektivet, angelägen, Bankers namn, blind, dativobjekt, datum, dåvarande, genus, gifta sig, hjälpa, I, ing-formen, kommatering, ordställning, and so on. Thus vocables and grammatical headings are placed side by side in the alphabetical index and the same detail, whether of grammar or style, often occurs under more than one heading. «Torde» and «skola», for instance, are to be found both in their respective places and under the headings «förmodan» and «futurum» respectively. On the whole, space has not been spared in order to enable those not schooled in grammar to find easily what they want. In this endeavour, however, the author has sometimes gone too far. As, for instance, in introducing single fish-names, e. g. abborre, gädda, lax, laxöring as words of reference, where everybody is sure to seek them under the general heading «fiskars namn».

The value of the book is much increased by the foot-notes occurring on almost every page — a kind of reasoning grammar and stylistic — most of which have been composed by Lector Fearenside, who is a native Englishman.

The title «hjälpreda» or «auxiliary» indicates its claims. Yet I dare to suggest some points: Swedish «aktuell» = English «vital» in «a vital question»; Swedish «ställa» and its renderings in English, e. g. «ställa ett krav på ngn», corresponding to the English «to have a claim upon somebody»; «account for» as an equivalent of Swedish «förklara» in addition to «explain»; «practically» as a synonym of «almost» before a negation, e. g. «practically none at all» = «nära nog ingen alls»; «entertain the idea of something» as an alternative rendering of the Swedish «höra talas om», e. g. he won't entertain the idea of her becoming an actress.

The chief aim of the book is said to be to help those writing English to render certain expressions which from experience are known to cause difficulties to a Swede. In fact, it goes far beyond this aim. Some of the articles on grammar, for instance, do not leave much to be desired as to completeness.

The impression the book leaves: An instructive and authoritative «auxiliary» on grammar and style for English translation and composition. *Åke Furuhjelm.*

Polemisches.

Zum Vorwort des zweiten Bandes der Historischen französischen Syntax von Eugen Lerch (Leipzig, Reisland, 1929).

Prof. Lerch erweist mir die Ehre, sich in diesem Vorwort eingehend mit meiner Kritik seiner starken Betonung des Anteils des Bewusstseins an der Entstehung und Ausbreitung der sprachlichen Neuerungen (s. Neuph. Mitt., 1926, S. 220 ff.) zu beschäftigen. Er meint, jene Neuerungen seien überhaupt nicht unbewusste, mechanische Vorgänge, sondern etwas anfangs Bewusstes, nur später Mechanisiertes, und er stützt seine Aussage auf gute Beispiele. Sollte ich mich denn geirrt haben? Ich kann mich nicht davon überzeugen. Gewiss gibt es eine Menge von mechanisierten Sprachänderungen, aber ich halte fortwährend daran fest, dass jeder Mensch oft, ganz ohne es zu wissen, seine Sprache ändert. Wie oft kommt es nicht vor, dass eine Person unbewusst, gedankenlos, wie man sagen könnte, durch die Sprechweise ihrer Umgebung beeinflusst wird! Kann man das eine mechanisierte Änderung der Sprache jener Person nennen? Und wie ist es mit allen jenen Sprachfehlern («falschen» Analogiebildungen, Ellipsen, Dissimilationen, Fernassimilationen, usw.), die oft stehen bleiben und somit die Sprache ändern? Sind sie nicht anfangs unbewusste Neuerungen? Spielt in ihnen der Wille, etwas Neues zu sagen, irgendeine Rolle? Die Grenze zwischen bewussten und unbewussten Neuerungen ist ja in den Einzelfällen schwierig zu ziehen, aber prinzipiell alle unbewussten Neuerungen aus dem Leben der Sprache auszuscheiden, scheint mir nicht richtig zu sein.

A. Wallensköld.

Eingesandte Literatur.

H. Ammon, Deutsche Sprache und Literatur. Studium, Examen und Beruf. 2. durchgesehene Auflage. Marburg an der Lahn, N. G. Elwert, 1930. 131 S. 8:o. Preis: RM. 3.60.

Carl Appel, Provenzalische Chrestomathie, mit Abriss der Formenlehre und Glossar. Sechste, verbesserte Auflage. Leipzig, O. R. Reisland, 1930. XLI + 344 S. 8:o. Preis: brosch. RM. 14.40, geb. RM. 17.—.

K. Arns, Post-War Britain through British Eyes. A Prose Anthology. Leipzig, E. Rohmkopf, 1930. 255 S. 8:o. Preis: geb. RM. 4.50.

Aschendorffs moderne Auslandsbücherei, hrsg. von *A. Dieckmann*, *Th. Heinermann* u. *P. Schultz*: *L. Gambier* & *H. Roters*, Sites et paysages de France, pages tirées d'auteurs modernes et annotées. 159 S. Preis: kart. RM. 1.75. — Es handelt sich hier nicht um einen rein geographischen Überblick über die verschiedenen Landesteile des französischen Staates, sondern das Bändchen soll den Leser mit den charakteristischen Eigenschaften der einzelnen französischen Landschaften und seiner Bewohner vertraut machen. Die Herausgeber haben sich bemüht, aus der Fülle des Stoffes dasjenige herauszuschälen, was von dem oben genannten Gesichtspunkte aus als wesentlich und wissenswert erscheinen dürfte. Natürlich konnte dabei nicht jeder einzelne Landesteil berücksichtigt werden. Der Wert des Buches liegt vor allem darin, dass bei der Behandlung jeder Provinz diejenigen Autoren zu Worte kommen, die ihrer ganzen Art nach mit dem Boden und seinen Bewohnern, über die sie sprechen, verwachsen sind. So war es z. B. angezeigt, bei der Behandlung der Bretagne Chateaubriand und Loti, bei der Touraine Balzac, bei der Normandie Flaubert das Wort zu erteilen. Die Auswahl der Schriftsteller ist mit grösster Vorsicht geschehen, so dass auch die Forderung «hochwertiger Form» erfüllt sein dürfte. — *Armando Palacio Valdés*, Cuentos escogidos, anotados por *L. Meyn*. 88 S. Text, 22 S. Notas. Münster i. W, 1930. Preis: RM. 1.30. — Das vorliegende Bändchen bringt 8 Meistergeschichten von A. Palacio Valdés. Es stellt Kindergeschichten, tragische und humorvolle Geschichten zu einer kleinen Einheit zusammen, die eine Übersicht über den Erzählerstil des Altmeisters der modernen spanischen Prosa bietet. Wer Valdés kennt, weiss, dass seine Sprache einfach und leicht verständlich ist, und da auch die in den Geschichten behandelten Themen nicht kompliziert sind, so haben wir hier ein wichtiges Hilfsmittel für den spanischen Unterricht vor uns.

Alfred Barbeau et *Émile Rodhe*, Dictionnaire phonétique de la langue française (Franskt uttalslexikon). Stockholm, P. A. Nordstedt & Söners Förlag, 1930. XXII + 341 p. 16:o. Prix: relié, cour. suéd. 8.90.

Bausteine zur Geschichte der deutschen Literatur, B. XXVII: *L. Stettner*, Das philosophische System Shaftesburys und Wielands Agathon. Halle, M. Niemeyer, 1929. 189 S. 8:o. Preis: RM. 8.—.

Ph. Aug. Becker, Vom geistlichen Tagelied (Sonderdruck aus Volkstum und Kultur der Romanen, II. Jahrgang, 4. Heft, S. 293—302). Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Co., 1930.

— —, Christine de Pisan. Sonderabdruck aus Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, B. LIV (1930), H. 3—4, S. 129—164.

H. Bröker, Zu den Lautverhältnissen der Lancashire-Dialekte, auf Grund von Lautplatten aus den Englischen Gefangenenlagern. Berlin, Akademische Verlagsbuchhandlung Mayer & Müller, 1930. 54 S. 8:o.

Beiträge zur englischen Philologie, hrsg. von *Max Förster*, Heft XI: *H. Glunz*, Die Verwendung des Konjunktivs im Altenglischen. XVI + 144 S. Preis: geh. RM. 10.—. — Heft XII: *Hildegard Dörken*, Lord Byrons Subjektivismus in seinem Verhalten zur Geschichte, untersucht an seinen Verserzählungen. VIII + 110 S. Preis: RM. 7.—. — Heft XIII: *Erna Anwander*, Pseudoklassizistisches und Romantisches in Thomsons «Seasons». 132 S. Preis: RM. 8.—. — Heft XIV: *K. Steuerwald*, Die Londoner Vulgärsprache in Thackerays Yellowplush Papers, dargestellt auf historischer Grundlage. 63 S. Preis: RM. 4.—. 8:o. — Heft XV: *W. Papenheim*, Die Charakterschilderungen im «Tatler», «Spectator» und «Guardian», ihr Verhältnis zu Theophrast, La Bruyère und den englischen Character-Writers des 17. Jahrhunderts. 112 S. 8:o. Preis: RM. 7.—. Leipzig, B. Tauchnitz, 1929—1930.

A. Bernhard, Modernes Englisch für Fortgeschrittene. Unter Mitwirkung von *W. H. Wells*. 5. u. 6. Auflage, mit Übersetzungsübungen. München, M. Kellerer. VI + 131 S. 8:o. Preis: geb. RM. 2.50.

— —, Einführung in modernes Französisch (mit Grammatik), unter Mitwirkung von *J. Simon*. München, M. Kellerer, 1930. Preis: geb. RM. 2.80.

— —, Praktische englische Handelskorrespondenz. 3. erweiterte Auflage. München, M. Kellerer, 1930. 80 S. 8:o. Preis: RM. 1.50.

F. Boillot, De la répétition dans le style. Extrait de The French Quarterly, vol. XII, n° 1, mars 1930, p. 7—41.

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome VI: Le XVIII^e siècle. Première partie: Le mouvement des idées et les vocabulaires techniques. Fascicule deuxième. Paris, A. Colin, 1930. Pp. 521—860. — Dans ce fascicule de son grand ouvrage à juste titre célèbre, M. Brunot veut nous donner une idée précise du développement de la langue des sciences et des arts jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Pour la langue des sciences, il s'était adjoint comme collaborateur un de ses élèves, M. Max Fuchs, à qui il attribue tout

le mérite de cette partie de son œuvre. La langue des sciences ne s'est fixée, dans sa forme gréco-latine, qu'après bien des essais malheureux et des tâtonnements hésitants, et non sans des oppositions violentes. C'est surtout la chimie qui a réussi à se créer une nomenclature rationnelle, grâce au grand savant Lavoisier (1743—1794).

Pour ce qui concerne la langue des arts, M. Brunot a dû, faute de place, se contenter d'étudier la nomenclature de la peinture, qui, à l'encontre de la nomenclature scientifique, est devenue essentiellement française d'origine, après avoir été, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, fortement imbue d'éléments étrangers, notamment italiens.

Ce fascicule, ainsi que le précédent, est une source précieuse non seulement pour le linguiste, mais aussi pour quiconque s'intéresse au mouvement des idées au XVIII^e^ siècle. — *A. Wallensköld.*

H. M. Carr, Daily Dialogues. Colloquial English. Fifth Edition revised by *W. Potter*. Marburg, N. G. Elwert, 1930. VIII + 258 S. kl. 8:o. Preis: geb. RM. 3.—.

Les Classiques français du moyen âge, publiés par *Mario Roques*, n° 62: Eneas, roman du XII^e^ siècle, édité par *J.-J. Salverda de Grave*. Tome II, v. 5999—10156. 260 p. Prix: 15 fr. — 2^e^ série, Manuels, n° 21: *Lucien Foulet*, Petite syntaxe de l'ancien français. Troisième édition revue. Prix: 25 fr. XI + 393 p. 8:o. Paris, Champion, 1930.

Antoine de la Salle, Le Paradis de la reine Sibylle, édition et commentaire critique par *Fernand Desonay*. Paris, Librairie E. Droz, 1930. CXXVII + 57 p. 8:o. Prix: broché 40 fr.

Deutscher Sprachatlas ... unter Leitung von *Ferdinand Wrede*. Vierte Lieferung ... dazu Text, Seite 87—117. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1930. Preis: RM. 10.—.

Deutsches Dante-Jahrbuch. 12. Band. Neue Folge, 3. Band, hrsg. von *F. Schneider*. Weimar, Herm. Böhlaus Nachf., 1930. 243 S. 8:o. Ohne Preisangabe.

S. *Duñaiturria*, La enseñanza y difusión de la lengua y cultura españolas en el extranjero. Madrid, 1930. 48 p. 16:o.

Alexandre Eckhardt, Le Térence janséniste de Molière. Extrait de la Revue des Cours et Conférences. Paris, Boivin & C^ie^, 1929. 14 p. 8:o.

— —, Franco-Hungarica. Extrait des Mélanges Baldensperger. Paris, H. Champion, 1930. 12 p. 8:o.

Ellinger-Butler, Englisches Unterrichtswerk für Mittelschulen, IV. Teil. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A. G., 1930. 386 S. 8:o. Preis: geb. RM. 7.30.

B. Fehr, Die englische Literatur der Gegenwart und die Kulturfragen unserer Zeit. Leipzig, B. Tauchnitz, 1930. 81 S. 8:o. Preis: RM. 2.50.

C. *Francillon*, Joyeuses histoires. Worterverzeichnis dazu. Berlin, F. Dümmler, 1930. Preis: RM. —.90 + —.50.

Französische und englische Schulbibliothek, Reihe B, Band 42: Französischer Humor, Vier dramatische Schwänke, hrsg. von *K. Schröder*. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1930. 66 S. 8:o. Geb.

Germanistische Bibliothek, begründet von *W. Streitberg*, 30. Band: Der Wiener Meerfahrt, hrsg. von *Richard Newald*. Heidelberg, Carl Winter, 1930. 27 S. 8:o. Preis: RM. 1.20. — II. Abt.: Untersuchungen und Texte, 28: *H. Kauter*, Richard Hodges, The English Primrose (1644), hrsg. mit vollständigem Wortindex. Heidelberg, Carl Winter, 1930. XIII + 118 + 62 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.—, geb. RM. 9.—. — III. Reihe: Lesebücher, 10. Band: Althochdeutsches Lesebuch, 1. Prosaische Denkmäler, von *R. Newald*. Heidelberg, C. Winter, 1930. 70 S. 8:o. Preis: RM. 2.80.

Charles Grimm, Étude sur le Roman de Flamenca, poème provençal du XIII^e siècle. Paris, Librairie E. Droz, 1930. 175 p. 8:o.

Dichtungen von Angelsachsen, stabreimend übersetzt von *C. W. M. Grein*, I—II. Manualneudruck der Erstausgabe von 1857. Heidelberg, Carl Winter, 1930. IV + 224 + 259 S. 8:o. Preis: RM. 3.50 u. 3.80.

M. Hammarström, Maecenas atauis edite regibus (Särtryck ur Eranos, vol. XXVII, 153—65). 8:o. Gotoburgi, 1930.

— —, Eine archaische etruskische Vaseneinschrift. Estratto da Studi Etruschi, Vol. IV, p. 261—66. Firenze, Comitato Permanente per l'Etruria.

Handbücher der Auslandskunde, hrsg. von *P. Hartig* u. *W. Schellberg*, B. 4: Handbuch der Frankreichkunde, zweiter Teil, mit Beiträgen von *O. Grautoff*, *B. Groethuysen*, *K. Hilpert*, *R. Meerwarth*, *R. Meyer-Freienfels*, *F. Neubert*, *W. Schätzel*, *F. Schürr*, *O. Völcker* und *E. Wahle*. Frankfurt a. M., M. Diesterweg, 1930. XV + 538 S. 8:o. Preis: geb. RM. 17.60.

Handbücher für den deutschen Unterricht, hrsg. von *F. Saran*, I. Reihe, Deutschkunde, Band 7: *F. Saran*, Das Übersetzen aus dem Mittelhochdeutschen. Eine Anleitung für Studierende, Lehrer und zum Selbstunterricht. Halle, M. Niemeyer, 1930. 286 S. kl. 8:o. Preis: RM. 6.—.

Hermaea, XXIV: *Ursula Daab*, Studien zur althochdeutschen Benediktinerregel. 1929. 93 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—. — XXVII: *E. Volhard*, F. M. Klingers philosophische Romane. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1930. 158 S. Preis: geh. RM. 7.50.

Indogermanische Bibliothek, 2. Reihe, Wörterbücher, 1: *Alois Walde*, Lateinisches etymologisches Wörterbuch, 3. neu bearbeitete Auflage von *J. B. Hofmann*. Heidelberg, C. Winter, 1930. Lief. 1, 80 S. 8:o. Preis: RM. 1.50.

J. Jud, La valeur documentaire de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale (AIS). Extrait de la Revue de Linguistique romane, nos 15—16, juillet—décembre 1918. Société de linguistique romane.

Kellerers Englische Ausgaben, B. 31: Soziale Zweckdichtung in der ersten Hälfte des XIX. Jahrhunderts. Proben aus *Disraeli*, *Dickens*, *Th. Hood*. Preis: RM. —.80. — B. 32: Proben aus *E. Gaskell*, *Kingsley* u. *El. B. Browning*. Bearb. von *Franziska Hopfenbeck*. Preis: RM. —.90. — Französische Ausgaben, B. 14: Madame *de Sévigné*, Lettres choisies. Bearb. von *R. Horstmann*. Preis: RM. —.75.

Norsk Riksmåls-Ordbog, utarbeidet av *Trygve Knudsen* og *Alf Sommerfelt* under Medvirkning av *K. E. Bödker*, *Erik Mörk*, *J. Mörland*, *R. Ullmann*. Oslo, H. Aschehoug & Co:s Forlag (W. Nygaard). Hefte 1. Preis: Norw. Kr. 1.—.

H. Kriedte, Deutsche Bibelfragmente in Prosa des XII. Jahrhunderts. Halle, M. Niemeyer, 1930. 167 S. 8:o. Preis: RM. 10.—.

Krüger-Löpelmann, Des Engländers gebräuchlichster Wortschatz. 6. Aufl. Berlin u. Bonn, F. Dümmler. 76 S. 8:o. Preis: RM. 1.50.

R. Lagerborg, Den hemlighetsfulla ön. Särtryck ur Miscellanea Bibliographica III. — Plaidoyer pour l'attribution de *La République des Philosophes* ou *Histoire des Ajaoiens* à Fontenelle. — Helsingfors, 1930. 32 p.

Language Monographs published by the Linguistic Society of America, edited by *George Melville Bolling*, Number IV (December, 1929): *George William Small*, The Germanic Case of Comparison, with a special Study of English. Philadelphia, Linguisic Society of America. 121 p. 8:o.

Eugen Lerch, Die französische Sprache im 19. und 20. Jahrhundert (Sonderabdruck aus Neuphilologische Monatsschrift, 1. Jahrg., Heft 3, S. 99—111, u. 4, S. 145—58). Leipzig, Quelle & Meyer.

— —, Das Problem des französischen Konjunktivs (Ein Wort zur Verständigung). Sonderabdruck aus dem Jahrgang 18, Heft 3/4, der Germanisch-Romanischen Monatsschrift, S. 135—44. Heidelberg, Carl Winter, 1930.

— —, Hauptprobleme der französischen Sprache. Allgemeineres. Braunschweig, G. Westermann, 1930. 350 S. 8:o. Preis: geb. RM. 9.—, brosch. RM. 7.50. — Prof. Lerchs neues Werk bietet eine Reihe von Essais über Probleme, mit denen jeder, der Französisch lernt oder lehrt, ständig zu ringen hat. Es unterrichtet trefflich über die französische Wortstellung, über den Infinitiv mit und ohne Präposition, über Partizip und Gerundium, über Imperfekt und Passé défini, über die sogenannte «Erlebte Rede». Die Anteile der verschiedenen Gesellschaftsgeschichten an der Ausbildung der sprachlichen Phänomene sondert

der bekannte Münchener Syntaktiker schärfer, als es bisher zu geschehen pflegte, und bietet so auch dem soziologisch Interessierten mannigfache Anregung. Überzeugend verteidigt Lerch Adolf Toblers historische Methode gegen neuere «phänomenologische» Erklärungsversuche. Jeder wird die klar und verständlich geschriebenen kleinen Monographien Lerchs, der niemals abstrakt konstruiert, sondern jede Erscheinung zeitlich und sozial aufs Genaueste fixiert, mit Genuss und Nutzen studieren.

H. Leube, Reformation und Humanismus in England. Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung, Dr. Werner Scholl. 38 S. 8:o. Preis: RM. 2.—. — Die Kirche Englands fühlte sich, wohl in der Feindschaft gegen Rom, mit dem Protestantismus des Festlandes verbunden. Aber ihr Ziel war nicht die Verwirklichung der Ideen Luthers und Kalvins, sondern die Wiederherstellung der Väterkirche, deren Wesen Dogma, Ritus, Verfassung und Liebestätigkeit in gleichem Grade bestimmen. Freilich stand auch England in der Gründerzeit seiner romfreien Kirche unter dem bestimmenden Einfluss der deutschen Reformation. Aber die Kirche von England blieb im Strom der Geistesgeschichte ihres Landes, in der die rationalen Elemente im Ausgang des Mittelalters stark hervortraten. Auf Grund ihres Wesens nimmt sie sicher eine Sonderstellung unter den romfreien Kirchen ein. Jedoch stellte sie die Geschichte unmittelbar in die Entwicklung des Protestantismus hinein. Das Büchlein verwertet neben den theologischen und historischen vor allem die rein literarischen Quellen der Zeit. So werden alle geistigen und religiösen Elemente herausgestellt, die die Gestalt der englischen Reformation bestimmt und auf Jahrhunderte das Wesen der englischen Staatskirche festgelegt haben. Besonders wertvoll ist die Beigabe eines umfassenden Literaturverzeichnisses.

R. Loewe, Deutsches etymologisches Wörterbuch. 2., umgearbeitete und vermehrte Auflage. Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1930. Sammlung Göschen, Bd. 64. 186 S. Preis: in Leinen RM. 1.80. — Der Verfasser hat die Etymologien der ersten Auflage (1910) nachgeprüft, die seitdem erschienene Fachliteratur, soweit sie Fortschritte brachte, verwertet und auch noch ältere Literatur herangezogen. Doch beruht auch ein Teil Änderungen und Zusätze auf seinen eigenen Forschungen. Wert gelegt wurde in der neuen Auflage auf sachliche Erklärungen, wobei besonders Namen von Tieren, Pflanzen und Mineralien Berücksichtigung gefunden haben. Auch der lautsymbolischen Wortbildung wurde Aufmerksamkeit zugewandt, ferner den Lehnwörtern exotischen Ursprungs. Das Büchlein ist für den reiferen Studenten der Germanistik und für den Germanisten, der seine Studien bereits abgeschlossen hat, bestimmt; doch sind die sachlichen Erklärungen allgemein verständlich gehalten.

A. Lombard, Les constrúctions nominales dans le français moderne. Étude syntaxique et stylistique. Uppsala et Stockholm, Almqvist & Wicksell, 1930. 298 p. 8:o.

G. Lozinskij, La Russie dans la littérature française du moyen âge: le pays, la population et ses richesses. Extraits de la Revue des Études slaves, IX, fasc. 1–2, p. 71–88, et fasc. 3–4, p. 253–269. Paris, Champion, 1929.

Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 25, Nr. 6: *Erik Rooth*, Nordfriesische Streifzüge. Laut- und wortgeographische Studien, mit einem Exkurs über den Prozess des *i*-Umlauts der Velarvokale im Germanischen. Lund, Gleerup, u. Leipzig, O. Harrassowitz, 1929. 161 S. 8:o.

K. Maurer, Die Deutsche Sprache. Eine Bedeutungslehre. St. Gallen, Verlag der Fehr'schen Buchhandlung, 1930. 152 S. 8:o. Preis: Schw. Fr. 3.80. RM. 3.20.

J. Melander, L'origine de l'italien *me ne*, *me lo*, *te la*, etc. Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. II (1930), No. 3, p. 169–203.

The Modern Philology Monographs of the University of Chicago: *T. P. Cross* and *W. A. Nitze*, Lancelot and Guenevere. A Study on the Origins of Courtly Love. Chicago, Illinois, The University of Chicago Press, 1930. 104 p. 4:o. Price: $ 3.00.

J. Morawski, Les formules apophoniques en espagnol et en roman. De la Revista de Filologia Española, tomo XVI, 1929, p. 337–365.

Le Moyen Age, troisième série, tome I, n° 1. Janvier–mars 1930. 78 p. 8:o. Paris, H. Champion.

Max Mueller, Anthologie de la prose française contemporaine (1918–1930) à l'usage des classes supérieures de français. Leipzig, Emil Rohmkopf, 1930. 200 p. 8:o. Preis: geb. RM. 3.60.

H. Mutschmann, Praktische Phonetik des Englischen, Einführung in ihre Theorie und Praxis. Leipzig, Quelle & Meyer, 1930. 181 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.60, geb. RM. 8.–. — Das Buch dient der Einführung in das Studium der englischen Phonetik. Die Aufgabe der «praktischen Phonetik» ist es, eine Beschreibung der fremden Laute unter ständiger Anlehnung an die nationale, beziehungsweise dialektische Sprechbasis des Lernenden zu geben, und somit zu lehren, wie die Tätigkeit der Sprechorgane dem fremden Idiom angepasst werden kann. Die Beschreibung der Laute des Standardenglischen wird in teilweise neuer und vereinfachter Art gegeben. Die zur Anwendung gelangende phonetische Umschrift passt sich dem allgemein verbreiteten System der Association Phonétique an. Besondere Aufmerksamkeit wurde der Behandlung der Schreibung der Laute gewidmet, da dem

Benutzer des Werkes im allgemeinen die fremde Sprache mehr im Schriftbilde als in gesprochener Form entgegenzutreten pflegt. Auch wird Ordnung in das Gewirr der englischen Wortbetonungstypen gebracht.

Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts, Nr. 278—281: Neun neue Predigten von Abraham a Sancta Clara, aus der Wiener Handschrift cod. 11571 mit 2 Handschriftproben herausgegeben von *Karl Bertsche*. Halle (Saale), 1930. XX + 178 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—. — Nr. 282—284: *Martin Butzer*, Gesprechbiechlin neüw Karsthans, hrsg. von *E. Lehmann*. LII + 58 S. Preis: RM. 3.—. — Nr. 285—287: *Georg Rollenhagens* Spiel von Tobias (1576), hrsg. von *J. Bolte*. Halle (Saale), Niemeyer, 1930. XIX + 132 S. 8:o. Preis: RM. 3.—.

Arnold Nordling, De första Germanerna (övertryck ur Finskt Museum 1929). Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln. 98 S. 8:o.

Kr. Nyrop, Portugisiske Ord i Dansk. Reprinted from A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen on his Seventieth Birthday. Copenhagen, 1930. P. 379—385, 4:o.

— —, Grammaire historique de la langue française. Tome sixième (fin). Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1930. 448 p. 8:o.

Jean-Louis Perret, La Finlande. Préface de *A. de Lapradelle*, avec huit planches hors texte (Les États contemporains, collection dirigée par *P. Caron* et *M. Lhéritier*). Paris, Les Éditions Rieder, 1930. 148 p. in-8 écu. Prix: broché, 18 fr.

Pologne Littéraire, 1929, n° 40.

Romanistische Arbeiten, hrsg. von *K. Voretzsch*, XIV: *Otto Parwulski*, Victor Gelu. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1930. XII + 166 S. 8:o. Preis: geh. RM. 9.—.

Mario Roques, L'interpolation de *Fauvel* et le *Comte d'Anjou* (Romania, LV, 548—551).

Sammlung romanistischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lübke*, III. Reihe: Wörterbücher. 3: *W. Meyer-Lübke*, Romanisches etymologisches Wörterbuch. 3. neu bearbeitete Auflage. Lief. 1—2 (Bogen 1—8). Heidelberg, Carl Winter, 1930. 128 S. gr. 8:o. Erscheint in ca. 20 Lieferungen, je RM. 2.50. — IV. Reihe, 2: *W. Gottschalk*, Die sprichwörtlichen Redensarten der französischen Sprache. Ein Beitrag zur französischen Stilistik, Kultur- und Wesenskunde, I u. II. Heidelberg, Carl Winter, 1930. X + 281 u. 547 S. 8:o. Preis: geh. RM. 9.— u. 8.50.

G. Scherer, Zur Geographie und Chronologie des angelsächsischen Wortschatzes, im Anschluss an Bischof Waerferth's Übersetzung der Dialoge Gregors. Diss. Berlin, 1928. 63 S. 8:o.

R. Schmidt, Modern England, its Problems and Pecularities. München, M. Kellerer, 1930. 224 S. 8:o. Preis: geb. RM. 4.—.

Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft, Sonderreihe, Band 1: Die Prophetenübersetzung des *Claus Cranc*, hrsg. von *W. Ziesemer*. Halle, M. Niemeyer, 1930. 415 S. 8:o. Preis: RM. 25.—.

T. H. Svartengren, Engelsk Grammatik för gymnasier, högre skolor och självstudier. Stockholm, P. A. Norstedt & Söner, 1930. 263 S. 8:o. Preis: geb. Schw. Kr. 5.—.

Antoine Thomas, Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France, étude critique suivie du texte de deux de ses opuscules et de documents inédits sur Jean Majoris, précepteur de Louis XI. Paris, Librairie E. Droz, 1930. 85 p. 8:o. Prix: broché 20 fr.

Students' Series, neue Folge, hrsg. von *K. Wildhagen*, Nr. 26: *John Galsworthy*, Essays. — Nr. 23: *Arnold Bennett*, Short Stories. — Nr. 24: *John Galsworthy*, Indian Summer of a Forsyte. — Nr. 25: *George Moore*, The untilled Field. Preis: je RM. 1.80. — Nr. 26: *John Galsworthy*, Awakening. Preis: RM. 1.50. Leipzig, B. Tauchnitz, 1930.

Gunnar Suolahti, L'étuve finnoise (Arctos, acta historica philologica philosophica fennica, seorsum expressum, vol. I, fasc. 1—2, p. 41—68). Helsingforsiae, 1930.

O. J. Tallgren, Una inscripción de la Alhambra (Ensayo crítico). Madrid, Imprenta de Archivos, 1929. 16 p. 8:o.

Ernst G. Wahlgren, Un problème de phonétique romane. Le développement *d* > *r*. Uppsala, Almqvist & Wicksell, Leipzig, O. Harrassowitz, 1930. Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, 26: 4. 253 p. 8:o.

J. Weisweiler, Busse. Bedeutungsgeschichtliche Beiträge zur Kultur- und Geistesgeschichte. Halle, M. Niemeyer, 1930. 296 S. gr. 8:o. Preis: RM. 16.—.

Brian Woledge, L'Atre Périlleux. Études sur les manuscrits, la langue et l'importance littéraire du poème, avec un spécimen du texte. Paris, E. Droz, 1930. 135 p. 8:o. Prix: broché 24 fr.

Zeitschrift für Ortsnamenforschung, B. VI, Heft 1. Enthält u. a.: *R. E. Zachrisson*, On the so-called *t*-Suffix in Germanic personal Names; *J. Schnetz*, Namenprobleme im Gebiete des altbayerischen Stammes; *Adolf Zauner*, Hispalis-Sevilla. München u. Berlin, R. Oldenbourg, 1930.

H. Zwerina, Neuenglisch *o* gesprochen wie *u*. Ein Beitrag zur englischen Lautgeschichte. Leipzig, Mayer & Müller, G. m. b. H., 1930. 87 S. 8:o.

Schriftenaustausch.

Acta et commentationes Universitatis Tartuensis (Dorpatensis), B, Humaniora, XV; C, I—X.

Acta Philologica Scandinavica, V (1930), 2—3.

Acta Universitatis Aboensis, Humaniora, VI (1930).

Anuari de l'Oficina Romànica de lingüistica i literatura, vol. II (1929).

Arctos. Acta historica philologica philosophica Fennica, I, 1–2. Helsinki, 1930.

Arkiv för Nordisk Filologi, XLVII (1930), 2–3.

Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, VIII (1930), 6.

Butlletí de Dialectologia Catalana, XVIII (1930), 2–3.

«Ce fastu?», VI (1930), 3–10.

Česky Lid, XXIX (1929).

Universitatea din Cernauți. Codrul Cosminului. Buletinul Institutului de Istorie și Limbă, VI (1929–1930).

Elliott Monographs in the Romance Languages and Literatures, edited by *Edward C. Armstrong*, 24: Le Couronnement de Renard. Poème du treizième siècle, publié par *Alfred Foulet*. LXXVIII + 125 p. Prix: $ 2.00. — 25: *J. E. Shaw*, Essays on The Vita Nuova. IX + 236 p. Prix: $ 2.00. 8:o. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1929.

O. Fischer, Divinations-Formen der Primitiven Afrikas. Diss. Hamburg, 1929.

Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie, VII. Zusatzheft: *Kurt Glaser*, Neologismus und Sprachgefühl im heutigen Französisch. Preis: RM. 1.20.

Hamburg und Island. Festgabe der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek zur Jahrtausendfeier des isländischen Allthings, Hamburg, 1930.

Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, 3: *Harri Meier*, Beiträge zur sprachlichen Gliederung der Pyrenäenhalbinsel und ihrer historischen Begründung. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Co. m. b. H., 1930. — 5: *H. Chmeličck*, Die Gerundialumschreibung im Altspanischen zum Ausdruck von Aktionsarten. Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Hamburg, 1930. 102 S. 8:o.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVIII (1929), 3–4; XXIX (1930), 1–3.

Wilhelm Kolbe, Studie über den Einfluss der «corridas de toros» auf die spanische Umgangssprache. Diss. Hamburg, 1929.

Les Langues Modernes, XXVIII (1930), 3–6.

Leuvensche Bijdragen, XXI (1929), 3–4, & Bijblad, XXII (1930), 1 & Bijblad.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LI (1930), 1–10.

Litteris, VII (1930), 1–2.

P. Löden, Zur Vorgeschichte und Geschichte der preussischen Grundrechte. Diss. Hamburg, 1929.

Walter Löding, Die deutsch-englischen Bündnisverhandlungen 1898 bis 1901. Ihr Verlauf auf Grund der deutschen und der englischen Akten. Diss. Hamburg, 1929.

I. M. Lubin, Zur Charakteristik und zur Quellenanalyse von Pestels «Russkaja Pravda». Diss. Hamburg, 1930.

Ludwig Madaus, Die Holzfiguren des Kongo-Kassai-Gebietes. Ein stilkritischer Versuch. Diss. Hamburg, 1929.

Modern Language Notes, XLV (1930), 5–7. — A signaler (p. 281–288): *The Duel of King Louis and Gormont*, par Stephen H. Bush et Henning Larsen. M. Bush a été frappé par un détail étrange du récit du combat singulier entre le roi Louis et Gormont, tel qu'il est raconté dans le célèbre fragment de chanson de geste. Il y est dit en effet que le roi lève son *épieu* et en frappe son adversaire à la tête avec une telle violence que le corps de Gormont est fendu en deux de haut en bas et que l'épieu touche la terre:

> Encontre munt dreça l'espié; 390
> si l'at feru par mi le chief
> que l'elme agu li at trenchié
> et del halberc le chapelier;
> gesqu'al braiel le purfendiét,
> Qu'en pre en chiient les meitiés;
> en terre cole li espiés. 390
>
> (Éd. A. Bayot, dans Classiques français du moyen âge, 1921.)

L'exagération dans la description des effets du coup n'a pas de quoi nous étonner: elle est conforme au style des chansons de geste. C'est plutôt l arme et la manière dont le roi s'en sert qui donne à réfléchir. Qu'on traduise *espiet* par «épieu» ou «lance» (cf. Bédier, *Chanson de Roland*, Glossaire, *s. v.*), jamais ailleurs que dans *Gormont* on ne s'en sert de la manière d'une hache de guerre dans les combats des chansons de geste. Mais dans l'ancienne littérature scandinave M. Larsen a relevé de nombreuses mentions d'une arme servant à la fois à pousser et à couper, même à jeter, et appelée généralement *hǫgg-spjót* (dans le premier élément nous avons le même mot que dans *hauen* de l'allemand moderne). Comme la chanson de *Gormont et Isembart* relate le combat de Saucort où des Scandinaves prirent part, les auteurs supposent que l'épisode du combat singulier a été emprunté à une source nordique, ce qui viendrait à l'appui de la thèse opposée par M. F. Lot dans *Romania*, LIII (1927), à celle de M. Bédier. — *A. Långfors.*

Modern Languages, XI (1930), 5–6; XII, 1.

Moderna Språk, XXIV (1930), 5–8.

Museum, XXXVII (1930), 5–12; XXXVIII, 1–2.

Ulrich Nabel, Die Baukunst des Hamburger Bürgertums von der Mitte des 16. bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts. Eine kunstwissenschaftliche Untersuchung über bürgerliche Bauweise. Diss. Hamburg, 1929.

Namn och Bygd, XVII (1929–1930), 2–5; XVIII, 1.

Die Neueren Sprachen, XXXVIII (1930), 1–7.

Nysvenska studier, X (1930), 1–4.

Opera Facultatis Philosophicae Universitatis Masarykianae Brunensis, 31: *F. Trávníček*, Neslovesné věty v češtině, I: Věty interjekční. Brno, 1930. 254 p. 8:o. Kč 40.–.

Proceedings of the Conference of the Yiddish Scientific Institute held in Wilno, October 24–27, 1929. Vilno, 1930.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society: Literary & Historical Section, Vol. II, Part IV (1930).

Publications of the Institute of French Studies: *Ruby van Allen Caulfield*, The French Literature of Louisiana. Price: $ 1.50. — *S. A. Rhodes*, The Cult of Beauty in Charles Beaudelaire, I–II. Price: $ 3.00. — La Vie de saint Thibaut, an Old French Poem of the thirteenth Century edited by *Helen Eastman Manning*. Price: $ 1.25. — *Georges de Scudéry*, Le Prince déguisé, republished with an Introduction by *Barbara Matulka*. Price: $ 1.00. — L'Empirique, an unpublished Parody of *Voltaire*'s Mahomet, by *G. L. Van Roosbroeck*. — Alzirette, an unpublished Parody of *Voltaire*'s Alzire, by *G. L. Van Roosbroeck*. New York, 1929. — *Georges de Scudéry*, La Mort de César. Republished with an Introduction by *Harold L. Cook*. 78 p. 8:o. New York, 1930. — *J. Rossi*, The Abbé Galiani in France. 63 p. 8:o. New York, 1930.

Publications of the Modern Language Association of America, XLV (1930), 1–3.

Revista de filología española, XVI (1929), 2–4, XVII (1930), 1. — Anejos de la Revista de Filología Española. Madrid, Junta para ampliación de estudios. II: *García de Diego, Vicente*, Contribución al diccionario hispánico etimológico. 1923. — III: *Krepinsky, Max*, Inflexión de las vocales en español. Traducción y notas de Vicente García de Diego. 1923. — IV: *Krüger, Fritz*, El dialecto de San Cibrián de Sanabria. Monografía Leonesa. 1923. — VII: *Bohigas Balaguer, P.*, Los textos españoles y gallego-portugueses de la Demanda del Santo Grial. 1925. — IX: Cuatro poemas de *Berceo* (Milagros de la iglesia robada y de Teófilo, y vidas de Santa Oria y de San Millán). Nuevo manuscrito de la Real Academia Española.

Edición de C. Carroll Marden. 1928. — X: *Berceo*, Veintitrés Milagros. Nuevo manuscrito de la Real Academia Española. Edición de C. Carroll Marden. 1929. — XI: *Llorens, E. L.*, La negación en español antiguo con referencias a otros idiomas. 1929. — XII: *Wagner, M. L.*, Caracteres generales del judeo-español de Oriente. 1930. 120 p. 8:o.

Revue belge de philologie et d'histoire, IX (1930), 1—2

Ročenka Slovanského Ústavu, I—II (1928—1929).

Romanische Forschungen, XLIV (1930), 2: *K. Knauer*, Beiträge zum Ausdruck von Abstraktem im Französischen; *W. Ernst*, Die Lieder des provenzalischen Trobadors Guiraut von Calanso. — Erlangen, Junge & Sohn.

Slavia, IX (1930), 1—3.

Studi Medievali, III (1930), 1.

Studia Neophilologica, II (1929), 3.

Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, Nr. 151: *Poul Helms*, Sofisterne, Sokrates og ensidige sokratiske Retninger. 1929. — Nr. 152: *Torben Krogh*, Studier over de sceniske opførelser af Holbergs Komedier i de første Aar paa den genoprettede danske Skueplads. 1929. — Nr. 153: *A. Ibsen*, John Locke's Laere on Almenideer. En kritisk-filologisk Analyse. 1930. — Nr. 154: *Martin P:n Nilsson*, Solkalender og Solreligion. 1930. København, Jespersen og Pios Forlag.

Ungarische Jahrbücher, IX (1929), 4, & X (1930), 1—3. Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co.

University of California Publications in Modern Philology, Vol. 13, No. 4, pp. 285—412: *R. T. Holbrook*, Guillaume Alecis et Pathelin. — Vol. 14, No. 1, pp. 1—22: *Camillo P. Merlino*, The French Studies of Mario Equicola (1470—1525). — No. 2: *Henry Safford King*, Echoes of the American Revolution in German Literature. 1929. — No. 3: *Clarence D. Brenner*, L'histoire nationale dans la tragédie française du XVIII^e siècle. 1929. — No. 4: *D. P. Rotunda*, A Tabulation of early Italian Tales. 1930.

University of Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XIII, Nos. 3—4 (Aug.—Nov., 1928): *Mary Luella Trobridge*, Philological Studies in ancient Glass. Price: $ 1 50. — XIV (1929), No. 1—2: *Ruth Kelso*, The Doctrine of the English Gentleman in the Sixteenth Century. Price: $ 2.50. No. 3: *H. F. Fletcher*, The Use of the Bible in Milton's Prose. 176 p.

Virittäjä, 1930, 2—3.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung, Sitte, III (1930), 1—3.

Mitteilungen.

Aarne Henrik Salonius, titulaire de la chaire de littérature grecque à l'Université de Helsingfors, est décédé le 15 août 1930 à l'âge de quarante-six ans. Il avait publié entre autres d'importants travaux sur le latin vulgaire.

Einheimische Veröffentlichungen: *T. E. Karsten*, Die neuen Runen- und Bilderfunde aus der Unter-Weser (Oldenburg) in Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum, III, 4, 40 S. — *A. Långfors*, De miraculis quae in Ecclesia Fiscanensi contigerunt, source du poème français de Madrid (in Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXV, 1), 32 S. — *Walter O. Streng-Renkonen*, Joufrois, roman français du XIII^e siècle, publié avec une introduction, un glossaire et des notes (Annales Universitatis Aboensis, Series B, tom. XII). XXI + 153 S. 8:o. — *O. J. Tallgren-Tuulio* & *A. M. Tallgren*, Idrīsī, La Finlande et les autres pays baltiques orientaux (Géographie VII 4). Édition critique du texte arabe, avec facsimilés de tous les manuscrits connus, traduction, étude de la toponymie, aperçu historique, cartes et gravures ainsi qu'un appendice donnant le texte de VII 3 et de VII 5 (Societas Orientalis Fennica, Studia Orientalia, III). 154 S. 8:o.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Ky voet amer saunz pesaunce (Mus. Brit., Cotton, Cleopatra C v), in Romania, LV (1929), 551–2. Bespr. von The Anglo-Norman Voyage of St. Brendan by Beneeit, ed. E. G. R. Waters, das., S. 568–71, von Karl Michaëlsson, Études sur les noms de personnes français d'après les rôles de taille parisiens, das., S. 572–4, von Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, CLII–CLIV, das., S. 580–2, von Das Moralium Dogma Philosophorum des Guillaume de Conches, hrsg. von J. Holmberg, das., S. 603. — *O. J. Tallgren*, Notas filológicas de Astonomia Alfonsina (in Miscelânea de Estudios em honra de D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, Coimbra, 1930), 7 S. 8:o. — *A. Wallensköld*, L'ũ latin dans les langues romanes. Reprinted from A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen in his Seventieth Birthday, Copenhagen, 1930, S. 387–391.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, VIII, und Neuphilologische Mitteilungen, XXX, bespr. von M. Wilmotte in Le Moyen Age, XL, 75. Neuphilologische Mitteilungen, XXIX, bespr. von Mario Roques in Romania, LV, 587–8. — *T. E. Karsten*, Die Germanen, bespr. von Anton Mayer in Zeitschrift d. dsch. Vereines f. d. Ge-

schichte Mährens und Schlesiens, 1929, H. 1; von H. Zeiss in Volk und Rasse, April 1929; von Walther Linden in Zeitschrift für Deutschkunde, 5. Jahrgang, H. 43; von H. M. Ester in Die Horen, 1928/1929, H. VI; von Arthur Buchenau in Geisteskultur $^{10}/_{12}$ 1929; von C. Karstien in Kölnische Volkszeitung, 16. 5. 29, Nr. 197; von K. F. Wolff in Mannus, Zeitschrift für Vorgeschichte, Bd 22 (1930), S. 144 ff. — *K. S. Laurila*, Sprache und Anschauung (in Neuphil. Mitteilungen, XXIX, 120—149), bespr. von Kurt Oppert in Zeitschrift für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft, XXIV, 255—56. — *Holger Petersen Dyggve*, Chansons françaises du XIII^e^ siècle (in Neuphilologische Mitteilungen, XXX), bespr. von M. Delbouille in Revue belge de philologie et d'histoire, IX, 271—72 u. 713. — *Hugo Suolahti*, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache (in Mémoires, VIII), bespr. von Gustav Ehrismann in Deutsche Literaturzeitung, 1930. Sp. 876—7.

Ordre du jour du Congrès International des Professeurs de Langues Vivantes.

Le Congrès se tiendra à Paris, du mardi 31 mars au samedi 4 avril 1931.

I. — Pédagogie générale.

A. Rôle et place des langues vivantes, dans un enseignement humaniste moderne.

a) Valeur utilitaire, ses limites. — b) Valeur de culture.

B. Méthodes.

a) Lecture expliquée. — b) Programme de lectures littéraires. — c) Le théâtre et son rôle dans l'enseignement des langues vivantes. — d) La psychologie dans l'enseignement des langues vivantes. — e) La phonétique. — f) La linguistique.

C. Les principes de la méthode prussienne de 1925. Ses résultats.

D. Les auxiliaires de l'enseignement des langues vivantes.

a) Bibliothèques circulantes, échanges de publications, fonds de clichés. — b) Disques et machines parlantes. — c) T. S. F.

II. — Les Échanges internationaux.

Les langues vivantes au service des relations internationales. Facilités de voyage et de séjour.

a) 1. Bourses aux élèves et aux professeurs. — 2. Facilités diverses (visas, entrées dans les musées, dans les bibliothèques; pensions, réductions de tarifs, etc.).

b) Échanges officiels d'élèves, d'assistants et de professeurs.

c) Correspondance scolaire internationale.

III. — Constitution d'une Fédération internationale de professeurs de langues vivantes.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

32. JAHRGANG

1931

SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967